

L'Argénis de Barclay, traduction nouvelle par M. l'abbé Josse,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Barclay, Jean (1582-1621). L'Argénis de Barclay, traduction nouvelle par M. l'abbé Josse,.... 1732.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

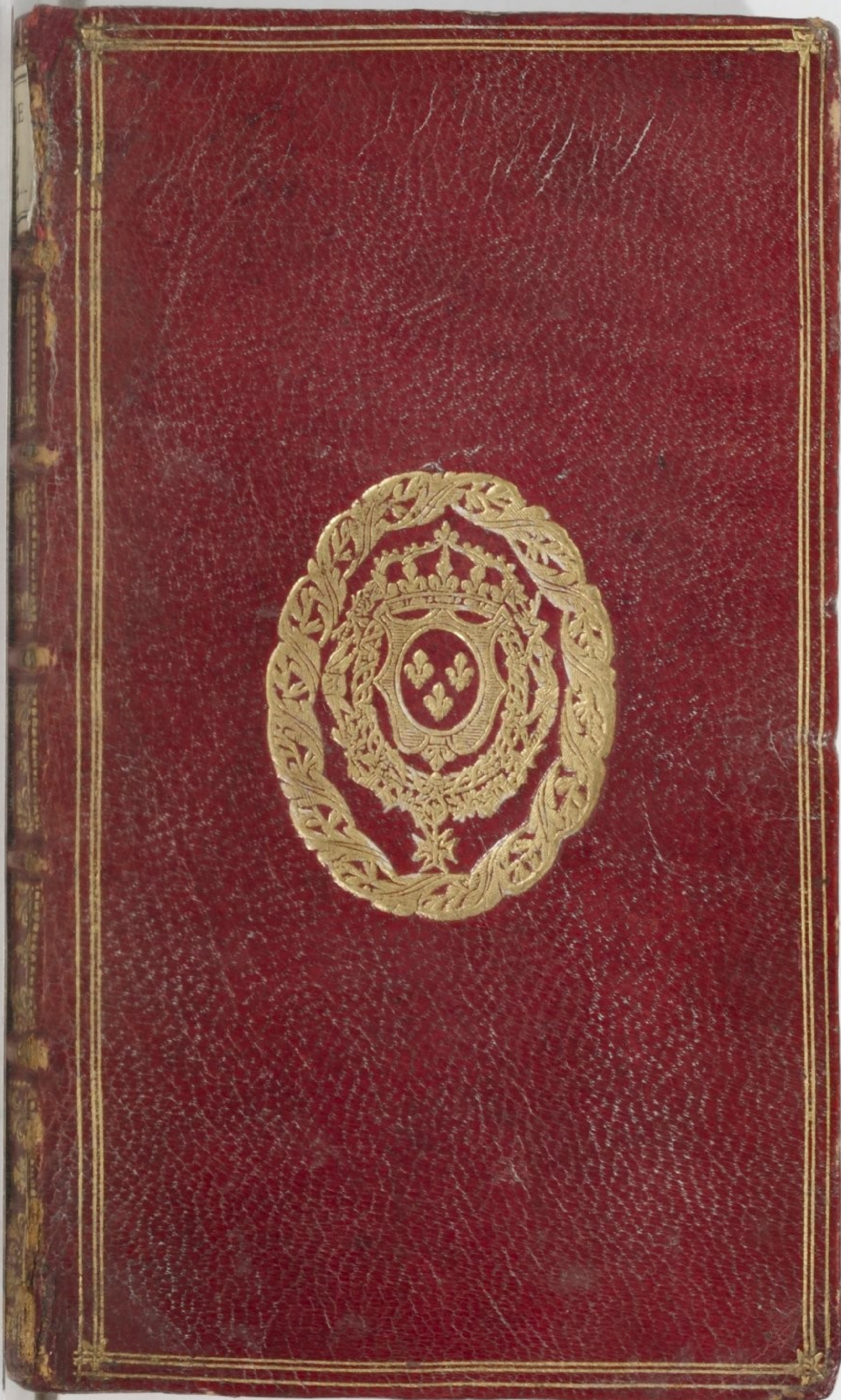
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

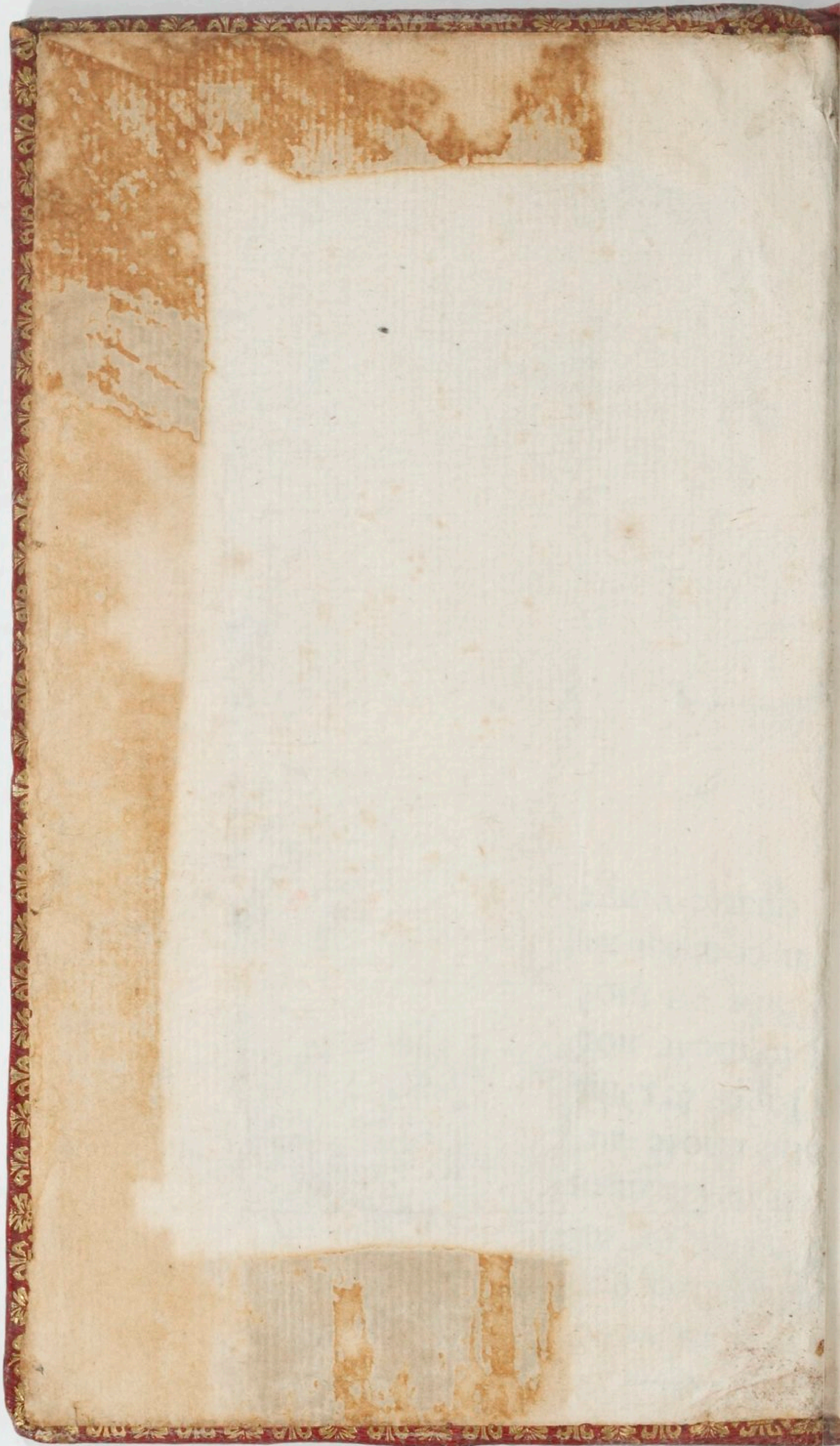
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

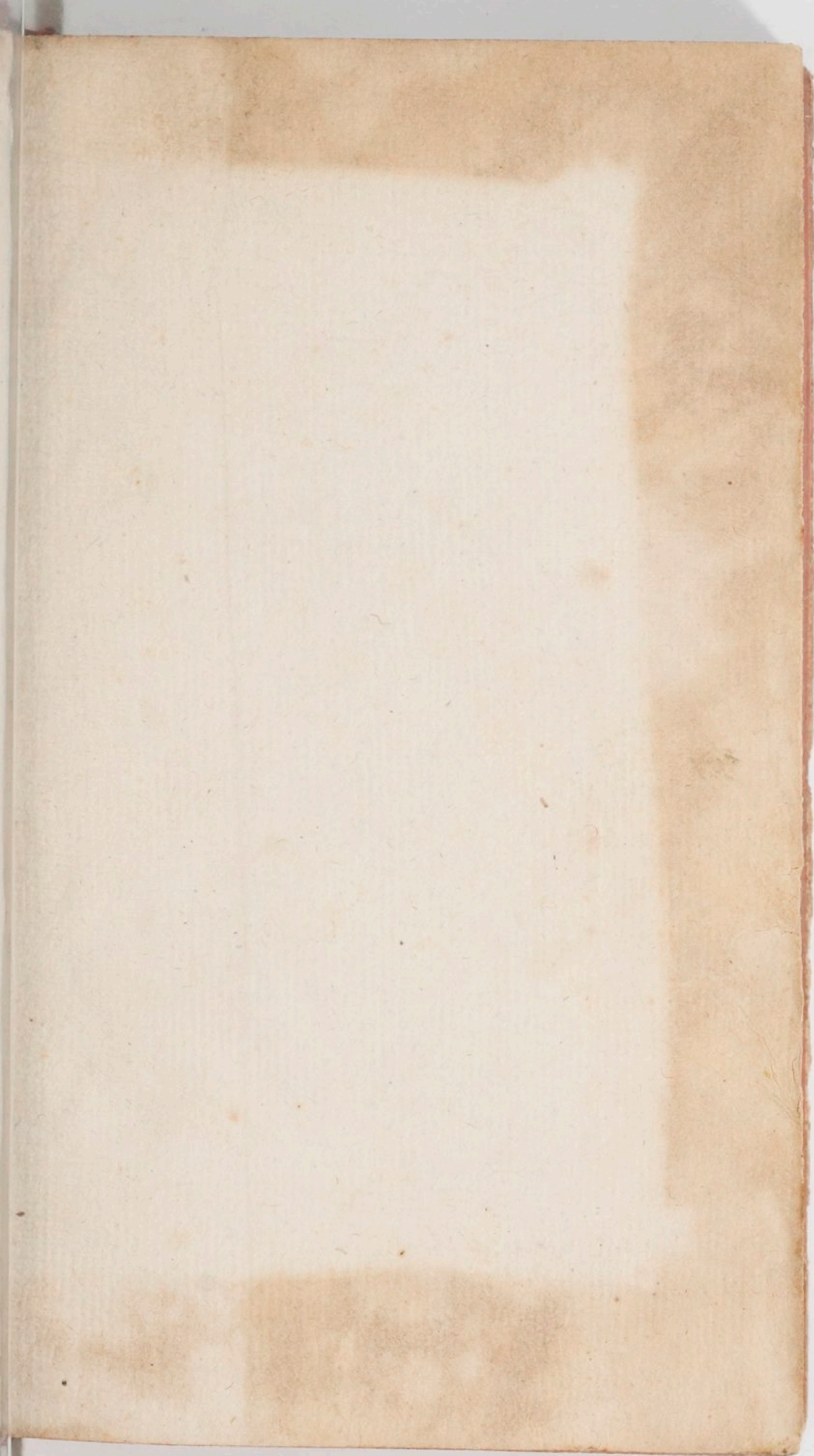
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

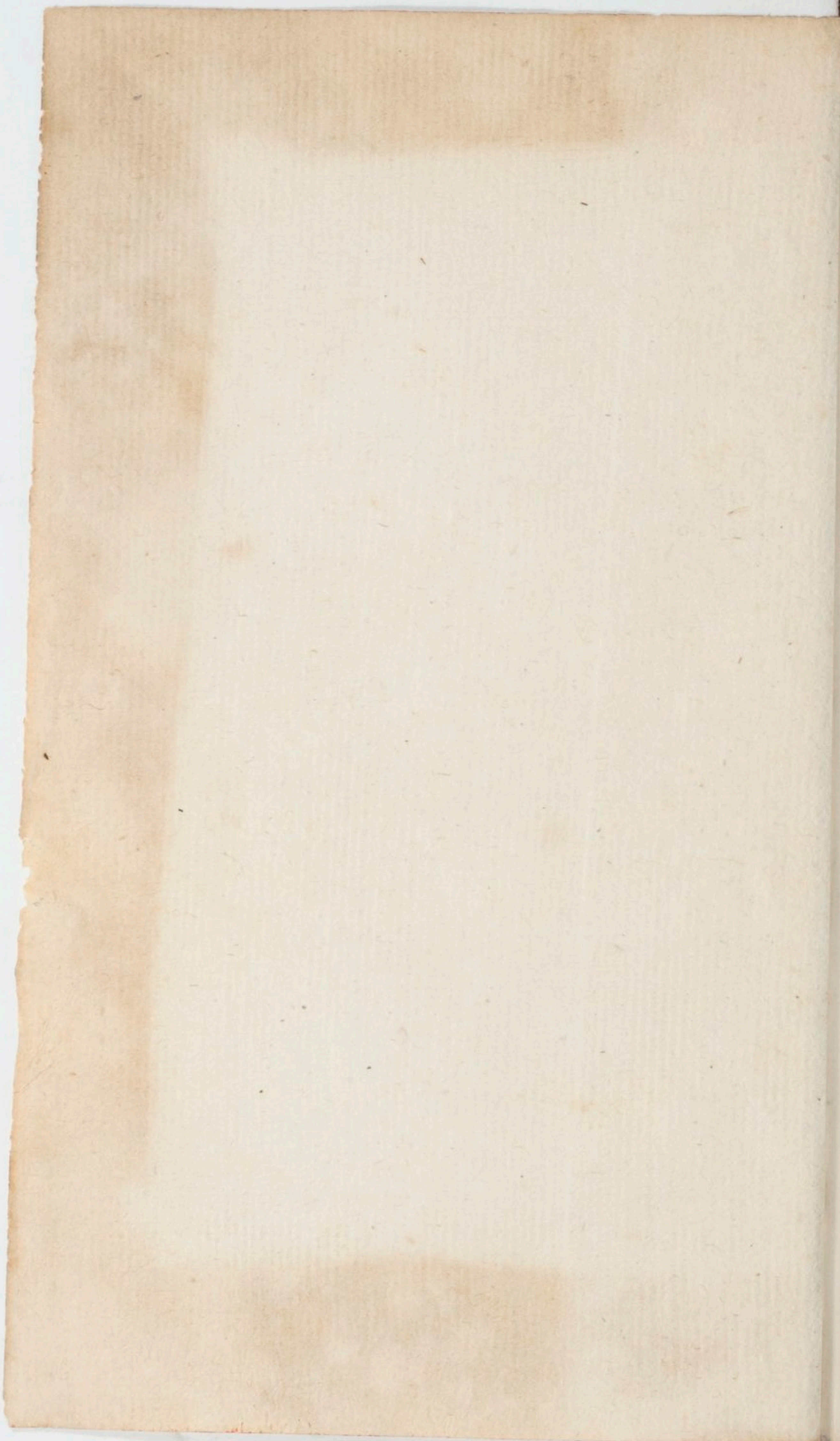
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

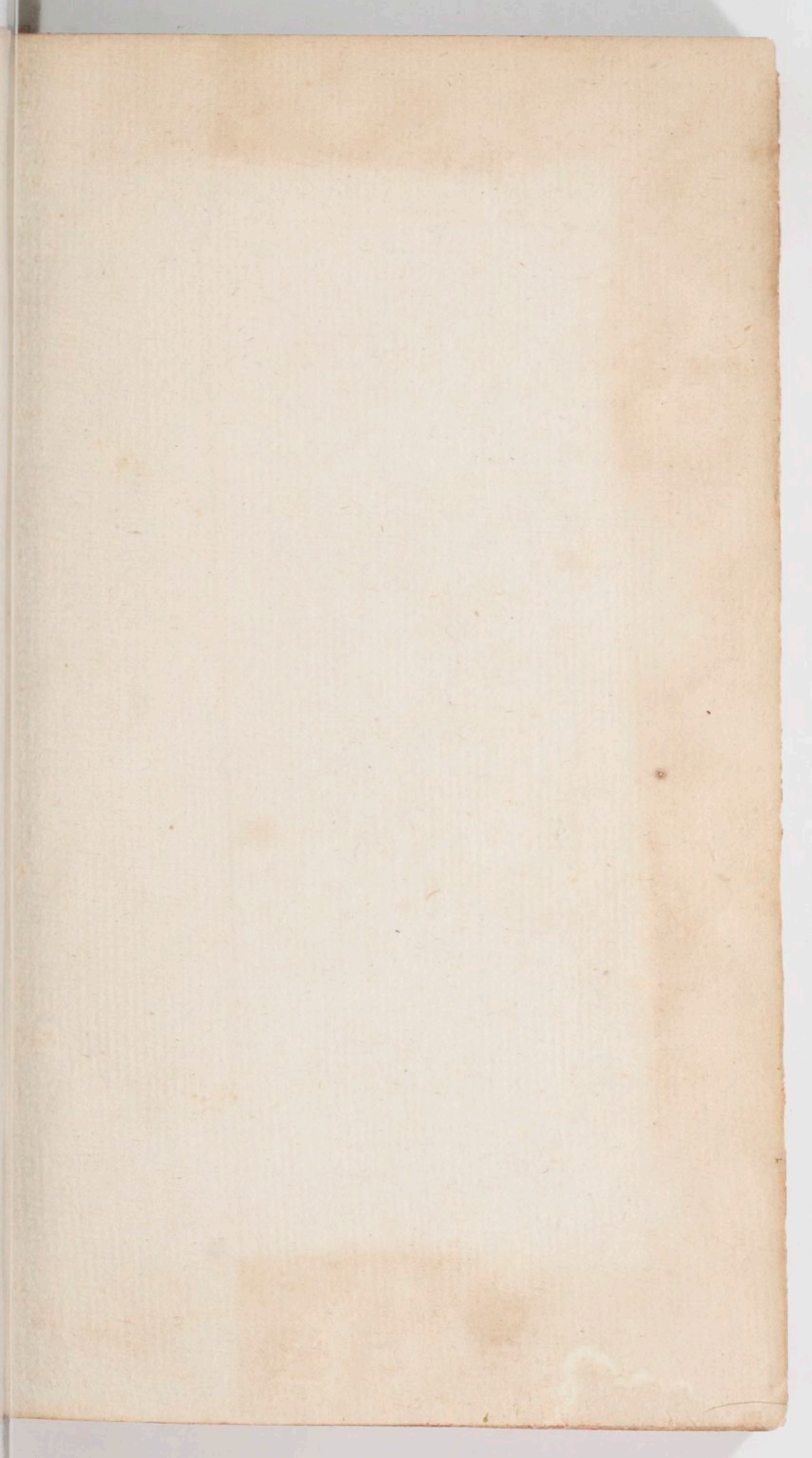
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

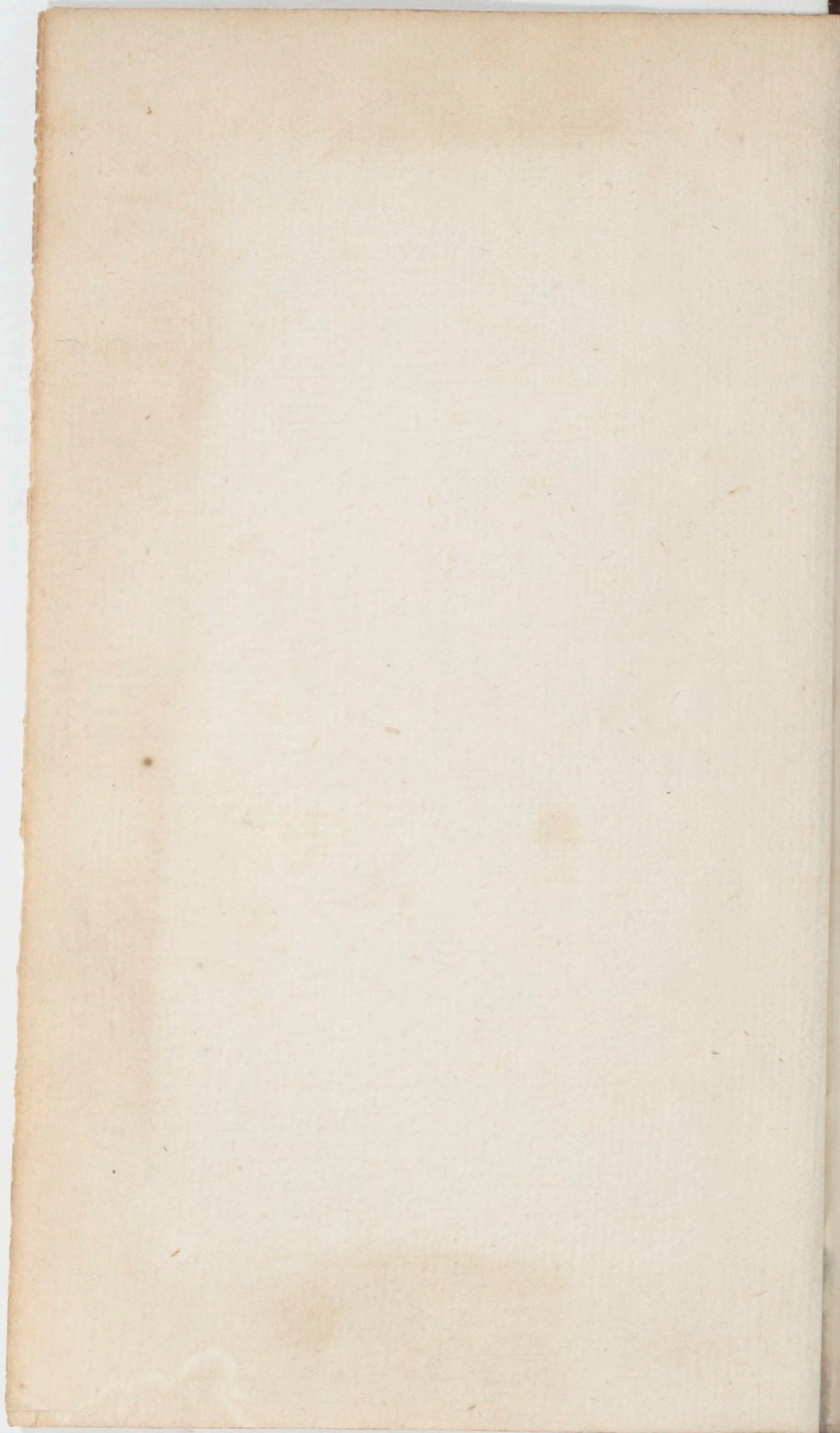













88 Y
2



Y. 88.
2. 3.



Y. 3762.
2. F.

L'ARGÉNIS

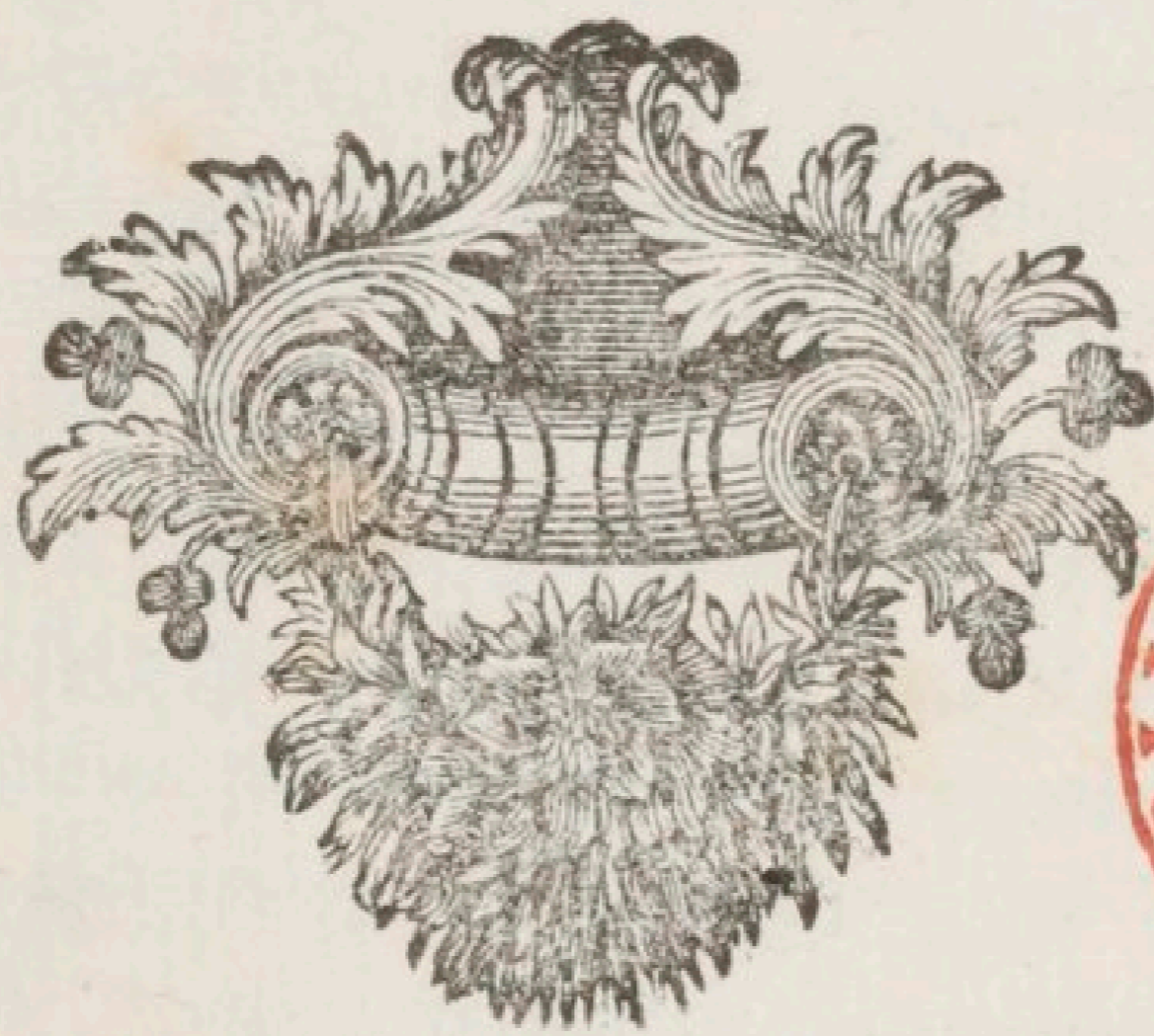
D E

BARCLAY,

TRADUCTION NOUVELLE

*Par M^r. l'Abbé FOSSÉ, Chanoine
de Chartres.*

TOME TROISIÈME.



A CHARTRES,

Chez **NICOLAS BESNARD**, Imprimeur-
Libraire, rue des Trois Maillets,
au Soleil d'Or.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

42

6177



S O M M A I R E.

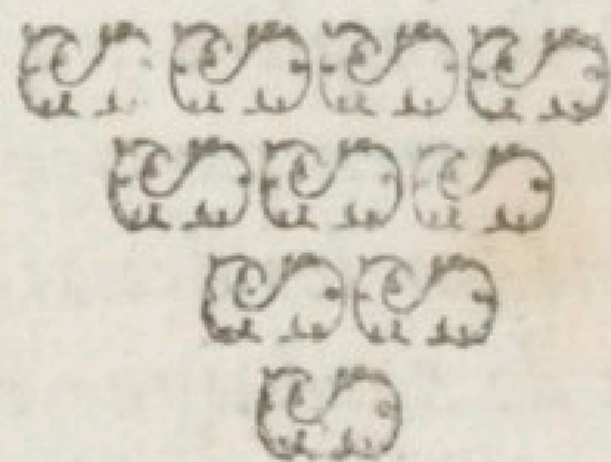
D U

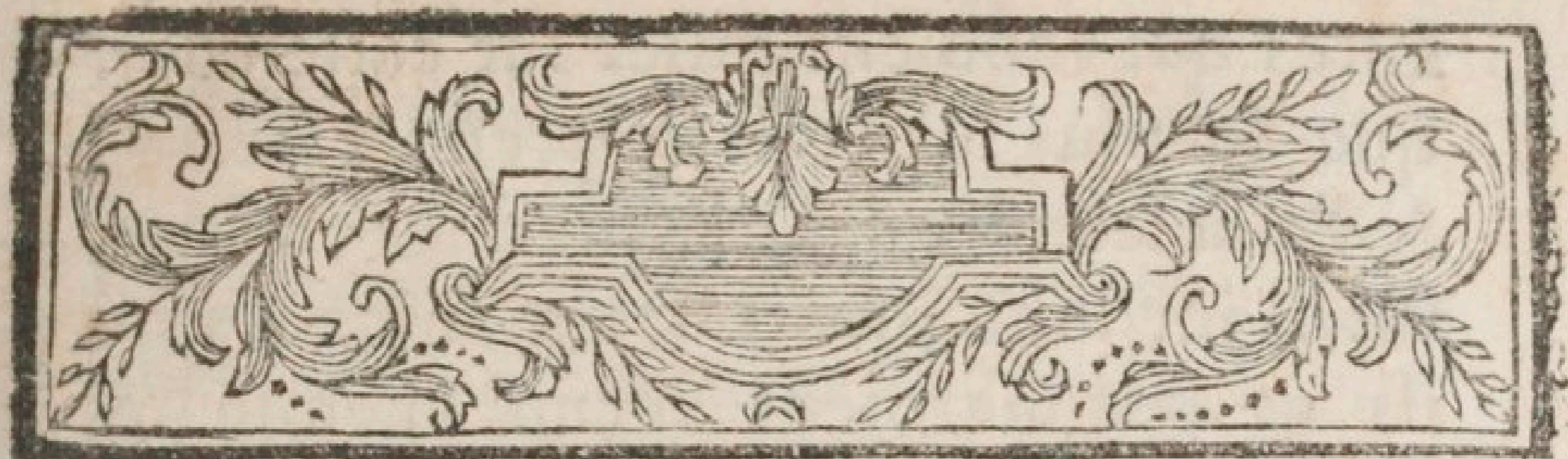
CINQUIÈME LIVRE.

ARSIDAS continuë son voiage, & rencontre une flotte considerable. Gobrias qui la commandoit, le reçoit dans son bord. Ils font amitié ensemble, & se confient mutuellement le sujet de leur voiage. Histoire d'Astioriste. Il s'éleve une tempête qui separe Poliarque & Gobrias. Poliarque est jeté sur les côtes de Mauritanie. Il arrive à la Cour d'Hianisbé. Inquiétudes de la Reine au sujet du mariage d'Arcombrote avec Argénis, & de la guerre declarée par Radirobane. Elle écrit à Arcombrote. La reception qu'elle fait à Poliarque. Elle implore son secours contre Radirobane. Entretien particulier de Poliarque avec la Reine sur les droits des Souverains. Arrivée du Roi de Sardaigne en Mauritanie; il trouve une partie des Soldats Maures plongés dans le vin & le sommeil, & se rend maître du rivage. Gelanore l'empêche de pénétrer plus avant. Punition des soldats Maures & Gaulois qui avoient pris la fuite. Premier combat. Radirobane engagé parmi les ennemis, rentre avec eux dans la ville de

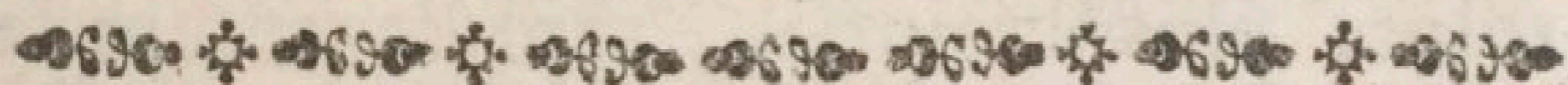
S O M M A I R E.

Lixé, il échape à ce danger, & retourne dans son camp. Superstition cruelle des Maures ; Poliarque s'y oppose. Résolution étrange d'un Sarde qui veut se sacrifier pour sa patrie. Lettre de Radirobane à Poliarque. Poliarque outré de colere, se dispose à combattre. Artifice des Sardes pour remporter la victoire. Combat singulier entre Poliarque & Radirobane. Poliarque tuë son ennemi. Les Maures & le Gaulois demeurent maîtres du champ de bataille. Les Sardes demandent à Poliarque la liberté d'enlever le corps de leur Roi. Sa réponse.

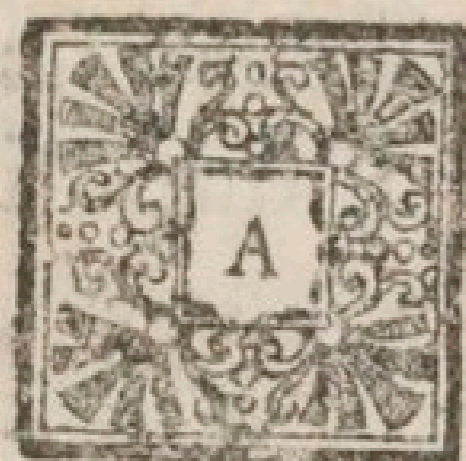




L'ARGÉNIS
DE
BARCLAY.



LIVRE CINQUIÈME.



RSIDAS embarqué & voguant à pleines voiles, laissa bien-tôt derriere lui le Latium. Il avoit traversé la mer d'Etrurie si remplie d'écueils, & se trouvoit déjà sur les côtes de Ligurie, quand il aperçut un grand nombre de vaisseaux, mais si éloignés qu'il sembloit plutôt que ce fût plusieurs rochers ou nuages rassemblés. Un peu plus à portée, le Pilote dit que c'étoit une armée navale, ou des vaisseaux cor-

faïres qui venoient piller sur cette côte, que le plus sûr étoit de prendre terre, & de descendre dans le premier endroit, fût-il inconnu ; mais les montagnes où ils ne decouvroient aucun chemin, & dont les vaisseaux ne pouvoient aborder à cause de la grande quantité de rochers qui étoient à fleur d'eau, ne leur en laissoient pas la liberté. Tandis qu'ils balançoient sur le parti à prendre dans une occasion qui ne présentoit que dangers, ils se trouverent tout à coup envelopés. Arfidas étoit dans la résolution de se défendre, mais les matelots plus craintifs, représenterent la fatale destinée de ceux qui se trouvent sur mer : que souvent une vaine résistance les exposoit à une mort certaine : qu'en baissant les voiles, ils couroient moins de risques : que si ceux qui venoient à leur rencontre, étoient des soldats legitiment armés, ils n'avoient rien à craindre en se rendant : que si c'étoient des corsaires, il falloit au moins les rendre traitables par le butin qu'on leur abandonneroit. Les matelots qui virent Arfidas obstiné à se défendre, & que le tems pressoit, abaïsserent de leur propre mouvement les antennes, & le-

vant les avirons , ils firent connoître qu'ils se livroient à la merci de ceux qui étoient prêts de les joindre. Des galeres aiant accroché le vaisseau , on voulut sçavoir ce qu'il contenoit , & d'où il venoit. Les matelots répondirent sans déguisement qu'ils venoient de la grande Grece , & qu'ils alloient à Marseille conduire un étranger qui étoit convenu de prix avec eux. Ils montrèrent en même tems Arfidas , qui , étant interrogé , répondit avec plus de détours , ne sachant à qui il parloit. Ses réponses embarrassées firent naître quelques soupçons , on s'assûra de lui , sans cependant lui faire de mauvais traitemens , & on le fit passer sur un autre vaisseau ; ceux qui l'y conduisirent , s'excuserent même sur la nécessité indispensable de le présenter à celui qui les commandoit. Le capitaine le salua d'abord , & l'assûra en langue Grecque qu'il ne devoit rien appréhender. Vous sçavez , lui dit-il , l'ordre de la guerre ; nous sommes obligés de faire attention à tout , & non seulement d'examiner nos ennemis , mais d'interroger même nos alliez , comme les personnes inconnuës. Si j'eusse été à portée de descendre dans vo-

tre vaisseau, j'aurois satisfait à mon devoir, sans retarder votre voiage. Arsidas reprit une nouvelle confiance, & sensible aux honnêtetés du capitaine, il lui avoüa tout ce qu'il avoit la liberté de dire; qu'il étoit Sicilien, & qu'il se propofoit d'aller dans la Gaule voir un ami; il croïoit qu'après cet aveu, on ne le retiendroit pas davantage, mais le capitaine, sur le mot de Sicilien, parut rêver, il lui demanda quelles relations il avoit dans la Gaule. Trouvez bon, lui dit-il, que je vous retienne ce soir dans mon bord, vous y coucherez, on y aura pour vous tous les égards qui vous sont dûs. Je sers un grand Roi qui n'est pas éloigné, il doit paroître incessamment avec une armée considérable, je vous présenterai demain à lui, puisque vous venez de Sicile, il sera bien aise de vous entretenir, vous pourrez lui apprendre des particularités qui l'interessent. Regardez comme une faveur de la Fortune l'occasion qu'elle vous présente de voir un Prince si accompli. Arsidas craignant, s'il n'acceptoit ces offres genereuses, de devenir suspect, & d'être examiné de plus près, répondit comme une personne contente de son

L I V R E V. §

sort, que le capitaine avoit tout pouvoir sur lui, qu'un prisonnier, quand il étoit innocent, ne cherchoit à éviter la présence de personne.

Dans la suite de leur entretien, ils affectèrent un air plus libre & plus ouvert, le capitaine, pour ne point intimider Arsidas, & Arsidas pour ne point paroître trop sensible à sa nouvelle captivité. Ils se faisoient différentes questions, & ces premières honnêtetés dont la bienséance avoit d'abord été le motif, devinrent bien-tôt le fondement d'une amitié sincère. Le plaisir qu'ils eurent à se voir & à s'entretenir, eut l'effet ordinaire de ce rapport parfait que met la nature entre les âmes bien nées; la première occasion suffit souvent pour les unir. Arsidas quoi qu'arrêté dans un voyage qui demandoit une prompte diligence, excusoit volontiers qu'on prît avec lui des mesures, qu'il n'auroit pû se dispenser de prendre lui-même en pareille rencontre, songeant sur tout qu'une prison si douce ne devoit durer que l'espace d'une nuit. Le capitaine de son côté traitoit avec toute sorte de menagemens, une personne qui ne lui étoit point suspecte, & dont il vouloit être l'ami, lors mê-

me qu'il s'en separeroit. Etant assis tous deux à la poupe, après s'être entretenus indifféremment de la mer, des vents, & des différentes especes de galere; Gobrias (c'étoit le nom du capitaine) s'informa des affaires de Sicile. Arsidas lui raconta en peu de mots les malheurs auxquels ce Roiaume avoit été exposé, la revolte, & la mort de Licogene; il lui parla aussi de Meleandre, mais il eut l'attention de ne rien toucher de Poliarque: ce nom une fois échappé l'eût peut-être engagé dans un plus grand détail avec une personne qui ne lui étoit pas assez connue. Gobrias étoit attentif, & aprenoit avec plaisir que ces guerres eussent été heureusement terminées; quand Arsidas demanda à son tour le nom du Roi à qui on devoit le présenter, en quel pais il commandoit, & de quel côté alloit cette armée navale? Gobrias qui s'étoit déjà proposé de lui rendre compte même des moindres circonstances, après avoir revé quelque tems, lui dit. Quoique nous soions peu en commerce avec les étrangers, nous scavons une partie des maux qui ont affligé la Sicile; mais comme rien ne s'altere plus aisément sur mer que la verité, la

renommée avoit fait passer jusqu'à nous bien des bruits incertains , & d'autres tout - à - fait contraires à ce que vous venez de me dire. Peut-être aussi qu'en aprenant les troubles & les malheurs de notre nation, vous n'aurez pas été fidèlement informé de toutes les circonstances , par la malice ou par l'ignorance de ceux qui ont voulu en parler , & si je ne craignois de vous ennuyer par un trop long récit , je ne vous apprendrois pas seulement ce que vous voulez sçavoir , mais reprenant les choses de plus loin , je vous ferois une description exacte des premières années du Roi que j'ai l'honneur de servir , qui mériteroient qu'on en fit une histoire particulière. Ce discours augmenta la curiosité d'Arfidas, qui pria le capitaine de lui faire part de ce qu'il en sçavoit. Vous allez apprendre , reprit Gobrias , des choses dignes d'être transmises à la posterité par quelqu'un de vos Grecs ; en effet plusieurs de ses actions , dont nous avons été les témoins , l'emporteroient sur celles que l'on vante le plus: mais malheureusement nous n'avons dans notre país que les vers des Druides pour conserver ce qui s'y passe de plus remarquable , encore

ces faits éclatans ne sont-ils pas empreints sur le bois ou sur la cire , mais seulement dans la memoire de la jeuneſſe ; & ce que nous aprenons des vertus de ceux qui nous ont precedé , n'eſt que par la voix des perſonnes qui les chantent. Sans me plaindre davantage de nos coutumes , je vais puisſque vous l'exigez , commencer mon recit.

HISTOIRE D'ASTIORISTE.

Nous avions un Prince nommé Britomande , dont la memoire nous fera toujours chere ; il n'avoit rien de mediocre dans toutes les belles qualités qu'on peut ſouhaiter dans un Roi , ſoit pour la paix , ſoit pour la guerre. Arſidas l'interrompit , vous me parlez , dit-il , du Roi avant que de me donner aucune idée du pais où il regnoit , quoique par votre diſcours il ſoit aiſé de juger que vous êtes Gaulois. Il eſt vrai , dit Gobrias ; vous ſçaurez que nous occupons la partie la plus conſiderable de la Gaule , que la mer baigne entre les Alpes & les Pirennées , nous étendant encore dans les terres par où paſſent le Rhône & la Saone , deux fleuves très-connus : ce pais eſt

L I V R E V.

§

fertile & recommandable par la bravoure de ceux qui y prennent naissance. Arsidas ne put cacher sa surprise, il entendoit parler du Rhône & de la Saone, ces mêmes fleuves qu'Argénis lui avoit indiqués, pour trouver sûrement Poliarque. Peut-être, dit Gobrias, qui s'en étoit aperçû, vous parlé-je de choses que vous sçavez déjà, il est inutile d'entrer dans un si grand détail; mais dites-moi, je vous prie, que pense-t-on dans la Sicile des affaires de notre Cour? Nous en sommes peu instruits, reprit Arsidas, nous sçavons seulement qu'il y a plusieurs Rois dans la Gaule; pour d'autres circonstances, nous ne pourrions les apprendre que par un bruit qui se dissipe à l'instant, & qui, comme un vent léger, ou comme un nuage auquel peu de personnes font attention, disparoît presque dans sa naissance. Autrefois nous avions des marchands qui côtoïoient differens ports, nous sçavions par leur moïen ce qui se passoit dans les Cours étrangères; mais depuis les derniers troubles, ils se sont retirés. D'ailleurs nous nous conformons à la maniere de vivre des Grecs, & nous sommes fort indifferens sur ce qui se passe chez les peuple du Septen-

trion. Lorsque le bruit se répand qu'avec une armée considérable, vous vous disposez à sortir de votre pais, la crainte nous oblige pour lors à nous informer plus particulièrement de vos démarches. Continuez donc, je vous prie, & ne cachez rien à une personne qui est naturellement curieuse, & qui ne sçait rien de ce qui vous concerne. Il avoit pris ce tour, non qu'il ignorât absolument ce qui se passoit dans la Gaule, mais afin que Gobrias n'interrompît plus le fil de son discours, en lui demandant souvent s'il sçavoit, ou s'il ignoroit des particularités qu'il auroit voulu lui apprendre. Comme Gobrias avoit d'abord parlé du Rhône & de la Saone, Arsidas prenoit un nouvel intérêt à ce recit.

Britomande, poursuivit Gobrias, qui avoit succédé à son pere, eut un fils qu'on apelloit du même nom, & qui à l'âge de vingt-cinq ans, fut ataqué de différentes maladies. Les douleurs aiguës, & presque continuelles qu'il ressentoit, en accablant le corps, donnerent quelque atteinte à son esprit. Il épousa, nonobstant ses infirmités, Timandre une de ses parentes, Dame si accomplie qu'on auroit de la

peine à déterminer quelle est la vertu qu'elle possède à un degré plus éminent. Elle est sage & modeste, elle revere les Dieux, & la prudence qu'elle fait paroître dans toutes les occasions, est fort au-dessus de son sexe. La mort de Britomande pere de celui qui regne aujourd'hui, fut pour nous la fin de notre bonheur. Tout commença à changer de face, nous ne reconnoissions plus dans le nouveau Roi que le nom & la pieté du pere. Entre les grands du Roiaume, Commindorix y passoit pour un des plus puissans; une illustre naissance, & les grandes richesses qu'il possédoit, le metoient au-dessus du sort des particuliers: il étoit tel en un mot que vous venez de dépeindre Licogene. Ce Seigneur contraint sous le vieux Britomande, par le respect qu'imprimoit un si grand Roi, sçut se prévaloir, sous le regne du fils de la bonne opinion qu'on avoit de sa prudence & de sa valeur, & se menagea une si grande autorité & un pouvoir si absolu, que c'étoit lui, pour ainsi dire, qui regnoit sous le nom du jeune Britomande. Timandre en voioit les consequences dangereuses, & ne cessoit d'encourager le Roi à suivre l'exem-

ple de ses ancêtres : mais il avoit l'esprit trop foible , cette foiblesse alloit même jusqu'à informer Commindorix des conseils que Timandre lui donnoit. Pour nous, privés de cette douce tranquillité qui étoit disparuë avec l'ombre du vieux Britomande , nous nous assemblions souvent auprès du mausolée de ce Heros ; la pieté étoit le motif apparent de cette démarche , mais nous y allions en effet , pour aprendre de l'oracle (c'est un usage du pais) si le destin & les Dieux ne nous feroient point connoître la chute prochaine de Commindorix. Nous nous faisons un devoir de le haïr , surtout depuis qu'aveuglé par l'ambition de regner , ce sujet s'étoit porté aux dernières extrêmités. On le regardoit comme l'auteur de la mort du fils de Timandre , qu'on prétendoit avoir été étouffé par le moïen d'une nourrice qu'il avoit gagnée. On ne sçait pas pourquoi la Reine elle-même n'a pas ressenti les effets de sa fureur , si ce n'est que se défiant de lui , elle a pris de justes mesures pour se garantir du poison , & des autres embûches qu'il auroit pu lui dresser ; ou que cet homme imperieux n'a pas crû devoir prendre ombrage d'une femme : pour moi

je crois que les Dieux seuls ont conservé Timandre. Ils aveuglent souvent les tirans, qui voulant chercher leurs sûretés dans une cruauté vaine & superstitieuse, ignorent, ou ne redoutent point les dangers trop réels qui doivent les faire échoüer.

Timandre se voiant enceinte pour la seconde fois, & craignant pour son fruit, peut-être destiné à la mort dans le moment qu'il devoit voir le jour, s'assûra de bonne heure d'une sage-femme, & de deux Dames de sa Cour, ma femme en étoit une. La Reine souhaitoit d'elles, que si elle accouchoit d'un fils, on suposât un autre enfant, & que secrètement on enlevât celui dont elle seroit accouchée. Ces Dames prévînrent sur ce secret important une femme de la campagne nommé Sicambre, & l'engagerent à nourrir l'enfant qu'on devoit lui remettre. La Reine étant sur le point d'accoucher, ma femme amena la nourrice avec son mari à qui on n'avoit pû se dispenser d'en parler. Après qu'ils eurent promis l'un & l'autre, en ajoutant même le serment, un secret inviolable, on ne laissa entrer dans la chambre de la Reine, que les personnes qui avoient part au secret. Les Dieux

lui furent favorables , Timandre accoucha heureusement d'un fils , & l'adresse des femmes fit trouver une fille dans le berceau Roïal. Quels devoient être alors les sentimens de la Reine ? Elle sentoit les premieres douleurs , & atendoit avec impatience cet instant que les meres paient si cher. Ce qu'elle craignoit au milieu des maux les plus aigus (c'est d'elle-même que je sçai cette circonstance) étoit que l'enfant , en criant , ou que les femmes , dans leur premiere fraïeur , ne découvrirent un mistere qu'elle avoit tant d'interêt de tenir caché. Quoique la douleur qu'elle ressentoit jointe aux différentes inquiétudes , dont elle étoit agitée , lui causassent une fièvre violente , elle eut assez de forces & de présence d'esprit , pour prévenir ainsi Sicambre , qui devoit , parmi ces mouvemens confus , emporter l'enfant. Je vous conjure par tous les Dieux , de m'être toujours fidèle , & lorsque je cherche à tromper la vigilance de mes ennemis , & que je me separe de cet enfant dans la necessité de reconnoître pour mon fils , celui que vous voudrez me représenter , que je ne sois pas moi-même abusée. Envain Madame , reprit Sicambre , voudroit-

On vous en imposer, les Dieux n'en laissent pas la liberté, le Prince a des marques trop singulieres. Elle fit voir aussitôt un peu au-dessus du col de l'enfant, un épi de couleur de pourpre, il avoit aussi la même marque sur la jambe. Ce qui avoit donné occasion à ces deux signes si favorables pour les circonstances, est que la Reine se promenant dans la campagne, durant sa grossesse, fut saisie de fraieur, au bruit d'un tourbillon extraordinaire qui s'éleva tout à coup dans un champ voisin où l'on coupoit les blés. Après que Timandre eut embrassé un gage si cher, fuiez, dit-elle, mon cher enfant, le danger où vous êtes exposé dans le palais de votre pere, fuiez, mon cher Astioriste, je vous nomme comme votre bifaïeul. Permettent les Dieux que vous puissiez être bien-tôt en état de nous venger de ceux, dont la cruauté empêche que vous ne soiez paisiblement élevé entre les bras d'une mere. Elle l'embrassa une seconde fois, & ne put retenir ses larmes. Sicambre le reprit, l'envelopa de ses langes, sortit par une porte secreete, & s'éloigna du palais. On exposa dans le berceau une fille qui passa pour celle du Roi. On fit venir Britomande pour

la reconnoître ; le Roi entra accompagné de Commindorix , & embrassa avec une tendresse de pere cet enfant supposé. Après l'avoir recommandé aux nourrices , & avoir consolé la Reine , il sortit de l'appartement pour aller au temple remercier les Dieux de la nouvelle grace qu'il venoit d'en recevoir.

Sicambre à qui la Reine confioit la destinée de son fils , étoit une femme de mediocre condition , ce secret dans une maison plus connue eût couru trop de risque , & un enfant si délicat dans une maison plus pauvre , eût peut-être manqué du nécessaire. Elle avoit amené avec elle son mari nommé Ceroviste , qui étoit aussi du secret. En sortant du palais elle lui remit ce précieux dépôt , & lui dit de le porter promptement dans leur maison. La pitié , l'idée d'une récompense proportionnée au service , parloient en faveur de l'enfant. Ceroviste , pour ôter tout soupçon , laissa sa femme & se rendit le premier à la maison. Il avoit sur le bord du Rhône quelques pieces de terre qu'il faisoit valoir , l'endroit étoit commodement situé , se trouvant éloigné de la ville ; c'étoit là , où avec un domestique nécessaire , il vivoit dans une simplicité
rus.

tustique. Il feignit, en arrivant, d'avoir trouvé cet enfant à l'entrée de la forêt, & sa femme étant arrivée peu de tems après, il lui dit en présence de ses domestiques qui étoient revenus du travail, que comme il n'y avoit que peu de jours qu'elle avoit sevré son fils, elle pouvoit nourrir cet enfant. Sicambre affectant un air de surprise, s'informoit à qui il apartenoit, comment on avoit pû se résoudre à abandonner un si bel enfant, & qui ne paroissoit avoir aucun défaut dans tout son corps ? Le mari ne répondit autre chose, si non qu'en revenant à la maison, il avoit aperçû cet enfant assez proche de la forêt, dans un lieu qui n'étoit fréquenté que des bergers & des chasseurs : qu'on l'y avoit aparemment exposé par cruauté, ou par nécessité. Comme l'enfant jetoit quelque cris, Sicambre le prit sur ses genoux, & l'apaisa, en lui présentant la mammelle.

C'est ainsi que fut d'abord élevé un enfant du sang Roïal, d'une maniere qui ne répondoit point à sa naissance, mais qui se trouvoit conforme aux conjonctures présentes. A peine commença-t-il à parler, qu'il donna des preuves de ce qu'il étoit. Il avoit les ma-

nieres du monde les plus aimables, avec une grace & une beauté qui n'étoient pas communes ; Ceroviste sur tout & Sicambre qui connoissoient son origine , & qui lui étoient sincerement attachés , admiroient jusqu'aux moindres choses. Ils l'apelloient Astioriste , nom que la Reine lui avoit donné , & que plusieurs Princes avoient porté avant lui : mais on ne pouvoit en sûreté informer souvent la Reine des nouvelles de l'enfant. Sicambre ne venoit au plus qu'une fois le mois chez ma femme , encore prenoit-elle des mesures ; ses démarches reiterées à la Cour eussent été suspectes. Les Dames qui étoient du secret , l'instruisoient sur la maniere dont elle devoit se conduire dans une occasion où tout étoit à menager.

Astioriste avoit environ sept ans ; la Reine impatiente d'embrasser ce cher fils , s'adressa à moi ; j'avois l'honneur de la servir en qualité d'Intendant de sa maison. Votre attachement, me dit-elle , Gobrias , m'est connu , & j'aurois tort de douter de votre discretion. Il y a déjà long-tems que j'ai confié à votre femme un secret de la derniere consequence , elle a sçû si bien le garder , que pour la récompenser de sa fidélité , je

vais vous faire part d'une chose, qui pour le bien de l'Etat, & pour ma propre sûreté, ne peut être trop secreete: mais ne sçauriez-vous pas déjà ce que je me propose de vous apprendre? Votre femme ne vous en a-t-elle rien touché? Penetré, comme je le devois, de l'honneur que la Reine vouloit me faire de m'admettre dans sa confidence, je lui témoignai par les termes les plus respectueux l'obligation que je lui avois, & l'assûrai de la discretion de ma femme, qui veritablement ne m'en avoit point parlé. Timandre m'informa de tout. Je fus d'abord saisi d'étonnement, mais mon esprit s'étant remis dans la suite du discours, je ne pouvois que louer la pieté de la Reine, & une invention si utile pour faire échoüer les desseins d'un tiran prêt à usurper la couronne. Vous sçavez à présent, ajoûta-t-elle, où est caché ce que j'ai de plus précieux. Comblée d'honneurs & de richesses, je n'ai pû encore jouir de l'avantage des meres d'une moindre condition. Conservons ce présent des Dieux qui se declarent pour nous, qu'il croisse & que sans avoir l'indiscretion du pere, il ait les vertus de ses aieux; il fera l'apui de ma vieillesse & la ruine

de Commindorix. Tout m'en donne l'espérance, sa physionomie annonce quelque chose de grand, je l'ai envisagé quelquefois, quand sa nourrice l'amenoit dans le temple, mais quelle triste situation! une mere n'a la liberté que de voir en passant un fils unique, & ne peut lui parler. Allez, je vous prie, dans la maison qui lui sert aujourd'hui d'asile, vous trouverez aisément un prétexte pour vous y rendre, je vous destine un plaisir qui devroit, ce semble, m'être réservé. Vous me rapporterez fidèlement tout ce que vous aurez remarqué de son caractère, vous prendrez aussi avec Sicambre les mesures nécessaires, pour me menager au moins l'occasion de pouvoir l'embrasser une fois, sans que cette entrevue fasse naître le moindre soupçon.

La Reine ne m'eut pas plutôt confié ce secret, que je la remerciai dans des termes pleins de reconnoissance d'avoir bien voulu m'honorer de ses ordres pour une affaire aussi délicate. Je haïssois naturellement Commindorix; le plaisir de cette secrete conspiration me fit mepriser tous les risques qui pouvoient s'y rencontrer. Je partis le lendemain matin, & j'arrivai à la métairie. J'entrai dans

Une basse cour , où aiant aperçû plusieurs enfans qui jouïoient ensemble , je m'aprochai pour voir si je distinguerois d'abord celui qui étoit la cause de mon voïage. Il est vrai que , sans le secours de personne , je le reconnus , la nature seule me découvrit celui qui devoit son origine à tant d'illustres Heros. Les autres enfans , par une timidité grossiere , s'éloignerent promptement ; pour lui , sans marquer la moindre surprise , de voir un homme vêtu d'une maniere différente de ceux qu'il avoit coutume de voir , il demeura dans la même place. Il portoit un arc convenable à son âge & à ses forces. Si-tôt qu'il m'eut aperçû , il en nota une extrêmité à terre , & s'apuiant sur l'autre , il sembloit m'attendre d'un air assuré. Ses cheveux qui étoient d'un fort beau blond , quoique negligés , & épars sur son front par le mouvement qu'il s'étoit donné , en jouïant avec ses camarades , ne diminuoient rien de sa beauté. Ses yeux avoient quelque chose de doux & de fier en même tems. Son teint étoit animé , & rassemblloit toutes les couleurs qu'on donne aux jeunes amours. Sa présence fit sur moi une si vive impression , que je m'adressai aux Dieux en ce mo-

ment, & les priaï de conſerver par une ſuite de bontés ce qu'ils nous avoient eux-mêmes donné. Je n'oſois lui parler comme j'aurois fait à un autre enfant, je deſcendis de cheval, & charmé d'être avec lui, je lui fis pluſieurs queſtions; comment il ſe portoit, ce que faiſoient ſon pere & ſa mere. Il me répondit que ſon pere étoit allé travailler aux champs, que ſa mere étoit à la maiſon, & qu'il iroit l'avertir, ſi je voulois; vous me ferez plaisir, lui diſ-je, aimable enfant, & ſi cela ne vous fait pas de peine, je vous accompagnerai. Il me conduiſit, & comme je m'inſormois quels animaux il tiroit avec ſon arc, mon pere, me répondit-il ingenuement, ne veut pas encore que j'aille à la chafſe au loup, il me remet toujours dans un an. Je vous ſerai obligé de me dire combien il faut de jours pour une année: car je m'aperçois que parce que je ſuis enfant, & que j'ignore ce que c'eſt, on ne me tient pas ce qu'on m'a promis. C'eſt envain, lui diſ-je en ſouriant, que vous me faites cette demande, croiez-vous pouvoir retenir dans votre memoire tant de jours; pardonnez-moi, dit-il, qu'on me donne autant de petites pierres, qu'il y a de

jours , je les cacherais bien , j'en ôterai une chaque jour , quand il n'y en aura plus ce sera la fin de l'année. Je m'entretenois volontiers avec ce jeune enfant , j'admirois les premiers traits de son imagination , & je marchois lentement pour avoir plus long tems le plaisir d'une conversation si amusante ; mais je ne sçai qui avertit Sicambre qu'il y avoit quelqu'un qui causoit avec son fils , elle sortit dans l'instant , & comme elle étoit toujours en alarmes sur ce précieux dépôt , elle vint promptement nous joindre , son inquiétude étoit marquée sur son visage.

Elle me reconnut, mais ignorant quelle étoit la raison qui m'amenoit , & si l'enfant m'étoit connu, elle me fit entrer dans la maison, me demanda d'une manière embarrassée des nouvelles de ma femme , & le sujet qui me conduisoit chez elle. Quand nous fûmes assis, j'aurois bien raison, lui dis je, de me plaindre de ma femme, si vous ne sembliez vous-même autoriser sa faute par votre dissimulation. Ce n'est ni à vous, ni à elle que je suis redevable de la connoissance de ce cher enfant, mais à la Reine seule qui m'a ordonné de venir & de prendre avec vous des mesures pour le lui faire voir avec plus de

liberté. Elle se plaint d'être reduite à ne pouvoir que l'envisager quelquefois dans le temple, elle veut l'embrasser, elle veut lui parler, cherchons à lui ménager cette douce consolation. Sicambre n'eut pas de peine à se justifier sur le reproche que je lui faisois, & me dit qu'elle étoit ravie que Timandre eût bien voulu me confier elle-même ce secret. Il lui vint dans l'idée plusieurs moïens de procurer à la Reine un plaisir qu'elle recherchoit avec empressement ; mais plus nous les examinions, plus nous y trouvions d'inconveniens. Enfin après y avoir bien pensé, nous crûmes que le plus sûr étoit que Sicambre, qui venoit souvent voir ma femme, se rendit avec son fils dans une maison que j'ai proche de la ville : que la Reine, qui seroit sortie ce même jour sous le pretexte d'aller prendre l'air, temoigneroit avoir quelque envie de se promener dans mon jardin, qui est fort orné; qu'on la conduiroit dans une chambre secrete, où sans aucune crainte, elle pouroit embrasser son cher Astioriste.

Aiant arrêté le jour avec Sicambre, je voulus avoir encore le plaisir avant que de m'éloigner, de m'amuser avec cet enfant. Je trouvois toujourns quelque chose de nouveau dans ses reparties vives &

spirituelles, qui présageoient ce qu'il seroit un jour. Enfin j'embrassai celui, qui avec le secours des Dieux, devoit se voir le maître d'un Roïaume si florissant. Je me rendis sur le soir au village prochain où je passai la nuit. Je retournai le lendemain au palais rendre compte à la Reine de l'occasion que nous lui avions ménagée. Elle ne temoigna d'inquiétude que sur le terme que nous avions pris, qui n'étoit cependant que de deux jours. Ce tems ne fut pas plûtôt expiré, que Sicambre, suivant les mesures que nous avions prises, amena l'enfant dans ma maison; la Reine s'y rendit accompagnée de peu de personnes. Après quelques tours d'allées, elle dit à ma femme qu'elle avoit envie de se reposer. On la conduisit dans une chambre commode pour notre dessein, & où en parlant même assez haut, on ne pouvoit être entendu des chambres voisines. La Reine feignit de vouloir se livrer à quelque léger sommeil, elle fit écarter une partie de sa suite, & ne retint que ceux qui étoient dans la confiance. On fit entrer la fidèle Sicambre qui remit l'enfant entre les bras de sa mere. J'étois présent, la Reine m'en avoit accordé la permission; tout ce que je puis vous dire est beau-

coup au-dessous de ce que je vis. Elle parut dans ce moment agitée des passions les plus violentes ; la joie , la pitié , le plaisir , la douleur se succéderent tour à tour , elle voulut retenir une partie de ces mouvemens differens , il fallut enfin ceder. Il lui échapa plusieurs soupirs qui furent suivis de quelques larmes , elle prit l'enfant , & l'embrassa. Elle le tenoit si serré entre ses bras , que ces vives caresses auroient été capables de nuire à l'un & à l'autre , si elle eût pû demeurer long-tems dans cette attitude trop contrainte. Elle l'éloignoit quelquefois , pour mieux considérer sa taille , ses yeux & tous les traits de son visage ; le reprenant ensuite , elle sembloit vouloir se dédommager de l'instant où elle s'en étoit séparée , & lui reïteroit mille baisers. Songeant qu'elle étoit la mere d'un enfant si aimable , elle en conçût quelque vanité , & commençoit à mépriser l'insolence de Commindorix , dont ce même enfant devoit un jour la venger. Le plaisir qu'elle goutoit avec son cher Astioriste lui étoit d'autant plus sensible , qu'il étoit comme derobé : mais faisant reflexion qu'elle n'avoit plus que quelques momens à en jouïr , sa joie se chan-

geoit en une triste langueur. Que vous dirai-je enfin ? Il n'y eut personne témoin d'un spectacle si tendre, qui pût retenir ses larmes. Ce qu'il y avoit à craindre étoit que l'enfant ne vînt à connoître qui il étoit ; un âge si peu avancé n'étoit pas capable de secret ; & si par hasard on eût découvert quelque chose de cette entrevûë, Astioriste devenoit la victime du tiran. Timandre eut l'attention, au milieu de toutes les caresses qu'elle lui faisoit, de ne rien laisser échaper qui lui fît connoître qu'elle fût Reine, ou qu'il fût son fils. Astioriste de son côté touché de toutes ces marques de joie & de tristesse, dont il étoit l'objet, & de ces baisers tant de fois reïterés, attendri par les larmes qu'il nous voïoit répandre, en versa lui-même quelques-unes, & quoi qu'il ne connût point celle qui l'avoit tenu si long-tems embrassé, il voulut (comme si la nature lui eût inspiré ce sentiment) l'embrasser à son tour : mais la simplicité d'un âge si tendre n'est pas susceptible de beaucoup d'inquiétudes, ni de prudence, par une petite fantaisie, il s'amusa le moment d'après à considérer les habits de la Reine, il examinoit les lits, les tapis, & tout ce qu'il y avoit

dans la chambre qui lui paroissoit nouveau. Il portoit ses regards sur tout ce qui se présentoit à lui : chacun de nous sensible , comme il le devoit à cette curieuse avidité naturelle aux enfans , prenoit un vrai plaisir à lire dans le mouvement de ses yeux les différentes impressions qui se faisoient dans son esprit.

Tandis que nous étions ainsi occupés de ses actions même les plus indifférentes , l'heure se passoit , ce retardement pouvoit donner quelques soupçons aux personnes de la suite de la Reine ; mais comment se résoudre à quitter Astioriste ? Ce ne fut que dans l'espérance de retrouver la même occasion qu'elle s'arracha à ce plaisir. Laisant en ce moment un libre cours à ses larmes & à ses soupirs , elle ordonna qu'on emmenât l'enfant. Voici l'arangement que nous avions pris. Je devois , accompagné de quelques amis , mais qui ne sçauroient rien de mon dessein , me rendre dans la maison de Sicambre , sous le prétexte de la chasse , où après avoir donné des loüanges à Astioriste sur sa beauté & ses manieres aimables , je devois , en leur présence , le demander au pere & à la mere , pour l'élever dans la ville , ne paroissant pas né pour la

campagne , ni pour un lieu si retiré. Si-
cambre , de concert , devoit d'abord s'y
oposer , pour se rendre ensuite au con-
sentement que son mari y donneroit le
premier. On devoit aussi-tôt conduire
l'enfant dans la ville , & le présenter à
ma femme , pour la servir dans ce qui
pouvoit convenir à un âge si tendre.
Nous crûmes ce moien sûr pour l'éle-
ver avec plus de soins , & procurer à la
Reine le plaisir de le voir plus souvent ,
& de jouïr de ses innocentes caresses.

Un malheur qui survint , rompit tou-
tes nos mesures. Il n'y avoit que trois
jours que la Reine avoit eu la conso-
lation d'embrasser son fils , quand Ce-
roviste arriva chez moi. Ses habits de-
chirez , le chagrin qui étoit peint sur
son visage , annonçoient quelque chose
de funeste. Si-tôt qu'il m'eut aperçû , ah !
Gobrias , me dit-il en se frapant le sein ,
les Dieux veulent notre perte , des gens
armés sont venus chez moi cette nuit ,
ils ont enlevé Astioriste , nous ne pou-
vons sçavoir où il est , ni même s'il vit.
Ces brigands , après avoir pillé ma mai-
son , y ont mis le feu ; nous n'avons
pas été les seuls exposés à leur fureur ,
le village voisin s'est ressenti de cette
course. Echapé au danger , je n'ai pû re-

marquer le chemin qu'ils ont pris. Ils font aussi-tôt remontés dans des barques qui les atendoient , & ont traversé le Rhône avec beaucoup de diligence. Dites-moi ce que je dois faire , & où je dois aller.

Cette dernière circonstance jeta Arfidas dans une véritable inquiétude , il ne l'écouta qu'en tremblant ; impatient il demanda si l'enfant avoit péri , car jusqu'alors il s'étoit flaté que les Dieux l'avoient destiné pour quelque chose de grand : qu'il pouvoit même avoir part au voiage qu'il avoit entrepris par l'ordre d'Argénis. Cette triste nouvelle , répondit Gobrias , fit sur moi beaucoup plus d'impression qu'elle ne paroît en faire sur vous. Un accident si subit demandoit un prompt remède , je dis à Ceroviste de retenir , s'il le pouvoit , ses soupirs & ses plaintes , & de me rendre un compte fidèle de ce qui s'étoit passé. Il ne m'en eut pas plutôt fait le détail , que je me livrai à mille pensées ; d'où pouvoient venir ces voleurs ; si leur dessein étoit d'enlever cet enfant , avec quelle diligence il falloit les poursuivre , combien de personnes il falloit y employer ; & enfin si je devois moi-même apprendre à la

Reine une nouvelle qui alloit lui cou-
ter tant de larmes : mais je reprendrai
tantôt la suite de cette Histoire , on est
venu nous avertir que le souper étoit
servi. Helas ! dit Arsidas , croiez-vous
que dans la cruelle incertitude où vous
me laissez , je puisse prendre le moin-
dre plaisir durant le repas. Apprenez-
moi , je vous prie , toutes les circonstan-
ces d'un accident auquel je m'interesse
si fort , & de quels supplices la Reine
fit punir ces brigands. Gobrias l'infor-
ma de ce qu'il desiroit sçavoir , il lui
raconta en peu de mots combien la
Reine & lui avoient été sensibles à cette
perte , les larmes secretes qu'ils avoient
répandues , la diligence qu'on avoit
employée , pour en apprendre des nou-
velles ; il ajoûta que leurs soins avoient
été inutiles , & qu'ils n'avoient pû dé-
couvrir ceux qui avoient enlevé l'en-
fant , ni la route qu'ils avoient prise.
Ce qui avoit fait d'abord soupçonner
Commindorix. C'est le sort des tirans :
ignore-t-on l'auteur d'un crime , le pre-
mier soupçon tombe sur eux ? On sçut
enfin quelque tems après que des vo-
leurs qui s'étoient atroupés dans les Al-
pes , avoient passé le Rhône , afin de
pouvoir dans les pays voisins , exercer

avec moins de risque le métier de brigands : qu'étant ensuite retournés chez eux chargés de butin, ils avoient partagé leur proie, & s'étoient séparés, de crainte que leur grand nombre ne les fît découvrir. C'est ainsi que fut perdu cet aimable enfant, & dont la perte couta à la Reine tant d'inquiétudes & de chagrin, qu'elle pensa y succomber.

Que cette histoire, reprit Arsidas encore plus inquiet, ressemble à un songe, où je me serois figuré un édifice somptueux, qui, après avoir été dressé par la main des plus habiles ouvriers, & orné ensuite des plus beaux morceaux d'architecture & de peinture, disparaîtroit à l'instant par le seul bruit des applaudissemens qui m'auroient veillé. Après avoir conservé cet enfant pendant les premières années de sa vie, après l'avoir conduit jusqu'au tems où il sembloit être en état de se faire connoître, vous me l'enlevez au moment que j'en avois conçu les plus flatteuses espérances. Arsidas attentif à ce récit, en atendoit la suite avec impatience ; & non content de cet éclaircissement, il se plaignoit en secret de ce que Gobrias lui préparoit un si magnifique théâtre, sans y représenter les principaux événemens.

Gobrias qui s'aperçut de l'embaras d'Arfidas, voulut le dissiper. Si vous me promettez, dit-il, de reprendre votre premiere tranquillité durant le repas, je vous ramenerai l'enfant, & le remettrai entre les bras de sa mere. Ces paroles flaterent Arfidas qui n'osant se decouvrir ressentoit dans son cœur les plus vives impressions sur la destinée d'Astioriste. On alloit se metre à table, quand Gobrias pria son nouvel hôte de trouver bon qu'il présentât la premiere place à un Druide qui devoit manger avec eux, disant que les Gaulois par un motif de religion, avoient cette attention pour leurs prêtres dans les festins, ou dans les solemnités publiques. Arfidas se plaça ensuite, & Gobrias qui faisoit les honneurs se plaça le dernier. Durant le repas on parla beaucoup des Druides, il eut été difficile de dire en cette occasion, lequel d'Arfidas ou du Druide avoit le plus d'envie, l'un d'apprendre ce qu'il ignoroit, & l'autre d'instruire. Le Druide avança d'abord que ceux qui étoient honorés de ce saint ministere, ne présidoient pas seulement aux choses saintes, qu'ils étoient encore les ministres de la justice, qu'ils instruisoient la jeunesse, & qu'ils s'adon-

noient à la poésie, qui devoit être regardée comme une science divine. Il paroissoit s'arrêter davantage sur ce dernier article : Arsidas qui s'en aperçut, le supplia par complaisance de reciter quelques-uns de ses vers. Le Druide après s'être fait prier sur une chose qu'il étoit très disposé à accorder, recita une pièce qu'il avoit nouvellement composée sur la justice des Dieux, qui souvent ne laissent en paix les crimes des hommes, que pour les punir ensuite avec plus de rigueur.

*Mortels trop endurcis, craignez les Dieux
vengeurs,*

*Ce calme qui vous flate, annonce vos malheurs;
De votre aveuglement volontaires victimes,
Ne commenterez-vous à detester vos crimes;
Que quand des châtimens préparés dans les
cieux,*

*Les terribles effets desillèront vos yeux ?
L'heure fatale approche, & leur lente justice
Aprête, en différant, un plus rude supplice.
Bien-tôt vous allez voir l'équitable Themis
Sans pitié vous livrer au bras de Nemesis :*

Qui pourra vous soustraire aux traits inévi-
tables

Quelle est prête à lancer sur vos têtes coupables ?

Sous le joug rigoureux de votre triste sort ,

Que de chemins divers vous mènent à la mort ?

Tout menace vos jours , l'air , les eaux & la
terre ,

Les monstres des forêts vous déclarent la
guerre :

Cerès en séduisant l'espoir du laboureur ,

Trop souvent de la faim fait ressentir l'horreur ,

D'un fleau si cruel le déplorable reste

Est bien-tôt dévoré par les feux de la peste ,

Et quand Mars en fureur lève ses étendards

Le carnage & la mort regnent de toutes parts.

Voilà les traits vengeurs que vous avez à
craindre ,

Mais en les redoutant , devez-vous vous en
plaindre ?

Ah ! raportez plutôt des perils si pressans ,

A des Dieux offensés , qui justes & puissans

ont voulu se servir de toute la nature

Pour punir vos forfaits & venger leur injure

Après le souper qui fut servi avec toute la propreté & la délicatesse que le tems & le lieu pouvoient permettre il est tems, dit Arsidas, de suivre le Prince que de coupables ravisseurs vous ont enlevé : tous les soins que nous prîmes reprit Gobrias, furent inutiles. Nous pleurâmes sa perte pendant quatre ans nous avions même perdu toute espérance de le revoir, quand la cinquième année, nous eûmes à soutenir une guerre contre les Allobroges qui vouloient envahir des terres sur nous. Je dois éviter ici le détail ennuyeux de plusieurs circonstances peu essentielles, je vous dirai seulement qu'il n'y eut qu'un combat & que les Allobroges mis en deroute abandonnerent leur camp. Notre armée trouva à y faire un butin considerable & pouvoit à peine suffire à garder les prisonniers. Il y eut dans ce combat trois Princes de leur parti défaits, dont le plus remarquable s'apelloit Aneroeste. Comme les vainqueurs pilloient sa tente, un de nos soldats aperçut, en y entrant, un jeune garçon d'une rare beauté

Content de ce seul butin, il voulut en saisir ; mais cet enfant avec un courage au-dessus de son âge, se mit en état de disputer sa vie & sa liberté. Le soldat qui craignoit de le blesser, apelant un de ses camarades, ils environnerent tous deux cet enfant obstiné à combattre, le prirent, & lui ôtèrent l'épée qu'il avoit encore à la main. Ils n'avoient reconnu trop de sentiment pour s'en défier, & sans le lier comme un captif, ils se contenterent de le faire prisonnier sur sa parole. L'enfant sans paroître abatu par cette disgrâce, répondit qu'il se soumettoit à la volonté des Dieux, & que le sort des armes s'étoit déclaré pour eux, ils pouvoient compter sur sa parole, à laquelle il seroit aussi fidèle qu'il avoit été attentif à défendre sa liberté.

Ce ne fut point sans une permission particulière des Dieux que cet enfant eut le bonheur d'inspirer de la pitié à ses soldats, qui ne devoient respirer que sang. Ils l'emmenerent sans qu'il fît aucune résistance ; mais dans la crainte que ce qui avoit fait impression sur eux, n'en fît sur leurs camarades, ils évitèrent avec soin leur rencontre. Ils n'étoient pas loin de la ville où le Roi fai-

soit sa résidence, quand je les rencontrai. A cette première vue je demeurai interdit, je demandai à ces soldats que je connoissois, d'où leur venoit ce butin, & si leur dessein étoit de s'en défaire pour de l'argent; ils me répondirent qu'ils avoient conservé cet aimable prisonnier, pour le présenter à Commindorix. Je crois qu'ils ne se servirent du nom de Commindorix, que comme d'une défaite, ne voulant point s'en défaire. Vous sçavez que l'habit des Gaulois ne leur couvre pas tout le corps: comme je regardois ce jeune enfant avec attention, & qu'inspiré apparemment par les Dieux, je me rapellois plusieurs idées, il baissa le col par hasard, mais quelle fut ma surprise! je ne puis vous exprimer les transports dont mon ame fut agitée; une inclination qu'il fit, me laissa apercevoir la marque du fils du Roi, je veux dire cet épi de couleur de pourpre, dont je vous ai parlé, & qu'il sembloit que les destins eussent imprimé à dessein. Ce que je ressentis dans ce moment m'empêcha de proferer une parole; une sueur froide se répandit dans tous mes membres. Craignant encore de me tromper, je m'adressai secrètement aux Dieux tutélaires du pais,

je les priaï de rendre certaines les espé-
rances qu'ils avoient eux-mêmes fait
naître. J'avoïe, dis-je à ces soldats,
que vous avez trouvé dans ce jeune en-
fant un présent digne de Commindorix,
mais consultez-vous, mes amis, ne se-
roit-il pas plus à propos de le présenter
à la Reine, il est assez jeune pour être
avec les Dames, & peut-être sera-t-il
un jour en état de reconnoître ce servi-
ce. Quand vous le présenteriez à Com-
mindorix, il seroit conduit chez la Rei-
ne, pourquoi dans l'espoir d'une juste
récompense vous priver de l'honneur de
lui présenter vous même. Les soldats
après quelques reflexions, me remer-
cierent du conseil que je leur donnois,
& me prièrent de vouloir bien leur mé-
nager une entrée dans le palais; je ne
m'engageai pas seulement à les y con-
duire, mais craignant de laisser échaper
un butin si précieux, je les invitai à sou-
per chez moi.

Quand nous fûmes arrivés dans ma
maison, j'adressai la parole à l'enfant,
& je lui demandai son nom. Il me ré-
pondit que dans la première occasion
où il fut fait prisonnier, on lui avoit
donné le nom de Scordanes, qu'il ne
savoit point celui qu'on lui destinoit

dans cette seconde captivité. Vous aviez donc déjà été pris, lui dis-je, avant que de tomber entre nos mains? Oüi, me dit-il; mais d'où êtes vous, mon fils, repartis-je, & quel est votre premier nom? La seule chose dont je me ressouviens, répondit-il, est qu'étant encore enfant, je fus enlevé de la maison de mon pere, par une troupe de soldats armés; que nous demeurions aux champs & que ma mere m'apelloit Astioriste. Ceux qui m'avoient enlevé me présenterent au Roi Aneroeſte, chez qui j'ai demeuré quelques années: j'y ai été élevé avec les Princes ſes enfans, il a voulu même que j'apriffe ſous lui le métier de la guerre, & pour cela que je fuſſe témoin de celle-ci qui m'a été ſi funeſte, puisqu'aïant été ſeparé d'un Roi, à qui j'avois tant de raiſons d'être ataché, je me vois enfin réduit à un état bien différent de celui où j'étois auprès de lui. La douleur dans ce moment l'empêcha d'en dire davantage. Confirmé dans mes premieres idées, je rendis graces aux Dieux, & rapportai cet événement à un effet de leur bonté plutôt qu'à celui du hazard. Mon fils, lui dis-je, les Dieux ne vous ont point mal adreſſé, remerciez-les de vous avoir conduit

duit par ces accidens diférens jusques dans le palais de la Reine , ils vous y préparent un bonheur parfait.

J'étois penetré de joie , & après avoir passé la nuit dans le plaisir que peuvent causer les espérances les plus flatteuses , je prévins ces soldats que j'allois au palais demander pour eux la permission de s'y présenter avec leur butin. Il y avoit dans mes habits quelque chose de plus recherché qu'à l'ordinaire , j'avois une couronne sur la tête , comme si j'eusse voulu offrir aux Dieux quelque sacrifice. Le transport où j'étois , paroissoit jusques sur mon visage , la raison en sembloit naturelle , on pouvoit l'attribuer à une suite de la victoire que nous venions de remporter. Arrivé en cet état dans le palais, je crus à propos de préparer la Reine à une nouvelle qui devoit si fort la toucher. Ne soiez point surprise , Madame , lui dis-je , si je paroiss devant votre majesté avec un air si content. Ce sont les Dieux, qui par la force secrete d'un songe , m'ont inspiré cette joie que je ne puis vous cacher. Vous trouverez peut être que je suis superstitieux , mais j'ose dire que ce qui s'est présenté à mon imagination durant mon sommeil , a quelque chose de si singu-

lier qu'il ne m'est pas permis de le regarder comme un songe ordinaire : & pour ne pas laisser votre esprit plus long-tems en suspens , permettez-moi de prendre part à votre bonheur : ouï, Madame , ce jour doit être le plus heureux de votre vie , si j'en dois croire Mercure , ou celui des Dieux qui dans les songes fait voir aux mortels les choses à venir. Quel excès de joie, Gobrias, reprit la Reine , ou plutôt quel excès de folie ! j'ai vû , Madame , continuai-je aussi-tôt , sur le point du jour (tems où les songes , comme plus épurés , ont plus de rapport à la vérité) un enfant d'une beauté ravissante , & qui m'adref-soit ces paroles. Allez trouver la Reine , dites-lui que je vais me rendre chez elle, & qu'aujourd'hui elle aura le plaisir de voir celui qu'elle a si long tems désiré : mais qui êtes-vous , lui dis-je ? Car , à vous voir , on ne peut vous prendre que pour le fils d'une Divinité. Quoi , a-t-il repris en colere , vous est-il donc resté si peu d'idée d'Astioriste, qu'il faille vous le nommer pour le reconnoître ? Se peut-il que votre Prince, le fils de Timandre , soit effacé de votre memoire ? A ces mots je crois le voir , je veux l'embrasser , mais envain , l'effort que je

fais est inutile , & me fait perdre en me reveillant , ce cher enfant. Croiez-moi, Madame , ce songe envoié par les Dieux est l'heureux présage d'une vérité qui va sans doute s'accomplir. Vous reverrez aujourd'hui votre cher Astioriste. La Reine , sur ce recit tomba dans une si profonde rêverie , & dans un si grand abattement , que j'aurois voulu dans ce moment m'être servi d'un autre moiën. Pourquoi, me dit-elle d'un ton languissant , me rapeller le sujet de mes plus cruelles inquiétudes ? Ou ce que je viens d'apprendre n'est qu'un simple songe , sujet , comme les autres , à l'erreur ; ou si les Dieux ont voulu , sous ce voile fatal , cacher une vérité , je dois descendre aujourd'hui dans le tombeau , & ce sera parmi les ombres que j'embrasserai mon cher Astioriste. Non, Madame , lui répondis-je , augurez mieux ; je consens que vous me bannissiez pour jamais de votre présence , & même (ce qui seroit pour moi le suplice le plus rigoureux) que vous commenciez à avoir de l'aversion pour la personne qui vous est le plus devoüée , si ma prédiction n'a pas lieu , je vais au temple prier les Dieux d'effectuer leur promesse.

Voiant que sur plusieurs circonstances

que j'ajoutai , elle sembloit reprendre quelque espérance , je me retirai : mais au lieu d'aller au temple , je me rendis chez moi , où je retrouvai le précieux dépôt que j'y avois laissé. Je conduisis les soldats avec leur présent à l'entrée de l'apartement de la Reine , & je prévins le capitaine des gardes qui étoit de mes amis , mais qui n'avoit aucune connoissance de ce mystere , de les faire parler à la Reine , que j'allai rejoindre auparavant. En entrant je gardai le silence , je voulois voir si elle m'adresseroit la premiere la parole , mais je la trouvai fort emuë , l'agitation de son esprit paroissoit jusques dans sa démarche ; elle se promenoit quelquefois à grands pas contre sa coutume , & quelquefois elle s'arrêtoit troublée par mille pensées , elle jetoit souvent les yeux sur moi : lorsqu'enfin le capitaine des gardes entra , comme je l'en avois prié , & dit à la Reine qu'il y avoit à la porte de l'apartement deux soldats qui demandoient à lui parler , & qui venoient lui présenter un jeune garçon qui s'étoit trouvé parmi le butin qu'on avoit fait sur l'ennemi. Timandre , dans son trouble , ne pouvoit encore comprendre ce que les destinées sembloient expliquer clairement , &

fans ofer se flater , elle donna ordre qu'on les fit entrer. A peine eurent-ils fait voir l'enfant , qu'elle sentit croître avec ses espérances son étonnement & sa tendresse. Tout ce que je lui avois dit lui revint dans l'esprit ; uniquement occupée du présent , elle ne paroissoit faire aucune attention à ceux à qui elle en étoit redevable , & d'un mouvement précipité regarda le col de l'enfant : elle n'eut pas plutôt aperçû cette marque qu'il avoit aportée en venant au monde , qu'elle ne fut plus maîtresse d'elle-même , voulant cependant cacher ce premier transport , elle se couvrit le visage de sa robe , sous le pretexte d'un mal d'yeux. S'étant un peu remise , elle nous regarda , & après avoir renvoïé les soldats pour qui elle ordonna une récompense considerable ; devin , me dit-elle , en souriant , vous étiez , je crois , bien éveillé , quand vous avez fait votre rêve , & pour diférer le plaisir que vous sçaviez devoir me procurer , vous avez imaginé de donner comme un songe , une vérité dont vous étiez déjà informé. Je veux me venger , & diférer à mon tour la récompense qui vous est due pour un service que je ne sçaurois trop reconnoître. Je compte apprendre de quelle maniere vous

avez retrouvé cet enfant ; je vous confie ce cher dépôt, élevez-le comme un jeune homme destiné à seconder un jour nos intentions. Nous lui donnerons dans cette première jeunesse une éducation conforme à sa naissance. Je pourai, durant ce tems, le voir & lui parler, sans que ce plaisir soit troublé d'aucune inquiétude.

Ce fut en particulier que la Reine me tint ce discours, elle me chargea ensuite devant tous ceux qui étoient présents du soin de ce jeune homme qu'elle nomma de son second nom, Scordanes; elle se retira ensuite pour s'abandonner plus librement à une joie si peu attendue. Nous donnâmes aux soldats la récompense qui leur avoit été promise, récompense qui sans être proportionnée au présent, pouvoit cependant répondre à la liberalité d'une Reine. A peine commençons-nous à jouir de notre bonheur, que nous fûmes traversés par de nouvelles alarmes. Le Roi Aneroeste envoya publier par des herauts qu'il offroit cent talens pour la rançon d'un jeune enfant qu'il regardoit comme un de ses fils, & qu'il avoit eu le malheur de perdre dans le dernier combat. Une offre aussi considérable nous jetoit dans

de véritables inquiétudes: car quels soupçons n'auroit on pas, si la Reine s'obstinoit à retenir celui, qu'un Roi demandoit avec tant d'instances? Il paroissoit au moins y avoir de l'inhumanité à priver ce vieillard d'une dernière consolation, & ce jeune enfant, des avantages qu'il pouvoit trouver auprès d'Aneroeste. D'ailleurs pourquoi se flater que Scordanes devenu assez grand pour prendre la fuite, voulût demeurer avec nous, ne pouvoit-il pas aussi se faire enlever par quelque personne prevenüe sur une aussi forte récompense? Quel parti prendre? Nous ne pouvions nous résoudre à accorder à Aneroste ce qu'il demandoit, nous ne pouvions en sûreté retenir l'enfant: quand la fortune, en devenant contraire à ce Prince, sembla se déclarer pour nous. Ses sujets se revolterent, lui livrerent le combat; il y eut beaucoup de sang répandu, deux fils qu'il avoit y furent tués, je crois qu'il y périt lui-même, quoi qu'on n'ait point trouvé son corps parmi les morts. Les chefs de la sedition s'emparerent de ses Etats; Scordanes aiant appris la mort d'Aneroste eut peine à survivre à la perte qu'il venoit de faire, & les sentimens de tendresse & de reconnoissance qu'il

donna dans cette occasion étoient beaucoup au-dessus de son âge. Cependant avec le tems & à force de raisons, nous trouvâmes le moïen de dissiper une partie de son chagrin.

Il se fit pour lors connoître à la Cour d'une maniere à s'atirer l'estime & l'amitié des personnes les plus distinguées. S'il montoit un cheval, s'il lançoit un javelot, c'étoit avec une adresse que personne de ceux, qui aprenoient les mêmes exercices, ne pouvoit égaler; bien-tôt même il surpassa ses maîtres. Ces avantages de la nature n'étoient terminés par aucun sentiment d'orgueil ou de présomption. Personne n'étoit jaloux de son triomphe parce qu'avant que de remporter le prix, il avoit gagné les cœurs de tous ceux qui le lui disputoient. Son entretien n'avoit rien que d'agréable: il prevenoit tout le monde par ses manieres: il avoit des reparties heureuses, des saillies vives, mais dont personne ne pouvoit s'offenser. Ses forces augmentant avec son âge, il s'adonna à d'autres exercices plus violens, comme ceux de la lutte, de la course & de la chasse. Il prenoit plaisir à conduire un char atelé de chevaux indomptés. Il s'accoutumoit à veiller, il mangeoit peu,

&

& cherchoit à s'endurcir aux incommodités de l'air & des saisons. Enfin (ce que la Reine & moi remarquions avec plaisir) il ressembloit parfaitement à son aïeul , non - seulement par un naturel heureux , mais encore par le geste & par le son de la voix.

Il n'avoit que seize ans , qu'on admiroit dans lui un courage & des forces qu'il sembloit que les destins n'avoient avancés , que pour nous delivrer plutôt des maux auxquels nous étions prêts de succomber. Commindorix enivré de sa fortune , n'avoit plus d'égards pour personne ; son insolence étoit devenue insupportable à tous les gens de bien ; il ne rougissoit plus du crime , & commençoit à s'apercevoir qu'il pouvoit impunément témoigner à Britomande le mépris qu'il faisoit de sa personne. Son ambition paroissoit à découvert ; il affectoit même de prendre le nom de Roi. Quelques flatteurs atachés à sa fortune soutenoient ses sentimens , & lui faisoient entendre que l'autorité étoit languissante dans la personne de Britomande ; qu'il falloit pour la relever un homme de resolution , & que si Commindorix formoit une fois ce dessein , le Roïaume lui auroit plus d'obliga-

tion, qu'il ne tireroit lui-même d'avantage de ce titre : que Britomande étoit incapable de soutenir le poids de la roiauté : que n'ayant point d'enfant mâle qui pût lui succéder, il lui devoit être indiferent de quel nom on l'appelleroit : que Commindorix non-seulement sortoit d'une des plus illustres maisons, mais qu'il étoit encore homme de tête & capable de conduire un Etat. Ce funeste projet étoit sur le point d'être executé. On disoit hautement que le tyran songeoit à s'assûrer de Britomande pour l'enfermer avec Timandre dans quelque forteresse ; il se proposoit déjà d'assigner les revenus nécessaires pour leur entretien, & de choisir les troupes qui devoient veiller à leur garde. Son mépris pour le Roi alla jusques au point, qu'il osa lui demander s'il n'étoit pas dans la résolution de renoncer au nom qu'il portoit. Nom si fort à charge & accompagné de tant d'embaras. Il se flatoit que le Roi lui ayant une fois remis l'autorité, il y auroit moins à craindre pour lui, & qu'il seroit à l'abri de l'envie. Le Roi indigné de cette proposition ne voulut rien témoigner de la colere où il étoit, devant un ennemi si redoutable, mais il alla trouver la

Reine pour se plaindre avec elle des malheurs qui les menaçoient de si près. Timandre vit que le mal pressoit, & qu'il ne falloit plus en differer le remede, ainsi resoluë ou de maintenir une autorité chancelante, ou de mourir avec honneur, si le destin s'obstinoit à leur être contraire. J'ai, dit-elle, de quoi vous venger, mais je crains que trop facile, vous ne m'abandonniez, & qu'en découvrant à nos ennemis communs le stratagême dont je me suis servi, vous ne deveniez la cause de notre ruine. Le Roi jura par tous les Dieux, non-seulement de garder le secret, mais même d'apuiier de toute l'autorité qui lui restoit encore les desseins de Timandre, ajoûtant qu'il commençoit à ouvrir les yeux, & qu'il ne s'apercevoit que trop en quoi il avoit manqué; que l'insulte qu'il venoit de recevoir, & sa perte presque certaine, lui inspiroient un nouveau courage.

Timandre profita de ces instans favorables: si vous voulez, dit-elle, me seconder, demain sans attendre plus tard, ou nous conserverons l'autorité, ou nous mourrons en Souverains. Elle ne crut pas devoir communiquer pour ce soir-là son dessein à personne, elle se con-

renta de faire avertir quelques-uns de ceux qu'elle honoroit de sa confiance, de venir le lendemain la trouver au palais, si-tôt que le jour commenceroit à paroître. Elle me commanda d'y venir aussi accompagné du jeune homme qu'elle m'avoit confié, & me donna cet ordre d'un air si tranquille, que je ne pus rien soupçonner. Deux jours auparavant Commindorix étoit allé prendre le plaisir de la chasse dans une maison du Roi, qui n'étoit éloignée que de trois milles de la ville; le parc en étoit fort grand, & on y conservoit avec soin plusieurs bêtes fauves pour le divertissement des Princes. Etant arrivés de grand matin au palais, la Reine nous conduisit dans l'appartement du Roi; nous étions au nombre de seize, tous choisis entre les premiers Seigneurs, & l'on pouvoit compter sur nous par la haine secrète que nous portions à Commindorix. Aiant fait aprocher le jeune Scordanes que j'avois amené avec moi, elle parla au Roi en ces termes. J'ignore le jugement que vous allez porter sur l'aveu que j'ai à vous faire; vous regarderez peut-être comme un crime une action où l'honneur seul & votre propre intérêt ont eu part. Je vous ai caché votre bon-

heur , mais ce n'a été que pour vous l'assûrer. Vos ennemis eussent étouffé dès le berceau , celui qui est maintenant en état de les braver , & de les punir. Approuvez le silence que j'ai gardé jusqu'à présent. Il est cause que vous avez toujours ignoré les obligations que nous avions aux Dieux. Pour ne pas vous tenir plus long tems en suspens , sçachez que tant que ce jeune homme vivra , vous ne devez pas vous plaindre d'être sans enfant qui puisse legitimately vous succeder. Je jure par tous les Dieux , par toutes les Déeses que je puis prendre à témoins , que c'est ici votre fils . Au moment de sa naissance je le fis conduire dans un lieu secret , & sans vous rien communiquer , je mis en sa place une fille que vous apellâtes Timandre pendant le peu de tems qu'elle vécut. Mon dessein , en suposant cette fille , étoit de tromper Commindorix , & d'arracher à sa cruauté cette tendre victime. Quoi qu'il ne convienne point à une mere de donner des loüanges à son fils , sur tout lorsqu'il est présent , je vous dirai cependant ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez , que j'ai toujours admiré dans ce jeune homme un heureux caractere digne de ses ancêtres , & que les

Dieux par une faveur que je n'aurois jamais osé espérer, sont entrés dans mes desseins. Il a d'abord été élevé à la campagne, mais avec toute la fidélité possible; par-là nous avons sauvé son enfance des perils où elle auroit pû être exposée. Il étoit déjà grand, quand, soit par une violence naturelle à des brigands, ou par la volonté des destins, il fut conduit dans une Cour étrangere, où sans qu'on pût rien soupçonner de sa naissance, il merita par ses qualités les bonnes graces d'un grand Roi: il s'y accoutuma aux exercices d'une vie pénible & laborieuse. Enfin par l'occasion du butin que nous avons fait sur l'ennemi, les Dieux nous l'ont rendu. C'est ainsi qu'il a passé ses premières années; à présent qu'il est plus avancé en âge, il peut nous être utile dans un tems sur tout, où Commindorix n'a plus de ménagemens, & où il faut enfin se résoudre à lui abandonner l'empire ou à lui arracher la vie. Que s'en faut-il que vous ne soiez son captif? Qu'atendons-nous: qu'on nous mete dans les fers? Armez-vous de courage, vous pouvez en un seul moment vous venger d'un mépris de tant d'années. Que si votre patience, exercée par tant d'occasions, vous em-

pêche de vous regarder vous même , du moins conservez à votre fils le sceptre & la couronne. Que l'interêt des Seigneurs les plus distingués du Roiaume , qui sont ici rassemblés vous touche. Il n'y en a pas un qui ne se voie à la veille de paier par sa mort , ou par des affronts plus sensibles que la mort même , l'attachement inviolable qu'ils ont toujourns eu pour votre personne. Ne livrez point à la fureur du tiran votre couronne , votre femme , votre fils , & tant de fidèles sujets. Ne doutez point de la verité de ce que j'avance ; pour la prouver , & me justifier de toute imposture , jetez les yeux sur son col , regardez le haut de sa jambe , vous y verrez des marques sûres qui ont été comme le sceau des destinées qui vouloient sans doute , après l'accident qui nous est arrivé de le perdre , que nous eussions une preuve certaine pour le reconnoître. Se tournant ensuite vers son fils , mon cher Astioriste , dit-elle , car c'est le nom que nous vous donnâmes dans le moment de votre naissance , je puis enfin vous embrasser en liberté , aprochez , mon cher fils , après avoir été le sujet de mes larmes & de mes inquiétudes , soiez à présent toute ma consolation.

Rendez-moi ces embrassemens que je vous donne avec tant de plaisir. Il me semble que ce n'est que de ce moment que vous commencez à naître & que je commence à être mere.

Chacun à ce discours témoigna une extrême surprise ; pour moi, qui seul étois dans la confiance, je parus moins étonné ; mais j'avoüerai que je ressentis quelque peine de voir que la Reine eût découvert au Roi ce secret, sans m'avoir rien témoigné de son dessein. On pouvoit aisément juger par la contenance de ceux qui étoient présens de la surprise où les avoit jeté un événement aussi extraordinaire. Ils se regardoient sans proférer une parole ; quelques-uns s'adressoient aux Dieux, d'autres les yeux baignés de larmes, levoient les mains au ciel, & admiroient secretement les jeux de la fortune, car la Reine avoit toujours vécu d'une manière qui ne permettoit pas qu'on la soupçonnât d'aucune fraude dans cette occasion. Britomande & Astioriste ne pouvoient revenir de leur étonnement. Britomande livré aux passions les plus opposées, sembloit avoir perdu l'usage de la parole, il étoit presque sans mouvement, il regardoit fixement la Reine

dont la fidélité lui étoit connue, il confideroit son fils qui n'étoit pas encore revenu de son premier trouble (en effet quand la Reine voulut l'embrasser, n'osant se refuser à cette marque de tendresse, n'osant aussi y répondre, il demeura comme immobile) Britomand ne fut plus le maître de retenir ses larmes ; la Reine crut devoir profiter de ces circonstances. Permettez, dit-elle, cher époux, qu'Astioriste vous embrasse les genoux, où si déjà le cœur vous inspire les tendres sentimens que vous lui devez, si la nature & le sang parlent en sa faveur, donnez lui votre main à baiser. Ah ! Madame, reprit le Roi, les destins me sont trop favorables, je n'hésite point à reconnoître un fils dont le naturel heureux doit relever une maison si illustre par elle même. Sûr de votre vertu, je ne doute point que ce ne soit mon fils, il se baissa dans l'instant pour embrasser ce jeune homme qui étoit déjà prosterné à ses pieds.

Astioriste eut le plaisir de voir tous ceux qui étoient présens former pour lui des vœux sinceres. Son caractère doux & affable joint à son mérite, engageoit tout le monde à se déclarer en sa faveur. Chacun le regardoit déjà com

me son Prince ; l'un lui baisoit la main , l'autre le bas de ses habits ; les plus âgés se rapelloient l'idée de Britomande son aïeul , & soit par prévention , ou qu'il y eût en effet quelque ressemblance , ils trouvoient un parfait rapport entre l'un & l'autre. Le Roi étoit impatient de sçavoir comment les Dieux avoient conservé cet enfant si cher ; mais Timandre répondit qu'il devoit employer plus utilement des momens si précieux ; que pour le présent ils ne devoient songer qu'à détourner les derniers coups dont ils étoient prêts d'être frapés. Tandis que Commindorix vivra , dit-elle , nous ne pouvons nous flater de regner , notre autorité , notre vie même n'est pas en sûreté. A quels excès ne se portera point cet homme furieux , quand il apprendra que vous avez un fils , mais toute sa fureur , si vous m'en croïez , deviendra inutile ; il vous sera aisé d'en prévenir les effets , en vous assûrant du peuple & des soldats ? Je voudrois que votre santé vous permît de paroître en public , cette demarche est essentielle ; quoi , dit-il , Madame , ne faut-il que cela ? Je ferai plus , qu'on prévienne le peuple de ma part de s'assembler devant le palais , je lui adresserai moi-même

La parole : c'est tout ce que je pouvois souhaiter , reprit la Reine ; mais il faut user de diligence , pour ôter à Commin-dorix , qui ne seroit peut-être que trop-tôt informé de cette nouvelle , la liberté d'agir & de rompre nos mesures.

On envoya dans l'instant des herauts par toute la ville , pour convoquer le peuple à qui le Roi vouloit expliquer ses volontés. Plusieurs regarderent ce nouvel ordre comme une suite de la foiblesse d'esprit de Britomande. Il n'avoit point paru en public depuis plusieurs années , il prenoit tout à coup cette resolution ; chacun s'informoit des motifs qui avoient pû l'y déterminer. Quelques-uns eurent la hardiesse de dire qu'il vouloit aparemment abdiquer la couronne devant plus de témoins : que c'étoit là la dernière preuve qu'il vouloit donner d'une autorité presque éteinte. On se rendit au palais de toutes parts ; les soldats de la garde s'y trouverent tous rangés sous leurs enseignes. Nous avions fait promptement dresser une estrade , où Britomande , accompagné des Seigneurs les plus distingués , prit séance avec Timandre , aiant fait placer auprès de lui le jeune Astioriste. Le peuple ne sçavoit encore que penser. Les uns à la

vuë de leur Roi verfoient des larmes , les autres se demandoient comment ce jeune étranger avoit pu , en fi peu de tems , se ménager tant d'honneur. Le Roi , après avoir fait imposer silence , prit ainsi la parole. Il est juste , fidèles fujets , que nous rendions graces aux Dieux de m'avoir donné un fils qui puisse succeder à la couronne , le jeune homme que vous voiez assis à mes côtés , est celui qui doit regner après moi. La Reine , pour prévenir les desseins de nos ennemis , l'a fait cacher dans le moment de sa naissance , il a été élevé comme un enfant d'une condition privée. Devenu plus grand , il nous a été ravi par un coup du hafard ; le même hafard nous l'a fait retrouver , je viens de le reconnoître pour mon fils , & n'ai pû atendre plus long-tems à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous être si sensible. Il fit ensuite donner aux soldats une gratification , & promit au peuple de lui remettre , pendant trois années , tout impôt pour prix de sa fidélité & de son zele , à seconder la volonté des Dieux qui sembloient protéger le Roïaume d'une maniere si particuliere. Astioriste , par le commandement du Roi , adressa ensuite la parole

au peuple & aux soldats, il en avoit déjà gagné le cœur comme particulier, mais ce nouveau titre acheva de faire une vive impression en sa faveur. Il promit pour le lendemain une récompense à tous les soldats, qui sur le champ se déclarerent pour lui. A l'égard du peuple, qui venoit de recevoir un soulagement considerable par la décharge des impôts dont il étoit accablé (Commindorix qui cherchoit à rendre plus odieuse l'autorité du Roi, les avoit fait monter à l'excès) il le reconnut volontiers pour son Prince. Astioriste s'engagea de donner une fête publique, & de faire distribuer des grains.

La présence des Seigneurs qui se trouverent avec le Roi & Astioriste, ne contribua pas peu à ce retour du peuple. Ils occupoient les premiers postes; les uns étoient gouverneurs de province, les autres généraux d'armée, & tous d'une naissance illustre. L'air retentit aussi-tôt du bruit des armes, & de mille acclamations de joie; toute l'assemblée, par une impetuosité soudaine, & ordinaire dans ces sortes de mouvemens, se laissa entraîner au consentement de cette proposition. Il n'y eut que ceux, qui, attachés à Commindorix, crai-

gnoient sa perte, qui demeurèrent comme accablés de ce coup. Ils sembloient menacer secretement ceux, qui, en son absence, avoient osé conduire une pareille entreprise. Ils se voioient en si petit nombre, & le peuple étoit si animé à soutenir la cause d'Astioriste, qu'ils n'osoient se declarer ouvertement. Mais quel changement subit ! Commindorix entre dans la ville, sur la premiere nouvelle qui s'étoit repandue que le Roi vouloit faire assembler le peuple, des personnes de sa faction étoient allées promptement l'avertir qu'il se tramoit à la Cour quelque chose de secret. Il arrive aiant encore son habit de chasse, & transporté de colere de voir le peuple rassemblé, & Britomande sur son trône, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, mais fût au moins d'inspirer au peuple par sa présence une partie des sentimens qu'il avoit lui-même, il va directement où étoit le Roi. Personne ne s'oposa à son passage, la cruelle tyrannie dont il faisoit profession, le rendoit redoutable, on le craignoit autant qu'on le haïssoit ; plusieurs croioient déjà avoir manqué à leur devoir. Commindorix avoit un épieu à la main, & son épée à son côté ; il étoit peu accompagné à cause de

la diligence qu'il avoit été obligé de faire. Il monte sur l'estrade, où se trouverent avec le Roi, les Seigneurs qui avoient été mandés; que veut dire ceci, dit-il, animé de fureur? Quel est le temeraire qui ose ainsi, en mon absence, abuser du Roi & de l'Etat par des assemblées séditionneses? Chacun pâlit par l'habitude où l'on étoit de déférer en tout à ce tiran: il y avoit même à craindre que Britomande n'eût plus la force de soutenir la démarche qu'il avoit faite. Astioriste seul demeura intrépide, il se présenta devant Commindorix, & le repoussant de la main, lui commanda de mettre bas les armes, & de paroître avec plus de respect devant son Roi. Cet homme rempli d'orgueil, ne fut plus le maître de ses transports, outré de colere que quelqu'un eût osé lui remontrer son devoir, il lança contre Astioriste l'épieu qu'il tenoit, mais ce jeune homme en évita le coup, l'épieu alla blesser un soldat de la garde. Astioriste & Commindorix mirent aussi-tôt l'épée à la main.

Je ne crois pas qu'on ait vû un spectacle plus intéressant; & pour vous en donner à vous même tout le plaisir, permettez que je vous en raporte jus-

qu'aux moindres circonstances. Les environs du palais étoient occupés par les soldats & par une partie du peuple aussi en armes, comme c'est la coutume dans les assemblées des Gaulois ; il y avoit une espece de théâtre élevé où étoient les Seigneurs que Timandre avoit convoqués. Le Roi & la Reine y étoient sur un trône. Quand Astioriste & Commindorix eurent tiré l'épée, personne n'osa ni les exciter au combat, ni les en détourner. Un silence profond regna dans tous les rangs, il sembloit qu'un assoupissement fatal eût rendu tant de spectateurs immobiles. Diverses interêts tenoient en suspens les esprits, tous les regards se trouverent réunis sur les deux combatans. Chacun avoit la même inquiétude que si sa propre vie eût été atachée à la leur. Les uns étoient saisis de crainte, les autres adressoient leurs vœux & leurs prieres aux Dieux, qui, arbitres de cette querelle, pouvoient seuls juger de la naissance & du droit d'Astioriste. Ils se flatoient que ses prétentions étant justes, ils ne permettoient pas que celui qu'ils avoient jusqu'alors conservé, périt à la veille de jouir d'un bonheur legitime. La disproportion des deux concurrents

rens faisoit de vives impressions , & engageoit à s'y interesser davantage. Commindorix à la fleur de son âge , & d'une taille au-dessus de l'ordinaire , étoit fort & robuste , ses yeux paroissent étincelans de colere , il avoit donné dans plusieurs occasions des preuves de valeur , & il étoit fort adroit dans tous les exercices , sur tout à manier l'épée. Astioriste étoit dans sa premiere jeunesse , mais fort pour son âge , il ne venoit au plus qu'à l'épaule de son ennemi , son visage quoi qu'alteré & menacant , conservoit encore des graces ; il avoit le corps souple , une demar- che aisée , tout ce qui étoit en lui paroissoit moins fait pour donner de la crainte que pour inspirer de l'amour. Tous ceux qui aimoient la vertu étoient touchés d'une secrete compassion de voir ce jeune Prince aux prises avec un ennemi si redoutable , & tant de fois victorieux. Commindorix se flatant de vaincre aisément un jeune homme , qu'il regardoit si fort au-dessous de lui pour la force & pour le courage , sembloit se negliger dans le commencement du combat ; mais quand l'épée d'Astioriste eût arrêté son coup , & qu'il n'eut paré lui-même qu'avec peine celui d'Astio-

riste , il chercha à l'ataquer , & à se défendre avec plus d'ardeur , comme aiant à combattre un ennemi qui demandoit toute son adresse. Ils s'étoient déjà poussé plusieurs coups , mais en vain , quand Astioriste en reçut un au front ; la sueur & le sang donnoient un nouveau lustre à sa beauté. Plus animé par cette blessure, il avance , il recule , il presse étroitement Commindorix. L'honneur de la victoire, la couronne des Gaules qui en étoit le prix , lui donnoient de nouvelles forces , mais les sentimens de la nature , l'interêt qu'avoient à ce combat des parens qu'il venoit de retrouver , étoient encore pour lui des motifs plus pressans. Il ataque son ennemi de plus près : la fortune lui fut enfin favorable. C'est un usage parmi nous de combattre moins de la pointe de l'épée que du tranchant , il en porta un coup à Commindorix , qui détournant la tête , ne put cependant l'éviter ; ce coup lui abatit une partie du visage. Le tiran qui vit couler son sang , frémit de colere , & redoubla ses menaces. Sa fureur augmenta , quand Astioriste par une espece de mépris , parut le railler. Le combat ne fut que plus opiniâtre , jusqu'à ce qu'enfin Astioriste impatient de com-

batte si long tems , sans remporter la victoire , se ranima de nouveau (& par un coup le plus heureux pour la Gaule) la delivra de son plus cruel ennemi.

Artidas sensible au succès d'un combat si glorieux pour Astioriste , laissa éclater sa joie. Il ressembloit à ceux qui, présens à un combat de gladiateurs, applaudissent volontiers à celui pour qui ils se sont interessez , quand il en sort victorieux. Ah ! Gobrias , s'écria-t-il, je m'imagine voir à cette heure votre Astioriste couvert de gloire , à qui chacun s'empresse de témoigner les sentimens d'estime & de respect qui lui étoient dûs. Qu'un semblable avantage, dans un danger presque certain , a dû relever ce merite , dont il avoit déjà donné tant de preuves. Je crois le voir tenant avec une noble fierté son épée encore teinte du sang de son ennemi. Je m'arrête avec plaisir à tout ce que me représente mon imagination. Mais ne me trompé-je point ? Quels sentimens firent paroître les soldats & le peuple , quand ils virent le tiran expiré ? Ils furent tels , reprit Gobrias , que vous pouvez les avoir vous-même. On entendoit de toutes parts mille cris de joie ; l'air ne retentissoit que des applaudisse-

mens que l'on donnoit au vainqueur. Les soldats, par l'ordre de Britomande, renouvelèrent leur serment en faveur du jeune Prince. Dès le soir on fit des rejoüissances publiques, chacun avec des couronnes sur la tête, se faisoit un plaisir d'y danser. On n'y chantoit que les loüanges d'Astioriste, ou si elles étoient interrompuës, ce n'étoit que par des imprécations contre Commindorix. On vit paroître plusieurs pieces à ce sujet. Mais un Poëte celebre (designant des yeux le Druide qui étoit avec eux) composa un ouvrage, & j'espere qu'il voudra bien nous le reciter. Nous avons pris trop de part à la victoire pour ne pas écouter avec plaisir des vers qui ont servi à la célébrer. Arsidas qui craignoit que son peu d'empressement ne passât pour dédain dans l'esprit du Druide, le regarda d'un air gracieux, & le pria de vouloir bien leur reciter ses vers, ce qu'il fit sur le champ.

Grands Dieux, fixés l'incertitude

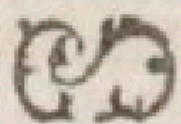
De nos esprits reconnoissans,

Quel est le temple où notre encens

Doit prouver notre gratitude?

Que dis-je, à tous les immortels
Sans choix de temples ni d'autels,
Hâtons-nous d'offrir notre hommage.
Celebrons l'auguste pouvoir
Qui vient de détourner l'orage,

Chantons un Roi vainqueur, qui fait tout notre
espoir.



Non, non d'une seule puissance
Ce ne peut être ici l'effet,
De tous les Dieux c'est le bienfait,
Tous ont prêté leur assistance.

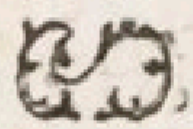
L'auteur cruel de nos malheurs
En eux trouve autant de vengeurs
Qui metent fin à nos alarmes.
Ils ont armé, jeune Heros,
Votre bras d'invincibles armes,

Ils vouloient par vous seul nous rendre le repos.



Vous êtes la force d'Alcide
Qui sçût punir tant de forfaits,

Diane vous remit ses traits,
 Pallas vous prêta son Egide,
 Jupiter tonna dans les cieux,
 Et Mars toujours victorieux
 Vint seconder votre courage.
 Que la Gaule à votre valeur
 Destine le même avantage,
 Qu'Andromede promet à son libérateur.



Jour fortuné, dont la mémoire
 Doit passer jusqu'à nos neveux,
 Sur un tiran présomptueux
 Tu vois notre illustre victoire;
 Elle part des mains d'un enfant
 Qui, maître de ce fier géant,
 Le précipite dans l'abîme!
 Tel on voit Apollon vainqueur
 D'un monstre que la rage anime
 Des mortels consternés dissiper la frayeur.

Prince, l'amour de la nature,
Regnez en ces aimables lieux,
Ce droit que vous rendent les cieux,
Est pour nous d'un heureux augure;
Les Dieux se déclarant pour vous,
Aujourd'hui font assez pour nous,
Ils acheveront leur ouvrage.
Une illustre posterité
Se succedera d'âge en âge,

Et saura reproduire un Roi si respecté.

Après les complimens ordinaires en pareille occasion, Arfidas se tournant vers Gobrias, le pria de continuer une histoire si interessante. J'éviterai, reprit Gobrias, de vous ennuyer par le recit de tout ce qui fut ordonné de la part des Druides & de la noblesse, pour celebrer cette victoire. Il est inutile de vous détailler combien on employa de jours à rendre graces aux Dieux, quelle affluence de peuple se rendoit incessamment aux temples, & comme chacun, soit par crainte ou par inclination, se rangea à son devoir, chose

dont on n'avoit osé se flater , à cause des factions puissantes de Commindorix. Comme il est tard , & que vous pouriez être fatigué , je vous dirai en peu de mots ce qui s'est passé de plus remarquable depuis ce tems. A peine le Prince Astioriste se vit-il établi dans les droits que lui assûroit sa naissance , qu'il craignit d'en abuser , & sans se prévaloir d'un titre que chacun lui donnoit volontiers , il songea moins à suivre ses plaisirs , qu'à donner des preuves de son heureux caractere. Il fit venir à la Cour Ceroviste & Sicambre , qui avoient eu soin de son enfance ; il donna à Ceroviste , accoutumé aux soins d'un pere de famille , l'inspection de toute sa maison. La bonté de son naturel parut encore à l'occasion d'Aneroeste : ce Prince l'avoit aimé comme un de ses enfans : les atentions qu'il avoit eues de le faire chercher : l'offre qu'il avoit faite de cent talens pour celui qui le lui rameneroit , exciterent sa reconnoissance. Timandre étoit d'autant plus charmée de voir dans son fils ces justes sentimens , que lui aiant rendu des services plus essentiels , elle se flatoit de trouver un retour sincere. Nous dressâmes un mausolée au Roi Aneroeste ,
car

nous déclarâmes la guerre aux tirans qui s'étoient emparés du Roïaume. La pieté d'Astioriste fut utile à la Gaule , car aiant chassé les ennemis d'Aneroeste , les terres & les peuples qui avoient été sous sa domination furent réunis à cette couronne. Astioriste eut seul l'honneur de cette guerre , il fit en six mois la conquête des places les plus considerables des Alpes , & sçut si bien se rendre le maître de toutes les forces de ce pais , que c'est celui qu'on peut dire être toujours demeuré depuis le plus fidèle au Roi. Quand il eut entierement dissipé par le sort de la guerre , ou par les supplices ceux qui avoient usurpé les biens & l'autorité d'Aneroeste , il revint à la Cour , où il reçut les honneurs du triomphe. Il regna paisiblement sous l'autorité de son pere durant l'espace de trois ans. Tout ce qu'il faisoit , étoit confirmé par Britomande , c'étoit lui qui nommoit aux charges , qui distribuoit les emplois , qui donnoit les gouvernemens , en un mot il dispoisoit de tout à la Cour , & parmi le peuple.

Timandre se reposoit sur lui , & commençoit à se croire heureuse. Elle avoit eu trois enfans , Commindorix avoit fait mourir le premier par le moïen de ses

nourices ; Astioriste qui étoit le second , échapa , comme je viens de vous le dire , a la fureur du tiran. Le troisiéme étoit une fille plus jeune de six ans qu'Astioriste. Les Dieux nous l'ont conservée , c'est une Princesse des plus accomplies , & dont la sagesse surpasse encore la beauté. On la nomme Cirthée. Le plaisir que goutoit Timandre dans la possession tranquille de ces deux enfans , lui faisoit aisément oublier tous les chagrins auxquels elle s'étoit vuë jusqu'alors exposée. Elle ne s'occupoit que de son bonheur présent , quand Astioriste forma le dessein de voïager. La curiosité jointe au desir d'apprendre par lui-même les mœurs de différentes nations , lui avoit fait prendre ce parti. Il résolut de s'embarquer sans aucune suite ; il prétendoit suivre en cela l'exemple d'Hercule , de Thésée & de tant d'autres Heros , qui , pour se faire un nom , étoient venus des extrémités de la terre , affronter les plus grands dangers. Il ajoûtoit que l'autorité absolüe qu'il avoit à la Cour , faisoit déjà trop d'impression sur les personnes mal intentionnées , qui disoient hautement que Britomande étoit plutôt retombé dans une nouvelle servitude , que rasfermi

sur le trône : mais , pour vous parler naturellement , je crois que c'étoit quelque raison secrete , qu'il avoit peut-être interêt de nous cacher , qui le déterminoit à entreprendre ce voiage.

Aiant fait assembler les principaux Seigneurs de la Cour , il leur communiqua son dessein , ce qui les jeta dans une extrême surprise , il leur dit qu'il se reposoit sur eux du soin de ses parens & de tout le Roiaume , qu'ayant fait un vœu d'aller dans un temple fort éloigné de la Gaule , il vouloit s'en acquiter ; qu'il les prioit de ne se point affliger de son absence ; qu'il craignoit que leur tristesse ne fût d'un mauvais augure pour le voiage qu'il avoit resolu d'entreprendre ; que les Dieux tutelaires du pais , & ceux qu'il alloit adorer , le protegeroient. Sur ce que chacun de nous faisoit de nouvelles instances , pour le retenir , joignant même les larmes aux prieres , il feignit de s'y rendre , cherchant , par l'espérance qu'il sembloit nous donner , à diminuer les veritables inquiétudes que nous causoit son départ. Mais la nuit même il disparut de la Cour. Il ne prit avec lui pour un voiage aussi secret , & où il y avoit tant de risques à courir , que le fils de Ceroviste qui

depuis long-tems avoit toute sa confiance. On ne sçait où ils ont été, quels dangers ils ont couru, ni quels ont été leurs exploits. C'est un secret qui n'est encore venu à la connoissance de personne, quoi qu'il y ait du tems qu'ils soient de retour : mais que devinmes-nous, quand nous aprîmes le départ d'Astioriste ! quelle consternation à la Cour & parmi le peuple, quand cette nouvelle fut devenuë publique ! on ne voïoit sur le rivage, & dans tous les chemins, que des hommes qui couroient comme des insensez, pour découvrir où étoit leur Prince, & s'opposer à son départ. Timandre seule paroïsoit tranquille, elle publia même, quelques jours après, qu'elle avoit reçu des lettres qui l'assûroient de la santé de son fils, ce qu'elle affecta de repeter dans plusieurs autres occasions, soit que cela fût vrai, ou qu'elle eût seulement en vuë, par ce mensonge officieux, de soulager notre inquiétude sur l'absence d'un Prince qui nous étoit si cher.

Il n'y avoit qu'un an qu'Astioriste étoit parti, quand Britomande mourut, on se plaignoit déjà que ce jeune Prince eût ainsi abandonné le Roïaume, sans dire où il alloit, & les funerailles de Bri-

romande se trouverent en même tems mêlées de larmes pour ce Prince, & de cris pour Astioriste, que chacun rapelloit à la conservation du Roïaume. Il falloit que quelqu'un prit en son absence la conduite des affaires. Timandre prétendoit, que son fils étant vivant, on ne pouvoit lui refuser cet honneur jusques à son retour; mais ceux qui avoient interêt à la mort du jeune Prince, publioient qu'il avoit péri, & qu'on ne devoit pas souffrir qu'une femme regnât où les hommes seuls ont droit de commander, ce qui forma deux partis, les uns se déclarerent pour la Reine, & les autres pour un cousin germain de Commindorix. Les deux factions étoient si animées, qu'on ne voïoit qu'armes & que soldats sur terre & sur mer. Les ennemis avoient dressé une armée navale, regardant la victoire comme assurée, s'ils pouvoient reduire la Reine à abandonner Marseille. Timandre de son côté avoit rassemblé plusieurs galeres pour la défense du port & de la ville, quand heureusement Astioriste arriva. Quelle fut notre surprise! à peine osions-nous en croire le rapport de nos yeux, chacun vouloit voir de plus près son libérateur. Des per-

sonnes de tout âge & de toute condition sortoient de leurs maisons, de leurs villes, pour se trouver sur son passage. Une victoire complete, après les fatigues d'une longue guerre, n'auroit pas causé plus de joie. Les factieux mirent bas les armes, chacun vint reconnoître son Roi. Le Prince qui ne vouloit point marquer par le sang les commencemens de son regne, accorda une amnistie generale. Il regardoit comme un effet de son bonheur d'avoir des troupes prêtes à marcher, & fut le premier à excuser le crime des rebelles, disant que ces forces n'avoient point été rassemblées pour un mauvais dessein, mais par la volonté particuliere des Dieux, qui lui avoient menagé cette armée pour executer plus aisément des projets qu'il avoit formés. Il fut couronné Roi selon la coutume du pais, & remit à Timandre l'autorité absoluë pendant son absence, déclarant qu'il avoit des ennemis à combattre du côté de la Grece. Il fit embarquer ses plus braves soldats, & avant que de sortir du port, il me commanda d'avancer avec une partie de sa flotte entre la Ligurie & la Sardaigne : j'ai executé ses ordres, & je compte avoir incessamment le bonheur de le revoir.

Quand vous l'aurez vû & que vous lui aurez parlé, vous reconnoîtrez dans lui un merite bien au-dessus de ce que je viens de vous en dire. Mais dites-moi, je vous prie, seroit-il possible que vous ne connûssiez pas Astioriste de vuë ou de réputation? Les Grecs occupent une partie de la Sicile, & ce Prince a parcouru plusieurs villes de la Grece.

Arsidas après plusieurs reflexions sur ce qu'il venoit d'apprendre, sentit renaître ses espérances; & répondit que le nom d'Astioriste lui étoit inconnu. Le Prince se faisoit appeller d'un autre nom, reprit Gobrias, & je lui ai oï dire que, pour mieux cacher sa naissance, il avoit pris celui de Poliarque, & que la personne qu'il avoit menée avec lui, & que nous appellons à présent du nom de son pere, Ceroviste, se nommoit Gelanore. A ces noms de Poliarque & de Gelanore, Arsidas demeura immobile, Gobrias s'aperçut d'un changement si subit, & ne doutant pas que la joie n'y eût beaucoup de part; il s'aplaudissoit en secret du récit qu'il venoit de lui faire, quand Arsidas qui avoit eu le tems de se remettre, s'écria, quel Dieu m'a conduit à une captivité qui a pour moi tant de charmes! Si je n'avois eu le bonheur de

vous rencontrer, je me serois sans doute égaré sur ces côtes. J'aurois demandé des nouvelles de Poliarque à ceux qui n'auroient pû me rendre compte que d'Astioriste, quel eût été mon embarras ! je ne vous cacherai point que c'est ce même Poliarque que je cherche, pour lui apprendre des nouvelles dont il ne scauroit être trop tôt informé. Quel bonheur pour un Etat d'être gouverné par un si grand Prince ! ce Roiaume est sans doute sous la protection des Dieux. Qui ne tremblera au seul nom du Souverain dont vous venez de me dire tant de merveilles ? Quels Rois, quelles nations éloignées ne se feront point honneur de rechercher son alliance, & son amitié ? Je me fais un plaisir de considérer ce nombre de vaisseaux dont la mer est couverte, une flotte si considerable paroitra moins pour combattre, que pour vaincre avec plus d'éclat. Au reste il est nécessaire que j'aïlle promptement trouver le Roi de qui je suis connu particulièrement. Gobrias chercha à lui donner de nouvelles marques d'amitié, & le pria de lui dire d'où il venoit, & quelles nouvelles il apportoit à Poliarque, qui dûssent si fort l'interessier. Arsidas sentit qu'il s'étoit trop avancé, en donnant à

connoître qu'il n'ignoroit pas la démarche du Roi du côté de la Sicile (ce que Gobrias par discretion avoit voulu lui cacher) il évita de répondre aux demandes du capitaine , & le pria avec de nouvelles instances de lui faire donner promptement un esquif qui le conduisit vers Poliarque. Croïez-moi , reprit Gobrias , atendez ici , nous allons baisser les voiles , nous jeterons l'ancre , si cette mer le permet. Le Roi doit arriver cette nuit avec le reste de sa flotte , si demain matin nous n'en avons point de nouvelles , je vous donnerai une galere avec les meilleurs rameurs , pour vous conduire au-devant de lui. Ne songez pour le présent qu'à vous remettre de vos fatigues , & commandez ici , tout est sous vos ordres. Voïant qu'Arſidas se dispoſoit à prendre quelque repos , il se retira ; mais Arſidas ne put se livrer au ſommeil , il avoit l'eſprit trop agité. Entre pluſieurs reflexions , celle qui le frapa davantage , fut qu'Argénis ne l'eût point prévenu ſur ces différens noms du Prince ; la Princesſe de ſon côté ne pouvoit ſe pardonner d'avoir oublié une circonſtance ſi eſſentielle ; & comme les deſirs les plus violens ſont le plus ſuſceptibles de trouble & d'in-

quiétudes, elle commençoit à craindre qu'Arfidas ne pût trouver Poliarque connu sous le seul nom d'Astioriste.

La mer étoit tranquille, les officiers, les soldats, les matelots étoient endormis, hors un seul Pilote du premier vaisseau, qui plus expérimenté, connoissoit l'endroit où ils étoient. Il sçavoit que du côté de la Ligurie, pais si rempli de montagnes, il s'élevoit souvent des vents contraires, qui causoient des tempêtes subites, ce qui l'engagea à éveiller quelques matelots. Il examina les vents qui commençoient déjà à gronder; il en craignoit les suites, quand sur le minuit, il s'en éleva un qui d'abord se fit entendre dans les mats & dans les cordages, & qui couvrant le ciel de nuages épais, souleva les flots tout à coup. Les matelots s'embarassoient par leur précipitation. Le mouvement de tant d'ouvriers, le bruit de leurs cris mêlé avec celui des flots agités, causoit une juste fraïeur. Gobrias qui s'étoit éveillé jugea par la contenance inquiète du Pilote de la grandeur du peril. Chacun vouloit donner des ordres, & la manœuvre exercée par tant de personnes qui n'y entendoient rien, ne présentoit pas moins de danger que la tempête même.

Les vagues épaissies par la quantité de sable qui s'y mêloit, ne pouvoient être prevenuës à cause de l'obscurité de la nuit, on ne les apercevoit que lorsqu'après s'être élevées dans les airs, elles retomboient en étincelles brillantes & écumeuses, causées par leur agitation; tout l'équipage se trouvoit pour lors inondé: les ancres même qu'on avoit jetées, nuisoient beaucoup; les vaisseaux n'avoient plus la liberté de céder aux violentes secousses des eaux: d'un autre côté il y avoit à craindre, en se levant, que les vaisseaux trop proches les uns des autres ne s'endommageassent. Un peril si marqué ôta enfin le jugement aux pilotes & aux matelots. Ils ne furent plus les maîtres de conduire ni d'arrêter aucun bâtiment, & se laisserent emporter, après avoir seulement levé quelques voiles à l'antenne, afin que le vent pût leur donner un mouvement égal à celui des flots.

Le jour qui succeda à cette nuit affreuse, ne servit qu'à leur faire voir plus distinctement le danger, & à leur découvrir les horreurs de la mort. Le vent continua avec la même violence tout le jour, & la nuit suivante. Enfin la tempête s'apaisa, la mer devint cal-

me : mais ils ne pouvoient ſçavoir ſur quelle mer , ni dans quelle contrée ils étoient. En comptant leurs vaiſſeaux , ils en trouvoient le nombre diminué de moitié , & crurent que la mer en avoit englouti quelques - uns. Lorsque leur propre conſervation leur eut laiffé la liberté de s'occuper d'autres idées , ils ſongerent à leur Prince. Comment le rejoindre ? Où le chercher ? La tempête l'avoit peut-être jeté ſur des bords ennemis ou inconnus : mais où étoient-ils eux-mêmes ? Où devoient-ils prendre terre avec les reſtes malheureux d'une flotte ſi maltraitée , & qui manquoit de tout. Dans cette alarme generale , Arſidas ſe regardoit comme celui qui y étoit le plus intereſſé. Dénué de toute eſpérance , il ne ſçavoit quel parti prendre , & ſ'il devoit par mer , ou par terre , regagner des détours qui le ramenaffent en Sicile. Il voioit le terme de ſon voiage changé ; ce n'étoit plus dans la Gaule ni ſur le Rhône qu'il devoit chercher Poliarque , il falloit ſans guide & à la merci des flots parcourir toutes les côtes , où la tempête pouvoit l'avoir jeté. Que n'étoit-il dans ce vaiſſeau Pheacien , qui , ſans le ſecours d'aucun Pilote , ſe rendoit de lui-même , où

l'on se propofoit d'aller ! Il confideroit que tous les momens devenoient précieux , qu'Argénis impatiente les comptoit , & que fi elle le voïoit revenir en Sicile , fans s'être acquité de la commiffion dont elle l'avoit chargé , elle le regarderoit comme l'auteur de fa mort : car quoique Gobrias l'eût affûré que Poliarque tenoit la route de Sicile , il craignoit que fatigué par la tempête , ce Prince ne voulût s'arrêter dans quelque port , ou ne voguât plus lentement , ce qui devoit prendre beaucoup de tems fur celui auquel Argénis l'atendoit.

Comme il étoit occupé de ces différentes penfées , faifant même felon la coutume des malheureux , des reproches fecrets à Gobrias de lui avoir refusé une galere dans le tems qu'il l'avoit demandée , les pilotes rapporterent qu'ils apercevoient quelque chofe d'épais , & qu'il y avoit aparence que c'étoit la terre. Gobrias ordonna qu'on fît voile de ce côté , quelque chofe que ce pût être. Après avoir ramé de toutes leurs forces , ils rencontrèrent fur le midi de petites barques qui alloient chercher le profit que pouvoient leurs préfenter les débris de la tempête. Ils apprirent qu'ils étoient fur les côtes d'Afri-

que, fort dangereuses par la quantité de bancs de sable qui s'y rencontrent, & qu'ils n'étoient pas éloignés de la Numidie. Le port où ils se propofoient de descendre, étoit désert, & ils ne sçavoient encore s'ils pouvoient y aborder en sûreté; mais ils croïoient courir moins de risques dans des terres qui leur étoient inconnuës, qu'au milieu d'une mer si remplie d'écuëils. Les mêmes barques qu'ils avoient rencontrées leur servirent de guides. Gobrias envoïa un esquif pour ramener les vaisseaux que la tempête avoit dispersés. Ils eurent au moins cette consolation dans leur malheur, que tout ce qui manquoit de la flotte se trouva rassemblé avant la fin du jour. Ils virent avec plaisir leurs compagnons dont ils croïoient une partie ou perie, ou au moins fort écartée. Pour surcroît de bonheur, les habitans de cette côte moins barbares que de coutume, leur firent une réception telle qu'ils purent la souhaiter; ils leur présentèrent des poissons secs, & d'autres choses dont ils se nourrissoient eux-mêmes.

La flotte de Poliarque avoit aussi ressenti les effets de la tempête, ce Prince uniquement occupé de sa vengeance,

& du mariage d'Argénis se flatoit , & avec raison , de reüssir dans tout ce qu'il entreprendroit dans la Sicile : en effet Meleandre pouvoit - il refuser son consentement à une personne qui paroissant dans un état conforme à son rang & à sa naissance , se trouvoit encore soutenüe d'une puissante armée. Il sembloit déjà mépriser Radirobane , Arcombrote , & tous ceux qui auroient la temerité de lui disputer , dans un combat ou singulier , ou general, un bien qui lui appartenoit. A l'égard de la loi du pais qui défendoit toute aliance avec des Princes plus puissans , il se propoisoit de l'abroger l'épée à la main , ou du moins de l'interpréter à son avantage : car , sans abolir l'usage particulier de ce Roïaume , il comptoit , si Argénis avoit plusieurs enfans , que la Sicile seroit le partage du second. Livré à ces reflexions il trouvoit que la diligence qu'on emploïoit , ne répondoit point à son impatience , il alloit lui-même animer les matelots , lorsque la tempête qui survint , les détourna de leur route. Quoique brave & intrepide , il eut cependant quelque fraieur de la mort , non par un sentiment de crainte pour lui-même ; sa tendresse pour sa mere ,

son amour pour Argénis en étoient les seuls motifs. Voiant que les matelots aux aproches du peril sembloient s'abandonner à leur desespoir : qu'avez-vous à craindre, leur dit-il, les Dieux qui m'ont toujourns été favorables, ne permettront pas que je perisse à la fleur de mon âge, metons notre confiance dans ceux qui peuvent seuls nous préserver du danger. Animés par ces paroles, ils reprirent un nouveau courage, & travaillerent avec plus d'ardeur : mais ils ne purent vaincre l'agitation continuelle des vagues, & la flotte fut enfin jetée sur une côte inconnue. La mer devint calme, mais les matelots, après tant de fatigues, se trouvoient hors d'état de rien faire, & les vaisseaux endommagés, par les violentes secousses qu'ils avoient essuïées, ne pouvoient plus tenir contre l'eau qui y entroit de toutes parts. Poliarque qui, dans la conservation de ses jours, n'avoit en vuë que le bonheur d'Argénis, en devenoit plus ménager ; il vit le péril avec d'autres yeux, que s'il y eût été seul intéressé. Il regrettoit tous les jours qu'il perdoit absent de la Sicile, il les regardoit comme funestes à la Princesse aussi bien qu'à lui-même : mais la crainte d'un
n'aus

naufrage presque certain , s'il vouloit aller plus loin , le retenoit malgré lui , il commanda aux pilotes de prendre terre à la premiere côte où les vaisseaux pouroient aborder en sûreté.

Ils ne sçavoient encore quelles terres ils apercevoient , ni par quels peuples elles étoient habitées : mais une situation agréable , quantité d'arbres bien plantés , plusieurs côteaux gracieux & fertiles , tout cela leur donna espérance d'y trouver un asile ; le port étoit couvert de barques de pêcheurs , & de vaisseaux marchands. Poliarque qui avoit envoié une chaloupe à la découverte , aprit que c'étoit la Mauritanie. Il monta sur le tillac avec Gelanore ; n'est-ce pas , lui dit-il , un bonheur , au milieu de toutes nos traverses , de nous retrouver sur ces côtes. Ne reconnoissez-vous pas le fleuve & la ville de Lixe ? Ne voiez-vous pas de l'autre côté ces campagnes si bien cultivées ? Nous ne nous trompons point , c'est ici la Mauritanie , pais où commande la Reine Hianisbé , & où nous avons tant d'amis. N'accusons plus la fortune de nous être contraire , puisqu'elle nous a conduit sur ces bords : mais afin que notre arrivée n'y cause aucune alarme , allez de ma part trou-

ver la Reine , dites-lui l'accident qui nous a jetés sur ces côtes , & priez la de nous permettre d'entrer dans le port , nous atendrons ici votre retour. Le bruit se répandit aussi-tôt parmi les matelots & les soldats que ce pais étoit connu à leur Roi , & qu'ils y feroient bien reçûs. On est naturellement porté à croire ce que l'on fouhaite : l'air retentit dans l'instant de mille cris de joie ; on détourna les vaisseaux , & on ne voulut aprocher du port qu'après en avoir obtenu la permission.

A peine la chaloupe où étoit Gelanore parut , qu'un bruit confus qu'il entendit , lui fit bien-tôt perdre les espérances dont il s'étoit flaté. Il vit le fleuve bordé de vaisseaux qui avoient pris l'alarme , le rivage étoit déjà couvert de soldats. La cause de cette soudaine émotion , étoit cette flotte considerable. On craignoit incessamment la descente de l'ennemi de la Mauritanie , les habitans qui n'avoient eu que le tems d'être prévenus sur cette guerre , avoient sur le champ pris les armes , & venoient de tous côtés dans des chaloupes pour entourer Gelanore , ils le regardoient comme un héraut , envoié peut-être pour examiner de plus près

le païs. Gelanore troublé par une réception si peu attendue, témoignoit qu'il venoit comme ami, qu'on ne devoit point se défier de lui, & qu'il fouhaitoit parler à la Reine, de la part de Poliarque. Quelqu'un se trouva là par hasard qui reconnut cet étranger pour être le même qui, peu de mois auparavant, accompagnant Poliarque, étoit sorti du port avec beaucoup de marques d'amitié de la part de la Reine. Le peuple fit succéder à ses premières alarmes des sentimens plus favorables, & s'informa quelle étoit cette flotte. Gelanore les assûra qu'ils n'avoient rien à craindre de cette armée, que c'étoit Poliarque allié de la Mauritanie. Il fut conduit à terre, & parut devant la Reine pour lors uniquement occupée de la guerre qui la menaçoit. Elle reprit une telle confiance à la vue de Gelanore, qu'elle crut que c'étoit moins Poliarque que les Dieux tutelaires du païs qui venoient à son secours. Elle envoya les Seigneurs les plus distingués, pour l'inviter à descendre dans le port. Elle fit plusieurs demandes à Gelanore, sur quels peuples son maître commandoit, contre qui il avoit pris les armes, & pourquoi, dans son premier voiage, il n'avoit voulu

paroître que comme un homme privé ? Gelanore instruit de ce qu'il falloit dire , & de ce qu'il devoit taire , répondit à toutes les questions de la Reine d'une maniere si adroite , & en même tems si obligeante , qu'elle lui laissa à peine la liberté de rejoindre Poliarque , pour lui rendre compte des marques de bonté dont elle l'avoit comblé.

Il y avoit cinq jours qu'Hianisbé agitée de soins particuliers & publics ne prenoit presque aucune nourriture. Radirobane causoit une partie de ses inquiétudes. Ce Prince qui avoit échoué dans son projet contre la Princesse de Sicile , s'étoit retiré dans la ville de Calaris. Une action si noire , la confusion qui en alloit retomber sur lui , se présentoit sans cesse à son imagination , il craignoit déjà que ses sujets ne témoignassent ouvertement le mépris qu'ils faisoient de sa personne , n'étant que trop convaincu de cette prévention naturelle au peuple & aux soldats , de n'estimer leur Prince que par le succès de ses armes. Est-il heureux ? On attribue à sa valeur ce qui n'est que l'effet de la temerité ou du hasard ; vient il à échouer ? les entreprises concertées avec le plus de sagesse , ne lui attirent que du mépris.

Pour ne pas laisser cours à ces funestes idées , & dissiper par d'autres mouvemens l'ennui où il se voioit lui-même plongé , il résolut d'entreprendre une nouvelle guerre ; il ne songeoit plus à la Sicile , il ne doutoit point qu'on n'y fût sur la défensive , il tourna ses armes d'un autre côté , afin que tenant toujours ses soldats en haleine , il fût plus en état de surprendre Meleandre , dont les troupes devoient s'affoiblir par son retardement. Il se présenta une occasion dont il crut devoir profiter. Il avoit depuis long-tems des vûes sur la Mauritanie , c'étoit même ce qui lui avoit fait dresser cette armée navale que l'espérance d'obtenir Argénis en mariage , & de se rendre maître de la Sicile lui fit depuis employer sous un motif plus juste dans la guerre qu'il fit contre Licogene. Il en revint à sa première idée , & trouva bientôt un pretexte , pour s'autoriser dans son injustice. Des Corsaires Maures , qui , dans leurs courses n'épargnoient pas plus ceux du pais que les étrangers , avoient pillé des marchands de Sardaigne ; Radirobane à son retour de Sicile , en écouta les plaintes avec plaisir , il regarda cette insulte de particuliers qui faisoient la profession de pi-

rates, comme une injure faite du consentement de toute la nation; il envoya aussi - tôt vers Hianisbé, pour la sommer non-seulement de restituer ce qui avoit été pris, mais aussi de lui en faire raison par le supplice de ceux qui avoient exercé cette violence. Elle fit réponse qu'une pareille action n'avoit point été faite de son consentement: que ceux qui étoient coupables, n'étoient point en son pouvoir: qu'elle ne les tenoit pas même au rang de ses sujets: que les Sardes pouvoient en tirer vengeance, en quelque lieu qu'ils les rencontrassent: que de son côté elle donneroit volontiers ses ordres pour les faire chercher, & en faire un exemple. Radirobane donna, en présence des Sardes, un mauvais tour à la réponse d'Hianisbé, il leur fit entendre que les Maures n'avoient pour eux que du mépris, qu'on n'avoit rejeté ses plaintes que parce qu'il ne les avoit point accompagnées de menaces.

Il se proposa sur le champ, comme si toute alliance eût été rompue, non-seulement de venger le tort qu'on avoit fait aux marchands de son Roïaume, mais de reprendre encore les anciens differends de ses prédecesseurs. Les

Les Rois de Sardaigne avoient de tout tems prétendu, que la Mauritanie leur appartenoit, & même, pour s'assûrer ce droit, ils prenoient souvent les armes, que sous les apparences de treves ou de paix, ils quitoient, pour les reprendre à la premiere occasion favorable. Ainsi les Rois Maures & ceux de Sardaigne pouvoient toujourns couvrir du prétexte d'équité les entreprises dont leur animosité secreete étoit le seul motif. Radirobane ne balança point à se servir de l'armée qu'il avoit ramenée de Sicile, & qui, fiere encore des avantages qu'elle y avoit remportés sur Licogene, auroit d'autant moins de peine à vaincre en Mauritanie, que c'étoit une femme qui y regnoit. Pour donner cependant quelque apparence de justice à la violence qu'il se proposoit d'exercer, il envoya un heraut déclarer la guerre à la Mauritanie, tandis qu'on levoit des soldats dans la Sardaigne, pour rendre ses trouppes plus completes. Le heraut arrivé à Lixe, fut conduit devant la Reine, & lui déclara de la part de son maître, avec la hardiesse que sembloit lui donner le titre dont il étoit revêtu, que si elle ne quitoit la couronne, pour la remettre à Radirobane, ce Prince se disposoit

à venir avec une armée puissante soutenir ses droits. La Reine quoique frappée de ce coup imprevû, répondit avec fermeté, que le dessein injuste qu'avoit formé Radirobane de la déposséder, ne pouvoit tourner qu'à sa confusion; qu'il s'adressoit à une femme, craignant peut être de mesurer ses forces avec des hommes: qu'en rompant une paix confirmée depuis tant d'années, sans en avoir de sujet legitime, n'étant survenu aucun différend entre leurs sujets ce procédé tenoit de la perfidie: qu'on ne pouvoit tromper les Dieux, qui prendroient sa défense, & que le secours des hommes ne lui manqueroit point: qu'il eût à se ressouvenir de Tomiris qui ne seroit peut-être pas la seule qui sçut rassasier de sang ceux qui en paroissoient si avides. Après cette réponse le heraut se rendit sur le rivage, où tenant un javelot à la main, puisque les Maures, dit il, osent troubler les Sardes dans leurs droits, que loin de se désister d'une prétention mal fondée, ils demeurent obstinés dans leur injustice, je vous avertis pour le Roi & pour la Sardaigne, que je declare la guerre à la Reine & à la Mauritanie; il le lança en même tems sur les terres ennemies, & remontant
dans

dans l'esquif qui l'avoit amené, il retourna vers Radirobane.

Ceux dans qui la Reine avoit le plus de confiance, lui représenterent son indiscretion, d'avoir laissé partir son fils, dont la présence étoit si nécessaire : que c'étoit peut-être ce qui avoit déterminé Radirobane à en agir avec tant de hauteur : que l'ennemi regardoit comme un Roïaume denué de tout secours, celui dont les forces n'étoient point apuiées de la présence d'un Prince ; mais elle rejetoit ce malheur sur un caprice de la fortune qui venoit troubler, par une tempête subite, cette heureuse tranquillité dont jouïssoit la Mauritanie. Elle leur dit que son fils n'étoit pas éloigné, & que sur la lettre qu'elle comptoit lui écrire, il seroit bien-tôt de retour : qu'il falloit promptement lever des soldats, & pourvoir à tout ce qu'exigeoit une occasion aussi pressante. Deux jours après, comme elle deliberoit dans son conseil, sur les mesures qu'elle avoit à prendre, on vint lui dire qu'un esclave de son fils, (il n'en avoit mené que deux avec lui) arrivoit dans le moment, & demandoit à lui parler. Tout le monde fut surpris, on parle de son fils, on voit arriver une personne

de sa part , qui , en apportant des nouvelles de sa santé , pouvoit rendre compte de l'endroit où il étoit.

Arcombrote qui , pour épouser Argénis , n'avoit plus besoin que du consentement de sa mere , & qui ne pouvoit trop-tôt jouïr d'un bonheur dont il n'avoit d'abord osé se flater , avoit dépêché cet homme auprès d'Hianisbé , après l'avoir chargé d'une lettre , telle que peut l'écrire un jeune homme amoureux , & qui veut rendre encore à une mere les devoirs d'obéissance & de respect qu'il lui doit. Arcombrote n'étoit connu dans la Mauritanie que sous le nom d'Hiempfal , mais quand il s'embarqua pour la Grece , il crut devoir prendre un nom moins étranger à cette nation. Il marquoit par sa lettre , que conformément aux ordres de sa mere , il avoit constamment caché son rang & sa naissance , qu'au reste il se présentoit une occasion si favorable pour lui , qu'elle surpassoit son atente , qu'il s'agissoit de l'aliance d'un Souverain des plus puissans , de la possession de la Sicile , & de l'avantage d'épouser une Princesse plus recommandable encore par son merite , que par les droits qu'elle avoit sur une couronne. Il suplioit sa mere de lui per-

mettre de déclarer sa naissance au Roi, qui, sans le connoître, lui avoit donné tant de marques de bonté, de députer quelques Seigneurs des plus distingués, pour faire plus d'honneur aux nôces qu'il étoit prêt de conclure, & d'envoier des présens & un équipage, qui, en répondant à sa naissance, pussent achever de lui gagner le cœur des Siciliens, qui devoient bien-tôt être ses sujets.

Cette lettre jeta la Reine dans une si grande surprise, qu'elle ne fut pas maîtresse de cacher son embarras. Les personnes qui en furent témoins, craignant déjà que le Prince ne fût indisposé, demandèrent à l'esclave quelles tristes nouvelles il avoit aporté à la Reine. Il leur répondit que non-seulement son maître jouïssoit d'une parfaite santé, mais qu'il étoit encore fort considéré chez les étrangers. Hianisbé s'aperçut que l'alteration de son visage avoit alarmé ceux qui étoient présens, elle se composa, parut plus gaie, & leur dit que son fils, graces aux Dieux, se portoit bien, & qu'il arriveroit bientôt : mais quand elle fut seule avec l'esclave qui lui avoit remis la lettre, je crois, dit-elle, que mon fils vous a expressement défendu de déclarer l'endroit où

il est, je vous le défends pareillement, que personne ici n'ait connoissance de ce secret. Les circonstances présentes demandent que vous alliez promptement le rejoindre, vous partirez demain du grand matin; soïez fidèle à ses ordres, & aux miens, & comptez que nous n'oublierons jamais cette atention de votre part. Elle se retira dans son cabinet avec autant d'inquiétude sur la nouvelle proposition d'Hiempfal, que sur la guerre que venoit de lui declarer Radirobane. Faut-il, se disoit-elle, que je me voie en proie à tant de chagrins, que j'aie à craindre en même tems une aliance avec la Sicile, & les armes de la Sardaigne? Que vous soïez, mon cher Hiempfal, à la veille de devenir le gendre de Meleandre? Quelle imprudence de vous avoir laissé partir pour un pais où trouvant votre perte, vous devenez encore l'auteur de celle d'une Princesse que vous dites si accomplie! je prie les Dieux de détourner de dessus vos têtes un malheur dont mon indiscretion seule est la cause. Infortunée que je suis, je vais donc être dépoiillée de mon Roïaume par Radirobane, & privée de mon fils par Argénis! Abandonnée à ces tristes reflexions, elle lui écrivit en ces termes,

Il faut , mon fils , que vous sçachiez combien votre dessein convient peu à l'état présent de ma fortune. A peine le heraut , qui est venu me déclarer la guerre de la part de Radirobane , étoit-il sorti du palais , que j'ai reçu votre lettre. Elle m'apprend que vous êtes sur le point de vous marier : je prends part à votre bonheur , & suis touchée de l'impression que vos vertus ont fait sur l'esprit de Meleandre , puisque sans sçavoir qui vous êtes , il vous a fait l'honneur de vous choisir pour son gendre ; mais songez que vous vous deshonnorez , si trop sensible aux charmes de l'amour , vous abandonnez votre mere & votre patrie aux fureurs de Radirobane. Ne preferez point à l'empire de Mauritanie , celui de la Sicile que vous regardez déjà comme un avantage assuré. Vous avez ici des droits plus legitimes , & que vous aurez peine à conserver , si vous ne venez promptement. Il est plus aisé de se maintenir dans un bien qui est encore en notre possession , que de le recouvrer , lorsqu'il nous est échapé. Quand vous aurez rendu le repos & la tranquillité à votre mere , que vous au-



» rez triomphé de vos ennemis , & que
» vous vous ferez acquité de tous les
» devoirs , auxquels la pieté vous en-
» gage , vous aurez de justes titres ,
» pour rechercher une aliance qui vous
» flate. N'imputez point à la guerre feu-
» le dont nous sommes menacez , l'em-
» pêchement qu'en qualité de mere ,
» je mets à votre mariage ; vous êtes
» perdu , mon fils , si vous ne me par-
» lez avant que d'épouser Argénis. Ve-
» nez incessamment , vous vous sçau-
» rez gré de votre obéissance , & vous
» avouerez que votre attention aura été
» suffisamment recompensée. Pour vous
» apprendre mes dernieres intentions ,
» il est si essentiel , qu'avant les cere-
» monies d'un Hymen si flateur , je vous
» instruis d'un secret qui ne peut mê-
» me se confier au papier ; que si dans
» cette occasion vous manquez à votre
» devoir , je cesse d'être votre mere ;
» je me range du parti de Radirobane ,
» pour ne pas vous laisser du moins l'a-
» vantage de jouir des biens & des de-
» pouilles d'une mere que vous aurez
» fait mourir de douleur. C'est assez
» m'expliquer , cet ordre doit vous suf-
» fire. Je connois vos heureuses dispo-
» sitions , l'éloignement ni la fortune



» n'ont pû y aporter de changement.
 » Au reste pour vous prouver que le ca-
 » price n'a point de part à des ordres,
 » qui peut-être vous paroissent trop ri-
 » goureux, je ne m'opose plus à l'aveu
 » que vous desirez faire de votre nais-
 » sance, declarez à Meleandre que vous
 » êtes mon fils, & s'il vous destine la
 » Sicile, comme à celui qui doit être
 » son gendre, qu'il vous renvoie ici
 » avec des forces suffisantes, pour com-
 » battre les Sardes; je vous laisserai la
 » liberté de retourner en Sicile, quand
 » vous m'aurez fait connoître que vous
 » êtes mon fils, & l'ennemi de Radi-
 » robane.

Elle confia cette lettre à l'esclave &
 le chargea de dire à Arcombrote de ne
 point s'arrêter, qu'il vint directement
 en Afrique, & sur tout qu'il fit attention
 à tous les articles de sa lettre. Cet hom-
 me prit congé de la Reine, après lui
 avoir promis d'exécuter ponctuellement
 ses ordres. Il fut cependant obligé d'a-
 tendre deux jours avant que de se met-
 tre en mer, le tems n'étant point encore
 sûr. A peine fut-il embarqué que Gela-
 nore arriva dans le palais, & prévint la
 Reine sur l'arrivée de son maître.

Hianisbé qui attribuoit ce secours à

une protection particuliere des Dieux, & voulut qu'on reçût Poliarque avec toute la distinction & la magnificence duës à son rang. Si-tôt qu'elle le vit paroître, elle vint au-devant de lui; & croïant ne pouvoir trop faire pour un Prince de qui elle avoit déjà reçu un service important, & qu'elle avoit encore tant d'interêt de ménager dans les conjonctures présentes, elle le reçut avec toute la tendresse d'une mere, & le respect dû à un étranger de sa condition. Ce Prince sensible aux bontés de la Reine, répondoit avec tant de grace & de modestie aux loüanges qu'elle lui donnoit, que les personnes témoins de cette entrevüe s'adressoient aux Dieux, & faisoient des vœux secrets que ce fût-là la mere & le fils. Une partie de la noblesse du pais étoit demeurée sur le rivage, pour recevoir les officiers & les soldats, qui furent logés dans les maisons des particuliers. Les Maures se faisoient un plaisir de publier que des étrangers, avec qui ils n'avoient aucun commerce, venoient se déclarer leurs protecteurs au peril même de leur vie. On eut beaucoup d'égards pour ces nouveaux soldats, chacun cherchoit à les prévenir. Les portes étoient ornées de couronnes & de fes-

rons, le vin y étoit répandu avec profusion. Les Gaulois qui ignoroient encore que leur présence fût nécessaire, étoient surpris de voir qu'il y eût un endroit au monde, qui l'emportât sur la Gaule, pour la maniere de recevoir les étrangers. Comme Poliarque entroit dans le palais, la Reine lui adressa ainsi la parole. Ce n'est pas d'aujourd'hui, grand Prince, que nous avons le bonheur de vous connoître, il n'y a pas long tems que ne voulant passer ici que pour un homme privé, il ne nous fut pas difficile malgré votre déguisement, de reconnoître une naissance illustre. Quelles obligations ne vous eus-je pas dès-lors ! vous me remîtes le petit coffre que des corsaires m'avoient enlevé, & qui m'étoit plus précieux que la vie. Nous avons l'avantage de vous revoir en ces lieux, y seriez-vous venu de votre propre mouvement ; où sont-ce les Dieux qui vous y ont envoié, pour m'assurer la possession d'un bien que je ne tiens que de vous ? Le Roi de Sardaigne qui me croit dépourvûë de tout secours, vient de me déclarer la guerre : nous sommes tous les jours dans l'aprehension de voir paroître sa flotte sur ces côtes. Il y a si peu de tems que nous en

sommes informés , qu'à peine avons nous eû celui de rassembler des forces suffisantes , pour nous défendre. Je ne suis qu'une femme , mon fils est absent , prenez-moi sous votre protection , votre gloire y est interessée. N'aiez point à vous reprocher d'avoir abandonné une Reine qui injustement persecutée , a eu recours à vous. Je vous fais le maître de tout , commandez ici en Souverain ; prenez notre défense , & qu'on ne puisse point parler des fureurs de Radirobane , sans en même tems rendre justice à la generosité & au courage de Poliarque. Quelque pressées que soient les affaires qui vous ont fait sortir de votre pais , & en quelque lieu que vous aiez dessein d'aller , le sujet de votre retardement ne peut que vous faire honneur.

Ce discours de la Reine , prononcé avec un air de majesté , mêlé d'une tristesse profonde , qui alloit presque jusqu'aux larmes , devoit faire impression sur Poliarque ; ce Prince étoit même confus de ne pas accorder sur le champ un secours auquel son honneur sembloit l'engager : mais le serment que l'amour lui avoit arraché , & la situation où se trouvoit peut-être reduite

Argénis, diminueoit une partie des sentimens que cette Reine affligée eût excités dans un autre tems, jusqu'à ce qu'enfin, surpris que les Maures eussent quelque chose à appréhender des armes de Radirobane, qu'il croïoit pour lors en Sicile, il demanda où étoit ce Prince. Aiant appris qu'étant parti de Sicile, il devoit être dans la Sardaigne, à moins qu'il n'eût déjà fait voile vers l'Afrique, il craignit dans ce moment que ce Roi perfide n'eût trahi Argénis, où qu'il ne l'eût obtenuë en mariage. Madame, dit-il, le Roi de Sicile n'en auroit-il pas fait son gendre ? Hianisbé qui sçavoit certainement par les lettres qu'elle venoit de recevoir d'Arcombrote, qu'Argénis n'étoit point mariée, étonnée de la demande de Poliarque, lui répondit qu'elle pouvoit l'assûrer du contraire. Poliarque ignorant à qui il avoit cette obligation, & comment Radirobane étoit déchu de ses prétentions, crut que l'occasion n'étoit plus si pressante de se rendre en Sicile avec son armée, d'autant plus qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'après Radirobane, il y eût quelqu'un assez temeraire, pour oser élever ses espérances jusques à la Princesse. Il fit reflexion que de ne pas se rendre aux

instances de la Reine , c'étoit la livrer à un ennemi puissant , dont elle seroit bien-tôt la victime ; qu'il deviendroit lui-même responsable de toutes les suites de cet injuste refus ; qu'il suffisoit d'envoier à Argénis une personne sûre qui , en la consolant de sa part , lui rendît compte en même tems des raisons qui le retenoient auprès d'Hianisbé : que si cette guerre n'étoit promptement terminée , il pouroit , du consentement même de la Reine , sortir de l'Afrique , accompagné de peu de monde , laissant dans la Mauritanie le gros de son armée. Un motif le determinoit encore à accorder ce secours , l'envie de combattre Radirobane , cet ennemi dangereux & qui l'avoit toujours traversé , sous le pretexte de défendre Hianisbé , il vouloit venger Argénis. Après ces idées différentes qui se succederent promptement , il dit à la Reine , Madame , si je n'ai pas répondu d'abord à ce que vous m'avez proposé , n'attribuez point mon silence à l'incertitude de ce que j'avois à faire , mais plutôt à la surprise où m'a jeté le procédé de Radirobane , que je dois punir pour plusieurs raisons , & aussi à quelques reflexions sur mon bonheur particulier , qui m'a conduit si à pro-

pos dans votre Cour. Si je considère la justice de votre cause, si je me rappelle les marques d'amitié, dont vous avez bien voulu m'honorer, je ne puis rien vous refuser, & je préfère l'avantage de vous servir à mes intérêts personnels. Disposez donc des forces de mon Roïaume, & soïez convaincuë que je ne cederai point à votre fils, quand il s'agira d'obéissance & de respect, & que tant que je vivrai, Radirobane trouvera dans Poliarque le vengeur d'Hianisbé.

Cette réponse calma les inquiétudes de la Reine, & fit tant d'impression sur les Seigneurs Maures, que plusieurs allèrent au temple rendre graces aux Dieux de l'arrivée du Roi de Gaule. Hianisbé touchée de cette attention de ses sujets, crut pouvoir inviter Poliarque à l'y accompagner. Les dangers auxquels ce jeune Prince s'étoit trouvé exposé dans la dernière tempête, avoient encore ranimé sa piété; il suivit volontiers la Reine, & se rendit au temple, pour présenter ses vœux à la Divinité qu'on y adoroit, & lui adresser en même tems ceux de son amour. Cette Divinité paroïssoit être ou Venus ou Junon; c'étoit la représentation d'une femme, elle étoit traînée par

un Lion, elle avoit les yeux levés vers le ciel, & sembloit par son attitude se disposer à y monter. Les Assiriens ont été les premiers qui aient adoré Venus la celeste, comme une des trois Parques : ce culte passa aux Tiriens voisins des Assiriens, & de-là aux Afriquains, dans le tems qu'ils étoient sous la domination des Carthaginois. Les Maures paroissoient y avoir une grande devotion, ce qu'il étoit aisé de voir par un marbre qui étoit à l'entrée du temple, & sur lequel étoient gravés ces vers en l'honneur de la Déesse, & du pais.

*Ah ! Déesse, pourquoi remonter dans les
Cieux ?*

*Fixez votre séjour en ces aimables lieux,
Ils vous sont consacrés, nos vœux & nos hom-
mages*

*Seront de nos respects les infailibles gages.
Votre auguste présence honorant nos autels,
Nous croïrons l'emporter sur les autres mortels.
Ces climats si fameux, où rempli de tendresse,
Transformé pour ravir une jeune Princesse,
Jupiter vint cacher les larcins amoureux,*

Pourront porter envie à notre sort heureux ,
Nous le disputerons , pour la riche abondance ,
A ces peuples oisifs , qui , par leur indolence ,
Par de lâches plaisirs , mollement abatus ,
Laissent regner le vice , & languir les vertus :
Tout ici vous annonce un sort doux & tran-
quille ,

Où pourrez-vous trouver un plus charmant asile ?
Nérée en connoissoit les secretes beautés ,
Quand soumise à ce Dieu , l'onde de tous cô-
tés ,

Par son ordre , entoura ces lieux rempli de
charmes ;

Tout y rit , tout y plaît , rien n'y cause d'alar-
mes.

Par les riches trésors que Cerès y produit ,
Jamais du laboureur l'esper n'y fut seduit.

Le Lion , l'Elephant prennent ici naissance ,

Mais leur éloignement nous laisse en assurance ,

Retirés dans le fond des plus sombres forêts ,

De nos fertiles champs ils n'aprochent jamais.

La terre pour s'ouvrir au fruit des Hesperides
 Cessa d'avoir ici des entrailles arides,
 Et l'on y voit d'Atlas le sommet spacieux
 S'affermir sous le poids de la voute des cieux.
 C'est ici que Pallas voulut d'abord paroître,
 Qu'en Belier Jupiter vint se faire connoître.
 Mars, Mercure, Junon s'y declarent pour
 nous,
 Mais quelque soient ces biens, tout nous man-
 que sans vous.
 Présidez en ces lieux, soiez-nous favorable,
 Vous aurez de nos cœurs le retour équitable;
 Si les chants des neuf sœurs y remplissent les airs,
 Vos bienfaits y seront l'objet de leurs concerts.

Les prieres achevées, on emploia le
 reste du jour à donner les ordres neces-
 saires pour la guerre; la flotte de Poliar-
 que étoit composée de cinquante vais-
 seaux, qui contenoient plus de douze
 mille hommes. Une partie de ces vais-
 seaux maltraités par la tempête se mit
 à la rade, les autres furent envoiés avec
 plusieurs galeres des Maures, pour gar-
 der

der le rivage, & s'oposer à l'entrée de la flotte ennemie. On apportoit de tous côtés des pieces de bois, des avirons, des cordages, & tout ce qui pouvoit être de quelque usage en pareille occasion. On fit camper l'armée entre la mer & la ville, & les Maures mêlés avec les Gaulois mirent leurs enseignes à la tête du camp. Ils étoient, à la maniere du pays, vêtus de grandes peaux de differens animaux, portant pour boucliers des peaux d'Elephant repliées. Poliarque ne voioit qu'avec peine un si petit nombre de soldats. Ils n'étoient que trois mille, encore étoit-ce pour la plûpart des habitans de la ville, gens peu propres à porter les armes. Ils n'avoient à défendre que les murs & les ramparts. Poliarque se flatoit que les troupes qu'il avoit amenées avec lui, suffiroient pour vaincre Radirobane; mais il consideroit aussi que cette guerre pouvoit durer, qu'elle ne seroit peut-être point terminée par un seul combat. Il étoit encore incertain s'il ne devoit point aller en Sicile: mais s'y rendra-t-il seul, ou accompagné de ses soldats? Hianisbé n'en avoit point d'autres pour sa défense. Dans cette incertitude, il se proposa d'engager la Reine à augmenter le nom-

bre de ses troupes , par une nouvelle levée de gens de guerre , non qu'il craignît Radirobane , ou qu'il méditât son départ , c'étoit , disoit-il , pour être en état de porter ses armes jusques dans la Sardaigne , si l'ennemi plus timide n'osoit paroître en Mauritanie.

Le jour suivant fut encore employé aux mêmes préparatifs , & Poliarque fit sentir à la Reine la nécessité qu'il y avoit de lever promptement un tribut sur les Maures , pour être du moins en état de soutenir les frais de cette guerre , & d'engager par quelques récompenses les Numides ses voisins , à lui accorder du secours. Le conseil que vous me donnez est très-sage , reprit Hianisbé , j'y avois déjà songé , mais comment assembler le conseil du pais , dont le consentement est essentiel pour ce nouvel impôt ? Poliarque élevé sous une forme de gouvernement bien différente , fut surpris de voir des Souverains dépendre ainsi de leurs sujets ; quoi , dit-il , l'autorité Roiale appuyée de la nécessité pressante de l'Etat n'est donc pas suffisante ; pour engager le peuple à paier ce tribut , il faut encore qu'il y donne son consentement par les députés ? Les nerfs de l'Etat , je veux dire les deniers pu-

blics sont donc en sa puissance ? Il est donc l'arbitre de toutes les affaires , le Roi de ses Rois , & en droit de regler par un pouvoir si étendu , le conseil , les forces , & les projets du Prince ? Poliarque représenta que c'étoit un abus , qui , contraire aux véritables maximes d'Etat , anéantissoit en quelque sorte le titre de Souverain. Il exhorta la Reine à secouer un joug si funeste aux droits de la couronne , & à l'avantage des peuples , insinuant que les circonstances présentes étoient trop favorables , pour n'en pas profiter : que ses sujets dans la crainte de la guerre qui les menaçoit ne feroient aucune difficulté d'accorder une somme qui seroit employée pour leur conservation. Ils ne croiront point , dit-il , que votre intention soit d'introduire un nouvel usage , ils envisageront cette nouveauté comme un mal , auquel l'injustice de Radirobane a donné lieu. Si cette entreprise réussit , c'est toujours un préjugé que , dans le cas de nécessité , vous pouvez imposer un tribut sans le consentement du peuple : & parce que les choses , qui d'abord paroissent odieuses , deviennent supportables par un usage reiteré , vous verrez vos sujets souscrire dans la suite sans mur-

mure à l'établissement d'un droit, qu'on peut dire même leur être avantageux. Ne se laissent-ils pas souvent abuser par une fausse idée d'indépendance qui n'est que l'ombre de la liberté ?

Je sçai, reprit la Reine, qu'en m'assûrant ce degré d'autorité, je travaille pour moi & pour mes Suceffeurs ; mais n'y a-t-il pas du danger à vouloir l'entreprendre dans des conjonctures où je ne dois songer qu'à ménager des sujets, & à les encourager contre l'ennemi qui est à nos portes ? Le mal se fait assez sentir par une guerre étrangere, pourquoi vouloir l'augmenter par une discorde civile ? Je les indispose contre moi, & je leur verrai pour Radirobane cette même affection, ce même zele que je serois en droit d'exiger d'eux, en suivant les maximes que j'ai trouvées établies ; d'ailleurs violer un droit aussi saint, & qui, selon moi est fondé sur la justice, n'est-ce pas s'ataquer aux Dieux ? Quel est donc ce droit si juste ? Reprit Poliarque, c'est, dit Hianisbé, qu'un Roi n'exige de son peuple aucun impôt, que ce même peuple ne le juge nécessaire. Permettez, qu'oubliant pour un moment le titre de Souveraine, je vous raporte avec fidélité ce que j'ai oüi dire,

& les reflexions que j'ai faites sur ce sujet, afin que je puisse ou vous faire revenir de vos préjugés, ou sortir moi-même de l'erreur ou j'aurois été si vos raisons me paroissent plus solides. J'y consens, dit Poliarque, défendez, s'il est possible, la cause de ceux qui ne peuvent se perdre que pour avoir trop de liberté, ni se conserver, que quand ils seront contraints d'obéir. Il se disposa à écouter des raisons que sa vivacité sembloit déjà rejeter. Il croioit qu'Hianisbé les rapporteroit moins parce qu'elle en étoit convaincuë, que pour couvrir d'un pretexte de justice les bornes étroites dans lesquelles son pouvoir se trouvoit resserré; comme si ce devoit être pour elle une espece de consolation de reduire les autres Souverains à une malheureuse condition, où elle se croioit elle même reduite.

La Reine prit ainsi la parole. Nous ignorons point les motifs qui ont engagé les peuple à se choisir des Rois; il falloit prévenir des violences qui ne respectoient aucun droit, & qui reduisoient des nations entieres sous la domination de ceux qui, comme plus puissans, étoient plus en état de les y contraindre. Il étoit necessaire de trouver

quelqu'un, qui, l'autorité en main, pût faire observer les loix de la nature & de la raison. Or une des premières règles que la nature nous prescrit, c'est que chacun jouisse en liberté des biens que son industrie lui a procurés : d'un autre côté la raison veut que nous sachions distinguer ce qui nous appartient, d'avec ce qui appartient à autrui. Je crois pour moi que c'est détruire l'un & l'autre que de prétendre augmenter notre épargne des biens que nos sujets ont gagné avec peine & par leur travail. Si nous avons la liberté d'exiger d'eux ce qui nous plaît, ce pouvoir si absolu ne jete-t-il pas dans les biens des particuliers une confusion, qui empêche de connoître le droit du Prince & celui des sujets ? Ils satisferont à un premier tribut qu'on leur aura imposé, & ne peuvent compter sur ce qu'il leur reste, le Prince pouvant encore en exiger une partie par de nouvelles impositions. Pour être convaincu du désordre que causent ces biens mêlés & confondus, il ne faut que jeter les yeux sur tant de juridictions différentes : ces intérêts communs entre plusieurs, deviennent la source de mille affaires. Les amis, les frères ne se connoissent plus,

Les femmes mêmes veulent qu'on distingue leurs biens d'avec ceux de leurs maris. Un Prince veut-il s'en tenir aux loix que dicte la nature, chaque famille alors reconnoît ses droits & en même temps ses obligations. L'espérance d'obtenir quelque chose de part & d'autre entretient l'union parfaite qui doit se rencontrer entre le chef & les membres. Les sujets préviendront le Prince, sans craindre qu'il se serve avec severité de l'épée qui lui a été confiée. Ils iront au-devant de ses volontés, & de crainte qu'il ne s'engage dans une entreprise funeste à l'Etat, qu'il ne se voie obligé de faire une paix honteuse, ou qu'il ne donne les premiers postes à des personnes qui en seroient indignes, ils rembourseront volontiers le trésor public de leurs deniers. C'est par ces applaudissemens sinceres qu'ils élèveront les vertus du Prince, c'est ainsi qu'ils reconnoîtront les bienfaits qu'ils ne tiennent que de lui, & qu'ils tâcheront d'en mériter dans la suite de nouveaux. Un Roi de son côté doit avoir des menagemens pour des sujets qui cesseroient peut-être de l'accorder même ce qui est legitime. Ce sont-là ces freins sûrs, qui retenant le Prince & les sujets dans de justes bor-

nes , les empêchent de s'abandonner à la violence , & à l'injustice.

Vous me direz qu'il faut des revenus fixes pour la dépense des Rois , & que ce n'est souvent que par leur magnificence que les étrangers jugent des richesses , & des forces d'un Roïaume ; comment , sans ce secours , établir des garnisons dans les places essentielles ; comment entretenir une flotte , ce qui demande des fonds si considerables ? J'en conviendrai avec vous , l'experience ne le prouve que trop , aussi ne pretends-je pas reduire un Souverain à des revenus mediocres ; il doit conserver l'Etat & soutenir sa dignité ; mais les revenus atachés à la couronne , doivent suffire , s'ils sont bien ménagés. Les fermes , d'autres droits selon les usages diférens des pais , rapportent assez à un Prince qui veut regner seul , & ne point partager ces revenus immenses avec des courtisans avides auxquels il se sera livré aveuglément. Si son caractere le porte à ravir , & à dissiper les biens d'un Etat , tant d'impôts injustes , & qui n'auront d'autre fondement que sa volonté , joints au droits les plus legitimes , ne pourront jamais satisfaire sa cupidité. Que les sujets portent dans
le

le trésor public ce qu'ils se sont ménagé par leurs peines, & par leur travail; le Prince semblable à cet Erisicton, connu même des enfans, manquera de tout, parmi tant de richesses; formant sans cesse de nouveaux desirs, il se trouvera toujours épuisé. Son avidité croîtra d'autant plus, qu'il se flatera de voir bien-tôt rentrer dans ses coffres par ces moïens, l'argent qui ne vient que d'en sortir. Faut-il donc s'étonner si des sujets, portés dans un cas de nécessité à sacrifier ce qu'ils ont amassé pour eux & pour leurs enfans, refusent de l'accorder quand ces mêmes biens ne servent qu'à irriter les desirs insatiables du Prince, ou ceux des courtisans trop intéressés qui l'obsèdent? N'arrive-t-il pas souvent que parmi les nations qui semblent supporter ces impôts avec plus de patience, les Rois agissent contre leurs propres intérêts. Le peu d'oposition qu'ils rencontrent dans ces sortes d'exactions détruit insensiblement le bien qu'ils tiennent de leurs ancêtres: ils ne se font point une peine de démembrer leur domaine; ces biens qu'ils possèdent comme Souverains, leur paroissent de peu de conséquence, ou trop difficiles à conserver: ils les cedent à

leurs favoris , par des achats feints ou véritables. Ainsi les Rois perdent leurs droits les plus legitimes , pour usurper ceux que la justice leur refuse ; & dans cet échange plutôt que dans l'augmentation de leurs biens , on les voit s'en prévaloir comme d'un butin remporté sur l'ennemi.

Quelle difference enfin mettez-vous entre un Roiaume où tout se gouverne selon les regles de la justice , & un autre où la seule tiranie a lieu , si les sujets dans l'un & l'autre Etat , n'ont de bien que ce que leur en laisse la volonté du Prince , & si quelquefois les meubles des pauvres malheureux hors d'état de paier , sont exposez à l'encan ? Ce que j'avance est fondé sur le témoignage de ceux qui ont voïagé dans les pais où le Prince à cette autorité absoluë. Encore si les taxes étoient proportionnées , les riches ne seroient pas à plaindre , & le païsan , le laboureur ne se verroient point , comme ils le sont souvent , réduits à n'avoir pas même de quoi se reposer , après toutes les fatigues qu'ils ont essuïées dans le cours de la journée. Qu'auroient-ils à redouter de plus de l'ennemi victorieux ?

Cette derniere raison fit tant d'im-

pression sur Poliarque, que sans laisser à Hianisbé la liberté de continuer, il lui dit. Je voudrois, Madame, que ceux qui vous ont fait un pareil récit, n'eussent point déguisé la vérité, sur un fait qui intéresse si fort l'honneur des Souverains. Les Rois n'ont jamais cette intention d'exercer les cruautés dont vous venez de parler. Si les personnes commises pour imposer, ou pour lever ces subsides n'écoutent que leur caprice, s'ils les exigent avec trop de sévérité, faut-il condamner le Prince? Doit-on se révolter contre des droits, les nerfs d'un Etat, & les seuls capables de le faire subsister? Quand il seroit vrai que ceux qui taxent les particuliers, manquent à leur devoir, & que, par une suite d'injustice, ils poursuivroient avec trop de rigueur le paiement d'un tribut imposé sans raison, supposons même que le Prince les soutienne de tout son pouvoir, l'autorité du Prince général cesse-t'elle d'être legitime? Aut-être veut-on que les loix ne soient justes, que par la maniere de s'en servir, & que leur qualité naturelle dépende des vertus ou des vices de ceux qui les promouvent bien ou mal. Si le peuple, par exemple, souscrit à ce qu'on exige

de lui, rien de plus juste que ce tribut ; mais, si pour le lever, on use de trop de rigueur, cette dernière injustice change-t-elle l'espece de l'impôt que le peuple a d'abord ratifié? Tout Souverain peut, sans le consentement du peuple, déclarer la guerre ou conclure la paix. S'il se fait sans raison des ennemis pour les combattre, ce procédé injuste ne sera-t-il pas plus funeste au peuple que tous les impôts dont on pouroit le charger? Ce droit cependant de faire ou la guerre ou la paix, est de l'aveu de tout le monde un droit legitime; qu'on ne juge donc pas de l'équité d'un droit établi, par le bon ou par le mauvais usage qu'on en peut faire.

Vous avez ajoûté que le peuple respecte toujours les vertus de son Prince, & que dans les nécessités pressantes, il se fait un plaisir de témoigner son zele & son atachement. Vous ignorez apparemment quels sont les Princes pour qui le peuple a le plus de respect; il méprise souvent la vertu la plus solide, pour ne faire atention qu'à de fausses vertus, ou à des vices éclatans. Son affection est souvent détachée du bien public, il faudroit, selon vous, avoir des ménagemens pour une populace,

& n'entreprendre rien que par son contentement, un Prince alors pourroit se flatter de trouver un véritable retour. Non, non, Madame, permettez moi de vous desabuser; pour une somme médiocre que le peuple aura donnée, il seroit en droit d'être plus insolent, & devient bien-tôt la cause de sa propre ruine. Dans les affaires publiques, les Rois doivent avoir égard aux conseils de personnes d'honneur, & jamais aux idées vagues & incertaines d'une multitude qui n'écoute pour l'ordinaire que son caprice.

Plus on puise dans les puits & dans les citernes, plus les eaux en deviennent salutaires; les laisse-t'on tranquilles, elles se corrompent? Il en est de même de ces naturels féroces & grossiers dont le peuple se trouve composé; agitez-les, il se fortifie; usez de ménagement, l'oisiveté les perd. Un Roi prudent est comme un puissant aiguillon, il excite des sujets à une mâle vigueur, & les empêche de croupir dans la mollesse. Ces tributs sont la voie la plus sûre; car si lâches & paresseux ils aiment mieux mener une vie frugale, & se contenter de peu, que d'acquiescer du bien avec beaucoup de peines, forcés

par la necessité, ils voudront au moins gagner de quoi satisfaire à ce qu'ils doivent au Roi ou plutôt à l'Etat, l'habitude de travailler pour autrui, les fera travailler pour eux mêmes, & bien-tôt leur industrie & leurs peines, leur produiront plus qu'il ne sera nécessaire pour eux & pour le Prince. Les arts fleuriront, les corps & les esprits en auront plus de vigueur, les provinces en seront plus riches, non pas de ces richesses superflues, mais de celles qui sont réellement le soutien d'un Etat. La populace grossiere, les laboureurs élevés dans les peines & dans les travaux de la campagne, n'en sentiront que mieux leur condition, & reconnoîtront qu'ils sont nés pour servir, & non pour commander. Dans les pais où ces sortes d'impôts ne dépendent pas de la volonté du Prince, le peuple, les gens de campagne, pour la plûpart fiers & insolens, ne deviennent-ils pas la peste d'un Etat? N'étant point exercés par la vertu, leur penchant, les occasions les entraînent, ils se livrent aux vices, semblables à une terre qui n'est point cultivée, & qui se consume ordinairement en mauvaises herbes: mais supposons qu'il y ait des loix établies pour l'oïveté; supposons

même que le peuple se porte au travail de lui-même, qu'il agisse par raison, & qu'il assiste volontiers le Prince, quand l'occasion l'exige, à quoi servira cette heureuse disposition, s'il survient une affaire qui ne laisse pas le tems de deliberer ? Pendant qu'on exposera au peuple l'état de la chose, & qu'on choisira des députés, des mois entiers se passeront, & un mal qu'on auroit prévenu, si ces sommes eussent été prêtes, se trouvera sans remede, parce qu'on les aura demandées dans un tems où on devoit les employer. Votre experience, Madame, doit vous en convaincre. Voici une guerre à soutenir, l'argent n'est pas moins necessaire que les armes ; l'ennemi fera peut-être à vos portes, que le peuple ne sera point encore assemblé, & comment subvenir aux frais ? Comment entretenir une armée, & demander à vos alliés le secours necessaire ?

Outre les affaires qui regardent l'Etat en general, il peut en survenir aux Souverains de particulieres, & qu'ils ont interêt de tenir secretes ; peuvent-elles l'être, s'il faut avoir recours à une assemblée du peuple ? Vous aurez formé le dessein de surprendre l'enne-

mi ; vous voudrez reprendre sur lui un país qu'il avoit envahi , ces entreprises ne doivent venir à la connoissance de personne : quand il faudra demander au peuple de quoi les executer , lui exposerez-vous vos motifs ? Et si tout le succès d'un dessein déjà formé , dépend absolument du secret , quelles raisons aporter dans ces assemblées , pour imposer de nouveaux tributs ? De quels moiens se servir , pour contraindre des sujets à y satisfaire ? Croiez-vous que durant ce tems , les ennemis qui sont autour de vous , que ceux qui ont intérêt que vous ne fassiez aucun mouvement , demeurent oisifs , & ne soient pas bien-tôt informés de vos démarches ? Ceux que vous eussiez aisément surpris , en vous servant d'un droit si legitime , previeudront vos desseins , & les feront sûrement échoüer.

S'il arrive , comme cela n'est que trop ordinaire , que les sujets manquent de soumission : si par haine ou par mépris pour un Souverain , ils cherchent à l'offenser , s'il rejettent les propositions qu'on leur fait , quelque justes qu'elles soient , quelle triste situation pour un Etat ? On peut comparer ces rebelles à des personnes qui voulant se

fervir d'armes qu'ils ne sçavent pas manier, s'enferrent dans le moment qu'ils croient fraper leur ennemi. Ils s'entre-déchireront, & pour avoir refusé ce qu'exigeoient les besoins de l'Etat, ils se verront eux mêmes accablés sous le poids des malheurs qu'ils preparoient à leur Prince.

En quoi, Madame, faites-vous donc consister cette autorité, que ceux mêmes qui ont de la peine a s'y soumettre, reconnoissent pour être la plus absolue? Ne conviendrez-vous pas qu'elle seroit plus bornée que celle dont jouissent les autres puissances: car parmi les nations où l'autorité réside dans un Senat, on ne consulte point le peuple, les magistrats s'assemblent, delibèrent, arrêtent & commandent; ils ne veulent pas que le peuple ait la moindre part à un pouvoir dont ils se croient les seuls dépositaires. Or pourquoi un Senat auroit-il ce privilege sur les Souverains s'ils n'ont pas moins celui d'établir des loix que les premiers magistrats d'une République, si leur puissance est aussi étendue pour la mort & pour la vie des Sujets, pour declarer la guerre, ou pour faire la paix (ce qui est le plus essentiel) pourquoi n'auront-ils pas comme

eux, le droit de lever des impôts ? Quelles loix, quelles raisons pouroient les en priver ? Il est vrai que des Princes trop interessez peuvent abuser de ce droit, & traiter le peuple avec trop de rigueur, mais ils peuvent aussi abuser de leur autorité en mille autres occasions, cessent-ils pour cela de l'avoir ? Des armes quelque pures, quelque justes qu'elles soient, ne peuvent-elles pas quelquefois être souillées dans le sang innocent, par la fureur de celui qui les porte ? Mais, me direz-vous, ils épui-feront bien-tôt l'Etat par les sommes qu'ils auront la liberté d'exiger à leur volonté. C'est un mal, je l'avoüe, mais qui arrive rarement, & qui d'ailleurs ne peut être de longue durée. Il y a peu de Rois qui se plaisent à amasser des trésors inutiles. Ce vice est ordinairement si oposé à leur caractère, qu'il n'y à presque point d'exemple que cette avarice sordide se soit rencontrée dans deux Princes de suite. Pour ceux qui exigeant tous les jours de nouvelles sommes, les prodiguent ensuite sans discernement, quoique cette dispensation injuste fasse tort à la plus grande partie d'un Etat, on a au moins, dans ce malheur public, la consolation de voir ;

que , comme la mer rend à la terre en pluies , & en broüillards une partie des eaux que les fleuves aportent dans son sein , de même aussi ces Princes , par le moïen des grands qu'ils comblent de biens , rendent en quelque façon au peuple ce qu'ils en ont tiré. Je conviendrais qu'un moïen sûr pour entretenir la tranquillité dans un État , c'est de ne point l'accabler par des impôts excessifs ; cependant , quand on voudra y faire attention , on trouvera qu'il y a beaucoup moins de revoltes parmi les sujets de qui le Prince exige des tributs selon sa volonté , que parmi ceux qui n'ont point encore reconnu cet usage. Tant il est vrai que la liberté d'un peuple trop à son aise , est souvent plus contraire au repos public , que l'injuste rigueur des Princes les plus durs.

Hianisbé eut honte d'avoüer qu'elle eût si-tôt changé de sentiment , elle reprit la dispute d'un ton plus modéré ; & renduë aux raisons de Poliarque , elle se proposa d'établir par degrés ce nouvel usage. Elle fit assembler les principaux officiers de la ville de Lixe , & après leur avoir exposé en peu de mots la situation où les reduisoit une guerre qu'ils n'avoient pas prévüë , elle leur

commanda de lever cent talens dans la ville de Lixe. Le peuple prévenu du danger qui le menaçoit, ne fit aucune difficulté de l'accorder; & par une heureuse diligence, cet argent aiant été livré en deux jours, les autres villes, à l'exemple de Lixe, se firent un point d'honneur du même devoir. Ce qui acheva de déterminer les Maures à porter ces sommes dans le trésor public, fut le jour de la naissance d'Hianisbé. Ce jour, quoique dans un tems d'alarmes, fut célébré avec ces excès qui ne doivent, ce semble, avoir lieu que dans une parfaite tranquillité. Ce n'étoit que festins au milieu du camp, & dans la ville; les choses même allerent si loin que Gelanore qui commandoit dans le camp, se crut obligé de prévenir Poliarque sur la débauche outrée des soldats. Poliarque s'y rendit promptement; il sçavoit qu'en tems de guerre, il faut éviter de donner prise à la fortune, qui se plaît à faire naître des accidens subits, & à se venger de ceux qui sçavent si mal la ménager; mais il trouva une partie des soldats assoupis par la débauche, & étendus sur les vaisseaux, d'autres qui, plus éveillés, mais hors d'état d'obéir, chantoient & se livroient aux plai-

firs. Voilà l'état où étoient réduits les Maures & les Gaulois. Poliarque laissa le soin du camp & de la sentinelle à Gelanore, & à ceux qui avoient encore quelque raison : comme il étoit naturellement gai, il se fit un plaisir, en retournant dans la ville, de lire quelques vers qu'un Druide venoit de composer à cette occasion.

*Que la coupe à la main, le lierre sur la tête
Chacun vienne à l'envi célébrer cette fête.*

Bacchus ce Dieu vainqueur, de pampres couronné,

*Sur son char triomphant par des Tigres traîné,
Se fait voir en ces lieux brillant de sa victoire,*

Que les jeux, les festins, en consacrent la gloire :

Et que d'un pas léger une folâtre cour,

Y danse au son brüant du fifre & du tambour.

Mais déjà quels effets a produit sa présence !

Tout ressent de ce Dieu l'aimable violence.

Quelle foule d'objets dans ces cerveaux troublés !

D' animaux bondissans & de monstres ailés ;
 L'un dans le haut des cieux s'enforme la figure,
 Un autre sous la treille admire la nature ;
 Quelques-uns agités des premières vapeurs
 Écoutent volontiers d'innocentes fureurs.

Ils vont le thirse en main se disputer la gloire
 de sçavoir mieux goûter le charme de bien
 boire.

Ces plaisirs quoique vifs n'ont rien de dange-
 reux ,

Ils ne retracent point le destin malheureux
 De Penthée accablé sous l'effort des Bacchantes ;
 Ils ne sont point souillés par des horreurs san-
 glantes :

D'une prodigue main répandant ses pavots ;
 Morphée y fait enfin succéder le repos :
 Ces Heros de Bacchus , peut-être ailleurs timi-
 des

Echaufés par le vin deviennent intrépides ;
 Dans les premiers instans d'un secours passa-
 ger ,
 ils vont par tout sans crainte affronter le dan-
 ger ;

Que vous avez d'atraits, agréables chimeres !

Mais hélas vos faveurs ne sont que passageres !

Les matelots ne se sentirent pas moins de cette débauche , ils étoient pour la plûpart si fort plongés dans le vin & dans le sommeil , qu'à peine le danger , dont ils se trouverent tout-à-coup menacés , fut capable de les éveiller. Radirobane arriva cette même nuit avec sa flotte , il entra dans le fleuve , & aiant forcé le peu de gardes qui veilloient , il se rendit maître de tout le rivage. Une partie des soldats abandonnerent les vaisseaux , & s'enfuirent dans le camp ; d'autres troublés coururent aux portes de la ville , qui se trouverent fermées & pour eux , & pour l'ennemi ; les autres dans des galeres s'avancerent du côté où regnoit un plus grand silence , croyant y trouver plus de sûreté. Radirobane fit aussi-tôt débarquer ses troupes , & sur l'espérance qu'aiant jeté l'épouvante dans la ville , tout y feroit en désordre , il laissa quelques soldats , pour garder le rivage , & envoya les autres pour dresser promptement les échelles , & donner l'assaut : mais les Maures & les Gaulois qui étoient dans

le camp, ne furent pas si effraïés, ni si maltraités, que ceux qui s'étoient trouvés sur les vaisseaux. Gelanore qui avoit entendu beaucoup de bruit du côté du fleuve, avoit aussi-tôt donné ordre qu'on éveillât tout le monde. Le sommeil avoit dissipé les fumées de quelques-uns, & le danger présent avoit rapellé les autres à leur sang froid; après avoir donc disposé les sentinelles, dont il remit le commandement à Micipsa, chef de l'armée des Maures, il alla avec une partie des Gaulois joindre l'ennemi qui regardoit déjà la victoire comme assurée. Radirobane trouvant encore quelque résistance, ne jugea pas à propos d'avancer, craignant qu'il n'y eût trop de danger pour des soldats qui ne venoient que d'arriver, & qui ne connoissoient point le pais; d'ailleurs la nuit étoit fort obscure, il crut que c'étoit assez que d'avoir à son arrivée vaincu sur mer, & se flata de suivre le lendemain une entreprise dont les commencemens avoient été si heureux, ignorant qu'il eût à combattre contre Poliarque & les Gaulois. Gelanore content de son côté d'avoir empêché l'ennemi d'aprocher de la ville & du camp, ne voulut point hasarder de le forcer
dans

dans ses retranchemens, ni combattre de nuit, en l'absence du Roi, & sans son ordre.

Le jour commençoit à paroître, & Poliarque qui ne voioit qu'avec colere la perte qu'il avoit faite la nuit précédente, fit promptement assembler tous les soldats Maures & Gaulois. Après s'être plaint de la lâcheté de ceux qu'on avoit postés pour garder le rivage, il commanda aux Gaulois qui avoient pris la fuite, de metre bas les armes, & voulut même qu'ils fussent décimez, pour être punis de mort; la Reine usa envers les Maures de la même severité: mais comme on les conduisoit au supplice, la Reine demanda grace pour les Gaulois, & Poliarque pour les Maures. On changea leur peine (il étoit trop essentiel de ne pas laisser cette lâcheté impunie) on tira du sang du bras de quelques-uns, d'autres nuds jusques à la ceinture, furent conduits à la tête du camp, & les autres dans le même état exposés à la vuë du peuple, on les y laissa le jour entier, quoiqu'on eût besoin de soldats, pour leur faire à eux mêmes toute la confusion qu'ils meritoient, & retenir les autres dans leur

devoir, par la crainte du même châti-
ment.

Poliarque vêtu d'un habit d'écarlate, montoit un cheval de Numidie, il jetoit des regards fiers de tous côtés, sa présence imprimoit le respect, & remplissoit déjà tous les rangs de l'espérance de la victoire. Aiant laissé du monde pour la garde du palais, & pour la défense des murs & des portes de la ville, il se rendit au camp accompagné du reste de ses troupes, pendant que Gelanore étoit occupé à faire retirer les soldats sous leurs enseignes; car il y avoit déjà eu de part & d'autre de légères escarmouches, & Radirobane commençoit à ranger son armée en bataille. On remarquoit beaucoup plus d'émotion sur son visage depuis qu'il eût appris par les prisonniers, qu'il y avoit dans la ville un Roi de Gaule qu'on nommoit Poliarque (ce Prince avoit voulu retenir dans cette occasion un nom sous lequel il étoit si connu) Radirobane se remit que le jeune homme pour qui la Princesse de Sicile avoit témoigné tant d'amour, & qui lui avoit été préféré, s'appelloit ainsi: mais il doutoit si c'étoit ce même Poliarque; ce nom pouvoit être commun à plusieurs,

& Selenisse ne lui avoit point parlé de Poliarque , comme d'un Souverain ; cela même supposé , pourquoi se trouvoit-il en Afrique ? Quel Dieu avoit ainsi poussé deux ennemis irreconciliables , à se voir , pour se combattre ? Quel sort fatal le conduisoit , pour rencontrer en Mauritanie celui qui avoit renversé tous ses projets en Sicile , par le droit qu'il s'étoit établi sur le cœur d'Argénis ?

Il étoit sur le point de livrer bataille , quand ces différentes reflexions , auxquelles il s'étoit abandonné , se tournerent en fureur. Il y avoit une grande plaine entre son camp , & celui de Poliarque. Les armées étoient déjà rangées , & les enseignes déployées : les deux Rois commandoient la droite de leur armée , Virtigane commandoit la gauche des Sardes , & Poliarque avoit fait aux Maures l'honneur de confier la sienne au vieux Micipsa , homme d'une grande réputation dans le pais. Gelanore lui fut donné pour second , afin de supléer par la vigueur de sa jeunesse à ce que le grand âge auroit pû refuser à Micipsa. On remarqua dans l'armée de Poliarque , comme un présage certain du bonheur de cette journée , que

peu de soldats Maures ou Gaulois mirent ordre à leurs affaires avant le combat, dans l'espérance qu'ils avoient non seulement de remporter la victoire, mais même de faire un butin considerable. Si-tôt qu'on eut donné le signal, les arbalétriers commencerent l'attaque, mais s'étant trop avancés, les deux armées se joignirent de si près, que les fleches ni la fronde n'eurent plus lieu, ceux qui étoient armés de piques, ne pouvoient s'en servir, les chevaux même avoient de la peine à se tourner. Chacun des deux partis donna des preuves d'un véritable courage; mais personne n'égaloit la valeur de Poliarque, quoique Radirobane par émulation combatît avec beaucoup de bravoure, & que plusieurs officiers, à l'exemple de leurs chefs, se distinguassent aussi par leur intrepidité. Plusieurs, quoi qu'innocens, se virent condamnés à expier la folie de peu de personnes, & (trop funeste effet de la guerre) on tuoit ses semblables sans les haïr, sans en avoir été offensé, uniquement parce que la fortune les présentoit aux coups.

Il y avoit déjà beaucoup de sang répandu, & le soldat échauffé ne respiroit

que le carnage , mais les Dieux ne purent souffrir tant d'horreurs , le jour fut à l'instant obscurci par des nuages épais ; cette nuit imprevûë jeta l'effroi par tout , le bruit du tonnerre presque continuel , les éclairs qui menaçoient à chaque instant , changerent en sentimens de crainte & de religion cette fureur étrange de s'entr'égorger. Quelques-uns résistoient encore , s'ils devoient obéir aux Dieux en ces funestes momens , quand les deux armées furent séparées par des Elephans qu'Hianisbé avoit commandé de pousser au combat , avec leurs troncheaux , leurs crêtes & leurs tours. Les animaux pris nouvellement à la chasse , n'avoient point encore quitte leur naturel feroce ; ils étoient peu connus en Europe. Leur figure est monstrueuse & tout-à-fait difforme ; leurs membres sont presque confondus en une même masse , leur tête placée sur deux larges épaules a la figure d'une boule , excepté par l'endroit d'où sort la trompe , qui , à la couleur près , représente un long & gros serpent ; elle est composée de plusieurs cercles nerveux qui se succedent tellement les uns aux autres , qu'elle peut aisément se racourcir , ou s'allonger. Leurs oreilles plattes &

pendantes leur couvrent les deux côtés de la tête : & sous un front extrêmement large , sont cachés deux petits yeux. Deux longues défenses qui sont la véritable yvoire , ce qui rend cet animal précieux , sortent des extrémités de sa mâchoire , elles ressemblent à un cor , avec cette différence , qu'elles se terminent par une pointe plus aiguë.

Les Sardes contre qui l'on fit marcher ces animaux , n'en furent pas seuls épouvantés , les Gaulois ne virent qu'en tremblant ce qui sembloit être pour leur secours. Le ciel étoit couvert de nuages , le tonnerre grondoit de tous côtés , quand un éclair plus vif frappant les yeux de l'Elephant qui marchoit à la tête des autres , fit une si forte impression sur cet animal , que devenu plus animé , il se jeta où la rage l'emporta ; les autres prirent aussi-tôt la fuite , & renversèrent ceux qui les conduisoient. Ne se sentant plus retenus , ils pénétrèrent jusques dans le centre des deux armées indifféremment , où ne trouvant aucun passage , ils se précipitoient au milieu des armes. Les Gaulois rompirent leurs rangs , les Sardes effraïés courent en desordre , tandis que ces bêtes furieuses fouloient aux pieds , ou

étoient en l'air avec leurs trompes tout ce qui se trouvoit à leur rencontre. La figure monstrueuse de ces animaux, leur force dont on voioit des effets surprenans jeta la confusion par tout. La plupart des soldats, à la vuë de cet animal, prenoient ouvertement la fuite; ceux qui étoient plus éloignés, dans ce trouble de leurs camarades, ne sçavoient eux-mêmes ce qu'ils faisoient; les chevaux dont la peur s'étoit aussi emparée, & qui ne pouvoient soutenir l'odeur forte de ces animaux, emportoient leurs maîtres, malgré qu'ils en eussent, par des sentiers impraticables, ou parmi les ennemis.

Quelle bifarerie du sort! Treize bêtes (il n'y en avoit pas davantage) metent en déroute deux puissantes armées, ce qui prouve que les forces du corps n'ont pas plus de pouvoir que les passions de l'esprit, & que la crainte peut dompter aussi aisément les plus fermes courages, que la force même des armes. Poliarque craignoit quelque surprise de la part de l'ennemi, & ne prevoïoit que trop la difficulté qu'il auroit de rallier ses troupes, s'il se présentoit une occasion de combattre; les Sardes avoient la même crainte. On commença, par l'or-

dre des officiers, à séparer ceux de différent parti, qu'une peur generale avoit confondus. En effet quantité de soldats de part & d'autre se trouverent dans l'armée ennemie, soit qu'ils y eussent été emportés par leurs chevaux, où qu'ils s'y fussent eux-mêmes precipités en fuyant, & ils couroient le risque d'être pris ou tués, s'ils étoient reconnus. Le peril où se trouva Radirobane fut des plus remarquables. Il montoit un cheval excellent pour un combat, mais quand il avoit pris l'épouvante, ce qui lui arrivoit rarement, il entroit dans une espece de fureur, & rien n'étoit capable de le retenir. Dans le moment que les Elephans parurent, il eut une si grande fraieur, que ne connoissant plus de maître, & comme enragé, il se porta au milieu des escadrons ennemis. Poliarque faisoit faire retraite à sa cavalerie, pour être plus à portée de rentrer dans la ville. Ceux qui s'étoient trouvés auprès de Radirobane dans le fort du combat, avoient profité, pour se retirer, de la confusion des deux armées, croiant que le Prince lui même avoit pris ce parti. Radirobane se voiant seul, & fort éloigné de son camp, oubliâ toute sa colere, pour ne s'occu-

s'occuper que du danger présent. Il ne
sçavoit à quoi se déterminer ; prendra-
t-il la fuite environné de tant d'enne-
mis ? Se rendra-t-il prisonnier ? Offrira-
t-il une rançon , qui ne servira peut-
être qu'à le faire connoître ? Ou enfin
doit-il se sacrifier , en combattant avec
tant d'inégalité ? Il regardoit où étoient
ses enseignes , il se propoisoit de s'y ren-
dre , mais la distance , un gros de cava-
lerie dont il étoit envelopé , ne lui lais-
soient pas la liberté de les joindre. Pen-
dant qu'animé de fureur , il se plaignoit
de sa malheureuse destinée , le péril
augmentoit , l'escadron où son cheval
s'avoit emporté , étoit déjà aux portes
de la ville , & il ne voïoit d'autre moïen
pour se sauver , que de se dire soldat de
Poliarque , ce qui lui étoit d'autant plus
facile , qu'au commencement du com-
bat , pour faire avec moins de risque le
devoir de capitaine & de soldat , il avoit
quitte les marques de sa dignité , la ca-
baque de pourpre , & le casque envi-
ronné du diadème , qu'il donna à un
homme nommé Megalosthenes. Par un strata-
gème jusqu'à lors favorable , il entra
dans la ville avec trois cens cavaliers
qui suivoient Poliarque ; mais que va-
il devenir ? Les soldats avoient leurs

logemens ou leurs tentes , s'il se méloit à quelque compagnie , cette fraude ne pouvoit lui reüssir , & il n'y étoit plus avec la même sûreté que parmi le grand nombre ; d'un autre côté se retirer , c'étoit se rendre suspect.

Tandis que ces troupes furent dans la place publique , où ils devoient recevoir l'ordre , il ne se crut point en danger à cause de la multitude ; mais peu de tems après un cavalier arriva de la part de Poliarque , pour déclarer à la cavalerie , qu'elle eût à prendre ses logemens , & demeurer dans Lixe toute la nuit pour la sûreté de la Reine. Cet ordre pensa désespérer Radirobane , les cavaliers se partagerent , pour se rendre dans les maisons indiquées : il se vit seul , allant cependant comme s'il eût cherché son logement. Il ne sçavoit qui il évitoit , chaque personne étoit pour lui un nouveau sujet de fraieur , convaincu de la haine dont les Maures étoient animés contre lui , sûr d'un autre côté qu'il n'y auroit que le prix excessif de sa rançon qui pouroit le tirer d'un pas si dangereux. A peine put-il dans cette occasion retenir les mouvemens de sa colere , qui augmentoit avec sa peur. Quelquefois il prenoit la

résolution de se déclarer ennemi, & de se précipiter au milieu de ceux qui étoient en sentinelle à la porte de la ville, ou pour se sauver ouvertement, ou pour y périr avec honneur. Si quelqu'un venoit à sa rencontre, si on le regardoit, il demeueroit saisi.

Aiant déjà fait plusieurs tours dans la ville, sans cesse livré à de nouvelles alarmes, & n'ayant plus à diferer à prendre un parti, il aperçut un grand nombre de valets qui menoient abreuver des chevaux, il les suivit, comptant passer avec eux, & de-là gagner le fleuve. Voici quelle étoit la situation de la ville. Du côté qui conduisoit à la mer, & où campoit l'armée ennemie, étoit le fleuve de Lixe, éloigné de deux ou trois cens pas de la ville; de l'autre côté un grand lac, large au moins de six stades, & long de douze, en batoit les murs, on y menoit abreuver les chevaux comme dans l'endroit le plus à l'abri, l'ennemi ne pouvant s'y rendre qu'avec des bateaux. A l'entrée du lac étoit une des portes de la ville, mais toujours bien gardée; on ne l'ouvroit que deux fois le jour pour les chevaux, les bagages & autres commodités des habitans. Plusieurs cavaliers s'y rendi-

rent, Radirobane se mêla parmi eux, & considerant cette étendue immense d'eau, il désespéra d'abord de pouvoir la traverser à la nage, mais le danger présent lui faisant mépriser tous les autres, il adressa ainsi ses vœux à Neptune, comme il l'a raconté depuis aux Seigneurs de sa Cour. O vous, le plus puissant des Dieux qui habitent les mêmes élemens que les hommes, vous, qui commandez aux fleuves, aux fontaines & aux lacs, faites que ces eaux où je vais m'exposer, me deviennent favorables; permettez qu'après m'avoir porté, elles me rendent sain & sauf au bord que je desire. Donnez à ce cheval, vous, qui en fites sortir un de la terre, en la frapant de votre trident, les forces dont il aura besoin; & puisque son ardeur m'a porté jusqu'au milieu de mes ennemis, que cette même ardeur me delivre de leurs mains. Je ferai construire, des dépouilles des Maures, un monument éternel, que je placerai sur le rivage de Calaris, proche le bois & le temple que mes Prédecesseurs vous ont consacré. J'y ferai mettre une table d'airain où seront gravées les preuves de vos bontés & celles de ma reconnaissance. Après s'être engagé par

ce vœu secret , il avance dans l'eau , fait boire son cheval , & le pousse. Ceux qui étoient avec lui , l'avertissoient que le lac étoit fort profond dans l'endroit où il alloit , il profira de cet avis , & considéra où le lac plus étroit sembloit lui livrer un passage plus aisé ; il donna plusieurs coups d'éperons à son cheval , qui hérissant ses crins , s'abandonna à la merci des eaux du côté où le conduisoit Radirobane. Les Maures qui étoient sur le rivage crurent que ce qu'entreprenoit ce Prince , étoit une imprudence de quelqu'un de leurs cavaliers , ils le prévenoient sur les endroits où il y avoit moins de risques , mais il avançoit toujours. Ceux qui étoient présens disoient ce qu'ils pensoient , comme il arrive dans un cas extraordinaire & imprévu ; ils ne doutoient point que ce cavalier ne fût près de sa perte : un moment après comme il étoit fort éloigné , ils crurent qu'il avoit péri & que ce qu'ils apercevoient n'étoit plus qu'un corps sans mouvement , que les eaux portoient encore.

Si Radirobane trembloit à la vûe d'un si grand peril , les forces du cheval vigoureux qui le portoit , lui laissoient encore quelque espérance ; sou-

vent il l'excitoit de la voix , & par le mouvement de la bride. La tranquillité des eaux facilitoit ce passage , mais le lac étoit si large que les forces commençoient à manquer à son cheval , il rencontra heureusement un gravier qui le dispensa de nager davantage. Il n'avoit de l'eau que jusqu'aux sangles ; hors d'haleine il s'arrêta , & sembloit se delasser , en considerant la penible carriere qu'il venoit de fournir : mais il y avoit à craindre que ses nerfs fatigués par le grand mouvement ne vinsent à se roidir dans l'inaction , Radirobane ne lui laissa qu'un moment pour se reposer , & profitant d'un instant où les jarets étoient encore souples , il le poussa à coups d'éperons. Le cheval eut assez de vie pour arriver à bord , mais le mouvement qu'il s'étoit donné , les efforts qu'il avoit fait en nageant , le laisserent étendu sur le sable ; à peine son maître , qui ne vit qu'avec horreur le danger auquel il venoit d'échaper , eut-il le tems d'en descendre. Ce Prince temeraire s'étoit trouvé dans la ville au milieu de ses ennemis , il venoit de traverser un lac fort large & fort profond ; & pour sauver sa vie , s'étoit exposé à des dangers plus affreux que la

mort-même ; mais quoiqu'en sûreté , il n'étoit point sans inquiétudes. Il croïoit avoir toujours l'ennemi à ses côtés , il craignoit ou qu'on ne le fit prisonnier , ou que , s'il refusoit de se rendre , on ne lui ôtât la vie , car son camp étoit encore éloigné ; mais la nuit qui survint sembla le rassûrer.

Poliarque aiant fait loger dans la ville une partie des soldats , renvoïa l'autre au camp , où il se rendit lui-même après une legere conférence qu'il eut avec Hianisbé , ne voulant laisser échaper aucune occasion de nuire à l'ennemi. La nuit même ne l'eût point empêché s'agir , si les mouvemens confus des gardes , qui cherchoient leur Roi , ne seussent retenu ; car on ignoroit encore les raisons de ce bruit extraordinaire , qui se faisoit entendre du camp des ennemis , & de ces feux allumés qu'on croïoit de tous côtés. Les officiers qui étoient rendus à la tente de Radiropane , ne l'y aiant point trouvé , s'étoient d'abord demandé où il étoit ; s'il n'étoit point passé de l'autre côté du camp ; qui étoient ceux qui l'avoient accompagné au combat , ou qui avoient chargé l'ennemi , pendant qu'il se retirait de la mêlée. Chacun en par-

loit différemment , jusqu'à ce que tous enfin , par un même pressentiment , craignirent qu'il n'eût été ou tué , ou fait prisonnier. La dispute même s'échauffoit , quelques - uns prétendoient que certains officiers , s'ils avoient fait leur devoir , auroient conservé le Roi , ou pouroient dire du moins ce qu'il étoit devenu. Mais le plus grand désordre étoit parmi les soldats , qui par affection pour leur Prince , sans avoir égard aux ordres de leurs capitaines , qu'ils ne confideroient que par rapport à lui , rompirent leurs rangs. Les uns alloient dans la campagne , pour le ramener au camp , s'il s'étoit égaré : les autres avec des flambeaux examinoient les corps étendus sur le champ de bataille , & aprehendoient d'y trouver celui qu'ils cherchoient. Tout le camp retentissoit des cris effroiables , on y voïoit des feux de tous côtés , & les soldats dans un mouvement continuel. Poliarque qui de son camp apercevoit tout ce qui se passoit dans celui de l'ennemi , s'imagina d'abord que ces courses pouvoient être quelques ceremonies des Sardes , qui lui étoient inconnuës. Craignant aussi que ce ne fût une ruse de guerre , il se tint toujours dans ses retranchemens.

Durant tous ces mouvemens , le bruit se répandit que Radirobane étoit de retour dans sa tente. Ce Prince n'eut pas plutôt gagné le bord du lac , qu'ayant encore la liberté , par le peu de jour qui lui restoit de voir la situation des lieux , il fit attention au chemin qu'il devoit suivre ; il côtoïa d'abord le rivage , afin de pouvoir se cacher parmi les roseaux , s'il étoit poursuivi ; ensuite , par des sentiers détournés , il gagna la tête du camp. Ce qui lui causa quelque effraieur en y arrivant , fut de voir une multitude de soldats , des flambeaux à la main , courir de toutes parts , & remplir l'air de leurs cris. Il n'osoit encore se flater d'être l'objet de cette alarme générale , il évitoit la rencontre de leur lumière. Il se rendit enfin à sa tente. On donna ordre aux soldats de cesser toutes ces courses inutiles : sensibles à la joie d'avoir retrouvé leur Roi , ils vinrent le saluer , & se retirèrent après dans leurs quartiers. Virtigane & les principaux Seigneurs se jeterent aux genoux de Radirobane , & lui demanderent les larmes aux yeux quel hasard , ou quel dessein les avoit privés si long-tems de sa présence. Le Roi se fit un plaisir de leur raconter son aventure ; un peril si

marqué les jeta dans une extrême surprise ; & tandis que les uns rendoient graces aux Dieux, que les autres donnoient des loiianges au Roi comme vainqueur du destin & de la fortune, un Poëte, ami de Virrigane fit sur le champ des vers, où il comparoit Radirobane au soleil, dont le retour dissipe la tristesse & la langueur qu'avoit causé son absence.

*Par quel ordre secret, nuages envieux,
Avez-vous donc osé dérober à nos yeux
De notre astre brillant les feux & la lumière?
Que ne lui laissiez-vous achever sa carriere!
Sur la voûte azurée envain le cherchons-nous?
Peut-être, hélas! sa sœur, dans ses transports
jaloux,
Pour ternir son éclat des plus funestes ombres
Opose de son corps les voiles les plus sombres.
Ce Dieu, sur l'horison, si long tems attendu,
Peut-être dans son temple, à Cirrha s'est rendu.
Que de pleurs, de soupirs nous cause son absence!*

vous, qui dans la Phocide avez pris la naissance,

Mortels reconnoissans, nous pouvons aujourd'hui,

l'emporter sur l'amour que vous avez pour lui:

et astre nous a vû dans nos justes alarmes

Accompagner nos vœux des plus sinceres larmes;

et par des soins, l'effet d'un vif empressement,

qui prouvent de nos cœurs le tendre attachement.

Revenez en ces lieux, Divinité brillante,

la justice sans vous y seroit languissante;

le vice profitant de cette obscurité

rien-tôt regneroit seul en toute liberté.

Depuis votre départ, dans la triste nature,

à déjà tout a paru prendre une autre figure:

quels nuages épais rassemblés dans les airs!

le Ciel voudroit-il donc inonder l'univers?

Mortels, rassûrez-vous, bannissez vos alarmes

mes.

*Votre astre reparoit , & vous rend tous ses
charmes ,*

*Jamais en ces climats vit-on un plus beau
jour !*

Déjà de ses raïons l'agréable retour

Nous invite à lui rendre un hommage sincere

Ah ! désormais fixé dessus cet hemisphère ,

Regnez-ici , soleil , exercez - y vos droits ,

*Votre sœur a les siens , qu'elle erre dans les
bois ;*

*Par des jours plus sereins votre aimable pré-
sence*

Peut seule réparer les maux de votre absence.

Les deux armées avoient fait une perte si considerable , que l'ardeur de combattre se trouva le lendemain ralentie de part & d'autre. Poliarque seul eût souhaité en venir aux mains ; la haine secrete qu'il portoit à Radirobane , & l'impatience de se rendre en Sicile , étoient de puissans motifs ; mais il fut obligé d'accorder quelque délai aux prieres d'Hianisbé. Il ne voulut rien entreprendre ce jour-là contre l'ennemi , qui de son côté ne fit aucun mou-

ment. On fut surpris de voir que la Reine commençât à se défier du succès de cette guerre, & que la temerité de Scadirobane se tournât en inquiétudes. Les sentimens parurent par les sacrifices extraordinaires, auxquels les Sardes & les Maures eurent recours. Hianisbé avoit déjà donné ordre qu'on choisît un enfant des plus beaux, pour l'immoler à Saturne. Cette espece de Sacrifice devoit son origine aux Tyriens qui avoient transmis aux Carthaginois cette execrable coutume. Hianisbé, dans ces conjonctures, crut devoir suivre cette étrange & barbare superstition. Telle est la foiblesse des mortels ! sont-ils prolongés dans l'affliction, ou tourmentés de vives inquiétudes, ils croient plus présens & plus sûrs les remedes les plus violens & les moins connus. Tout étoit prêt pour ce cruel Sacrifice, & la victime ornée de fleurs étoit déjà aux pieds du Sacrificateur, quand Pomarque qui en fut informé, se rendit auprès de la Reine : Madame, lui dit-il, vous prétendez vous ménager quelque avantage sur vos ennemis par une lâche cruauté, souffrez que je sorte de vos Etats. Les forces que je comptois employer à votre service, ont trop

peu de rapport avec cette odieuse superstition. Je ne souffrirai jamais qu'on reproche à mes soldats d'avoir mis leur confiance, dans une Divinité, qui exige pour ses Sacrifices le sang d'une pareille victime ; ce n'est pas à ce prix que je veux obtenir la victoire de ces Dieux, ou qui ne sont pas ceux qui méritent nos hommages, ou qui detestent cette fureur des mortels. Délivrez l'enfant de ses liens, Madame, ou je pars. Quoiqu'Hianisbé redoutât Saturne, Poliarque étoit présent, en falloit-il davantage ? On mit l'enfant en liberté, ce qui ne servit qu'à relever le courage des Maures, Poliarque rejetant un remède que leur superstition leur faisoit regarder comme certain. Ils croïoient qu'un aussi grand capitaine devoit sçavoir que les armes étoient journalières, & que s'il n'étoit assuré de la victoire, il ne se feroit aucune peine de l'acheter des destins au prix du sang d'un enfant.

A peu près dans le même tems, comme si les deux partis opposés eussent dû se ressentir d'aussi vaines superstitions, il arriva qu'un vieillard nommé Sitalce, officier fort connu chez les Sardes, homme d'exécution dans son tems,

mais alors recommandable par ses conseils, vint se présenter à Radirobane, qui avec les premiers chefs s'entretenoit de la guerre présente. Sitalce lui offrit sa tête comme un prix suffisant, pour obtenir la victoire des Dieux infernaux. Il importe peu, dit-il, que je ne sois qu'un homme privé, il suffit, grand Roi, aiant le bonheur d'être votre sujet, que vous me destiniez à être sacrifié pour l'Etat. Quand après les ceremonies usitées en pareille occasion, vous m'aurez devoüé à la mort, j'irai, accompagné de quelques soldats, déferer l'ennemi, je le braverai dans ma fureur : ignorant que de ma mort dépend sa défaite, il tournera contre moi tous ses traits. Radirobane goutoit par avance le plaisir d'une victoire qui sembloit se présenter d'elle-même, il savoit que cette résolution de donner sa tête pour la cause publique, étoit dans l'Italie regardée comme un moïen sûr de le vaincre. Après avoir loué Sitalce sur cette démarche genereuse : puisque vous voulez, lui dit-il, nous assurer la victoire par votre mort, & que vous ne pouvez vous même recevoir le prix d'une action si glorieuse, soiez sûr au moins que je la reconnoîtrai dans vos

descendans par des récompenses si considérables , qu'il n'y aura personne entre mes sujets , qui ne donnât volontiers sa vie , pour procurer à sa maison les honneurs que je veux dans la suite accorder à la vôtre. Persistez dans un si noble dessein , & par une mort qui n'est que passagere , meritez une gloire immortelle. On fit venir un Prêtre de l'armée pour faire les ceremonies de ce vœu , selon la coutume des Hetruriens. Sitalce revêtu d'une longue robe , & la tête voilée , mit à terre son javelot , s'assit dessus , & tenant sa main sous son menton , suivit mot à mot les paroles du Prêtre , qui livroit aux Dieux infernaux les troupes ennemies des Maures & des Gaulois , & Sitalce lui-même. Cette ceremonie achevée , il est tems , dit-il , que j'aille dans leur camp y porter la terreur & la mort ; je n'ai besoin que de quelques soldats armés à la legere , j'irai à leur tête , pour attirer au combat les gardes avancées des Gaulois. Ceux qui m'auront accompagné se retireront , je m'avancerai pour lors , & me présenterai seul aux coups. Ma mort doit causer la ruine des ennemis , vous les vaincrez sans peine.

Ce discours de Sitalce fit effet sur la plû-

plûpart des Sardes , qui , en élevant son courage , reprirent une nouvelle confiance. On lui donna quelques arbalétriers , pour engager l'ennemi au combat ; mais un domestique qui depuis long-tems étoit à son service , & qui préféreroit la vie de son maître au salut de la patrie , regarda comme un excès de folie , de se voïer ainsi à la mort. N'ayant pu le détourner de ce dessein téméraire , il se rendit secrettement au camp de Poliarque , pour le prévenir. Je viens , lui dit-il , trahir ma patrie , & détourner les malheurs qui menacent votre armée , je n'exige aucune récompense de la démarche que je fais , si vous que vous conserviez la vie à celui dont la mort ne peut que vous être funeste. Il lui exposa en peu de mots le dessein de Sitalce. Poliarque qui ne croïoit pas que la mort volontaire d'un désespéré , pût être la cause de la déroute entière d'une armée , eut moins de l'horreur d'un tel Sacrifice , par l'effet qu'on vouloit lui attribuer , que par l'impression qu'il pouvoit faire sur l'esprit des soldats naturellement superstitieux. Il promit de récompenser ce domestique ; il lui fit donner un habit Gaulois , & envoya ordre sur le champ qu'il y

eût des soldats prêts à marcher , afin que si les Sardes , comme l'avoit rapporté le domestique , aprochoient du camp , ils fussent repoussez. L'ordre s'étendoit aussi à combattre plutôt de menaces que d'effet , de crainte de blesser celui qu'il vouloit conserver , & Poliarque s'engagea de rendre la liberté à Sitalce & au domestique , si dans le combat il designoit son maître. A peine ces mesures étoient-elles prises , qu'on vit paroître une troupe de Sardes ; les sentinelles posées à la tête du camp firent bonne contenance ; les Sardes prirent la fuite , & laisserent Sitalce , qui ne cherchoit que la mort , & dans cette espérance supléoit par sa valeur au défaut de ses forces. Le domestique cria dans l'instant que c'étoit là celui que Poliarque vouloit qu'on épargnât : on environna de tous côtés ce furieux , les soldats couverts de leurs armes se présentèrent à ses coups , & l'ayant enfin saisi , ils le desarmerent. Sitalce refusoit de se rendre , il cherchoit même à les animer par toutes les invectives que pouvoient lui suggerer son desespoir & l'envie de mourir ; ils l'amenerent au camp : Poliarque en le voiant lui dit , vous ferez mieux avec

nous qu'avec les Divinités du Cocite :
 ne nous accusez pas de cruauté , nous
 ne voulons que vous contraindre à vi-
 vre. Au reste cette guerre ne sera pas
 plutôt terminée , que nous vous laisse-
 rons la liberté de mourir , si vous avez
 encore le même dessein ; mais je ne
 prétends pas que vous alliez parmi les
 ombres vous faire honneur d'une dé-
 route que nos ennemis ne devroient
 qu'au coup que nous vous aurions im-
 prudemment porté.

Poliarque fit aussitôt venir un pri-
 sonnier , & lui rendit la liberté , à con-
 dition qu'il iroit avertir Radirobane ,
 que Sitalce étoit dans le camp des Gau-
 lois , jouissant d'une parfaite santé ;
 qu'il n'eût aucune inquiétude à son oc-
 casion , & qu'il vivroit au moins jus-
 ques à la fin de la guerre , la terre &
 les enfers aiant refusé le prix d'une
 victoire qu'ils ne pouvoient accorder.
 Radirobane ne put digerer une raille-
 rie aussi piquante , & quoiqu'il ne fût
 pas encore certain si Poliarque , Roi de
 Gaule étoit le même pour qui Argénis
 avoit témoigné tant d'amour , un triste
 pressentiment soutenu d'une haine se-
 crete qu'il sentit croître dans son cœur ,
 confirma ses soupçons. Il résolut de s'é-

claircir de la verité par une lettre équivoque , qui ne devoit faire aucune impression sur un autre , mais qui devoit exciter la colere & la jalousie de celui que Selenisse avoit trahi. Sans perdre de tems il lui écrit , & charge de sa lettre un prisonnier Gaulois , qui , ignorant les calomnies atroces dont elle étoit remplie , la remit entre les mains de Poliarque. Radirobane n'y avoit épargné ni Argénis ni la Reine Hianisbé ; il marquoit qu'il étoit fort surpris , que Theocrine , après les faveurs qu'elle avoit obtenues d'Argénis , osât s'attacher à la Reine de Mauritanie ; qu'il étoit juste qu'aïant abusé une jeune Princesse , l'amour s'en vengeât , en la faisant tomber dans les pieges d'une femme de l'âge d'Hianisbé ; qu'il se trouvoit dans un pais , où Radirobane étoit à portée de venger la Sicile , à qui il avoit déjà destiné la tête de cette feinte Pallas. Poliarque transporté de colere , & voïant l'interêt particulier qu'il avoit dans cette guerre , ne rendit compte à personne de la lettre qu'il venoit de recevoir ; mais il parut si fort agité tout le soir , qu'on jugea qu'il avoit quelque grand dessein. Outre les termes injurieux de la lettre , les

homs de Theocrine , & de Pallas le
troublerent , il cherchoit à démêler
comment ce secret avoit été découvert ,
quand se rapellant son dernier entretien
avec Argénis , & les plaintes de cette
Princesse sur la perfidie de Selenisse , il
conjectura que cette malheureuse les
avoit trahis. Animé dans ce moment
d'une égale fureur contre Radirobane
& Selenisse , il se proposa de se venger
de l'un & de l'autre.

A peine le jour commençoit à paroître,
que ne voulant repousser les injures
du Roi de Sardaigne que le fer à la
main , il fit ranger son armée en ba-
taille. Il avoit prévenu Hianisbé de te-
nir les portes de la ville fermées , non
qu'il doutât de la victoire , mais afin que
ceux des Maures ou des Gaulois assez lâ-
ches pour prendre la fuite , ne pussent
trouver d'asile. Jamais il ne parut avec
un air si content. Il animoit les soldats
par des motifs convenables aux uns &
aux autres ; il représentoit aux Gau-
lois l'honneur qui leur reviendroit d'a-
voir prêté leur secours à la Reine de
Mauritanie ; il excitoit les Maures par
la haine dûë à un tiran qui venoit dans
leur pais y violer ce qu'ils avoient de
plus saint ; il flatoit les uns & les au-

tres de l'espérance d'un butin considerable. La Sardaigne, dit-il, n'est pas éloignée, & si nous remportons aujourd'hui la victoire (tout semble nous la promettre) nous traiterons nos ennemis avec aussi peu de ménagemens qu'ils en ont eu pour nous. Ces paroles que Poliarque prononça d'un ton assuré & plein de confiance, firent l'impression qu'il souhaitoit. Radirobane de son côté envisageant dans cette victoire plusieurs triumphes à la fois, cherchoit à encourager les Sardes. Il ne doutoit plus que ce Poliarque ne fût l'époux d'Argénis, puisqu'il s'étoit si-tôt préparé à combattre, dans le dessein apparemment de punir l'auteur de la lettre écrite le jour précédent. Il consideroit avec une joie secrete, qu'en sacrifiant ce rival, il seroit assez vengé du mépris d'Argénis : qu'il se rendroit maître de la Mauritanie, & qu'après cette victoire qui lui assûroit une nouvelle couronne, il passeroit dans la Sicile, où personne ne seroit assez hardi pour résister, & refuser de lui obéir. Rempli de ces vastes desseins, il fit marcher son armée contre Poliarque, qui de son côté venoit pour l'ataquer. Chacun faisoit dépendre de ce combat la destinée

de toute la guerre. Les citoyens au milieu de leurs espérances, étoient traversés de mille craintes; les vieillards tremblans se rendoient confusément sur les murs de la ville, pour être au moins les spectateurs d'un combat, auquel ils étoient si fort intéressés; les femmes, comme le sexe le plus timide, chargées de leurs enfans, se contentoient de représenter aux Dieux leur innocence, les suppliant de préserver un âge si tendre des fureurs de l'ennemi.

Les frondeurs des Isles Baleares commencèrent le premier choc. Poliarque donna ordre aussi-tôt à la Cavalerie Gauloise d'avancer, afin de leur laisser moins d'espace, & fit dire aux Numides de quitter la tête de l'armée, pour prendre en flanc l'ennemi, & l'obliger à rompre les rangs. Radirobane, par une autre manœuvre, fit avancer les gardes sur la pointe de l'armée ennemie, pour se séparer ensuite, & prendre en queue; il avoit aussi détaché plusieurs soldats qui parloient Gaulois & Africain, pour crier de tous côtés, comme s'ils en eussent reçu l'ordre de Poliarque, que la victoire se déclaroit pour les Sardes; que les Maures & les Gaulois eussent à se retirer, que les

portes de Lixe étoient ouvertes pour les recevoir : mais ce stratagème ne réussit point, il leur fut répondu qu'une pareille lâcheté ne pouvoit convenir qu'aux Sardes. On ne distinguoit plus d'espace entre les deux armées, elles se trouvoient jointes de si près, qu'il falloit ou vaincre ou mourir. Le bruit des armes mêlé avec les plaintes des blessés & avec le cri des officiers qui encourageoient, se faisoit entendre jusques dans l'enceinte de la ville. Les Gaulois étoient plus forts pour la cavalerie, mais les Liguriens & les Sardes étoient mieux servis pour l'infanterie. Il étoit aisé, malgré l'animosité des deux partis d'en distinguer les deux chefs. D'un côté Poliarque cruel par occasion, devenoit inflexible aux plaintes de ceux qui demandoient la vie, soit que l'ardeur du combat, ou que la colere qui l'animoit contre Radirobane, le rendissent sourd à la voix de tant de malheureux. Radirobane de son côté s'engageoit dans la mêlée, & souvent seul, comme aiant déjà oublié sa première faute. Les Sardes succomboient sous les efforts de Poliarque, tandis que Radirobane qui n'écoutoit que son courage pressoit les Gaulois &

& les Numides ; mais Poliarque étoit animé d'une trop vive colere , pour s'éteindre dans un sang ordinaire ; il n'y avoit que celui de ce Prince insolent , qui avoit accablé d'injures si sanglantes Argénis & Hianisbé , capable de l'assouvir sa fureur. Il chercha parmi les escadrons ennemis celui , qui , par son rang , sembloit être plus digne de ces coups , criant que s'il osoit , & qu'il eût assez de courage , pour accepter le défi , il falloit remettre le sort de cette guerre sur la tête de l'un & de l'autre. Ce cri plusieurs fois réitéré vint enfin , malgré le bruit confus des armes , jusqu'aux oreilles de Radirobane , qui ne fut plus maître de lui , honteux seulement d'avoir été prévenu dans cet appel. Il quite promptement tout autre combat , & se faisant un passage à travers l'ennemi , il va joindre son rival ; l'Afrique même où ils étoient n'avoit jamais nourri dans son sein de Lions animés de tant de fureur. Quelques paroles accompagnées de menaces précédèrent le combat. Enfin te voilà , infâme brigand , dit Poliarque , tu vas recevoir de ma main le prix de tous tes forfaits : quand ta mere t'auroit plongé dans les eaux du Stix , & qu'elle auroit

pris plus de précautions encore , pour te rendre invulnérable , que n'en prit celle d'Achille , tu ne m'échaperas pas , je veux t'immoler aujourd'hui à ma juste colere ; c'est-là , Princesse , le Sacrifice que je prétends vous offrir , quelque indigne que soit la victime. Pour toi , reprit Radirobane , tu ne fais que sortir d'entre les bras des femmes , amant effeminé , la mort que je vais te donner , cachera au moins les abominations de ta vie. Viens avec courage , s'il te reste quelque sentiment , présenter la gorge au coup qui t'est destiné.

C'étoit trop de paroles pour deux rivaux livrés à tout ce que la colere peut inspirer. Cette passion , qui d'ordinaire semble prêter de nouvelles forces , étoit dans l'un & l'autre si animée , que leurs premiers coups furent presque sans effet. Ils poussèrent dans l'instant leur chevaux , se joignirent , & se heurterent avec la même violence que deux rochers poussés l'un contre l'autre par un tourbillon subit qui les a déracinés. La fortune ne voulut point encore se déclarer , l'avantage ne fut d'aucun côté , il n'y eut que leurs chevaux de blessés. Ils s'en servirent cependant , & tournant bride , il se lancerent un ja-


velot , mais ils en parerent le coup avec leurs boucliers. Pour ne pas employer inutilement le dernier , qui leur restoit , ils cherchoient des yeux & de la main l'endroit qu'ils devoient frapper. Quand Radirobane regarda comme un moïen sûr de tuer le cheval de son ennemi : Poliarque eut la même idée , & frapa aussi à la tête celui de Radirobane : craignant la chute de leurs chevaux , ou que devenus furieux , ils ne prissent la fuite , ils mirent promptement pied à terre , se saisirent de la hache pendue à l'arçon de leurs selles , & s'avancerent pour se porter un coup qui pût enfin terminer le combat : mais l'affection du soldat prévint ce coup infortuné. Les Gaulois & les Sardes vinrent pour séparer leur Prince , qui rejetant un secours qu'ils n'avoient point demandé , donnerent des ordres précis de se retirer. On leur laissa le champ libre , ils s'armerent de nouveau , jetterent leurs haches , & prirent leurs boucliers de la main gauche , & de la droite une lance. Poliarque eut l'adresse d'éviter le coup de son ennemi ; le sien porta , il fit une large blessure à Radirobane : ils tirerent ensuite leurs épées , & se joignoient souvent de si

près, qu'ils ne pouvoient s'en frapper que de la garde. Il n'y avoit aucun défaut de leurs cuirasses qu'ils n'eussent fondé. Les officiers des deux partis ne voioient qu'avec peine deux Princes si braves ainsi exposés, tandis que le soldat ne couroit aucun risque. Plusieurs se détachent encore une fois pour les séparer, mais Poliarque & Radirobane regardent cette démarche comme une injure, demandent, & même avec colere, si l'on croioit qu'ils fussent déjà vaincus, pour venir ainsi les défendre, ou les détourner du combat.

Chacun s'éloigna, ils retournerent pour la dernière fois terminer une querelle qui demandoit la vie de l'un ou de l'autre. Leurs forces affoiblies par leurs blessures ne répondoient point au courage qui les animoit; ils étoient hors d'haleine, & leurs coups devenoient inutiles, quand Poliarque à qui il restoit plus de forces, pour avoir perdu moins de sang, se rapellant de nouveau le sujet de la haine qu'il portoit au Roi de Sardaigne; sûr d'ailleurs qu'Argénis expireroit, s'il ne fortoit vainqueur du combat, porta plus haut son épée, qui entra obliquement dans la gorge de son ennemi par le

défaut qui se trouvoit entre le casque & la cuirasse. Radirobane sentant approcher la mort, voulut profiter de ces derniers instans, il se jeta avec violence sur Poliarque, & par la pesanteur de son corps, le renversa par terre, de maniere cependant que Poliarque s'entraîna avec lui. L'air retentit aussitôt du cri des soldats; les uns crurent Poliarque vaincu, les autres Radirobane. Quelques-uns se persuaderent qu'ils avoient enfin l'un & l'autre succombé, & sur ce que Poliarque dans cette chute se trouva dessous, les Gaulois & les Maures prirent l'alarme. Dans cette premiere apprehension quelques cavaliers se détacherent, & se rendirent promptement au palais, pour apprendre à la Reine la triste nouvelle de Poliarque tué par Radirobane. Les soldats des deux armées quitterent leurs rangs, l'ordre de leurs capitaines n'étoit plus capable de les retenir, chacun se crut obligé de se rendre auprès de son Prince pour le retirer, soit qu'il eût péri, ou qu'il fût le vainqueur: ce ne s'en fallut que Poliarque ne fût étouffé dans cette tumultueuse occasion, mais degagé des bras de son ennemi, il cherchoit encore à faire de

nouvelles blessures à un rival qui venoit de rendre les derniers soupirs. Les Maures & les Gaulois voiant que Poliarque vivoit, & qu'il s'étoit relevé de lui-même, transportés de joie, se jeterent sur ceux des Sardes qui s'étoient le plus avancés, pour défendre le corps de Radirobane, & attaquer Poliarque. Ce Prince ne fut pas long-tems exposé au danger, la joie qu'il ressentoit de sa victoire lui donna de nouvelles forces, & les Gaulois se trouvoient à portée de le secourir. Les Sardes crurent qu'après une perte si considerable, il y auroit de la gloire à ne pas fuir ouvertement, ils songerent à faire une retraite honorable, & laisserent à Poliarque, qui demeura maître du corps de Radirobane, & de ses riches dépouilles, tout l'avantage de la victoire.

 C'est ainsi qu'en peu de jours fut terminée une guerre qui tendoit à la ruine de deux puissans Roïaumes, si les deux Princes entre qui elle étoit alumée, n'eussent servi la cause publique aux dépens de leurs propres destinées. Les Sardes laisserent les Gaulois & les Maures maîtres du champ de bataille; ils perdirent peu de monde dans la re-

traite qu'ils firent, à cause du bon ordre qu'ils y observerent; d'ailleurs Poliarque qui sentoit ses forces diminuer par les blessures qu'il avoit reçues, songeoit moins à les poursuivre qu'à rentrer dans la ville. Tandis que les chirurgiens étoient occupés à arrêter son sang par les remedes les plus prompts, il fit couper une branche d'un arbre voisin, y fit atacher les armes de Radirobane, & voulut porter lui-même ce trophée. Avec ces marques de son triomphe, il monta dans un char atelé de quatre chevaux blancs, & se rendit accompagné de ses soldats au temple de Mars (on ne connoissoit point en Afrique Jupiter le Pheretrien) le peuple se porta volontiers à tout ce qu'une occasion aussi subite lui permit de faire. Les uns tenoient de grandes branches, les autres jonchoient de feüilles & de fleurs le passage du Prince; l'air ne retentissoit que des loüanges qu'on donnoit au vainqueur, chacun s'aplaudissoit d'être enfin delivré de l'ennemi de l'Afrique. Hianisbé qui étoit déjà aux portes du temple, reçut Poliarque à la descente de son char, & lui dit: Permettez grand Roi, que je suspende pour un moment ces preuves de votre

reconnoissance , & que je me serve ,
pour vous remercier , des termes que
vous allez vous même employer auprès
des Dieux. C'est par votre secours que
nous avons été delivrés de tous nosmaux,
c'est vous qui nous avez rendu la liberté ,
qui avez assuré à mes sujets la jouissance
paisible de leurs biens , de leurs parens ,
de leurs amis , de leurs Dieux do-
mestiques. Vous venez d'affermir ma
couronne , vous m'avez conservé un
fils absent ; exigez maintenant tout ce
qu'il vous plaira , nous ne pouvons rien
vous offrir qui ne soit au-dessous des
obligations que nous vous avons. Mais
que vois-je , Poliarque blessé ! falloit-
il votre sang , pour terminer une guerre
à laquelle j'étois seule intéressée ? Etoit-
ce à un prix si haut que nous devions
acheter notre repos & notre tranquil-
lité ? Voilà donc enfin Radirobane , ce
Roi si redoutable à toute l'Afrique ,
dont vous triomphez sous la représen-
tation de ses armes , spectacle pour nous
d'autant plus agréable , que nous étions
plus près du danger. Venez , jeune he-
ros , approchez - vous d'un temple où
vous devez avoir place un jour ; ata-
chez , si vous voulez , ces dépouilles
précieuses aux sacrés lambris , & con-

facrés par-là aux Divinités de l'Afrique
ces illustres témoignages de votre va-
leur ; ou , si vous l'aimez mieux , en-
voïez aux Dieux de la Gaule un si
memorable trophée. Votre memoire ne
n'en fera pas moins présente ; je vous
érigerai des autels ; vous y aurez vos
Sacrificateurs ; j'ordonnerai un jour so-
lemnel où nous puissions vous offrir
nos vœux & nos hommages. Je prie
cependant les Dieux de prolonger une
vie qui doit être si glorieuse. Ce dis-
cours de la Reine fut suivi des aplau-
dissemens du peuple. Poliarque après
avoir répondu dans les termes que la
modestie lui suggera , se présenta aux
portes du temple. Il n'étoit pas permis
de s'aprocher de l'autel ni de sacrifier
aux Dieux , qu'on ne fût auparavant
purifié du sang du combat ; Poliarque
se contenta de présenter au Prêtre le
trophée qu'il avoit aporté , & du vesti-
bule du temple où il étoit demeuré ,
il adressa ses vœux au Dieu Mars , le
suppliant de vouloir bien accepter l'of-
frande qu'il lui faisoit des dépouilles de
son ennemi , & de lui accorder la grace
d'en présenter souvent de pareilles :
pendant qu'il faisoit cette priere , il se
sentit fort afoibli des blessures qui n'a-

voient pas d'abord été pansées , & qui s'étoient enflammées ; cependant de peur d'alarmer la Reine & les troupes , il dissimula , autant qu'il lui fut possible , la douleur qu'il ressentoit , & dit simplement qu'il étoit fatigué , & qu'il avoit besoin de repos.

Il se rendit au palais , suivi des Gaulois & des Maures qui étoient encore en habit de combat , la Reine voulut aussi l'y accompagner. Il n'étoit qu'à la première porte , qu'on vint lui annoncer les Députés des Sardes. Ils se reprochoient leur peu d'attention & de courage à défendre la vie de leur Prince , & vouloient au moins après sa mort lui rendre les derniers devoirs , & enlever ses cendres pour les renfermer avec celles des Rois ses Prédecesseurs. La crainte que son corps ne fût exposé aux insultes de l'ennemi , avoit fait hasarder à quatre Seigneurs des plus distingués de se présenter devant Poliarque ; ils s'étoient contentés de communiquer leur dessein aux principaux officiers de l'armée , & vinrent à Lixefous le titre d'ambassadeurs , qu'ils s'étoient eux-mêmes donné. Poliarque voulut bien écouter leurs propositions , mais leur donna audience à l'entrée du

malais , pour témoigner le peu d'état
qu'il faisoit d'une députation si mal
concertée. Celui qui fut chargé de por-
ter la parole , représenta dans des ter-
mes qui convenoient à la majesté de
celui à qui il parloit , qu'il devoit user
avec clemence de sa fortune ; qu'il ne
meprisât pas les Dieux de Sardaigne ,
ou qu'il ne s'atirât pas la colere de ceux
de la Gaule , par un traitement trop ri-
goureux envers un ennemi qui venoit
d'expirer ; qu'ils redemandoient son
corps ; qu'il n'y avoit pas moins de
gloire à pardonner après la victoire ,
qu'à vaincre en combatant : qu'il son-
geât que le titre de Roi qu'avoit Ra-
dirobane sembloit lui assûrer une se-
pulture après sa mort ; que s'il se pro-
posoit l'exemple de Thesée , ce grand
Prince n'avoit pû souffrir que l'ombre
de son ennemi fût errante & vagabon-
de ; que s'il se proposoit celui d'Achille ,
les Sardes étoient prêts à racheter par
des sommes considerables le corps de
Radirobane. Ce discours étoit accom-
pagné de prieres entrecoupées de ces
soupleurs qu'il est permis aux hommes de
pousser. Poliarque répondit avec fierté,
que le même genie , & les mêmes
Dieux qui lui avoient accordé la vic-

toire , lui inspireroient ce qu'il devoit faire , après l'avoir remportée ; qu'au reste ceux , qui par leur crime avoient mérité la mort , méritoient aussi d'être privés de la sépulture , si ce n'est peut-être que les Dieux qu'ils auroient réclamés dans les derniers instans , n'eussent pardonné à leurs ombres ; qu'on ne pouvoit se rapeller qu'avec horreur le procédé de Radirobane , qui sous d'indignes pretextes avoit cherché à rompre une paix solennellement jurée : mais la grace que vous me demandez , ajouta-t-il , ne dépend pas de moi , c'est à la Reine à user , comme elle le jugera à propos , de severité ou de douceur ; c'est pour elle que nous avons combattu , le corps de Radirobane est en sa disposition , comme le reste de la victoire. Les Deputés presque sans espérance d'obtenir leur demande , se tournerent vers la Reine , mais elle refusa de se servir d'un droit que Poliarque s'étoit acquis aux dépens de son sang. Les douleurs que ce Prince ressentoit , ne lui permettant pas de diférer plus long-tems à répondre ; prévenu d'ailleurs que tout le mérite d'une grace consiste à l'accorder promptement , il en fit encore l'honnêteté à la Reine , qui

de pressoit ou d'accorder aux Sardes leur demande, ou de les remettre à un autre jour. Enfin, dit-il, Madame, je vois votre intention. Si votre dessein étoit de venger sur ce corps, qu'on redemande avec tant d'instances, l'injure que vous avez reçue, vous voudriez que ce ne fût qu'à vous que cette rigueur fût imputée, mais vous êtes genereuse, & disposée à accorder une grace, vous voulez que l'en partage la gloire avec vous. Que les Sardes enlevent donc le corps de leur Roi; qu'ils le jetent dans des flammes, qu'il ne sentira plus, & qui, avec justice, auroient dû le consumer vivant. J'y consens volontiers, dit Hianisbé. Que les Sardes aprennent que ce n'est point ici une seconde Thebes, que c'est Poliarque & non pas un Creon, qui est vainqueur; qu'ils se souviennent surtout, quand ils metront une inscription sur le tombeau de leur Roi, de citer entre ses exploits les plus fameux, celui d'être entré deux fois dans la ville de Lixe.

Elle accompagna ces paroles d'un discours amer, & tourna le dos aux Deputés, à qui par l'ordre de Poliarque, on rendit le corps, dans l'état où il étoit, depouillé de ses armes. Poliarque

donna encore quelques momens aux affaires les plus pressées : ne pouvant presque se soutenir, il fut porté dans l'appartement qui lui étoit destiné. Il ne laissa pas à sa suite le tems de le deshabiller, & se jeta sur son lit. Ses medecins étoient présens, mais comme il avoit aussi beaucoup de confiance dans ceux d'Hianisbé, qui l'avoient guéri parfaitement des blessures qu'il reçut dans le combat contre les corsaires, il les fit appeler. La consultation se fit entre deux Maures & deux Gaulois, qui voiant que les blessures étoient plus profondes qu'on n'avoit d'abord conjecturé, n'osoient dire leur sentiment. Celle qui leur parut le plus de conséquence, étoit au côté; ils craignirent, en la sondant, que le coup n'eût porté jusqu'aux parties nobles. La Reine impatiente voulut absolument sçavoir leur décision. Ils convinrent tous, & lui dirent en secret que le Roi étoit en danger. Elle dissimula son embarras, & leur défendit d'en parler, de crainte que cette nouvelle n'excitât quelque mouvement parmi ses troupes, ou celles de l'ennemi. Elle les engagea par promesses à employer tout ce que leur fidélité & l'art pouvoient exiger, & eu

le courage d'être présente à toutes les opérations qu'on fit au Prince. Il avoit déjà perdu beaucoup de sang, car dans le moment qu'il se jeta sur son lit, ses plaies se rouvrirent. Les medecins lui tâtoient souvent le poulx, ils le trouvoient foible & inégal, ils en étoient allarmés, mais ils s'engagerent à y donner tous leurs soins. Un d'entre eux, originaire d'Afrique, nommé Temison, de mine assez basse, mais habile dans sa profession, & fort estimé par de grands succès, dit, ce que nous faisons n'est point à mon avis, suffisant : je crains un autre mal que celui qui provient de l'ouverture des plaies. Ne croions pas que tout le sang extravasé soit sorti du corps, celui qui reste dans les veines est extrêmement échaufé, il s'épaissira, & ne circulant qu'avec peine, il ôtera au Roi la liberté de respirer, & mettra sa vie en danger. Je serois d'avis, pour prévenir cet accident, qu'on le saignât : les veines étant engagées, le sang ne s'y corromproit pas si aisément. Cet avis fut d'abord regardé comme un arrêt de mort ; comment tirer du sang d'un corps si affoibli, & qui ne sembloit vivre que par le peu qui lui en restoit ? Il fut néanmoins

suivi , le medecin soutenant toujours que c'étoit l'unique moïen de sauver le Roi. On lui ouvrit la veine , non sans une veritable inquietude de la part des autres medecins. On apliqua les remedes propres pour chacune des plaïes , & ils se separerent , après avoir recommandé que de toute la nuit , on ne le laissât parler à personne ; à peine même laisserent-ils à Hianisbé la liberté de rester dans la chambre. Elle étoit assise dans un fauteuil auprès du lit de Poliarque , & dans l'aprehension qu'il n'eût rendu le dernier soupir , ce qu'elle ne pouvoit plus connoître que par sa respiration , elle s'en aprochoit souvent , elle prévenoit aussi les soins & les attentions de ceux qui étoient restés pour le servir , & rendoit toute sorte d'offices à une personne qui n'avoit presque plus de sentiment , & qui pouvoit à peine reconnoître celle qui l'assistoit avec tant de generosité.

La nuit étoit déjà avancée , quand Hianisbé , à la sollicitation de ses femmes , se retira pour prendre quelque repos. A peine fut-elle endormie , que plusieurs Seigneurs entrerent dans son appartement , & la firent éveiller , impatientiens de l'informer , de ce qu'ils venoient

voient d'apprendre , & en même tems pour recevoir ses ordres. Comme on avoit entendu toute la nuit un bruit confus dans le camp des Sardes , & que sur le point du jour , on ne vit plus de vaisseaux sur le fleuve, ni de soldats dans les retranchemens , Micipia détacha sur le champ quelques cavaliers , qui rapportèrent que les Sardes étoient déjà fort éloignés ; qu'ils étoient contents d'emporter ce qu'ils avoient de précieux , laissant encore aux vainqueurs de quoi se dédommager des travaux qu'ils avoient essuiés. Le jour venu on aperçut les derniers vaisseaux de leur flotte. Ce qui avoit donné lieu à cette fuite précipitée , fut la perte qu'ils faisoient dans la personne de Radirobane. Virtigane & les premiers officiers de l'armée avoient non-seulement désespéré de remplir les vains desseins de ce Prince , car pour qui , & sous les auspices de qui avoient-ils combattu, réduits ou à craindre , ou à désirer plusieurs choses à la fois ? Mais ils n'osoient même se flatter de pouvoir , quoique retranchés dans leur camp , résister aux forces de l'ennemi. Ils songerent à retourner dans la Sardaigne , où les guerres civiles auf-

quelles ils prévoioient que la mort de Radirobane alloit donner occasion , rappelloient toutes les troupes. Il y avoit en effet deux prétendans , tous deux fils de deux oncles de Radirobane , l'un s'apelloit Herficora ; il étoit de la branche cadette , & fondoit son droit sur ce qu'il étoit plus âgé. L'autre nommé Cornius étoit beaucoup plus jeune , & prétendoit que l'âge n'étoit point à confiderer , mais plutôt le droit de leur pere. Les maux qu'ils envisageoient dans leur pais , & le peu de succès qu'ils devoient attendre dans celui où ils étoient , obligerent les premiers officiers à faire avertir secretement par tout le camp , qu'on se disposât à s'embarquer au plutôt , & à l'insçu des Africains.

Les Seigneurs les plus distingués étoient entrés chez la Reine pour lui faire part de cette heureuse nouvelle. Plût aux Dieux , s'écria-t-elle , que celui qui nous a procuré ce bonheur , fût lui même en état d'en jouir , & que la joie que je devois ressentir de la défaite de mes ennemis , ne fût point traversée par les inquiétudes que me cause la triste situation du vainqueur. Elle se rendit dans l'appartement de Poliarque accom-

pagnée de peu de Dames & de quelques Seigneurs. Il étoit assoupi, & dans une langueur, qui donnoit les plus funestes présages. On ne lui entendoit cependant pousser ni plaintes ni soupirs ; cette constance, dont il avoit donné des preuves dans toutes les occasions, ne le quitta point en ces funestes momens. Sa voix étoit si extenuée, qu'il avoit de la peine à se faire entendre, même de ceux qui étoient le plus près de son lit. Si-tôt qu'il eut aperçû la Reine ; quoi, dit-il, Madame, y a-t-il quelque nouvelle entreptise de la part des ennemis ? Je les en ferai repentir, si les Dieux prolongent mes jours : si je meurs, mon ombre même aura de quoi les effraier. Donnez en attendant, le commandement de votre armée à Micipsa ; & Gelanore, si vous le trouvez bon, commandera aux Gaulois. Le ton dont il proféra ces paroles, étoit si foible, qu'à peine put-on les entendre, mais le courage dont il les dit supléa, à son peu de forces, son visage en parut plus animé. Non, grand Roi, répondit Hianisbé, nous n'avons rien à craindre, une victoire que vous avez remportée, laisse-t-elle à l'ennemi la liberté de rien entreprendre ? Hier vous terminâtes heureusement

cette guerre , quand vous en fîtes perir l'auteur. Les Sardes ont profité de l'obscurité de la nuit pour prendre la fuite ; ils ont laissé les corps de leurs soldats étendus sur le champ de bataille qu'ils ont aussi abandonné. Poliarque sentit renaître dans son cœur un nouveau courage , il ne voulut point que le danger ou il étoit fût un obstacle à la joie du peuple , qui couroit déjà au temple & sur le rivage , & qui cherchoit par toute sorte de marques de joie à se dédommager des inquiétudes passées. Il pria Hianisbé de ne point attendre qu'il fût entièrement retabli , pour ordonner une fête publique. Tous les habitans se rendirent au camp de l'ennemi , & firent mille imprécations contre ceux qui fuïoient devant eux. Il s'éleva des disputes à l'occasion du butin , à peine même en reserva-t-on les prémices aux Dieux .

Le moment étoit venu de visiter les plaïes de Poliarque , & lever le premier appareil ; ceux qui lui étoient le plus attachés s'aprocherent du lit , attentifs à la contenance des medecins. Celui qui le jour d'auparavant avoit ordonné la saignée , s'y trouva : ce fut lui qui leva l'appareil , qu'on avoit mis sur la plaïe

qui avoit paru la plus dangereuse. Il vit que le sang corrompu s'y étoit amassé. Enfin, dit-il hautement, les Dieux qui ont secondé notre intention ; que ceux qui prennent part à la santé du Roi, leur en témoigne aujourd'hui leur reconnoissance, il ne me souvient point d'avoir jamais vû des marques si certaines, ni si promptes d'une parfaite guerison. Le Roi est sans fièvre, il n'y a aucune inflammation dans la plaie, & même, ce qui n'arrive ordinairement qu'après un tems considerable, ce qu'il y a de plus difficile semble resoudre l'humeur corrompue. Cette réponse fut reçue, comme celle d'un oracle qui eût prédit les choses les plus avantageuses. Les uns, sans l'excès de leur joie, ne purent contenir leurs larmes ; les autres embrassèrent ceux qui se trouverent à leurs côtés ; plusieurs se prosternerent pour louer Apollon, Esculape & Hygia, de vouloir bien achever ce qu'ils avoient commencé : mais personne n'y parut plus sensible qu'Hianisbé. Elle fit un vœu dans le moment d'offrir à Pallas une Hecatombe, & ordonna une fête de trois jours. Ce fut pour lors qu'elle commença à jouir du plaisir de la victoire. Nicopompe fit à cette occasion

une Piece que je raporte ici , quoi qu'elle n'ait été composée que long-tems après ; l'auteur qui étoit en Sicile , n'ayant pû être si-tôt informé de cette victoire : il y parle néanmoins comme un homme , qui , poussé d'un enthousiasme subit celebre un triomphe , dont il vient d'être le témoin.

Oùi grands Dieux , il vivra , ce Prince genereux.

*Les astres empresse's en vain d'accord entre eux
Veulent lui diférer un honneur qu'il merite
Et les Manes errants au-delà du Cocite
En vain comptent jöür aux champs élysiens
Des charmes de sa vuë & de ses entretiens
Il vivra , le destin qui préside à la guerre
Veut qu'il fasse long-tems le bonheur de la
terre :*

*Que tous ses jours marqués par de nouveaux
exploits*

Relevant à jamais les fastes des Gaulois.

*Dans le riant séjour des ames innocentes
Retraites des Heros de mille atraits brillants*

ans ces bois toujours verts, des ombres si chéries
ne troublent jamais les plaintes ni les cris
roient de tous côtés, par des routes faciles,
es guerriers renommés les âmes plus tran-
quilles,

ui se desalterant dans les eaux du Lethé

voient tout oublié jusques à leur fierté.

es Heros éloignés de ces lieux redoutables
le Dieu des enfers fait punir les coupa-
bles,

outoient mille plaisirs, qu'un si charmant sé-
jour,

du gré de leurs souhaits, leur offroit tour à
tour;

quand parurent soudain sur les rivages som-
bres

de soldats mutilés les effrayantes ombres.

elles représentoient les horreurs du trépas,

marquoient encor mieux la fureur des combats;

teintes de sang, respirant le carnage,

elles faisoient bien voir leur feroce courage.

Ces Heros contemploient de leurs bords en-
chantés

Ces hommes mutilés, ces corps ensanglantés ;

Ils sont surpris de voir ces profondes blessures

A la tête, aux côtés ces larges ouvertures :

Les eaux du Simois, ce fleuve si fameux,

Qui, teint du sang des Grecs, n'offroit rien
que d'affreux,

Purent-elles jamais en laver de pareilles ?

Mais à qui, dirent-ils, rapporter ces merveilles

Quels sont donc les mortels, dont sur terre
après nous,

Les bras ont scû porter de si terribles coups ?

Nous devons leur céder, qu'ils croissent, &
leurs armes

Dans l'Olimpe bien tôt repandront mille alar-
mes.

Chacun applaudissoit à ces braves Heros,

Quand du Stix agité les redoutables eaux

Reçoivent en tremblant une ombre moins vul-
gaire,

La barque, sous un poids qui n'est point ordi-
naire,

Ve va que par secousse , elle enfonce souvent ,
et met enfin à bord ce fardeau si pesant.
On lisoit dans ses yeux la fureur homicide ,
Le bandeau souverain ceignoit son front livide,
Et la pourpre des Rois l'inutile splendeur
D'un rang qu'il n'avoit plus annonçoit la gran-
deur ,
Un glaive étincelant armoit sa main trem-
blante ;
Une large blessure encor toute fumante ,
Et le courant de sang , laissoit juger à tous
De quel bras il avoit ressenti le courroux.
On prend sans égard cette ombre remarqua-
ble ,
Et traîne au tribunal du juge formidable.
Quand nos, l'urne à la main, en ces affreux momens,
Et tous les criminels fait cesser les tourmens :
Dans la juste fraïeur qu'imprime sa présence ,
Les Manes en tremblant , observent le silence.
Le juge, qui des morts tient le sort en ses mains,
Prononce jamais ses arrêts souverains

Que l'ombre ne lui trace une histoire suivie
 De tout ce qu'elle a fait dans le cours de sa vie.
 Le Monarque encor fier d'un rang si redouté,
 Vers son juge attentif leve un œil de fierté,
 Il parle ; le bruit cesse aux cavernes profondes
 Le Stix retient le cours de ses bruiantes ondes.

Tu vois Radirobane, & ce nom si connu
 Jusqu'en ces bords sans doute est déjà par-
 venu.

Dans l'ardeur des combats, ennemi redouta-
 ble,

J'ai souvent fatigué la Parque inexorable :
 Son ciseau, la terreur & l'effroi des humains
 Employé trop de fois se lassoit dans ses mains.
 Sans cesse je volois de victoire en victoire,
 Sur des titres pompeux j'établissois ma gloire
 La Sardaigne soumise à mes suprêmes loix
 Voïoit alors en moi le plus grand de ses Rois
 Vingt peuples belliqueux, jaloux de ma puis-
 sance.

Ont souvent de mon bras éprouvé la vengeance.

Mais, que servent hélas ! ces triomphes passés :

Que servent ces lauriers l'un sur l'autre enras-
ses ?

Ici sont confondus, le sceptre & la houlette,

On n'y sçait distinguer qu'une vertu parfaite.

Dans elle mais, ô ciel ! quels flambeaux
odieux

De leur triste lueur épouvantent mes yeux !

Différez vos tourmens, arrêtez Eumenides,

Je vais faire l'aveu de mes projets perfides.

Au milieu des grandeurs, enivré de plaisirs,

Tout sembloit reüssir au gré de mes desirs,

Je suivois les conseils d'une aveugle puissance,

Je goûtois des flatteurs la lâche complaisance :

Étois jeune, & déjà maître absolu des loix,

Je voulois qu'on n'eût plus d'autres Dieux que
les Rois.

Cette douce erreur mon ame abandonnée

Rejetoit les remords dont elle étoit gênée

Et pour les étouffer, par de nouveaux projets
Je voulus signaler mon nom & mes forfaits.
J'entrepris d'enlever Argénis, Meleandre :
J'allai dans la Lybie & voulus la surprendre ;
Tout-contre moi conspire, & c'est-là, Dieux
vengeurs !

Que j'ai reçu de vous le prix de mes fureurs...
De ses sanglots alors la trop grande abondance
Fait expirer sa voix, & le force au silence ;
Mais son juge qui sçait que les superbes cœurs
Ne font qu'en frémissant l'aveu de leurs vain-
queurs ,

Pour son premier suplice, exige qu'il l'informe
Quelle main a donc pû porter ce coup enorme.
C'est un Heros, dit-il, tel que sous le soleil
Les Dieux n'en ont jamais fait naître de pareil :
Par son auguste sang, & sa vertu sublime
Il étoit des Gaulois Monarque legitime ;
Mais il a ressenti qu'un sang tel que le mien

Ne pouvoit se verser qu'en repandant le sien.
Ce vainqueur étendu, sans jouir de sa gloire,
A perdu par la mort le fruit de sa victoire.
Mais pourquoi le premier suis-je ici descendu ?
A ces mots il se tait, & d'un air éperdu,
Promenant ses regards dans le Roïaume sombre,
Du Prince qu'il croit mort, il cherche la grande
 de ombre,
Quand son juge élevant sa redoutable voix,
C'en est trop, lui dit-il, tant d'horreurs à la
 fois
Exigent de mes soins une prompte justice,
De Tantale affamé va souffrir le suplice.
A ces mots foudroïans par Minos prononcés,
Megere en secoïant ses serpens herissés,
L'entraîne vers cette eau qui sans cesse présente
Excitant le desir, trompe toûjours l'attente;
Bien-tôt la renommée en ces heureux climats
Du Prince de la Gaule annonce le trépas.

Les Heros pressés ne pouvant se contraindre,
Semblent en même tems esperer & se plaindre.

Ils partagent entre eux les differens honneurs,
L'un de lui raconter les charmantes douceurs
Qu'à toute heure on éprouve en cet heureux
empire,

Dans les plus beaux retraits l'autre veut le
conduire ;

Ce l'aurier doit briller sur le front du Heros,
Et ce tendre gazon servir pour son repos ;

De ces tranquilles eaux la source vive & pure
Doit faire ses plaisirs par son plus doux mur-
mure.

C'est ainsi qu'à son Roi, l'abeille fait sa cour ;
On la voit inquiète attendre son retour ;

Paroît-il ? Dans l'instant cette troupe legere
se hâte de lui rendre un hommage sincere . . .

Pollux se dispoit à quitter ces bas lieux,
Déjà Castor cédoit sa place dans les Cieux,
Pour reprendre à son tour la commune carriere ;
Mais conservant toujours un reste de lumiere,

ses yeux brilloient encor de feux étincelans,
Il avoit du Dieu Mars les traits vifs & per-
çans.

Les Ombres, qu'agitoient de trop justes alar-
mes,

Croient voir Poliarque, en voiant tant de
charmes,

Et viennent prodiguer leurs applaudissemens

Quand Castor offensé de ces empressements,

Qu'il s'aperçoit bien-tôt de voir à leur méprise

Par de plus fiers regards témoigne sa surprise.

Les Heros détrompés en sont plus curieux,

Castor, lui dirent-ils, vous étiez dans les
Cieux,

Daignez, heureux témoin, de ce combat terrible

Nous instruire du sort d'un Monarque invin-
cible.

Ce Prince, de la Gaule & l'honneur & l'appui,

Sur ces bords enchantés viendrait-il aujourd'hui?

Ce Dieu paroît d'abord frappé d'incertitude,

Mais se rendant aux vœux de cette multitude

Il veut bien dissiper une vaine fraïeur,
 Il reprend cet éclat, cette vive splendeur,
 Quittoûjours au pilote est d'un heureux présage,
 Et sçait rendre le calme au milieu de l'orage.

Manes, écoutez-moi, leur dit-il, c'est en vain
 Que vous esperez voir ce jeune Souverain.

De la vertu, les Cieux étant la récompense,
 Les Dieux s'étoient flatés de la même espérance.

Oûi j'ai vû ce Heros, plein d'une noble ardeur,
 Païer de tout son sang le titre de vainqueur :

A l'instant chaque Dieu chercher dans l'em-
 pirée

Où l'ame du Heros devoit être adorée :

En quel endroit des Cieux le celeste flambeau
 Recevroit plus d'éclat de cet astre nouveau.

Non, non, dit Jupiter, il est encor sur terre,
 D'autres monstres à vaincre, & mon juste

tonnerre

Ne sçauroit leur porter de plus funestes coups,
 Il n'est pas encor tems de l'appeller à nous.

Quelle noble fierté ! quelle douceur extrême !

Tout marque un Souverain digne du diadème,
De la fiere Pallas, rassemblant tous les
traits,

Il est fait pour la guerre, ainsi que pour la paix.

Quel sang vous a formé, Monarque trop aimable,

celui des Dieux est-il plus pur, plus respectable?

J'aurois voulu moi-même, en vous donnant le
jour,

déposer à Junon ce fruit de mon amour:

cette épouse sans doute à mes vœux moins rebelle,

eut, pour vous allaiter, témoigné tout son zèle;

et dans les vains transports d'un dépit odieux

son lait n'eût point formé de traces dans les

Cieux.

Maule heureuse, jouis d'un si juste avantage,

tes jours purs & sereins vont être ton partage;

les Parques, pour ton Roi, sont d'accord avec

nous,

et n'osent se servir de leur ciseau jaloux.

Quoi ce Prince comblé de bonheur & d'années,

Avant que de remplir le cours des destinées
 Instruira ses enfans à regner après lui,
 Et placé parmi nous, leur servira d'appui.
 Vous, mon fils, de votre art employez tous les
 charmes,

De la Gaule aujourd'hui dissipez les alarmes
 Servez-vous de ces suc's pris en differens lieux
 Dont ont senti l'effet les hommes & les Dieux
 Mars lui-même & Venus blessés par Diomece
 N'ont-ils pas éprouvé ce souverain remède ?

Ah ! sauvez ce Heros, je vous remets son sort
 Vainqueur de son rival, qu'il le soit de la mort
 Qu'à se joindre avec vous Esculape s'empresse
 Et ne redoute plus ma foudre vengeresse.

Apollon que son art rend maître du destin,
 Sous les trompeurs dehors de simple medecin
 Du Prince languissant vient laver les blessures,
 res,

Leur applique ces suc's, dont les vertus sont sûres.
 Pour reparer le sang de ce Prince épuisé,
 De beaume, d'ambrosie il fait un composé

qui dans la veine alors du sang prenant la
place,

basse le froid mortel de ce corps tout de glace.

Prince languissant, mais certain de son sort,

ait déjà loin de lui les ombres de la mort,

reconnoît des Dieux la suprême puissance,

ses premiers mouvemens sont de reconnoissance;

force lui revient, il ouvre enfin les yeux,

ce foible regard d'abord s'adresse aux Cieux.

antez, Manes, heureux le triomphe & la
gloire

un Roi qui sur la mort remporte la victoire,

soit qu'à l'avenir sa vertu dans les Cieux

prépare le rang qu'y tiennent ses aïeux,

et qu'après les beaux jours que la Parque lui
file,

doive partager avec vous cet azile;

mes, que ce Heros si grand, si vertueux

et toujours le sujet de vos plus tendres vœux:

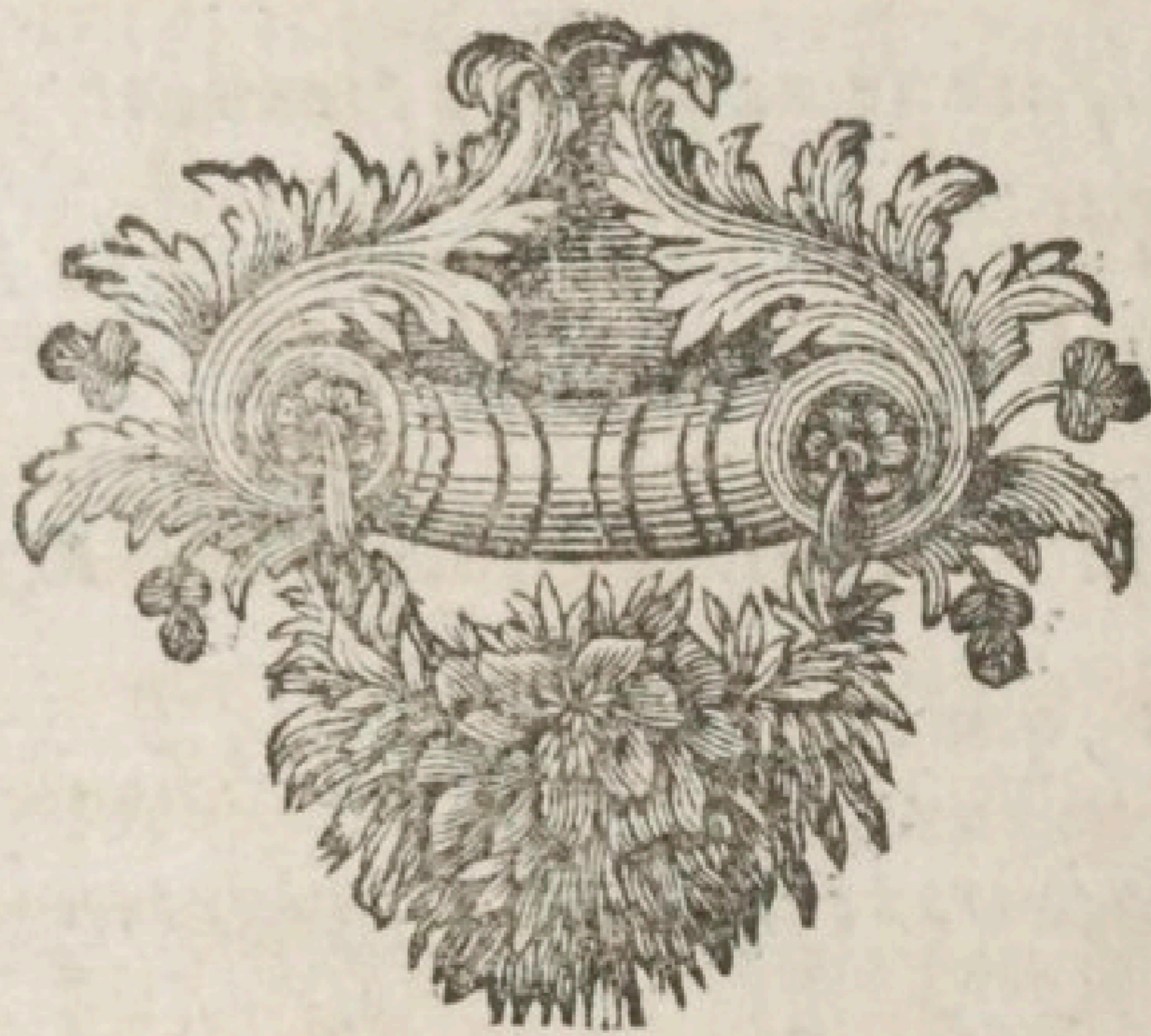
nsi parle Castor, les Ombres applaudissent,

mille cris confus les enfers retentissent

*Et l'on n'entend par tout que chants melo-
dieux,*

*Que repetent la terre, & la mer, & le
Cieux.*

On passa plusieurs jours dans les fêtes
& dans les plaisirs, rien n'en avoit in-
terrompu le cours, & la santé de Po-
liarque, qui se rétablissoit plus prompte-
ment qu'on n'eut osé l'esperer, sembloit
même les animer, quand la fortune, sui-
vant ses caprices ordinaires, vint trou-
bler cette premiere tranquillité par les
lettres qu'Argénis avoit confiées à A-
sidas.



S O M M A I R E

D U

DIXIÈME ET DERNIER LIVRE.

GOBRIAS & Arsidas cherchent Poliarque
 après la tempête : l'un va en Sicile, &
 l'autre du côté de l'Afrique. Arcombrote re-
 çoit les lettres d'Hianisbé, & se prépare à par-
 tir de Sicile. Qualités essentielles pour un Am-
 bassadeur. Gobrias arrive en Sicile, il y voit Ar-
 sidas. Arsidas arrive en Mauritanie. Le Gou-
 verneur du port où il descend le reçoit avec dis-
 tinction, & lui rend compte de la victoire rem-
 portée par le Roi de Gaule sur Radirobane. Phor-
 bas vole Arsidas. L'adresse de ce voleur pour ti-
 rer un second profit de son larcin. Arsidas se
 rend à la Cour d'Hianisbé, il va trouver Poliar-
 que. Sa surprise lui voit entre les mains les
 lettres d'Argénis que Phorbas lui avoit volées.
 Poliarque veut retourner en Sicile. Arcombrote
 sous le nom d'Hiempsal arrive en Afrique. Pre-
 mière entrevûe du Roi de Gaule & d'Hiempsal.
 La haine éclate. Alarmes d'Hianisbé à ce su-
 jet. Poliarque prêt à sortir du palais, y est rete-
 nu par la Reine. Le sujet de ce départ précipité.
 Hiempsalide qui étoit venu avec Arcombrote, en
 qualité d'Ambassadeur du Roi de Sicile, fait
 son entrée séparément, voit la Reine, & dissipe
 ses inquiétudes où l'avoit jetée l'entrevûe des
 deux Princes. Poliarque & Arcombrote écri-

vent à Meleandre & à Argénis. Arsidas est chargé des lettres de Poliarque, & Bocchus de celles d'Arcombrote. Arcombrote profite de la situation où se trouve la Sardaigne pour y porter ses armes. Il fait la conquête de ce Roïaume, il visite le temple de Jupiter le céleste. Entretien d'un des Prêtres du temple avec Arcombrote. La Sardaigne est réunie à la Mauritanie. Arcombrote de retour en Mauritanie présente à Hianisbé cette seconde couronne. Le Roi Aneroe est reconnu par un soldat Gaulois. La joie de Poliarque à l'occasion de cette découverte. Recit des aventures d'Aneroe. Son discours sur le doux d'une vie retirée. Poliarque & Arcombrote se disposent à partir pour la Sicile. Meleandre reçoit des nouvelles de Poliarque, il commence à former des soupçons contre Gobrias. Les lettres d'Arcombrote le jettent dans de nouvelles inquiétudes. Poliarque & Arcombrote, avant que de descendre dans la Sicile, envoient leurs Ambassadeurs à Meleandre. Préparatifs à la Cour de Sicile pour recevoir les deux Princes. Ils présentent au Roi les lettres d'Hianisbé. Trouble de Poliarque dans cette occasion. Dénouement heureux qui donne occasion à des réjouissances publiques. Le Roi fait convoquer une assemblée générale. On y fait la lecture des lettres d'Hianisbé. Poliarque épouse Argénis, & Arcombrote la sœur de Poliarque. Aneroe inspiré des Dieux prédit aux Princes toute sorte de prospérités.



ARGÉNIS

DE

BARCLAY.

LIVRE SIXIÈME.

GOBRIAS & Arsidas avoient passé la nuit sur le rivage où la tempête les avoit jetés ; que faire , quelle route te-
 Ils avoient une flotte & des soldats ;
 vaisseaux avoient été maltraités , &
 soldats impatiens ne respiroient qu'a-
 leur Prince. Ils étoient dans un en-
 et désert & abandonné , qui man-
 ait de tout. On prit tous les soins ne-
 naires pour l'équipage , on fit eau à
 fontaine qui couloit assez proche

de là , ce qui se rencontre rarement en Afrique ; il y avoit beaucoup de genêts , on s'en munit pour le besoin. Les vents étoient apaisés , mais où aller ? De quel côté faire voile ? Sur quelle côte chercher Poliarque ? Ils étoient dans une véritable inquiétude , quand Arsidas qui cherchoit à sortir de la fièvre , prévint ainsi Gobrias. Trop de fidélité à garder le secret qu'on nous a confié , est un crime dans cette occasion. Les circonstances nous autorisent à parler , elles exigent même que vous me fassiez part des desseins du Prince qui vous envoie , & que de mon côté je vous rende compte du sujet qui me conduit vers lui , afin que nous puissions prendre ensemble les mesures nécessaires , pour procurer aux maîtres que nous servons un bien qu'ils attendent de nous. Pourquoi vouloir , par un vain scrupule , dissimuler une chose qui ne nous est plus cachée ? Avoüez-le , Gobrias , cette flotte ne tend-elle pas vers la Sicile ? Et vous , Arsidas , reprit Gobrias , qui se sentit engagé par cette première ouverture , ne venez-vous point de la part d'Argénis ? C'étoit en dire assez. Ils confirmèrent par de nouveaux embrassemens cette mutuelle confiance

fiance. Gobrias avoüa qu'il y avoit peu d'officiers qui scussent le dessein de Poliarque , d'aller en Sicile ; la plûpart comptant qu'il s'agissoit d'une plus longue course , mais qu'il étoit le seul à qui le Roi eût communiqué le véritable motif de son voiage : que cette flotte , dont il ne voïoit qu'une partie , faisoit voile vers la Sicile : que Poliarque se proposoit avec ces forces d'obtenir Argénis , soit qu'il fallût abroger la loi du pais , qui défendoit expressement toute aliance avec les Gaulois , ou qu'il eût à combattre contre le Roi de Sardaigne , qui recherchoit cette Princesse par les voies même les plus indignes. Arsidas lui fit entendre qu'il n'y avoit rien à craindre de ce Prince , qui étoit sorti de la Sicile avec son armée , mais que Poliarque avoit un rival beaucoup plus dangereux dans la personne d'Arcombrote : que Meleandre lui avoit promis la Princesse : qu'il n'y avoit que ces armes des Gaulois capables de détourner ce malheur : qu'il songeât à se rendre au plûtôt en Sicile avec ses troupes , que pour lors Argénis apuiée d'un secours si considerable , atendroit Poliarque avec moins d'inquiétude , ou prendroit le parti de la fuite , si l'occa-

tion pressoit ; mais je ne doute pas ajouta-t-il , que Poliarque ne vous ait déjà prévenu , ou du moins qu'il n'arrive fort peu de tems après vous. Si vous arrivez le premier , vous feindrez de vouloir faire voile vers la Grece , vous envoierez un heraut vers Meleandre , pour lui demander permission de jeter l'ancre sur les côtes de Sicile , jusqu'à ce que le reste de la flotte écarté par la tempête se trouve rassemblé. J'écrirai à Argénis , il faut que ce soit vous qui lui remetiez ma lettre. Les circonstances , le lieu , & votre propre invention vous feront trouver assez de pretextes pour la voir , & pour l'entretenir. Si vous lui rendez ce service , comptez en rendre un très-essentiel à votre Prince. Je suivrai votre conseil , reprit Gobrias , mais pourquoi ne pas venir vous-même ? Vous me ménageriez l'accès auprès de Meleandre , je serois sûr de voir la Princesse. Je ne puis vous accorder ce que vous exigez , laissez moi-seulement une galere , je parcourrai les côtes d'Afrique , je chercherai Poliarque dans tous les endroits , où la tempête peut l'avoir jeté ; si je suis assez heureux pour le rencontrer , je lui remetrai les lettres qu'Argénis m'a confiées : je veux outre cela

l'informer de vive voix de l'état où j'ai
laissé ses affaires en Sicile.

Ces mesures prises, Artidas partit dans
une galere propre à côtoier le rivage,
il suivit la route qu'il s'étoit proposée.
Gobrias avec quinze vaisseaux de guerre,
montés de deux mille deux cens hommes
outre ceux qui étoient pour la manœu-
vre, fit voile vers la Sicile. Ils eurent l'un
& l'autre un vent favorable, non pas
qu'ils l'eussent en poupe, mais il souffloit
d'Oüest, de maniere que ceux qui cher-
choient l'Afrique, & ceux qui alloient en
Sicile, l'avoient également de côté. Les
destins sembloient aussi dans ce même
tems presser l'arrivée d'Arcombrote en
Afrique, il y venoit avec des troupes
choisies, & plusieurs vaisseaux de guerre,
équipés autant que le pouvoit permettre
un départ aussi precipité. Il avoit reçu
en diligence les lettres d'Hianisbé qui
lui marquoit que Radirobane étoit sur
le point de débarquer en Afrique, qu'en
qualité de mere elle s'oposoit à son ma-
riage avec la Princesse de Sicile, jus-
qu'à ce qu'il eût paru en Afrique, &
qu'il en eût conféré plus particuliere-
ment avec elle. Quoiqu'Arcombrote fût
agité de vifs sentimens de colere contre
les Sardes, & de chagrin de voir son

mariage différé, cependant l'amour qu'il avoit pour Argénis faisoit son premier soin, l'Afrique ne lui étoit rien en comparaison; il étoit plus occupé de la cruauté de sa mere, qui sembloit lui enlever toutes ses espérances, que de la maniere dont il pouroit la défendre de ses ennemis prêts à envahir la Mauritanie. Incertain des sentimens que Meleandre & Argénis auroient pour lui à son retour, considerant sur tout que les délais, dans des affaires aussi essentielles, les font presque toujours manquer, & qu'un bonheur qu'on n'a pas sçû saisir à propos, souvent s'est évanouï pour jamais, il ne se possédoit plus, & laissoit même échaper des plaintes contre les ordres trop rigoureux d'Hianisbé. Mais enfin ces premieres impressions de fureur & de tristesse étant dissipées, résolu de faire sentir à Radirobane toute sa colere, excitée déjà par tant d'autres motifs, il alla trouver Meleandre, & lui parla en ces termes. J'aurois souhaité avoir découvert à votre Majesté qui je suis, sans attendre une occasion qui peut être à charge à la Sicile; faut-il que ce soit l'injure d'autrui qui tire de moi cet aveu? Je viens vous déclarer mon nom & ma naissance, j'ose même

vous demander le secours qui m'est nécessaire pour soutenir l'un & l'autre. Hianisbé, Reine de Mauritanie est ma mere, je viens d'en recevoir des lettres, par lesquelles j'apprends que l'ennemi de l'Afrique vient de lui déclarer la guerre. Quoique la perte d'un Roïaume dût m'être sensible, le danger d'une mere, dont je suis éloigné, l'auteur de ses alarmes, sont tout ce qui m'anime. Ce même Cladirobane, ce Roi perfide, dont les destins vous ont délivré dans le tems qu'il meditoit la plus noire trahison, se aujourd'hui porter ses fureurs contre une femme qu'il croit hors d'état de les repousser. Son nom ni son armée ne me feroient rien craindre pour la Mauritanie; mais ne lui aiant pas donné le tems de se préparer, il surprendra ce pais. J'irai donc si vous le trouvez bon, sous le titre de gendre du Roi de Sicile, & avec une partie des forces de votre Roïaume, j'espere en tirer la même vengeance que de Licorne: j'assujétirai la Sardaigne à la Mauritanie, & la Mauritanie sera sujete de Sicile. Cette guerre doit précéder votre mariage; la nécessité de combattre, l'évenement incertain des armes ne pourroient troubler nos premiers plai-

siis : si je reviens vainqueur , la pompe du triomphe rendra plus brillantes les cérémonies de l'himenée ; si les destins dispoisoient autrement de mon sort , je ne voudrois pas vous donner , & à la Princesse , le chagrin & la honte d'une aliance si malheureuse.

Ce discours ne fit pas moins d'effet sur l'esprit de Meleandre , que les lettres d'Hianisbé en avoient fait sur celui d'Arcombrote. Meleandre apprend qu'Arcombrote est fils de la Reine de Mauritanie , on lui demande du secours contre Radirobane , le mariage d'Argénis , qu'il fouhaite avec ardeur , se trouve differé par ces fâcheux contre-tems. Livré à mille pensées confuses de crainte & de joie , il embrassa Arcombrote qui lui fut encore plus cher , après ce qu'il venoit d'apprendre. Le Roïaume de Mauritanie vaste & riche país , où , jeune encore , il avoit été si bien reçû , par les Rois , le rendoit en sa faveur. Meleandre sentit croître les sentimens d'estime & d'amitié qu'il avoit déjà pour ce jeune homme & ignorant les ordres précis qu'il venoit de recevoir d'Hianisbé , il attribuoit à une suite des sentimens genereux de ce Prince , l'envie qu'il témoignoit de secourir une mere , avant que de ter

miner un mariage pour lequel il avoit paru avoir tant d'empressement. Le Roi convaincu de toute la haine que lui portoit Radirobane , regardoit, comme un avantage, d'avoir à le combattre dans la Mauritanie plutôt que dans la Sicile. D'ailleurs, les maux dont il étoit menacé, un pais qui de droit appartenoit à Arcombrote, & l'amitié de ce Prince qu'il se ménageoit par ce service important, l'engagerent aisément à prendre les armes. Il promit à Arcombrote le secours qu'il pouvoit attendre dans cette conjoncture, & lui rendant déjà les honneurs dûs au sang dont il étoit, il ne dissimula plus le désir qu'il avoit d'en faire son gendre; il congratula même Argénis d'être destinée pour ce Prince si accompli. La Princesse pensoit bien différemment sur cette alliance: elle ne la regardoit que comme le prétexte d'une mort certaine, & ne trouvoit de soulagement à sa vive douleur que dans le départ d'Arcombrote. Que les mortels sont peu constans dans leurs vœux ! Argénis commence à faire secrètement des vœux pour Radirobane; elle ne sçait bon gré de la guerre injuste qu'il entreprend en Afrique, elle offre même pour lui ses prières aux Dieux; elle ne

leur demande point qu'il sorte vainqueur du combat; mais elle craint sa défaite elle aimeroit mieux les sçavoir péris l'un & l'autre.

Quand le bruit se fut répandu qu'Argénis étoit promise à Arcombrote, que la guerre qu'il alloit faire en Afrique, étoit l'unique cause du retardement des nôces, les Seigneurs les plus distingués vinrent se présenter au jeune Prince avec des hommes & des chevaux; chacun offrit ses services, voulut l'accompagner, à ses propres dépens, dans une expedition si glorieuse. Argénis seule étoit insensible à tout ce qui regardoit Arcombrote; elle ne recevoit qu'avec dépit les compliments qu'on lui adressoit sur cette alliance, l'attention & la complaisance de ceux qui vouloient élever le mérite du Prince, ou qui formoient des vœux pour le voir incessamment de retour, étoient pour elle insupportables. Quelques Poëtes exercèrent leur veine sur ce sujet. Un entre autres engagé par Timoclès à composer quelque piece, ignorant l'effet de son présent, remit ces vers à la Princesse, qui en fut outrée de colère.

L'Himen qu'à son secours le tendre amour
apelle,

prêt d'unir deux amans d'une chaîne éternelle,
est forcé de céder à tes vives fureurs,

cruel Dieu des combats, détourne ces horreurs,

ce trouble, cette guerre, en ce jour est un crime,

jusqu'Himen le premier en devient la vic-
time.

Mais pourquoi ces regrets? Est-ce un bon-
heur perdu?

sera-t-il moins grand pour être suspendu?

aux vœux les plus ardens Venus craint de se
rendre,

amour, avec dessein, souvent se fait attendre,

obstacle irrite un feu que l'on veut renfermer.

peu d'eau qu'on répand ne sert qu'à l'alumer.

bien, puis qu'il le faut, de tes funestes ar-
mes,

Mars, que la Libie éprouve les alarmes,

mais du plus grand des Rois les destins pré-
cieux

pritent la faveur du plus vaillant des Dieux

Amours, laissez ici présider votre mere,
A la voix d'un Heros volez, troupe legere,
Quittez pour quelque tems ces reduits en-
chantés,
Que le Prince toujours vous voie à ses côtés ?
Vous possédez des traits, mais pour en faire
usage
Ne prenez pas un tems de guerre & de car-
nage,
Laissez agir de Mars le courage & les soins,
Contentez-vous, enfans, d'en être les témoins,
Vous aurez votre tour après cette victoire,
Ici l'on vous reserve une plus douce gloire.

Ces préparatifs ne laissoient plus à Ar-
 combrote la liberté de s'occuper de son
 amour, ni de son chagrin. Il applaudis-
 soit à ces nouveaux soldats, il excitoit
 leur courage, il leur faisoit faire l'exer-
 cice, & donnoit déjà les postes; à l'un le
 soin des vivres, à l'autre le détail de la
 marine. L'avantage de ce secours com-
 sistoit principalement à user de diligence
 ce, & Arcombrote vouloit faire voir en
 même tems à sa mere & à la Princesse

de quoi il étoit capable. Il se trouva en
 fort peu de tems trente galeres en état,
 & vingt bâtimens pour les munitions &
 équipage de guerre.

Meleandre se proposa d'envoïer en
 qualité d'ambassadeur une personne sûre
 & capable, pour accompagner le jeune
 Prince. Il comptoit par ce moïen être
 informé des desseins de l'ennemi, de
 ceux de la Reine & d'Arcombrote. La
 multiplicité continuelle des affaires, un
 jour long & presque toujourns traversé
 par de nouveaux malheurs, avoient ren-
 dū Meleandre un Prince consommé. Il
 ne pouvoit ne pouvoir apporter trop d'aten-
 tion au choix des personnes qu'il en-
 voïoit dans les Cours étrangères, per-
 suadé que des ambassadeurs sont les ve-
 ux d'un corps politique, dont les habi-
 tudes bonnes ou mauvaises, causées par
 les impressions qu'on prend en differens
 climats, peuvent influencer la vie, ou la
 mort dans un Etat. Il sçavoit par expe-
 rience que ces personnes, souvent plus
 attachées à leurs interêts qu'au Prince,
 trahissent l'Etat & le devoir de leur char-
 ge, ou par un silence prémédité, ou
 par un consentement donné avec trop
 de précipitation. Que d'autres naturel-
 lement violens, ou ignorans présomp-

tueux , parlent avec trop d'aigreur , ou augmentent le mal dans le raport qu'ils font , & occasionnent par là des dissensions & des troubles , qui , negligés dans les commencemens comme choses de peu de consequence , deviennent enfin si funestes par l'animosité qui croît entre les deux partis : que s'ils n'ont eu vûë que la paix & l'équité , c'est un autre inconvenient , à moins qu'ils n'aient de la fermeté , quand l'occasion l'exige & beaucoup de pénétration , étant incapables , sans ces qualités essentielles de découvrir les pièges qu'on peut leur tendre ; qu'il arrive de-là que surpris eux-mêmes par des égards & par des ménagemens dont leur simplicité les empêche d'aprofondir les motifs , ils trompent leurs maîtres à leur tour. Meleandre avoit aussi la prudence de n'employer dans les négociations , que ceux qu'il sçavoit pouvoir aisément s'accommoder à l'humeur & au naturel des Princes ou des Nations où ils sont envoyés ; convaincu que la conformité de génie est le moïen le plus sûr auprès des Grands pour obtenir leur amitié , & qu'on a pour l'ordinaire moins de confiance de ceux qu'on aime davantage. Suivant ces maximes il trouvoit moien

de difficulté dans le choix des personnes qui il vouloit confier les principales forces de son Roïaume, que dans celui de ses ambassadeurs. Il n'avoit pour lors aucun égard à l'amitié ni aux recommandations de ses favoris, il témoignoit même sa colere à ceux qui osoient, sans le doute où il pouvoit être, insister en faveur de leurs parens ou de leurs amis.

Mais sur qui dans cette conjoncture faire tomber son choix ? Il vouloit une personne qui lui fût plus atachée qu'Arcombrote, regardé déjà comme l'héritier presomptif de la couronne de Sicile. Deux jours se passerent dans cette crete deliberation ; il jeta enfin les yeux sur Timonide, l'envoia chercher, & lui dit ; si je n'étois sûr de votre fidélité, je ne vous chargerois pas d'une commission aussi importante que celle qui se présente. Vous sçavez les devoirs d'un ambassadeur, vous n'ignorez point le triste retour qu'exige de lui la confiance de son Prince, il faut accompagner Arcombrote en Afrique, & saluer de main la Reine Hianisbé. Vous demeurerez auprès d'elle, jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres ; Cleobule vous expliquera mes volontés, j'ai feu-

lement à vous avertir de ne préférer les intérêts de qui que ce soit à ceux de votre Roi , & de m'informer exactement de ce que peuvent & veulent la Reine de Mauritanie & son fils. Ne craignez point que l'attachement & le zèle que vous me témoignerez , en m'écrivant ce qui seroit peut-être contre les intentions de personnes que vous ne voudriez point offenser , vous fassent jamais tort auprès d'elles , je connois ce qui est dû au dépôt du secret. Timonid n'eut pas moins d'inquiétude de la conjoncture délicate où l'on vouloit l'employer , qu'il ressentit de joie de la confiance particulière du Roi. Il étoit lié trop étroitement avec Arsidas & Nicompompe , pour ignorer le peu de retour qu'Argénis avoit pour Arcombrote ; prévoioit qu'en faisant son devoir , devoit nécessairement desobliger l'un ou l'autre , & que l'offense seroit plus profondément gravée dans le cœur de la personne offensée , que le bienfaits dans celui de la personne qu'il auroit servi. Il dit au Roi : Sire , j'aurois tout de douter de la discrétion de votre Majesté , je ne crois pas aussi qu'Hianisbé & les Maures me donnent occasion de vous écrire rien qui demande le secret , ma

la fortune a ses caprices , les circonstances peuvent changer , les hommes. . . En un mot vous êtes Roi , s'il se présentoit quelque chose de la part d'Arcombrote , ou d'Hianisbé à vous faire sçavoir , mon destin ne dépendra pas seulement de vous , mais encore de Cleobule , à qui comme dépositaire des secrets de l'Etat , les ambassadeurs doivent adresser leurs dépêches. Ce n'est pas que j'aie la moindre défiance d'un homme aussi integre , mais un autre peut-être honoré de cette commission , il peut lui-même s'en rapporter à ceux qui travaillent sous ses ordres ; j'ose le représenter à votre Majesté , il suffit que ce malheur puisse arriver , pour me donner de justes alarmes. Votre crainte est legitime , reprit le Roi , & si vos lettres contenoient quelque chose de particulier , vous pouvez , pour plus grande sûreté , me les adresser directement : je l'avoie , reprit Timonide , mais ce détour ne donnera-t-il pas quelque ombre , & Cleobule lui-même n'auroit-il pas raison de se formaliser d'une conduite qui ne doit avoir lieu qu'avec des personnes suspectes ?

Le Roi se promena seul quelque tems , occupé de ce que lui avoit dit Timo-

nide , il sentoit que ce qu'avançoit ce Favori pour sa propre sûreté , faisoit celle des Rois. Ce ne fut pas sans une secrete horreur qu'il considera le pouvoir trop étendu d'un homme , qui par son poste , se trouvoit le premier informé des affaires les plus importantes : qu'il en étoit comme l'arbitre , & ne rapportoit au Roi que ce qu'il jugeoit à propos. Avec une autorité si absoluë , quel traité ne romproit-il pas , s'il le vouloit ? Quelles injustices , quelles fraudes ne feroit-il pas valoir , s'il se laissoit gagner ? Que si aiant plus d'adresse & de politique , il ne donnoit point ouvertement dans des perfidies dont on pût le convaincre , n'avoit-il pas au moins la liberté , en rapportant les affaires , de leur donner le tour qu'il voudroit , & d'en augmenter ou dissimuler les suites , affectant en cela d'entrer dans les vûës de l'ambassadeur qui lui écrit , de maniere que les instructions de l'ambassadeur , & le rapport du ministre , sous l'aparence d'une même chose , en seroient deux tout à fait opposées. Un moment suffit pour faire changer de face à une affaire , un ton de voix plus ou moins élevé , un geste donne quelquefois une premiere idée.

que rien n'est ensuite capable de détruire. Les Princes alliez, pour mieux réussir dans leurs entreprises, ont coutume de gagner ces personnes puissantes, ou par des présens proportionnés aux services qu'ils en attendent, ou (ce qui est un moien plus sûr) par des amitiés qui flatent leur vanité. Ces indignes ministres pour lors aveuglés par l'ambition, ne s'aperçoivent point de la honteuse servitude où ils s'engagent, ils tombent malheureusement dans des pièges qu'on leur tend avec trop d'adresse, ou du moins leur fidélité ébranlée ne leur laisse plus la liberté de résister ouvertement à des Princes qu'ils craignent de désobliger. Si un ambassadeur entrevoit ces secretes intelligences, comment les decouvra-t-il au Roi ? Adressera-t-il ses lettres à celui qu'il y accusera ? Quelle aparence que l'accusé aille lui-même se déclarer coupable ? Mais un ambassadeur à des relations avec les principaux Seigneurs de la Cour, peut, par leur entremise, informer le Prince de ce qui se passe, il est vrai, mais quelle commission plus délicate ! Maisque souvent il y va de la vie, ou pour la personne accusée, ou pour celle qui accuse. Il seroit plus naturel de confier

un secret de cette importance au papier qui est muet, que le Roi seul peut lire & supprimer ensuite, que de s'adresser à des personnes à qui, quoique discrètes, il peut cependant échapper quelque chose de ce qu'on leur a confié; le crime outre cela peut-être plus ou moins considérable; l'ambassadeur ira-t-il, sans être bien éclairci, détruire par un odieux rapport la réputation d'un ministre auprès des personnes à qui il se fera adressé pour le dénoncer. Il n'y auroit rien de fixe dans les affaires, ni aucune sûreté pour ceux qui se trouveroient dans ces premières charges: peut-être même un ambassadeur écouterait-il moins son devoir, qu'une animosité secrète. Il reste encore un inconvenient, le ministre honnête homme, & fidèle à son Prince peut être d'un avis différent de celui de l'ambassadeur; or comment le Roi pourra-t-il s'en apercevoir, si l'ambassadeur n'a d'autre interprète que ce favori, qui, attaché à son sens, craindra d'appuier un sentiment contraire?

Meleandre qui avoit fait ces reflexions à l'occasion du détail où Timonide étoit entré presque sans dessein, ne s'occupait que des moïens de prévenir ces abus. Cleobule avoit trop de droiture & de

probité , pour n'être pas à l'abri du moindre soupçon , mais un Prince ne doit pas moins considérer l'avenir que le présent , quand il s'agit de la sûreté d'un Etat. Il doit , autant qu'il peut , retrancher toutes les occasions d'un mal qui s'introduiroit. N'est-ce pas être l'esclave du mérite d'un favori que de lui donner pour récompense une autorité absolue dans une charge où il doit avoir des successeurs qui ne lui ressembleront peut-être point. Il arriveroit qu'en voulant récompenser la probité d'un sujet fidèle par ce pouvoir sans bornes , on fourniroit des armes à l'insolence de ceux , qui , ambitionnant le même poste , pourroient dans la suite l'obtenir par brigues & par surprise. Il resolut de faire expedier un ordre pour les ambassadeurs , par lequel ils seroient tenus , toutes les fois qu'ils écriroient au ministre , d'adresser aussi au Roi un paquet dont les lettres seroient moins circonstanciées , à moins que l'affaire ne demandât un détail exact. Ainsi le Roi n'auroit pas la peine de faire la lecture des lettres plus courtes , qui ne renfermeroient rien de consequence ; & le ministre ignorant ce qu'elles contiennent , rapporteroit toujours fidèlement

ce qu'on lui auroit écrit à lui-même. D'ailleurs cette coutume non suspecte d'écrire souvent au Roi, laisseroit à l'ambassadeur la liberté de mander tout ce qu'il verroit, & d'accuser même le ministre, s'il en donnoit l'occasion. Ce moien paroissoit le plus sûr, l'ambassadeur ne craignoit point de devenir la victime de sa sincérité, & le Roi informé de tout, étoit plus en état de pourvoir au bien public : mais ce n'étoit que par degrez, & sans donner aucun sujet de défiance à Cleobule, qu'il falloit établir cet usage. Le Roi trouvoit dans le départ d'Arcombrote une occasion favorable, il ne doutoit point qu'on n'attribuât à l'affection qu'il avoit pour ce jeune Prince, l'ordre qu'il donna à Timonide de lui adresser directement les nouvelles de la santé d'Arcombrote. Il l'avertit secretement de le prévenir sur tout ce qui pouroit se passer d'essentiel, &, pour ne laisser aucun soupçon sur ces lettres adressées par extraordinaire, de lui écrire toutes les fois qu'il écriroit à Cleobule. Timonide instruit de ce qu'il avoit à faire, sortoit de l'appartement, quand Cleobule y entra ; le Roi réitéra en sa presence l'ordre secret qu'il venoit de donner à Timonide

l'écrire souvent, non-seulement à Cleopâtre, mais à lui-même sur ce qui concernoit la santé & les affaires d'Arcombrote. Il vouloit prendre de-là occasion de donner les mêmes ordres aux ambassadeurs qu'il enverroit dans les autres Cours, jusqu'à ce que cette coutume fût enfin établie, pour l'avantage même des ambassadeurs, qui devoient se trouver honorés, d'avoir, par le moyen de leurs dépêches, une relation directe avec le Prince.

Tout étant prêt pour l'embarquement, Arcombrote ne crut pas devoir partir, sans prendre congé de la Princesse, & se rendit dans son appartement, pour la prier d'excuser un départ qu'il n'étoit pas le maître de différer. La Princesse au désespoir de voir qu'Arcombrote pénétrât si mal ses véritables sentimens, & que sur les fausses idées que chacun étoit formées d'un amour qui n'étoit point réciproque, son ennemi eût scû ménager sur les Siciliens tant d'avantages & un si grand crédit, lui répondit, même avec un air de mépris, qu'elle trouvoit bon qu'il retournât auprès de sa mere, qu'on ne pouvoit être mieux que chez soi. Une réponse aussi vive, le ton, l'air dédaigneux de la

Princesse déconcertèrent Arcombrote ; mais le tems & le lieu ne lui laissoient pas la liberté de faire éclater ses plaintes & son dépit. Il feignit de ne pas comprendre le sens de ces mots qui sembloient le congédier pour toujours, & répondit qu'il s'estimoit beaucoup plus heureux dans le pais où une Princesse aussi accomplie avoit pris naissance, que dans celui où il étoit né. Meleandre arriva dans ce moment, Argénis l'aperçut, & ménagea un peu plus les termes, donnant en aparence à Arcombrote, une satisfaction que son cœur lui refusoit. Ce Prince fit offrir sur le rivage les Sacrifices ordinaires, & s'embarqua. Après s'être entretenu quelque tems avec les principaux Seigneurs qui étoient sur son vaisseau, il se retira dans la chambre auprès de la poupe, sous le pretexte d'avoir besoin de repos, mais en effet pour s'y livrer avec plus de liberté à ses peines & à son chagrin. La réponse de la Princesse lui étoit revenue dans l'idée ; pourquoi un mépris si marqué ? Il ne sçavoit encore comment interpréter cette réponse ; si ce conseil de se retirer dans son pais n'étoit pas plutôt un tendre reproche sur son départ, qu'une suite de son aver-

mon pour lui. Rapellant dans sa memoire les traitemens bons ou mauvais qu'il avoit reçûs , il se trouvoit partagé entre la crainte & l'esperance , & sur que les Augures avoient raporté que les Dieux lui seroient favorables dans le cours de sa navigation. Helas se dit-il , quel peut être le sens de cette réponse ! Peut-être les Dieux veulent-ils , en facilitant mon départ d'un pais qui m'est si cher , m'en interdire pour jamais le retour. Occupé de ces tristes reflexions , Poliarque lui revint dans l'esprit ; les premiers soupçons qu'il avoit eus de ses sentimens pour la Princesse , s'étoient confirmés par tout ce qu'il avoit appris depuis , & que la perdue de Selenisse avoit rendu public. Il regardoit pour lors comme l'amant le plus malheureux , mais bien-tôt la faveur de Meleandre , qui lui avoit proposé cette alliance , sembloit le rassûrer. Il a donc remarqué Argénis dans ma personne , s'écrioit-il , qui puisse si fort me choquer ? Ou plutôt quel homme a-t-il si bien s'emparer de son cœur , qu'elle devienne insensible pour tout autre ? C'est Poliarque sans doute , si mon bonheur me le faisoit rencontrer , que j'emploirois beaucoup plus volon-

tiers contre ce rival , cette main , cette épée déjà destinées à faire périr Radirobane ; mes maux & mes chagrins , ceux d'Argénis n'en font-ils pas des motifs assez puissans ? Par quel charme secret dédaigne-t-elle une aliance comme la mienne ? Quelles raisons l'obligent à refuser un Prince qui lui présente une couronne , après lui avoir donné tant de preuves de son amour , & même (qu'il me soit au moins permis de le penser) de son courage ? Mais où trouver ce rival qui est en sûreté , parce qu'il est inconnu ? Où le chercher ? Il sçait combien il est au-dessous de ses vûës ambitieuses , cette raison l'empêche de paroître , il craint Meleandre , il me redoute. Que mon sort est à plaindre ! peut-être qu'en le sacrifiant à ma colere , comme l'honneur & mon amour l'ordonnent , j'acheverai d'atirer sur moi toute la haine d'Argénis , que dis-je , elle n'aime Poliarque que parce qu'il vit , sa mort doit me fraier un chemin au cœur de la Princesse ? Lui expiré , qu'en pourra-t-elle attendre ? Elle se verra au moins obligée de rendre justice à la valeur de celui qui aura vaincu un rival si redoutable.

Arcombrote , malgré toute son ani-
mo-

monité , balançoit encore , il falloit
extoufer certains sentimens qui s'éle-
voient dans le fond de son cœur ; en-
fin il se plaignoit de sa malheureuse des-
tinée qui le forçoit à se déclarer contre
Poliarque autrefois son ami. Les vents
qui lui avoient point encore fait perdre
de vûë la Sicile , lorsque Gobrias jeta
l'ancre près de Siracuse , ce Seigneur
envoia détaché une chaloupe , pour sça-
voir où le Roi faisoit pour lors sa resi-
dence. Aiant appris qu'il étoit à Epeirété ,
porteresse située sur bord de la mer , il
se rendit à Siracuse avec une seule ga-
lliere , sous le pretexte d'y faire les pro-
visions nécessaires , & envoya à Melean-
dre quelques uns des premiers officiers ,
pour lui représenter qu'une flotte con-
siderable passant par la Grece , pour
se rendre en Asie , avoit été dispersée
par la tempête : que plusieurs vaisseaux
arrêtés sur les côtes de Sicile , y atendoient
des nouvelles de ceux dont ils avoient
été separés : que le capitaine demandoit
qu'il lui fût permis de parler au Roi ,
et que si cette grace lui étoit accordée ,
il regarderoit ce contre-tems plutôt
comme un effet de son bonheur , que
comme un coup de la fortune contraire.
Meleandre naturellement affable ne

refusa pas de l'entendre. Gobrias parut à la Cour accompagné de quelques amis, & de plusieurs domestiques. Eurimede député pour le recevoir, le conduisit d'abord dans sa maison, & lui fit tout l'accueil possible; lui ayant reconnu un vrai mérite, il en fit au Roi un rapport avantageux. Le lendemain Gobrias fut introduit dans le palais, où il soutint la bonne opinion qu'en avait donnée Eurimede. Cependant le Roi qui lui avait demandé d'où il étoit, & pourquoi la Gaule avait armé une flotte si considérable, s'étant aperçu qu'il varioit dans ses réponses, entra en quelque défiance, & lui donna une garde honnête, mais sûre, pour examiner toutes ses démarches.

Gobrias avait d'autres inquiétudes: il ne voyoit encore aucune apparence de pouvoir entretenir secrettement Argénis, quand songeant qu'il avait dans son vaisseau une piece d'écarlate de la teinture de Gaule, qui passe pour la plus vive & la plus belle, il l'envoia chercher pour en faire présent à la Princesse, comme par reconnoissance du bon accueil qu'on lui avait fait. Argénis de son côté occupée de mille soins, quelquefois se flatoit que ces vaisseaux avaient été en-

voïés par Poliarque, qui se dispoſoit lui-même à venir avec une armée plus conſidérable : mais trouvant trop peu de fondement à ce bonheur imaginaire, elle retomboit dans ſa première langueur, elle ſe reprochoit même le peu de joie que cette idée flateuſe lui avoit d'abord cauſée. Mais pourquoi Arſidas emploïoit-il tant de tems dans la commiſſion dont elle l'avoit chargé ? Pourquoi Poliarque n'avoit-il pas encore ſatisfait à ſa parole ? Devoit-elle en accuſer le hazard ou la négligence de ce tendre amant ? Le tems qu'il ſ'étoit lui même preſcrit étoit déjà expiré. Elle vivoit, mais ce n'étoit point par ſon ſecours, c'étoit plutôt par le malheur d'Arcombrote que les ſoins d'une guerre appelloient en Afrique. Cher Poliarque, diſoit-elle, amant conſtant, ſage, & digne d'être aimé, même au milieu de tous mes chagrins, quoique je ne les reſſente que par rapport à vous, faut-il que je vous aie connu ? N'ai-je donc ſçû vous plaire, que pour mourir aujourd'hui de mille morts ? Qu'il m'eût été cruel, que ce ſoit par vos coups. Si je ne vous euſſe jamais vû, j'autois traîné, ſi je l'avois, une vie languiffante, elle n'eût été animée d'aucuns plaiſirs, mais

au moins ne serois-je pas a cette heure exposée aux chagrins qui me dévorent. Sans doute votre amour eût été plus heureux avec d'autres, mais vous êtes vengé, votre malheur fait le mien, & quoiqu'innocente, je paie de tout mon repos ces vertus que j'ai admirées dans vous. J'ay été l'objet de quelques unes, qui me reduiroient au désespoir, si vous les emploïez pour d'autres que pour moi. Infortunée que je suis? Peut-être formez-vous les mêmes plaintes. Penetré de votre propre douleur, peut-être souffrez-vous encore de mes peines, vous craignez que je ne vous regarde comme l'auteur de celle où je me vois plongée. Non ce n'est point votre faute, je m'en flate; je ne dois les imputer qu'à une fatale destinée, toujours constante à me persecuter. Heureux les époux dont les vœux sont accomplis presque aussitôt que formés, ou qui, s'ils sont malheureux, se voient délivrés par une prompte mort de leurs miseres, & de la rigueur du destin!

Elle s'abandonnoit à ces tristes réflexions, quand Eurimede la prévint que le Capitaine Gaulois arrivé depuis peu, souhaitoit lui présenter une piece d'écarlate de la teinture de Gaule. La Prin-

Princesse ne refusa pas de voir ce présent, elle ne doutoit point que ce ne fût un stratagème de l'Officier, pour avoir la liberté de l'entretenir, & lui faire part de choses plus intéressantes pour elle, que ne s'imaginait Eurimede. Gobrias lui presenta l'étoffe, qui, pour la couleur, & pour la finesse, l'emportoit sur le pourpre de Tir, la plus belle. Argéus uniquement occupée de Poliarque, flatoit d'en apprendre des nouvelles. Par cette occasion, elle ne s'arrêtoit point à considérer ce qu'on lui monstroit, à peine repondoit-elle aux personnes qui lui adressoient la parole, elle étoit sur le point d'interroger cet inconnu, quand Gobrias s'approchant de son oreille lui dit (tandis que chacun relevoit la beauté de l'étoffe) ce présent, Madame, est moins précieux par lui-même, que par celui qui vous l'envoie, c'est la personne qu'Artidas est allé trouver de votre part. Ces quelques mots firent une vive impression sur la Princesse, son trouble & son silence découvrirent à Gobrias une partie de ses sentimens. Revenuë à elle-même, elle proféra assez haut quelques paroles, pour remercier Gobrias, & lui dit à voix basse, demeurez ce soir chez vous.

je vous envoieai querir, quand je serai libre, & débarassée de la foule. Gobrias se retira. La Princesse releva beaucoup, devant ses femmes, la finesse & l'éclat de l'étoffe, elle en exagéra le prix, & dit en particulier à Timoclée J'ai de la peine à croire que la générosité seule ait part à ce présent; l'étranger aparemment veut demander quelque grâce au Roi, & m'engager par cette attention à parler en sa faveur. Il m'a même prié de lui permettre de m'entretenir, quand j'en aurois le loisir, j'en veux dès aujourd'hui lui donner cette satisfaction, afin que si sa demande est légitime, j'offre de l'aider en ce que j'en pourrai; que si on ne peut le satisfaire je ne l'entretienne point dans de vaines espérances, & qu'avant son départ, j'en puisse au moins reconnoître son présent par un autre qui ne lui cède en rien. Peu après Argénis descendit dans les jardins, où par hazard il ne se rencontra personne, Meleandre étant allé ce jour-là à la chasse. Ce lieu solitaire parut favorable pour l'entretien qu'elle vouloit avoir, elle donna ordre sur le champ à Timoclée, d'envoyer un de ses gardes avertir Gobrias de se rendre dans les jardins, où elle l'atendoit.

Gobrias attentif à ce qu'il se devoit & à la Princesse, vint sur ses premiers ordres. L'entretien roula d'abord sur des choses indifferentes, mais peu à peu, comme ils furent entrés dans un détail plus curieux, ils se séparèrent des Dames qui avoient accompagné la Princesse, & se promenerent seuls. Gobrias pour être en liberté, dit à Argénis : Princesse digne de commander non seulement dans la Sicile & dans la Gaule, mais dans l'Univers entier, excusez le moi mon maître, si je paroissais ici le premier. Une violente tempête qui nous a séparés, est la seule cause de ce retardement. Elle l'a éloigné de ces bords; pour nous, nous avons été jetés sur les côtes d'Afrique. Arsidas que nous avons rencontré la veille de ce desastre échappé au danger parcourt maintenant les côtes de la Libie. Je me suis rendu ici par toutes voiles dans le dessein, ou de rejoindre la puissante armée que mon maître devoit déjà y avoir sans cet accident subit, ou de vous offrir de sa part, Madame, les vaisseaux qui sont sous mes ordres; nous ne sommes dans ce pays que pour executer les vôtres, & donner même notre vie pour votre service; je sçai que c'est dans vous seule

que nous pouvons véritablement offenser ou honorer le Prince que nous servons.

Il présenta en même tems à la Princesse les lettres d'Arfidas, qui ne contenoient que ce qu'il venoit de lui dire. A peine en eut-elle fait la lecture qu'elle s'écria, l'amour étant toujours porté à s'alarmer, quelle peut être la destinée de votre Roi? Dois-je espérer ou craindre? Croiriez vous qu'échappé à la tempête, il se fut laissé prévenir à Gobrias malgré l'inquiétude où il étoit lui-même, chercha à calmer celle de la Princesse. Vous n'avez rien à craindre, dit-il, Madame, la flotte est composée de cinquante bâtimens, tant gros vaisseaux que galeres, & quand la tempête (ce que les Dieux n'auront pas permis) auroit brisé celui qu'il montoit, un grand nombre de soldats & de matelots attachés au Roi, autant par inclination que par devoir, n'auroient-ils pas employé leurs forces & leur adresse pour sauver du danger une tête si chère. De croire que toute l'armée ait été ensevelie sous les eaux, il n'y a pas d'apparence, quelqu'un plus heureux seroit échappé à ce naufrage commun, & la renommée plus prompte à publier u

Malheur, que ce qui flate, nous eût
déjà informé de cette perte. J'ose assû-
rer qu'il n'y a aucun sujet de s'alarmer :
les galeres qui sont venuës avec moi,
ont été, comme celles de Poliarque,
entruës de la tempête, elles se trouvent
pendant toutes ici rassemblées. Je
croirois plutôt que le Roi a été jeté sur
des bords éloignés ou que les vaisseaux
tant beaucoup souffert, il les fait ra-
buber, pour ne paroître ici qu'en état
à combattre. Vous verrez incessamment
le rivage de Sicile couvert d'hommes
armés, & entierement devoiës à votre
service, qui sçauront punir vos ennemis
s'il en est d'assez hardis pour se déclai-
mer d'avoir eu moins d'égard que nous
à nos étrangers pour des vertus qui
ont pris naissance chez eux. La Prin-
cesse au milieu de ces flateuses espérances
n'étoit pas encore satisfaite. Elle vouloit
avoir des nouvelles plus précises de
Poliarque : elle auroit même exigé de
Cibrias un détail circonstancié de tout
ce qu'elle sçavoit, comme de ce qu'elle
alloit, elle aimoit trop ce Prince,
pour trouver rien d'indiferent dans un
point qui le regardoit : mais le tems ne
permettoit pas de contenter sa curio-
sité. La nuit aprochoit, elle craignoit

que ses femmes , qui en effet s'infor-
moient déjà entre elles de quoi la Prin-
cesse pouvoit s'entretenir si long-tems
avec cet étranger , n'entraissent en quel-
que défiance. Gobrias lui représenta
encore qu'il n'étoit abordé en Sicile
que pour lui obéir , & qu'elle disposât
entièrement de lui. Il faut se séparer ,
dit-elle , je songerai à ménager les in-
terêts de votre Roi ; voiez souvent Eu-
rimede que je préviendrai ; trouvez
quelque pretexte , pour ne pas vous
éloigner du rivage , je le ferai trouver
bon à mon pere , je chercherai les
moïens sûrs de vous voir souvent , sans
que ces entrevûës puissent être suspec-
tes.

A peine fut-il parti , que Timoclée
impatiente demanda à la Princesse ce
que vouloit cet étranger. Je l'ignore
encore , répondit Argénis , peut-être n'a-
t-il osé , dans ce premier entretien , me
faire part des raisons secretes qui l'a-
menent ici. Il est fort sensible au bon
acüeil qu'on lui a fait , & voudroit
qu'il lui fût permis de faire entrer dans
le port un de ses vaisseaux qui est char-
gé de meubles précieux. Il compte n'y
être que deux jours , & durant ce tems
reparer les dommages causés par l

empêta, il m'a prié de demander cette
grace au Roi. La Princesse se retira
aussi-tôt dans son appartement, fit venir
Eurimede & lui recommanda l'étranger
qui demouroit chez lui; mais craignant
l'occasionner le moindre soupçon; je
voudrois, dit-elle, lui faire un présent
qui fût proportionné à ce que doit une
personne de mon rang. Pour le retenir
quelque tems sur ces côtes, il seroit à
propos de l'amuser par quelques par-
ties de chasse ou de spectacle. Eurimede
après cet ordre, se sépara de la Prin-
cesse, qui, seule, ne s'occupa plus que
de ses inquiétudes. L'ombre & le silence
de la nuit servirent encore à les rendre
plus présentes. Elle envisageoit tous les
malheurs dont elle étoit menacée, &
proposoit déjà d'y apporter un prompt
remède. Elle s'étoit flatée de voir Po-
sitarque incessamment en Sicile, s'il vi-
voit. La flotte de Gobrias, & les lettres
d'Arfidas la rassûroient sur ce dernier
article, elle ne songea plus qu'à se con-
server pour lui, résoluë de ne lui point
survivre, si malheureusement il avoit
vécu. Mais de quel pretexte se servir,
pour arrêter en Sicile la flotte de Go-
brias si nécessaire pour son dessein? Car
il avoit projeté, si Arcombrote reve-

noit d'Afrique avant qu'elle eût des nouvelles de Poliarque, ou de s'embarquer secrettement sur un vaisseau de Gobrias, pour se rendre dans la Gaule, ou de former un parti qui la mettoit en état de refuser ouvertement l'aliance à laquelle son pere vouloit la contraindre. Voici ce que son imagination lui suggera. Elle se rendit de grand matin dans l'apartement du Roi. Elle lui représenta le peu de forces qui restoient dans la Sicile, par le départ d'Arcombrote, qui en avoit emmené la meilleure partie : qu'il y avoit à craindre que Radirobane informé de l'état où se trouvoit le Roïaume, ne revînt en personne ou n'envoîât une partie de sa flotte, pour y faire une descente : que le parti le plus sûr étoit de prendre à la solde ces Gaulois envoiés sans doute par les Dieux tutelaires du pais, afin que, s'il survenoit une guerre, elle ne se fît qu'aux dépens d'un sang étranger : que cette précaution étoit d'autant plus sage, qu'elle ne pouvoit être à charge à l'Etat, puisqu'il ne s'agissoit que d'un mois, & qu'avant ce temps on auroit des nouvelles certaines d'Arcombrote & de Radirobane : que cette proposition seroit également avanta

geuse aux Gaulois , trop heureux d'être recompensés d'un séjour qui pouroit les remettre de la tempête qu'ils avoient essuïée. Ils ne sont pas en si petit nombre , ajouta-t elle , qu'ils ne puissent nous secourir dans le besoin , leur nombre aussi n'est pas assez considerable , pour nous alarmer , s'ils avoient quelque mauvais dessein. Ce conseil aiant été aprouvé du Roi , Argénis fit venir secretement Eurimede & Cleobule , elle exagera ses craintes au sujet de Radirobane , & l'avantage qu'on pouroit retirer du séjour des Gaulois , & même sans beaucoup de dépense. Ils s'y oposerent d'abord , disant qu'il étoit dangereux de se fier à des inconnus , & qu'il y auroit toujours assez de forces dans le pais. Argénis reprit , & même avec un air d'autorité ; si l'on ne trouve pas bon l'avis que je donne pour la sûreté de la Sicile , qu'on y ait égard au moins pour ma propre sûreté. J'ai dit au Roi mes raisons , ils les a écoutées , qui osera les combattre , s'attaque à moi directement. Le ton fier dont elle profera ces paroles , empêcha les deux ministres d'irriter la Princesse par une prudence hors de saison. Ils acheverent au contraire , Argénis étant

présente, de déterminer le Roi à faire à Gobrias la proposition de garder le rivage. Puisque c'est votre avis, dit le Roi, voiez-le de ma part, Eurimede, & sçachez de lui s'il peut demeurer ici quelque tems, nous ferons ensuite nos conventions. Eurimede obtint sans peine le consentement de Gobrias qui jugea que c'étoit un artifice de la Princesse. Il ofrit volontiers le service de sa flotte pour un mois, & refusa la récompense qu'on lui proposoit, affectant de donner ce secours gratuitement, & seulement dans le dessein de faire alliance avec les Siciliens.

Voilà en quel état étoient les affaires de Sicile, tandis qu'Arfidas avec une galere de Gobrias côtoioit l'Afrique. En quelque endroit qu'il fut proche de terre, il montoit dans un esquif, & alloit s'informer si l'on n'avoit point aperçû de vaisseaux étrangers. Il se trouva enfin sur les frontieres de Mauritanie. Fatigué de tant de courses inutiles, & accablé des chaleurs excessives que le vent du midi envoioit du côté des terres, il aborda dans un petit port éloigné d'un quart de lieüe d'une ville qui ne paroissoit pas considerable. Le Gouverneur homme d'experience, &

fort estimé pour sa bravoure , se promenoit par hasard sur le rivage. Aiant aperçû Arsidas , dont le visage & l'habit étoient étrangers , il le joignit d'un air gracieux & autant par honnêteté que par le devoir de sa charge , s'informa de lui quel étoit son pais , & où il se proposoit d'aller : Arsidas , pour éviter trop de discussion , répondit qu'il étoit de Gaule ; le vaisseau qu'il montoit favorisoit son mensonge. Le Gouverneur aussi - tôt l'embrassa , il suffit , dit-il , que je sçache que vous êtes Gaulois , nous devons tout à votre nation , venez avec confiance dans la ville voisine , où vous pourez vous reposer , & charger votre vaisseau de toutes les provisions nécessaires , même pour un voiage de long cours. Arsidas ne pouvoit encore demêler le motif d'une reception dont il n'eût osé se flatter. Ces offres genereuses faites par une personne , & dans un pais qui lui étoient inconnus , le jetoient dans une extrême surprise. Il fit débarquer son monde , & prit le chemin de la ville avec le Gouverneur , qui rempli d'atentions , lui faisoit rendre sur son passage toute sorte d'honneurs. Arsidas cependant qui craignoit que par la suite du discours , le

Gouverneur , ne vint à découvrir la vérité , aima mieux le prévenir ; & pour n'être pas plus long-tems l'objet de ces déférences , qu'il jugeoit être réservées pour un Gaulois , il avoua qu'il étoit de Sicile , mais que ses matelots étant Gaulois , & cherchant lui-même le Roi de Gaule , il avoit d'abord répondu qu'il étoit Gaulois. Vous cherchez reprit le Gouverneur , un Prince dont les armes nous ont préservés des derniers malheurs ? Arfidas qui ne sçavoit rien de la victoire de Poliarque , parut étonné. Impatient il demanda quel service si essentiel les Gaulois avoient rendu aux Maures , ajoutant qu'emporté par la tempête jusqu'aux extrémités de l'Afrique , il n'avoit aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. Le Gouverneur se fit un plaisir de satisfaire la curiosité d'Arfidas , il lui raconta comme Radirobane aiant déclaré la guerre à la Mauritanie , les Dieux avoient envoié le Roi de Gaule sur les côtes d'Afrique , pour repousser l'insolence de cet ennemi. Il lui rendit compte en peu de mots de plusieurs événemens , & du succès de cette guerre ; mais il voulut entrer dans le détail de toutes les circonstances de la mort de

Radirobane, & de la fureur d'un combat dont la fortune fut si long-tems incertaine. Quand Arfidas eut appris que Radirobane y avoit perdu la vie, & par la main du Roi de Gaule, il ne put moderer ses transports, sa joie éclata malgré lui, on découvroit aisément que le cœur seul y avoit part. Quoi, dit-il, Radirobane, ce Roi de Sardaigne, parti depuis peu de Sicile, a succombé sous les armes du Roi de Gaule ? Une chose suspend encore le plaisir d'une nouvelle si interessante ; comment s'appelle, je vous prie, le Prince victorieux ? Il porte deux noms, répondit le Maure, ce qui a souvent fait ici prendre le change, j'y ai été moi-même trompé ; je l'ai entendu nommer quelquefois Poliarque, & quelquefois Afioriste. Arfidas confirmé dans ses premiers sentimens, s'y abandonna, de maniere que les Maures qui étoient présens ne purent s'empêcher de les partager avec lui. Oubliant pour lors toutes les traverses & les fatigues qu'il venoit d'essuier, il suplioit les Maures, comme s'il se fût adressé aux Dieux, de lui dire quel hasard, ou quelles destinées avoient rassemblé en Afrique deux Princes déjà si animés l'un contre

l'autre, ou quelle Divinité avoit aimé ordonné qu'un sang dû à la vengeance des Siciliens, eût aussi été répandu pour la tranquillité de l'Afrique: Il s'informa ensuite où s'étoit retiré Poliarque après cette défaite: Juba, c'étoit le nom du Gouverneur, lui dit que les blessures qu'il avoit reçues dans le combat, l'avoient retenu dans la principale ville de Mauritanie, qui n'étoit éloignée que de quatre journées pour une personne bien montée.

A peine furent-ils arrivés dans la ville, qu'Arſidas songea à s'assûrer de guides pour le conduire à la Cour. Les vents étoient considérablement augmentés, & il craignoit qu'un second malheur ne lui enlevât Poliarque, qu'il se flatoit d'avoir enfin trouvé: mais Juba ne voulut point le laisser partir, qu'il n'eût sacrifié au Dieu de l'hospitalité. Il faisoit une grande chaleur, Arſidas fut conduit à l'ombre dans un jardin, où Juba, par une suite d'attentions, se remit à lui parler de la dernière guerre, de la victoire de Poliarque, & de tout ce qu'il croïoit devoir lui faire plaisir. Un repas fort proprement servi mit fin à ce récit. Arſidas en admira l'arrangement: ce qui le surprit davan-

age, ce fut un service que l'on apporta, composé de toute sorte de fruits à la glace. Les uns paroissoient sortir des glaçons, les autres y étoient renfermés, de manière cependant qu'on distinguoit, à travers cette eau gelée, leur couleur naturelle. Frapé de cette nouveauté, il ne sçavoit encore qu'en penser, car les fruits qu'il voïoit, étoient fraîchement cueillis, & la chaleur qu'il faisoit, ne permettoit pas de conserver de la glace. Il voulut les toucher, il sentit un froid extraordinaire, les portant à sa bouche, il leur trouva le goût agréable qu'ils devoient avoir. Juba se faisoit un plaisir de la surprise de son hôte qui songeoit moins à manger qu'à admirer. Comment, dit Artidas avez vous pouû rassembler en même tems les fruits de l'Afrique, & les glaces de la Scithie ? Vous seriez encore plus surpris, reprit Juba, si je vous disois que ces mêmes fruits pendoient aux arbres, quand vous êtes entré dans le jardin, & que cette eau gélée couloit, il n'y a qu'un moment dans une fontaine. Artidas plus curieux s'informa par quels charmes, & dans quel antre la nature sembloit aller contre ses propres loix : Nous avons un secret, dit Juba, pour faire

revenir l'hiver au milieu de l'été, je vous l'expliquerai, quand vous aurez bu. Un Egyptien qui ser voit, lui présenta aussi-tôt du vin dans une coupe formée par la glace, il but, & la rendit: l'Egyptien la brisa contre terre, Arsidas en témoigna quelque dépit, non que la perte fût de conséquence, mais ce vase lui avoit paru rare pour la saison. N'aiez point d'inquiétude, dit Juba, on vous donnera une coupe nouvelle toutes les fois que voudrez boire, ne conviendrait pas que la même servit deux fois. Arsidas ne pouvoit comprendre comment l'art avoit sçu si bien imiter la nature: il atendoit que Juba lui découvrit un secret si admirable, quand on apporta plusieurs moules d'airain de différentes formes, comme d'affiettes de plats, de vases, en un mot d'un service complet. Voilà, dit Juba, les moules qui servent à former cette glace que vous avez tant admirée. Chacun de ces moules a un dessus qui ferme exactement, il n'y a qu'une fort petite ouverture par où l'on verse l'eau, comme on le pratique dans les fontes de plomb, ou d'autres métaux. On les met dans des caisses de bois qu'on sou-poudre auparavant d'un sel noir fort com-

un dans ce país ; on les remplit ensuite de neige, qu'il nous est facile de conserver dans des lieux destinés à cet effet. L'eau ainsi renfermée dans ces moules, reçoit de tous côtés l'impression du froid de la neige, se congele insensiblement par le moyen de ce sel entremêlé, & se trouve prise en moins de trois heures. Si l'on y met quelques fruits, comme ceux que vous voiez maintenant, ils demeurent environnés de glace. Ce froid, en flatant le goût, nous est encore d'un grand secours contre les chaleurs excessives auxquelles nous sommes exposés. La nouveauté semble donner plus de prix à cette invention, il n'y a pas en effet long-tems qu'on a trouvé ce secret, dont on est redevable à la délicatesse d'un particulier de ce país. Arsidas qui prenoit plaisir à ce récit, chargeoit, sans y faire attention, son estomac de ces fruits glacés, & sa soif, comme c'est l'ordinaire, irritée par le froid, dont la liqueur étoit frappée, l'engageoit à boire souvent dans ces coupes renouvelées. Juba même se crut obligé de lui représenter que cet excès pouvoit nuire à sa santé. En effet ils furent à peine levés de table, qu'Arsidas qui, en goutant ce plaisir, plaignoit le sort

de ceux qui étoient réduits à ne boire que des eaux chaudes, sentit ses nerfs tellement relâchés par la quantité de glace qu'il avoit prise, que peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame avec les alimens. Juba sensible à cette indisposition, craignant même qu'on ne la regardât comme une suite de quelque mauvais dessein de sa part, fit venir promptement des medecins, & engagea tout son monde, aussi bien que les domestiques du malade, à lui donner le secours dont il avoit besoin. Les mauvaises nouvelles augmentant dans la bouche de ceux qui les débitent, le bruit fut bien-tôt qu'Arfidas rendoit les derniers soupirs; ceux de sa suite en furent alarmés. Un d'entre eux, originaire de Naples, profita de cette conjoncture pour le voler. Arfidas avoit un petit sac de lin qu'il portoit toujours sur lui, & qu'il cachoit avec soin. Ce malheureux s'en étoit aperçû, & avoit conjecturé qu'il devoit renfermer quelque chose de précieux. Tandis qu'on deshabilloit le malade qui n'avoit plus de connoissance, il fit l'empressé, & sous une aparence de zele, il aprocha son maître de plus près, & tira le sac sans qu'on le vît; il sortit aussi-tôt de la

maison, se contentant de laisser autour d'Arfidas ceux que la crainte & la pitié retenoient encore.

Si-tôt que ce premier accès fut passé, & qu'Arfidas put parler, il demanda aux medecins ce qu'ils pensoient de son indisposition, & s'il pouroit bientôt hasarder de se metre en chemin. Les medecins répondirent qu'il y avoit grande espérance de guérison, mais que son estomac affoibli, & ses nerfs relâchés par ce froid excessif, qui étoit l'unique cause de sa maladie, ne pouvoient se remettre que par un grand repos, & qu'il falloit au moins quatre jours. Ce terme lui parut long, il accusa les deffens de ce fâcheux contre-tems, & se tournant vers Juba; Poliarque, lui dit-il, ne doit point se ressentir de mon accident, ne pourois-je pas, par votre moyen, lui faire tenir des lettres essentielles qu'on m'a chargé de lui rendre. Donnez-moi un guide sûr, qui accompagne à la Cour un de mes gens, j'attendrai avec plus de tranquillité le moment ou je pourai moi-même y aller. Juba aprouva son dessein, & lui promit de trouver quelqu'un. Arfidas chercha le petit sac où étoient les lettres qu'Argénis lui avoit confiées; ne le

trouvant point, & chacun niant l'avoir
vû, il fut si outré de colere, qu'il en
reprit de nouvelles forces: sans aten-
tion pour l'ordonnance des medecins,
il se jeta hors du lit, & menaça de faire
périr tous ceux qui étoient présens,
si ce qu'il cherchoit ne lui étoit prom-
tement rendu. Dans son trouble il ne
ménageoit ni les Dieux ni les hommes,
il soupçonnoit même les Maures qui
l'avoient assisté dans le commencement
de son mal. Il chercha encore dans ses
habits; voïant que c'étoit inutilement,
il demanda, transporté d'une nouvelle
colere, qui étoit celui de ses gens qui
l'avoit le plus aproché? Mais tous l'a-
voient également secouru, & il ne pou-
voit jeter ses soupçons sur personne en
particulier. Enfin cet excès de colere
aïant consumé aux dépens du malade
une partie des forces qu'il lui avoit
d'abord fait trouver, le reduisit dans
un état beaucoup plus dangereux que
le premier; à peine put-on lui faire
revenir la parole par les essences & par
les odeurs les plus fortes: si-tôt qu'il
l'eut recouvrée, ah! dit-il, si la fortune
s'opiniâtre à me traverser par cette ma-
ladie qui a occasionné le vol dont je
me plains, mon malheur doit-il faire
celui

celui de mes maîtres : Je vais écrire à Poliarque , & dans deux jours je me rendrai moi-même à la Cour , en quelque état que je me trouve , quand je devrois courir le risque de la vie. Faites venir Phorbas , que je le charge de ma lettre. C'étoit ce même Phorbas , qui , après avoir fait son coup , avoit disparu. On le chercha , & sur le vaisseau qui étoit dans le port , & par toute la ville , mais en vain. Arsidas , qui , dès ce moment le soupçonna , n'en voulut rien faire paroître. Il envoia encore une fois le chercher sur le rivage , mais aussi inutilement que la première. Il fit prier Juba de venir , & après avoir renvoié tous ceux qui étoient dans sa chambre , je suis bien trompé , dit-il , ou c'est un de mes domestiques qui m'a volé , pourquoi disparaître , quand il me sçait retenu au lit par une maladie qui peut avoir des suites ? Il n'ignore point que sa présence m'est nécessaire ; mais il a fait un mauvais coup , il m'évite , & se dispose peut-être à sortir du pais. Si Poliarque vous est aussi cher que vous le dites , vengez le tort que ce malheureux lui fait aujourd'hui , envoyez des ordres sur les ports voisins qu'on ne recoive aucun étranger dans

les vaisseaux : il faut ici du secret ; ce voleur informé des mesures que nous prendrions , pouroit nous échaper ; j'affecterai parmi ceux qui sont à mon service un air plus tranquille , afin que s'il y en avoit quelqu'un d'intelligence , il ne se défiât de rien. Juba promit d'y veiller , & envoya sur le champ des personnes sûres pour donner les ordres nécessaires aux officiers des ports voisins.

Phorbas avoit prévu tout ce qui devoit arriver , la crainte du supplice qu'il sçavoit avoir mérité , lui fit trouver les moyens sûrs de s'y soustraire. Quand il eut fait ce vol , ne sçachant en quoi il consistoit , il chercha un lieu secret pour examiner sa prise , résolu , s'il ne trouvoit rien qui le dédommageât du danger auquel l'exposoit ce larcin , de rendre le petit sac à Arsidas , comme s'il ne l'eût enlevé que pour empêcher que quelque autre ne s'en fît durant sa maladie. L'ayant ouvert il y trouva un brasselet de pierreries enchassées dans de l'or ; trois bagues montées de trois pierres fort belles , envelopées séparément , de crainte que l'ouvrage ne fût endommagé , & plusieurs pieces d'or monnoié qu'Arsidas

portoit toujours pour le besoin. Il y avoit outre cela des lettres qu'Artidas préferoit à toutes ces richesses, & qui étoient la cause de son voiage. Phorbas après bien des reflexions ne pouvoit se résoudre à rendre l'or & les pierres qu'il voïoit en sa disposition, mais ces lettres l'embarassoient, elles étoient adressées à Poliarque, il ignoroit d'où & de la part de qui elles venoient, ce qui lui fit craindre qu'on ne l'examinât de plus près. Il ne crut pas devoir se présenter au port, ne doutant pas qu'il n'y eût déjà des ordres contre lui. Il n'osoit s'engager dans l'Afrique, il se méfioit de ceux du païs, & songeoit qu'il auroit bien de la peine à trouver un passage libre pour se rendre en Europe, ce qui étoit tout son dessein. Enfin son crime & la nécessité lui firent prendre une résolution des plus hardies. Il se proposa d'aller à la Cour, de présenter lui-même ces lettres à Poliarque, & de tirer une récompense de son crime, comme d'un service rendu. Après avoir donc repassé dans son esprit de quelle maniere il devoit se conduire, pour donner à ce mensonge une aparence de verité; il se rendit au village le plus proche, s'y informa du

chemin qui conduisoit à la Cour , & s'assûra de deux bons chevaux pour lui & pour son guide. Le troisiéme jour il aperçut la ville du haut d'une montagne ; il mit pied à terre , & laissant le guide avec les chevaux , il vint seul & parut devant la garde du Roi avec un visage pâle & extenué. Il avoit fait le reste du chemin à pied , & avec beaucoup de diligence , il dit tout hors d'haleine , qu'il étoit envoié vers Poliarque pour une afaire pressée. On le conduisit sur le champ à l'apartement du Prince. Il y avoit un ordre de ne le laisser voir à personne, parce que n'ayant pris depuis long-tems aucun repos , il s'étoit heureusement endormi : mais Phorbas qui fut adressé à Gelanore , témoignoit par son air empessé qu'il venoit pour quelque afaire de consequence & qui demandoit une prompte audience. Gelanore s'informa de quelle part il venoit : il sera plus à propos , répondit Phorbas d'en rendre compte directement au Roi. Je viens de Sicile , j'ai des lettres à lui présenter , & je crains que le moindre retardement ne fasse manquer l'affaire pour laquelle je suis venu , & même avec tant de précipitation , que peu s'en est fallu que je

ne fois expiré au milieu de ma course.

Cet homme disoit qu'il venoit de Sicile, qu'il avoit été obligé d'user de diligence, & qu'il vouloit absolument présenter des lettres à Poliarque; toutes ces circonstances firent croire à Géanore qu'il ne pouvoit se dispenser d'éveiller le Roi. Il s'aprocha doucement de son lit, & craignant de le réveiller subitement (ce qui est dangereux pour des personnes qui ne sont pas revenues de leurs blessures) il toussa, & fit un peu de bruit avec le pied. Quand il crut Poliarque éveillé, Sire, dit-il, j'en vous apporte des lettres de Sicile, celui qui en est chargé, dit que c'est pour affaire pressée. Poliarque se leva aussi-tôt sur son lit, & dit qu'on le fît entrer. Phorbas parut, sans que son crime ni la présence du Roi fussent capables de l'intimider; soutenant au contraire avec un geste aussi impudent que ses paroles, la fourberie qu'il avoit imaginée; Sire, dit-il, je suis un ami d'Arctas; nous étions partis ensemble de Sicile pour vous chercher. Après plusieurs courses inutiles, sur le bruit de votre victoire dont nous avons été informés assez près d'ici, nous côtoïons l'Afrique, nous n'étions pas même éloi-

gnés de ce rivage , quand notre vaisseau fut environné de trois barques de corsaires. Personne d'entre nous n'étoit en état de se défendre , nous nous rendîmes sans combattre. Arsidas est à présent entre leurs mains. Lorsqu'ils eurent pris tout ce que nous avions , celui qui étoit à leur tête , se flatant d'un butin plus considerable , tenoit un poignard sous la gorge d'Arsidas : je vous bien , lui dit-il , à ton habit , & à cette suite que nous pouvons exiger de quelque somme d'argent , si tu ne nous donnes trois talens , au lieu de cette chaîne que tu portes maintenant (car nous avons déjà les fers aux pieds & aux mains) il t'en coutera la vie. Où pourois-je les trouver , répondit Arsidas , moi à qui vous avez ôté jusqu'à la liberté. Quand je me suis informé de toi , reprit le corsaire , où tu allois tu m'as répondu que tu te proposois d'aller en Mauritanie , tu y as apparemment quelque connoissance , je laisserai partir celui que tu chargeras de cette commission , & si dans trois jours n'est de retour avec la somme que nous demandons , c'est fait de ta vie. Au reste ne te flate pas d'y ménager quelque secours contre nous. Nous sommes ici

Enfin que tu ne l'ignores point , dans un lieu sûr , on ne peut nous y surprendre ni sur mer ni sur terre. Si celui que tu enverras envoyé ne revient seul , ta tête en répondra. Si le hasard vouloit que nous fussions ataqués par d'autres vaisseaux , tu seras la premiere victime. A peine le barbare eut-il proféré ces paroles , qu'Artidas à demi mort jeta sur nous un regard languissant , il me fit approcher , & me dit , enfin , mon cher Anorbas ; vous voiez la confiance que j'ai en vous , ma vie dépend de la diligence que vous emploierez ; allez trouver le Roi Poliarque , faites lui connaître l'état ou le sort me réduit , il ne vous refusera pas trois talens , le prix de ma vie & de ma liberté : mais afin que cette démarche n'ait rien de suspect , chargez vous de ces lettres (il tira en même tems de son sein) elles s'adressent à lui , il n'est pas nécessaire que vous sçachiez de quelle part, vous les confiez pour les lui remettre ; elles serviront à prouver votre fidélité , & j'aurai au moins la consolation , si ces corsaires m'ôtent la vie , de sçavoir qu'elles lui ont été sûrement remises. Voilà , Sire , le sujet qui m'amène , il y a un jour & demi que je suis

parti, je n'ai que le même tems pour achever ma commission, sauvez la vie à Arsidas, elle ne dépend que de vous.

En faisant ce recit, il avoit présenté à Poliarque les lettres d'Argénis. Le Roi qui reconnut le cachet de la Princesse, ne put empêcher sa joie d'éclater, mais la situation d'Arsidas modéra son premier transport: mon ami, dit-il en ouvrant le paquet; qui que vous soyez, puisque la liberté & la vie d'Arsidas dépendent de votre diligence, ne perdez point de tems, ramenez Arsidas, comptez non seulement sur les trois talents que demandent ces corsaires, mais sur une récompense considérable pour vous-même; vous verrez si je sçai reconnaître un pareil service. Gelanor faites lui compter la somme qu'il demande: pour vous allez promptement rejoindre Arsidas, & délivrez-le des mains de ces barbares. Mais ne pouroit-on les investir, les prendre, & leur faire souffrir les suplices qu'ils méritent. Phébas, au seul mot de suplice, fut saisi d'une secrète frayeur. Ah! Sire, dit-il levant les mains & les yeux au ciel; songez point encore à venger Arsidas, périroit le premier. Ces malheureux sont dans un endroit, d'où ils peuvent aisément

ment tout découvrir ; leurs barques
vont fort vite , on ne pouroit les sur-
prendre ; voulant sauver Arfidas , vous
feriez cause de sa perte.

Poliarque faisoit déjà la lecture de
la lettre d'Argénis , elle étoit écrite de
sa main , mais ce qu'elle lui mandoit
ne pouvoit que l'alarmer. Il y voïoit
la perfidie de Selenisse , la fin tragique
de cette malheureuse confidente , les
mauvais desseins de Radirobane , &
les calomnies atroces dont il avoit vou-
lu noircir la Princesse. Il se voïoit heu-
reusement delivré de ce dangereux en-
nemi par le coup qu'il lui avoit lui-
même porté. Ce n'étoit plus Radiro-
bane , Arcombrote seul faisoit sa peine.
Meleandre le vouloit pour son gendre ,
& Argénis n'avoit pû obtenir que deux
mois pour se déterminer à ces nôces
matales. Quelle fut son inquiétude !
Quand aiant jeté les yeux au bas de la
lettre , il en vit la date , & que le tems
où Argénis devoit s'être donné la mort ,
il n'étoit de retour en Sicile , étoit
expiré. Il se plaignit de sa destinée , qui
par une tempête subite l'avoit jeté sur
les côtes d'Afrique. Il s'accusa lui mê-
me. Faut-il que je me perde , dit-il ,
en sauvant les autres , mais ta tête ,

Arcombrote , me répondra de ce dernier malheur , je ne veux me conserver que pour te punir , rival teméraire ; je suivrai Argénis après sa mort , mais je dois auparavant la venger. Rien n'est capable d'étouffer les sentimens de haine & de colere qui m'animent contre toi , je les porterai jusques dans le tombeau. Au milieu de ce trouble , il doutoit & comme malgré lui , que la Princesse fidèle à son serment , eût atenté sur sa vie. Quel sentiment plus naturel , se disoit-il , que celui de conserver ses jours ! n'est-ce pas une douce violence , que celle qui retient le fer qu'on est prêt à se plonger dans le sein ? Mais hélas ! je suppose que Meleandre ce pere cruel ait contraint la Princesse à donner la main à Arcombrote , & que ce jour fatal , le commencement de mes malheurs , soit enfin arrivé , voudrois-tu , Poliarque , que ta chere Argénis se fût donné la mort ?

Plus agité par ces différentes pensées , que par la douleur qu'il ressentoit de ses blessures , il fit appeler Phorbas à qui l'on comptoit la somme ; il lui reprocha le tems qu'ils avoient employé dans leur voïage ; qu'il y avoit déjà deux mois qu'

Arsidas étoit parti de Sicile. Phorbas entra dans le détail des traverses qu'ils avoient essuiées. Il dit qu'Arsidas s'étoit vu obligé de s'arrêter à Cumès, qu'il avoit été retenu par Gobrias; & qu'enfin une tempête violente l'avoit jeté sur les côtes d'Afrique. Poliarque sentit renâler ses espérances au nom de Gobrias, il m'informa ce qu'il étoit devenu. Je n'en sçai rien de positif, répondit Phorbas, j'ai seulement ouï dire qu'il avoit fait voile vers la Sicile. Cette nouvelle calma une partie des inquietudes du Prince; mais, Sire, continua Phorbas, tous ces momens sont précieux, ils répondent de la vie d'Arsidas, permettez que je le tire promptement des mains des courriers, il vous dira lui-même des nouvelles plus certaines de ce que vous me demandez. Poliarque touché de l'affection que ce fourbe sembloit avoir pour une personne qu'il considéroit lui-même, commanda qu'on ajoutât un quelque talent pour prévenir le besoin qu'on pourroit se trouver Arsidas, quand on l'auroit rendu la liberté. Il lui fit aussi donner un des meilleurs chevaux de son écurie. Phorbas montant dessus, traversa la Mauritanie avec beaucoup de diligence, & passa avec ce second butin aux bords éloignés. Z ij

Quoique Poliarque ne fût point encore remis de ses blessures , il voulut cependant partir pour la Sicile , remettant à prendre dans son vaisseau le repos qui lui étoit nécessaire , & à y faire les remèdes qu'on lui avoit ordonnés. Gelanore lui étoit trop attaché pour ne pas s'opposer à ce départ , mais ses conseils furent inutiles & Poliarque n'atendoit plus que le retour d'Arfidas , qui au rapport de Phorbas , devoit arriver dans trois jours. Gelanore executa pendant ce tems les ordres de son maître il rassembla les capitaines des galeres les autres officiers , les soldats , le matelots , afin que chacun se rendît à son poste. On chargea les vaisseaux de vivres & de munitions , tout étoit prêt & on n'atendoit que le signal pour sortir du port. Hianisbé , dans la crainte que les blessures de Poliarque , qui n'étoient pas encore refermées , ne missent sa vie en danger , redoubla ses instances pour retenir ce Prince , mais le dessein étoit pris. Elle ne pouvoit entrevoir les raisons d'un départ si précipité , & par une bienveillance , par un ménagement outré , elle n'osoit s'en informer. Poliarque cependant s'abandonnoit à tout ce que son imagina-

non pouvoit lui représenter de funeste. Il trembloit pour Argénis, Arcombro- e excitoit sa colere ; ces pensées l'a- giterent si fort toute la nuit, que son indisposition en augmenta considerable- ment ; il affecta cependant un ton de voix plus affermi, pour mieux dissimu- ler son mal, & ne pas donner lieu à ceux qui lui étoient atachés, de le dis- suader de la resolution qu'il avoit prise.

Il n'y avoit que deux jours que Phor- zeas étoit parti, lorsque Gelanore sor- tant de l'apartement de Poliarque, rencontra Artidas que sa colere & son inquiétude avoient beaucoup plus chan- gé que sa maladie. Il avoit recouvré ses forces plutôt que les medecins ne lui avoient fait espérer ; il avoit pris une litiere le lendemain du vol de Phorbas pour ce premier jour seule- ment, car dans son impatience, moins occupé de sa santé que des lettres qui lui avoient été confiées, il se servit du cheval pour le reste du voiage. Son embarras augmentoit à mesure qu'il approchoit de la ville ; pouvoit-il se flatter d'y retrouver ce qu'on lui avoit volé ? Quelles excuses faire à Poliarque, & comment oser reparoître de- vant Argénis ? Acablé de ces re-

flexions ; il entra dans le palais , & fut conduit à l'apartement du Roi. Gelanore qui par hasard l'aperçut , ne put cacher sa joie & sa surprise ; je ne veux pas , lui dit-il , qu'un autre que moi porte au Roi la nouvelle de votre arrivée , je vais lui procurer moi-même ce plaisir. Arsidas qui ne songeoit qu'à s'excuser , il faut auparavant , dit-il , Gelanore , que je vous fasse part de l'accident.... Gelanore l'interrompit croiant qu'il vouloit parler de ce que leur avoit rapporté Phorbas. Nous en sommes déjà instruits , dit-il , mais le Roi sera ravi d'en apprendre le détail par vous-même. Il s'échapa aussi-tôt des mains d'Arsidas. Poliarque fut étonné de la diligence que Phorbas avoit employée , & donna ordre qu'on fît entrer Arsidas , qui reconnoissant un Souverain dans la personne de Poliarque , voulut se prosterner en entrant , mais le Roi le fit aprocher , & l'embrassa. L'entretien commença par une erreur de part & d'autre. Poliarque rapportoit tout à l'idée que Phorbas lui avoit donnée par l'histoire supposée des corsaires. Arsidas s'imaginait que tout ce que disoit Poliarque , ne regardoit que le vol de Phorbas ; il étoit seulement surpris que

Poliarque eût été si-tôt informé de la perte des lettres d'Argénis. Je rends graces aux Dieux , dit Poliarque , de ce qu'après tant de dangers , & le dernier vol qui vous a été fait , nous vous possédons à présent sain & sauf. J'ai peut-être senti plus vivement que vous-même le dernier malheur qu'on m'a dit vous être arrivé. Oüi , Sire , reprit Arsidas , il a causé toutes mes inquiétudes , je sçavois combien cette perte devoit vous couter , mais pardonnez au fidèle Arsidas , s'il a manqué , ç'a été l'effet de son infortune , plutôt que de sa mauvaise volonté. Je n'aurois jamais osé paroître devant votre Majesté après cet accident , si je n'avois été persuadé qu'elle est trop juste pour condamner un malheureux , qui ne sçauroit changer les caprices de la fortune , ni les inclinations vicieuses de ceux qu'il peut avoir à son service. Quel sujet , reprit le Roi , aurois-je de me plaindre de vous ? Seroit-ce pour avoir couru en ma considération tant de dangers ? Mais où est Phorbas ? Je veux , en le récompensant , vous faire connoître les obligations que je vous ai. Arsidas interprétant cette réponse comme une raillerie ; plût aux

Dieux, dit-il, qu'il fût ici présent ; la mort vous répondroit bien tôt de mon innocence : mais oserois-je demander à votre Majesté qui a pu lui parler de ce misérable ? Je ne le connois, dit Poliarque, que par le zele qu'il a témoigné pour vous. Avec quel empressement s'éloigna-t-il d'ici ! dans l'aprehension que le moindre retardement ne causât votre perte. Pendant qu'il reprenoit haleine, & qu'on lui comptoit l'argent qu'il avoit demandé ; pendant qu'il m'informoit en peu de mots de tout ce qui vous étoit arrivé, quelle inquiétude ne fit-il point paroître ! tout, jusques à son geste, marquoit l'impatience qu'il avoit de vous rejoindre. Que sont devenus ces corsaires ? Croïez-vous que si j'envoïois à la découverte, il fût si difficile de les surprendre ? Qu'entend-je, Sire, reprit Arsidas, que veulent dire ces corsaires, & cette fidélité de Phorbas, dont je serois bien-tôt vengé, s'il osoit paroître. Je parle, dit le Roi, de ce Phorbas, qui est venu de votre part m'apporter les lettres d'Argénis ; mais d'où vient cette surprise ? Auriez vous déjà oublié ce fidèle ami ? Arsidas qui vit entre les mains de Poliarque les

lettres de la Princesse , n'osant encore
l'abandonner au plaisir d'un denoüe-
ment si heureux , pâlit à l'instant , &
repeta plusieurs fois d'une voix encore
semblante , vous avez , Sire , les let-
tres d'Argénis , & par le moïen de
Phorbas ? Est-ce un songe ? Ah ! je lui
pardonne , puisqu'il m'a épargné par
le endroit le plus sensible. Mais où est-
il à présent ? Je ne l'ai point revû , dit
Poliarque , depuis la somme que je
lui ai fait compter , pour vous retirer
des mains des corsaires. Moi , dit Arsi-
das entre les mains des corsaires ? Voilà
assûrement un adroit imposteur ! il a
donc trouvé le moïen de se faire au-
près de vous un merite , & même d'être
récompensé de sa perfidie , & après
s'en avoir volé , il a encore scû tirer une
somme considerable ? Arsidas rendit
compte de l'accident qui lui étoit ar-
rivé , comme il étoit demeuré quelques
jours malade chez Juba , & comme
il avoit été volé par ce même Phorbas ,
il venoit s'excuser de la perte des let-
tres d'Argénis. Poliarque en souriant
rapporta le rôle qu'avoit joué Phorbas ,
qui , dit-il , je pardonne de bon cœur
de s'être si bien fait païer le port d'une
lettre qui m'est si chere.

Les autres nouvelles étoient trop sérieuses , pour s'amuser plus long-tems de la fourberie de Phorbas. Poliarque prit Arsidas en particulier , croiez-vous lui dit-il , que la Princesse dont j'ai fait malgré moi tout le malheur , vive encore ? Quel secours , quel conseil me donnerez-vous dans la triste situation où je me trouve ? Quelle vengeance puis-je tirer d'Arcombrote ? De quelle mort assez cruelle le punir ? Je voulois partir aujourd'hui , mais mes plaies se sont rouvertes , & ne me laissent plus la liberté de m'exposer sur un vaisseau : je demeurerai ici pour recouvrer mes forces ; pour vous , partez avec Gelanore , emmenez la meilleure partie de mon armée , pour donner du secours à Argénis , si elle est encore en état d'en recevoir. Je me rendrai moi-même en Sicile le plutôt qu'il me sera possible , pour y assûrer mon repos par la mort ou par la victoire. Arsidas fit au Roi le recit des choses dont Argénis l'avoit chargé , & de tout ce qui étoit arrivé en Sicile depuis qu'il en étoit parti. Il entra dans le détail de ces jeux publics , de cette fête que Radirobane avoit voulu donner à la Princesse , pour venir plus

à bout de son perfide dessein. Il l'entretint aussi de Selenisse, de son crime, & de la vengeance que les Dieux en avoient tirée, & raconta comment Arcombrote avoit scû se ménager l'esprit de Meleandre, toutes les avances qu'il avoit faites auprès d'Argénis; Gelanore étoit présent à ce détail, Poliarque ne voulant rien avoir de caché pour celui qu'il regardoit comme le compagnon de sa fortune.

Dans le tems qu'ils deliberoient sur ce qu'il y avoit à faire, & de quelle maniere on pouvoit se venger d'Arcombrote, pour lors l'unique objet de leur haine & de leur colere, Micipsa vint saluer Poliarque de la part d'Hialisbé, & lui aprit que le fils de la Reine arrivoit avec une flotte considerable, & que sa premiere démarche seroit de lui rendre ses devoirs. Mille cris de joie se faisoient déjà entendre de toutes parts, une partie du peuple étoit accouru sur le rivage, plusieurs bordoient les avenues du palais. Les Seigneurs les plus distingués s'étoient rendus auprès de la Reine, dans l'espérance d'être députés pour recevoir le Prince; la maloupe qu'il avoit envoiée pour avvertir de son arrivée, & qu'il suivoit de

fort près étoit déjà dans le port. Les vaisseaux commençoient à se ranger, les uns à la droite de l'embouchure du fleuve, & les autres remontoient à force de voiles & de rames. Les soldats qui croioient n'être venus que pour faire la guerre, sembloient se plaindre de ne trouver personne sur leur passage qui leur résistât. La première attention qu'eut Arcombrote, en descendant sur le rivage, fut d'adorer les Dieux du país, il crut devoir cette marque de respect à une terre où il avoit pris naissance. Tournant ensuite les yeux vers le peuple qui y étoit acouru en foule, & qui lui donnoit mille applaudissemens, il témoigna, par un air gracieux, accompagné de Majesté, combien il y étoit sensible. Il reçut avec toute sorte de marques de bonté les Seigneurs qui vinrent au devant de lui, distinguant toujours ceux qu'il avoit le plus honorés de sa confiance, & faisant aux uns & aux autres, autant que le tems pouvoit le permettre, des honnêtetés proportionnées à leur rang. Il se trouva environné d'un si grand nombre de personnes, qu'il fut obligé de demeurer quelque tems sans pouvoir avancer. Il se rendit

enfin au palais, s'informant durant le chemin des entreprises de Radirobane, & de l'état présent des affaires. Plusieurs voulurent rendre compte de ce qu'ils en sçavoient, mais chacun rapportoit les choses d'une manière différente. Ils s'accordoient sur ce seul article, que la Mauritanie, par le secours des Gaulois, & par la mort de Radirobane, étoit enfin délivrée de tous les malheurs auxquels elle s'étoit vûe prête de succomber.

Hianisbé ne souffroit qu'avec impatience que quelqu'un goûtât avant elle le plaisir de revoir ce cher Prince. Sans faire attention qu'elle étoit mere & Reine, elle sortit de son appartement, & sous le pretexte d'être témoin de la joie du peuple & de voir ces braves soldats qu'Arcombrote amenoit avec lui, elle descendit dans la première cour du palais, & se rendit aux portes d'entrée. Le Prince ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il sauta de cheval, sa joie étoit peinte sur son visage, il vint d'un pas précipité se prosterner pour baiser le bas de sa robe. La Reine ne put se contraindre, elle reçut Arcombrote, en présence de tout le peuple, avec des marques de tendresse, qu'elle de-

voit , ce semble , réserver pour une entrevûë particulière. Je ne puis que louer , lui dit-elle , en lui prenant la main , la pieté d'un fils qui vient avec un puissant secours délivrer sa mere de ses ennemis : mais je dois aujourd'hui partager ma tendresse , c'est le moindre retour que puisse attendre de moi un Prince , qui , pour nous sauver des mains de Radirobane , vient d'exposer sa vie. Je vous prévien , mon fils , que c'est le Roi de Gaule , qui , en vous conservant ce Roïaume , a épargné à votre mere le chagrin de se voir assujettie à la Sardaigne. La Mauritanie fume encore du sang du tiran qui croïoit la surprendre. Vous sçauvez de plus que nous avons à ce Prince une obligation plus essentielle qu'il ignore lui-même , & dont personne que moi ne sçait le veritable sujet. Venez , & avant que de rendre hommage aux Dieux , allons salüer un Prince presque dans les bras de la mort , & tout couvert des blessures qu'il a reçües pour défendre vos droits. Arcombrote penetré de reconnoissance sentoit déjà pour le Roi de Gaule toute l'affection qu'il lui devoit ; il s'excusa seulement d'avoir été prévenu par des étrangers ,

de n'être arrivé qu'après la victoire.
La Reine avoit envoié sçavoir si le Roi de Gaule étoit visible , pour lui présenter son fils. Poliarque fit réponse que s'il ressentoit quelque peine de ses blessures , c'étoit dans une occasion où elles l'empêchoient de prévenir la Reine & son fils. Il députa aussitôt deux des principaux Seigneurs de sa Cour , pour aller au-devant. Il avoit une extrême envie de connoître par lui-même ce Prince si accompli , de l'aveu d'Hianisbé & de tous les Maudes ; on ne le connoissoit dans la Mauretanie que sous le nom d'Hiempfal , & il n'avoit pris celui d'Arcombrote que pour cacher plus sûrement sa naissance dans la Sicile où il ne vouloit paroître que comme simple particulier. Les Seigneurs Gaulois plus magnifiques qu'à leur ordinaire , s'étoient rendus dans l'appartement de Poliarque. Il entretenoit avec Aridas , quand la Reine entra , accompagnée de son fils : mais de quel coup est-elle frappée dans l'instant ! elle demeure interdite. Poliarque qui aperçoit Arcombrote , & Arcombrote qui reconnoît Poliarque dans la personne du Roi de Gaule , sont également saisis. La foudre ne tra-

verse pas les airs plus rapidement ; un tourbillon ne s'éleve pas avec plus d'impetuosité , que la rage , l'indignation , & une fureur avide de sang s'emparent de leurs esprits. Les plus vifs sentimens de colere paroissent jusques sur leurs visages. Ils frissonnent , ils demeurent immobiles , comme si l'un & l'autre eût vû dans son ennemi la tête de Meduse : ils se lancent enfin des regards qui menacent des derniers malheurs. Quelle funeste rencontre ! quels jeux cruels de la fortune ! deux Princes rivaux , ennemis jurés veulent s'égorger dans une occasion qui doit ne les rassembler , que pour se rendre les devoirs de la plus tendre amitié. Poliarque vengera-t-il sur Arcombrote la mort ou les nôces de sa chere Argénis ? Doit-il priver Hianisbé de toute consolation en versant le sang de son fils , ou en le mêlant avec le peu qui lui en restoit à lui-même , après avoir combatu pour elle ? Arcombrote animé d'une aussi vive colere , se trouvoit malheureux d'avoir les plus grandes obligations à son plus cruel ennemi. Il voioit dans Poliarque l'amant d'Argénis , mais il y reconnoissoit un grand Roi , qui avoit conservé sa mere , & sau-

fauvé la Mauritanie. Ces diférens sentiments de haine & de reconnoiffance, dont il étoit combatu, le faisoient rougir. Se déclarer l'ennemi du Roi de Gaule, c'étoit se donner pour le plus ingrat de tous les hommes ; voir son rival heureux, c'étoit un sujet de peines auxquelles il prévoioit devoir succomber. Leur fureur sembloit augmenter à chaque instant, ils étoient même sur le point de violer les droits de l'hospitalité, il n'y eût que leur respect pour la Reine capable de les retenir. Arfidas avoit aussi reconnu Arcombrote, & sentit, en le voiant, tout son sang se glacer ! Ah Gelanore, dit-il, d'une voix tremblante, nous sommes perdus, que ce jour va nous couter de larmes ! que de sang y fera répandu, si quelque Divinité favorable ne détourne ce malheur ! C'étoit donc là le fils de la Reine ? Ignoroit-on que ce fût Arcombrote ? Pourquoi, sous quelque pretexte, n'avoir pas éloigné cette fatale entrevûe ? Que la Sicile est heureuse de n'être point témoin des suites funestes d'un mal qui a pris naissance dans son sein.

Hianisbé alarmée, avec fondement, de l'horreur subite, dont Poliarque

& Arcombrote avoient parus frapés ; ne crut pas devoir laisser plus long-tems ensemble deux personnes si prêtes d'éclater. Elle se flatoit de pouvoir dans la suite apporter le remede à un mal dont la cause lui étoit alors inconnue. S'adressant aussi-tôt à Poliarque , excusez, grand Roi , la démarche que j'ai faite , impatiente de m'acquiter d'un devoir , j'aurai peut-être troublé votre repos ; songez à ménager des jours dont nous connoissons tout le prix : vous les avez exposés pour la tranquillité du Roïaume , elle ne sera parfaite , que quand vous serez vous-même en état d'en jouir. Nous allons prier les Dieux de vous rendre cette journée aussi favorable qu'elle devoit l'être pour nous : se tournant ensuite vers son fils , qui avoit encore les yeux atachés sur Poliarque , elle lui dit de la suivre. Il obéit , & Poliarque se contenta de répondre à la Reine , qu'il souhaitoit que les Dieux qu'elle alloit implorer , voulussent exaucer ses vœux & ses prieres. Hianisbé ne se rendit point au temple , elle avoit l'esprit trop agité. Cette haine déclarée des deux Princes troubla d'abord toute la Cour ; ce trouble passa jusques dans la ville,

& ensuite parmi les soldats. On s'in-
formoit de la cause d'une aversion si
marquée, on croioit en pénétrer le
motif. Les Seigneurs attachés à Poliar-
que entroient déjà dans ses sentimens ;
ils ne parloient que d'armes & de com-
bats, sans sçavoir encore pourquoi re-
garder le fils de la Reine comme un
ennemi. Diférens partis, diférentes fac-
tions succederent à cette heureuse in-
telligence qui regnoit auparavant dans
la ville. Plusieurs songeoient à se sou-
lever, incertains cependant pour qui ils
devoient se déclarer. Les Gaulois étoient
portés pour leur Roi, mais les Maures
se trouvoient embarrassés, c'étoit mar-
quer trop d'inconstance que de prendre
les armes contre celui à qui ils avoient
donné, peu de jours auparavant, le
nom de libérateur de la patrie. Il y
avoit aussi beaucoup de soldats, parmi
ceux qu'Arcombrote avoit amenés de
Sicile, qui ne pouvoient se séparer de
Poliarque. Malgré l'inégalité des deux
partis, les esprits s'échauffoient, &
l'on craignoit déjà quelque sedition.

La Reine livrée seule à tant de sujets
d'inquietudes, prenoit tous les tempe-
ramens convenables ; elle parloit à Ar-
combrote, elle alloit trouver Poliarque.

Se voïant en particulier avec son fils
ah! mon cher Hiempfal, lui dit-elle
je me regardois, à votre arrivée, comme
une mere heureuse, qui possedoit en mê-
me tems deux fils, qu'elle aime avec
une égale tendresse; mais la fureur dont
vous avez parus l'un & l'autre animés,
va causer ma perte, & peut-être celle
de la Gaule & de la Mauritanie. Quelle
émotion dans cette premiere entrevûë
De quel œil vous êtes-vous regardés
Votre colere alloit éclater! Je n'exige
point que vous m'informiez des raisons
de cette animosité, ni qui peut avoir le
tort de vous deux; je vous conjure seu-
lement par les Dieux du pais, ou (si
vous cessez de les cherir, parce que c'est
à Poliarque que nous en devons la con-
servation) je vous conjure par ceux
que vous adorâtes en partant de Sicile,
& par votre Argénis, de moderer ces
transports, jusqu'à ce que vous soïez in-
struit de tout ce qu'une mere se propo-
se de vous dire. Ne renoncez point en-
core à votre haine, j'y consens, mais
differez-en les effets: j'espere vous
reconcilier. Si vous voulez absolument
vous venger, faites le du moins d'une
maniere qui s'acorde avec votre hon-
neur, & songez qu'il faut auparavant

étouffer dans votre cœur les justes sentimens de la plus parfaite reconnoissance.

Elle proféra ces dernières paroles avec un air mêlé de majesté & de crainte, qui laissoit à douter si c'étoit un ordre ou une priere. On vint dans ce moment l'avertir que Poliarque se dispoisoit à partir. La vûe de son rival l'avoit si fort emû, que le palais de la Reine étoit pour lui une demeure insupportable ; il craignoit, s'il y faisoit un plus long séjour, d'y être exposé à quelque insulte de la part d'Arcombrote, peut-être même de celle d'Hianisbé. Tout lui devenoit suspect ; ce qui augmentoit encore sa défiance étoit le conseil que l'on cessoit de lui donner les Seigneurs de la Cour, de pourvoir à sa sûreté. Il donna ordre sur le champ que plusieurs compagnies eussent à se trouver autour du palais, quand il en sortiroit, & que le reste de ses troupes allât camper dans quelque endroit qui ne fût pas éloigné de ses vaisseaux, comptant les y joindre pendant la nuit. Cependant pour ne manquer à rien de ce qu'il devoit à la Reine, qui avoit eu pour lui toutes les attentions possibles, il envoia un de ses premiers officiers, pour la remercier de

la reception qu'elle lui avoit faite, & de tous les soins qu'elle avoit bien voulu se donner pendant sa maladie. L'officier avoit ordre de dire que le Roi la sachant occupée du plaisir de revoir un fils qu'elle avoit attendu avec impatience, il n'avoit osé se presenter lui-même : que la situation de ses affaires ne lui permettant pas de demeurer plus long-tems dans le palais, il la prioit de trouver bon qu'il en sortît : qu'il comptoit cependant avoir l'honneur de la voir, avant que de s'embarquer, & la remercier de toutes les marques d'amitié, dont elle avoit bien voulu l'honorer. Hianisbé n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'elle s'abandonna à toute la douleur que devoit lui causer le départ précipité d'un Prince plus recommandable encore par son mérite & par ses vertus, que par son titre & par sa naissance ; à qui d'ailleurs elle avoit les obligations les plus essentielles. Poliarque partoît d'Afrique ou comme ennemi ou comme s'il y en eût eu à éviter. Que fera-t-elle ? Au quel des deux s'adresser ? En faveur de qui se déclarer ? La qualité de mere lui donnoit des droits sur son fils, il ne pouvoit se refuser à ses prieres. Elle s'adresse

li, le prévient en ces termes. Promettez-moi, mon fils, de demeurer ici jusqu'à ce que je revienne, je vous rejoindrai bien-tôt, promettez le moi, je vous en conjure par tout le pouvoir que la nature me donne sur vous. Arcombrote promet à sa mere ce qu'elle voulut. Elle se rendit dans l'instant auprès de Poliarque, qui étoit déjà sorti du palais, & qui alloit monter à cheval (car quoiqu'il ne fût pas encore parfaitement remis de ses blessures, il ne voulut point se servir de litiere; Arcombrote auroit pu croire que c'eût été un pretexte, pour refuser le combat) Hianisbé le regarda d'abord avec cet air triste & languissant, qui convient si bien à une innocente affligée, & le retenant par son manteau: ah! Poliarque, lui dit-elle, je vous supplie par tant d'obligations que nous vous avons déjà, de me permettre de joindre encore celle de vous entretenir en particulier avant cette cruelle séparation, qui ne marque que trop votre infirmité. Poliarque étoit trop genereux pour refuser une grace qu'on lui demandoit d'une maniere si touchante. Il entra dans le palais, & se retira dans un endroit secret avec la Reine. N'y pouvant être entendus de personnes,

elle lui dit les yeux baignés de larmes.
Les Dieux me sont témoins, que ce
n'a été par aucune mauvaise intention
que je vous ai présenté celui dont
seule vûë vous détermine à partir. Fau-
t-il qu'il soit venu ici, pour y être peut-
être la source de mille malheurs plus
funestes encore que ceux que j'avois
craindre de la part de Radirobane.
Le droit d'une mere s'étendoit jusque
sur les volontés d'un fils, vous le ve-
riez, grand Roi, à présent devant vous
plus humilié, . . . En disant ces dernières
paroles, elle s'étoit prosternée aux pieds
de Poliarque, qui ne put l'en empêcher.
Les sanglots & les larmes qui vinrent en
abondance lui ôterent l'usage de la pa-
role. Poliarque qui l'honoroit comme
sa mere, la releva en se plaignant qu'une
attitude si humble, & qui convenoit
peu à une Reine, n'étoit pas pour lui
une moindre insulte, que celle qu'il venoit
de recevoir du fils. En quoi vous
a-t'il donc offensé, reprit la Reine.
Sur quelles terres les destins vous ont-ils
d'abord fait rencontrer, pour vous
rassembler aujourd'hui dans un pais, qui
peut-être hélas ! va devenir le théâtre
d'une guerre sanglante ? Ne puis-je
apprendre de vous le sujet qui vous ar-

me? Mon fils refuse de me le dire, voulez
vous, par ce silence obstiné, être aussi la
cause de ma mort? Je périrai, & pour
dernier malheur, j'ignoreraï de quel
coup j'aurai été frappée. Ne sortez point
d'ici, je vous en conjure, demeurez avec
vous, jusqu'à ce que nous aïons vû si le
mal est sans remede. Le tems peut
adoucir les esprits les plus aigris, & une
raïne qui s'entretient dans le secret,
souvent se dissipe, par l'aveu de ce qui
l'a causée. Si vous & mon fils ne pouvez
demeurer ensemble, il se retirera. Vous
sçavez vous de moi? Remplissez-le pa-
is de personnes qui ne vous soient point
suspectes, qu'on n'y voie d'autres sol-
dats sous les armes que les Gaulois. Si
vous persistez dans le cruel dessein de
vous quitter, & que vous vouliez ab-
solument abandonner une Princesse mal-
heureuse, soiez sûr qu'à l'instant je fais
partir mon fils. Quelle aparence qu'il
occupât un palais, sur lequel ce sang
si précieux, que vous avez prodigué pour
vous, vous donne les premiers droits!
Pourriez-vous dessein de vous battre? Ah!
songez que vous n'êtes pas encore remis
des blessures que vous avez reçues pour
notre défense. Si cette haine ne peut
enfin s'assouvir que dans le sang de l'un

ou de l'autre, je suivrai celui qui en aura malheureusement été la victime, il ne restera rien de moi que ces mêmes furies qui m'auront agitée, & qui deviendront, après ma mort, le prix du vainqueur.

Elle versa encore beaucoup de larmes & avec un air de confiance, elle voulut ôter au Roi son manteau. Sur ce qu'il ne répondoit rien, elle interprêta ce silence en sa faveur, & le regardant comme un consentement, elle remercia Poliarque d'une grace qu'il n'avoit point encore accordée. Ce Prince se rendit enfin aux prieres réitérées de la Reine; je croïois, dit-il, Madame que ce départ, que vous me priez avec tant d'instances de remettre, devoit vous être agréable. Vous sçavez que deux personnes animées ne sont pas toujours maîtresses de retenir leur colere, surtout quand elles sont souvent dans l'occasion de se voir. J'avois pris le parti de quitter ce palais, de crainte qu'il ne s'y passât quelque chose qui pût vous déplaire: cependant, si vous l'exigez, je demeurerai ici encore deux jours, afin qu'on croie que c'est la nécessité de mes affaires, plutôt qu'une animosité entre Arcombrote & moi,

qui m'oblige à partir : mais je vous
demande une grace , évitez durant ce
tems de nous faire rencontrer. Au reste
ne croïez pas , Madame , que cette
inimitié soit capable d'alterer en rien
mes sentimens de respect & de recon-
noissance que je vous dois , je les con-
serverai toute ma vie ; mais vous ne
pourrez jamais me déterminer à aimer
Polcombrote , comme il ne pourra m'em-
pêcher , quelque chose qu'il fasse , de
vous rendre ce qui vous est dû. Je me
tâte , reprit Hianisbé , que ce terme
suffira pour vous reconcilier , & pour
éviter un malheur qu'une aveugle
passion alloit nous attirer. Elle fit aussitôt
aprocher les Gaulois qui devoient
accompagner Poliarque : eh bien , leur
dit-elle en souriant , faut-il que j'aie
plus d'attention que vous , pour la santé
de votre Roi ? Ses blessures ne sont
pas refermées , & vous le laissez par-
tir ? Vous souffriez qu'il entreprît un
voyage qui le mettoit en danger ; j'ai
entendu ce que vous ne songiez pas
même à demander. Les soldats Gaulois
sont contremandés , & la joie suc-
cède bien-tôt au trouble qui s'étoit
provoqué dans la ville : car comme la
renommée peu fidèle augmente toujours

ce qu'elle publie , on disoit déjà que les Princes étoient reconciliés , & que l'amitié avoit enfin repris la place de la haine qu'ils se portoient. Les Maures & les Gaulois qui n'avoient été divisés que malgré eux , furent sensibles à cette heureuse nouvelle , & la Reine attentive à ce qu'elle avoit promis , donna l'ordre sur le champ , qu'il n'y eût que les Gaulois en armes dans le palais.

Hianisbé avoit fait beaucoup de suspense les effets de ces premiers transports , elle songea aux moyens d'en détruire entièrement la cause : mais quel remède se servir contre un mal dont elle ignoroit le principe ? Une occasion favorable la tira d'inquiétude. Timonide qui avoit accompagné Arcombrote , en qualité d'ambassadeur du Roi de Sicile , étoit demeuré sur son vaisseau , pour faire séparément son entrée , & maintenir par là la dignité de son maître. Il étoit déjà prévenu sur le trouble qu'avoit causé à la Cour l'arrivée d'Arcombrote. Quelques Siciliens qui avoient suivi ce Prince , étoient venus l'avertir , que c'étoit ce même Pélissar que qu'ils avoient vû en Sicile , qui étoit Roi de Gaule : qu'il étoit malade chez la Reine Hianisbé , & que dans

premiere entrevûë, les deux Princes
avoient pû dissimuler leurs sentimens
de haine & de vengeance. Ils ajoûterent
qu'Arfidas étoit avec Poliarque. Ces nou-
velles le surprirent. Timonide étoit lié
d'amitié avec Poliarque, ce fut même
lui que choisit Meleandre pour lui porter
le braslet qu'Erifene empoisonna. Il
se reprochoit avec plaisir que Poliarque fût
Roi de Gaule, & que ce Prince se trouvât
dans une Cour où il étoit lui même en-
nemi: mais il ne pouvoit comprendre com-
ment Arfidas s'y étoit en même tems ren-
contré. Il crut dès lors entrevoir le sujet
de la colere des deux Princes, & qu'elle
provenoit de l'amour qu'ils ressentoient
pour Argénis; car ce qu'on avoit d'a-
bord caché avec tant de soin étoit deve-
nu public, & on n'ignoroit plus dans la
ville les calomnies atroces dont Radi-
sobane avoit voulu noircir la Princesse,
ou les raisons de la mort violente de Se-
misse. Timonide réfléchit sur le par-
ti qu'il avoit à prendre. Demeurer neu-
tre en consequence du titre dont il étoit
revêtu, c'étoit désobliger également les
deux Princes rivaux, & il prévoioit qu'il
seroit dans le vainqueur un ennemi dé-
claré. son ancienne amitié avec Poliar-
que, les sentimens d'Argénis pour ce

Prince, & qui lui étoient si connus, le déterminoient à se déclarer pour lui ; mais l'idée de son devoir, la confiance que le Roi lui avoit rémoignée dans le choix qu'il avoit fait de sa personne, parloient en faveur d'Arcombrote. Incertain encore sur ce qu'il devoit faire ; il envoya avertir la Reine de son arrivée. Il vouloit s'instruire à fond de tout ce qui s'étoit passé, pour en écrire à Meleandre. La Reine accablée de chagrin & d'inquietudes, sentit renaître ses espérances à l'arrivée de Timonide, & crut pouvoir découvrir par son moïen le sujet de la haine des deux Princes. Impatiente elle voulut l'entretenir dans le moment qu'il parut. Après s'être informée de nouvelles du Roi de Sicile, elle lui rendit un compte exact de la première entrevûe de Poliarque & d'Arcombrote, de l'animosité qu'ils avoient fait paroître, & se plaignit de ne pouvoir en arrêter le cours, ne sçachant à quoi l'attribuer. Timonide ne crut pas devoir faire mystere d'une chose qui n'étoit plus secreta, & qui ne pouvoit blesser l'honneur ni de l'un ni de l'autre. Il lui dit que Poliarque, pendant quelque tems, avoit paru comme simple particulier à la Cour de Sicile ; qu'a

amoureux d'Argénis , il s'étoit flaté de
 l'obtenir en mariage, mais que depuis elle
 avoit été promise à Arcombrote : qu'il
 ne falloit plus s'étonner si des person-
 nes avec les mêmes prétentions , &
 qui connoissoient tout le prix de l'ob-
 jet de leurs vœux, avoient parués ani-
 mées d'une si vive colere , dans une
 premiere occasion de se voir. Cette
 nouvelle rassûra la Reine , elle eut mê-
 me de la peine à cacher devant Ti-
 monide toute l'impression qu'elle lui fit.
 L'ambassadeur doutoit encore s'il pou-
 voit salüer Poliarque sans offenser Ar-
 combrote , la Reine le prévint, & l'as-
 sûra que cette démarche ne seroit point
 desagréable à son fils.

Timonide s'étant retiré , la Reine
 occupa des mesures qu'elle avoit à
 prendre pour l'exécution d'un grand
 dessein. Elle sçavoit que tout le sort de
 cette querelle dépendoit d'elle unique-
 ment : une espérance certaine succeda
 à ses premieres fraïeurs , elle paroissoit
 braver les coups de la fortune. Elle se
 remit en ce moment que dans la priere
 qu'elle fit à Poliarque de lui accorder
 son secours contre les Sardes , ce Prince
 avoit demandé , & même avec émotion ,
 Argénis n'avoit point épousé Radi-

robane ; cette circonstance avoit du rapport avec ce que venoit de lui dire Timonide. Elle se proposa , si les Princes vouloient y consentir , de les envoyer tous deux en Sicile , remettant à Meleandre le soin de terminer leurs disputes. Que si trop aigris, ils vouloient prendre les armes , elle se flatoit d'avoir de quoi les desarmer dans l'instant , & changer leur fureur en une paix solide. Elle va donc trouver son fils , & comme si elle eût été déjà instruite par Poliarque du sujet de leur dissention ; votre silence , mon fils , lui dit-elle d'un ton plus assuré que dans la première occasion , a dû m'offenser : pourquoi m'avoir tû un secret qui ne vous deshonne point ? Etoit-ce à votre rival à m'en informer ? Vous aimez tous deux Argénis , l'amour dans de jeunes cœurs cause de grands ravages , & devient souvent la source des haines les plus implacables. Argénis , sur le rapport qu'on m'en a fait , est une Princesse à qui la nature n'a rien refusé de tout ce qui peut rendre une personne accomplie , elle est l'héritière de Sicile. Ma peine est de voir que Poliarque ni vous , ne vouliez rien céder de vos prétentions. Je ne blâme point des sentimens

qui ne peuvent que vous faire honneur, & je dois remercier les Dieux, puisque ce mal n'est pas sans remede; je ferai ce que vous ne croiez pas même être en leur pouvoir. Je conduirai les choses de maniere que vous aurez sujet l'un & l'autre d'être contents; vous serez amis, vous aimerez tous deux Argénis, & vous en serez tous deux aimés. Vous sçavez, mon fils, que je m'oposai au mariage que vous me mandiez être sur le point d'être conclu; je vous fis réponse qu'il étoit essentiel que je vous visse auparavant: vous m'avez obéi, vous connoîtrez que ce n'étoit pas sans fondement que j'exigeois de vous cette marque d'attention; mais il faut que je sois informée de quelques circonstances plus particulieres. Dites la verité, & que le titre de rival cède à celui de fils. Quel empêchement a mis Poliarque à un mariage pour lequel on n'atendoit plus que mon consentement? Ne me cachez rien, il vous importe que je sois éclaircie de tout. Arcombrote se trouvoit embarrassé, il n'osoit avoüer qu'Argénis aimoit son rival. Il répondit que Poliarque à la verité ne metoit aucun empêchement à son mariage, mais que les

discours importuns dont ce Prince fa-
tiguoit Argénis , & qui pouvoient ai-
sément faire impression sur un esprit
facile , & incapable de détours , ne lui
plaisoient pas. Si par ce moien , dit la
Reine avec un peu de malice , il dé-
tournoit le cœur de la Princesse , ne
feroit-ce pas empêcher votre mariage ?
Quelque obstacle qu'il s'y rencontrât ,
reprit Arcombrote d'un ton plus animé ;
Meleandre qui souhaite cette aliance
peut-être autant que moi-même , sçau-
roit bien l'y contraindre. Il entra en-
suite dans le détail de la fuite de Po-
liarque hors de la Sicile , de la guerre
de Licogene , & de la victoire qu'il
avoit lui-même remportée sur ce rebelle.
Hianisbé , dans tout ce recit que son fils
sçut tourner à son avantage , crut en-
trevoir qu'il étoit plus aimé de Me-
leandre , mais que Poliarque avoit le
cœur d'Argénis.

Elle soupa avec Arcombrote , &
parut , durant le repas , plus tranquille
qu'auparavant. Croiant en avoir assez
appris pour ce soir , elle alla le lende-
main trouver Poliarque , préparée non
seulement sur ce qu'elle avoit à lui
dire , mais encore l'idée remplie des
moïens que le repos de la nuit lui avoit

suggerés pour l'exécution de son projet. Après les premières honnêtetés, elle le pria de faire retirer tout le monde, pour pouvoir l'entretenir en liberté. J'étois, lui dit-elle, dans une extrême surprise de voir entre vous & mon fils une animosité presque insurmontable, mais j'apprends que cette haine ne vient que d'une passion excusable sans doute, puisque c'est Argénis qui en est l'objet. Si cela est, je vous donne ma parole de travailler pour l'un & pour l'autre, personne que moi ne peut apporter de remède à un mal qui a jeté de si profondes racines. Pourquoi ces plaintes & ces contestations ? L'affaire est encore dans son entier. Argénis n'a donné sa foi ni sa main à personne. Je veux faire votre bonheur, vous serez victorieux sans combattre, & j'aurai bien tôt la consolation de voir mon fils & vous étroitement unis. Ce que j'avance vous surprend, mais ne craignez rien, je vous présente la main pour le gage de la parole que je vous donne. Poliarque qui ne comprenoit rien à ce discours, pria la Reine de lui développer le sens de cette énigme, ou de ne lui plus parler d'Argénis. Ce que je vais ajouter, reprit la Reine, vous

surprendra bien davantage. Je veux vous metre en possession d'Argénis, sans pour cela l'enlever à mon fils. Mais le destin ne permet pas encore qu'on se serve du remede, ni même qu'on vous le déclare. Il faut que vous alliez l'un & l'autre en Sicile, & que vous présentiez à Meleandre les lettres que je dois vous confier. Vous cesserez pour lors de vous hair, & de vous plaindre de l'amour. Poliarque crut que la Reine se troubloit, quand elle commanda qu'on dressât un autel, & qu'on aporât les Dieux Penates. Elle fit metre du feu sur l'autel & y jeta de l'encens, tandis qu'il bruloit, & que la fumée s'en répandoit autour de ces Dieux, elle fit ce serment. Genies qui êtes ici présens, Dieux tutelaires de ce palais & de l'Afrique, si je ne dis pas la verité, si le dessein que je me propose, ne tend pas au repos, & au bonheur de Poliarque, je consens que vous abandonniez ces lieux, ou plâtôt que mon fils & moi devenions les victimes du serment que j'ose faire devant vous. Poliarque fut étonné d'une ceremonie si étrange, & dit à la Reine qu'il pouvoit aussi apeller ces mêmes Dieux à témoins de son innocence, puisqu'il

avoit donné sa foi à la Princesse, avant qu'Arcombrote parut en Sicile: que ce Prince étoit venu le troubler par une recherche qui ne pouvoit avoir lieu: que s'apercevant même du peu de retour d'Argénis, il avoit inspiré à Meleandre les sentimens d'un tiran, qui prétendoit réduire une Princesse libre, à la servitude d'un mariage forcé; ce qu'il prononça d'un ton à faire croire que sa colere n'étoit pas apaisée. Je ne suis point venue, reprit la Reine pour renouveler l'idée de vos ressentimens, mais pour vous porter à une paix dont j'espere bien-tôt jouir avec vous. Je ne vous demande qu'une grace, cher Prince, ne me la refusez pas, c'est de ne point terminer cette querelle, que vous n'aïez vû auparavant Meleandre, & qu'il n'ait lû les lettres que je dois lui écrire. Prometez-moi une trêve jusques à ce tems, je m'y engage pour mon fils: ce sera pour lors, si je vous ai abusés, que livrés l'un & l'autre à vos justes transports, vous pourez, sans aucun ménagement, remplir tout d'horreur & de carnage.

Poliarque demanda le reste du jour pour se consulter. La Reine alla dans l'instant rejoindre son fils, pour lui faire

promettre la même chose. Arcombrote, sur la proposition de sa mere, crut pareillement qu'elle se troubloit : mais il y eût eu trop de dureté à se refuser à ses prieres reiterées. L'un & l'autre se rendirent à une demande qui tiroit si peu à consequence ; ils regarderent même cette trêve comme avantageuse, si, sans en venir aux mains, le différend pouvoit se terminer par le moien d'une lettre à Meleandre ; que si les promesses qu'on leur faisoit, n'avoient pas leur effet, ils comptoient reprendre leurs premiers sentimens de vengeance, sans que la Reine eût à se plaindre de celui qui demeureroit le vainqueur. Hianisbé aiant leur parole, dressa elle même ces articles : que Poliarque & Arcombrote s'engageoient de ne se point demander la reparation des injures passées ; qu'ils entretiendroient une bonne intelligence entre leurs soldats, jusqu'à ce qu'ils eussent vû ensemble Meleandre : qu'ils partiroient pour la Sicile, aussi-tôt que la santé de Poliarque lui en laisseroit la liberté. Ces premières avances faites, Hianisbé eut beaucoup de peine à gagner sur les Princes de se voir. Je ne vous demande cette grace, leur dit-elle, que pou

Ôter toute occasion de dispute entre vos
soldats, qui peut-être se porteroient, &
même malgré vous, à quelque sedition,
si vous n'allûriez cette trêve par une
entrevûë dont ils seront les témoins;
mais pourquoi craignez-vous de vous
voir? D'où vient cet éloignement entre
deux personnes que je sçai devoir être
bien-tôt liées de la plus étroite amitié?
Je consens, s'il arrive le contraire, que
les Dieux, pour me punir de la vanité
de mes promesses, me frapent par l'en-
droit le plus sensible, je veux dire que
vous réunissiez contre moi toute la
maine que vous vous portez l'un & l'au-
tre. Non contente de ce qu'elle venoit
elle représenter à Poliarque & à son fils,
elle voulut aussi engager Gelanore &
Arsidas par prieres & par présens, à
déterminer leur maître à ce qu'elle
proposoit. Elle employa auprès de son
sals ceux de la Cour qu'elle sçavoit
avoir le plus de crédit sur son esprit.
Faisant enfin ménagé une entrevûë entre
les Princes, elle conduisit son fils chez
Poliarque; ils parurent dans le premier
abord rêver quelque tems, comme si le
cœur leur eût dicté le contraire de ce
que cette démarche sembloit exiger. Ils
observerent au moins devant la Reine

les conditions prescrites ; ils avoient encore quelque répugnance à surmonter, quoique cette simpathie dont ils avoient autre fois senti les effets dans la maison de Timoclée, semblât vouloir reprendre place dans deux cœurs si opposés, & chasser cette fatale inimitié qui s'y étoit glissée : mais l'idée d'Argénis, l'amour propre qui se croit toujours offensé dans les premiers avances, ranimoient le désir de se venger.

Il arriva malheureusement dans cette conjoncture qu'une des plaïes de Poliarque des plus dangereuses, & qui avoit été négligée, s'enflama ; les violentes douleurs qu'il ressentit, lui causerent la fièvre. Ce contre-tems ne lui fut pas moins sensible qu'à Arcombrote, car, par un des articles du traité, ils devoient partir ensemble pour la Sicile, sans que l'un pût prévenir l'autre. Ils étoient dans l'impatience, & craignant d'être surpris, ils résolurent d'y envoyer des personnes de confiance. Arcombrote écrivit à Meleandre & à Argénis ; il ne voulut rien avancer contre Poliarque, il s'excusoit seulement dans ses lettres de l'empêchement que sa mere metoit à son retour. Il jeta les yeux, pour faire la commission, sur un nommé

né Boccus, homme qui lui étoit attaché. Poliarque balança d'abord s'il devoit écrire à Meleandre, mais il suivit le conseil d'Arfidas, qui lui fit entendre que c'étoit une attention qui lui étoit due, au moins comme pere d'Argénis. La difficulté étoit de sçavoir s'il convenoit de charger Arfidas de ces lettres, Meleandre l'eût peut-être regardé comme une personne suspecte, & il étoit à craindre que la faveur d'Arcombrote ne fit trop d'impression, & n'achevât d'indisposer le Roi contre lui. D'un autre côté Arfidas retournant promptement en Sicile, pouvoit s'excuser de la rencontre de Poliarque, sur la tempête qui avoit jeté sur les mêmes côtes; au lieu qu'en faisant un plus long séjour en Mauritanie, c'étoit donner occasion de justes soupçons. Il fut arrêté qu'il partiroit pour la Sicile, chargé des lettres de Poliarque. Timonide d'intelligence, lui confia aussi les dépêches qu'il adressoit au Roi & à Cleobule, marchand à concilier ses intérêts particuliers avec ceux de l'Etat.

On reçut dans ce même tems des lettres de Sardaigne, qui marquoient que la guerre y étoit alumée de tous côtés; que ce pais étoit déchiré par les factions

d'Herficora & de Cornius, neveux de Radirobane. Arcombrote se flata de vaincre aisément une nation divisée, & qui devoit encore redouter les armes des Maures, si on ne lui donnoit pas le tems de se reconnoître. Craignant donc que l'oïveté ne consumât une partie des forces qu'il avoit amenées de Sicile, cherchant d'ailleurs à s'assûrer auprès de ses sujets l'honneur d'un second triomphe, puisqu'il n'avoit point eu de part au premier, il voulut profiter du tems que lui laissoit la maladie de Poliarque, & mena du côté de la Sardaigne les troupes que lui avoit données Meleandre, & qu'il augmenta de soldats Maures. Il promit à Poliarque & à la Reine de n'être qu'un mois dans ce voiage, soit qu'il vainquît, ou que les destins lui fussent contraires. Cette parole donnée, il s'embarqua. La fortune se declara si ouvertement pour lui, qu'il n'avoit qu'à paroître pour vaincre; à peine même eut-il une occasion de donner des preuves de son courage. Aiant trouvé plusieurs ports libres & sans défense, il y laissa des garnisons; il fit ensuite camper les soldats dans la plaine, & se contenta d'en prendre quelques uns, pour

s'emparer d'une hauteur, d'où l'on pou-
voit découvrir cette Isle si mal saine par
elle-même, mais si fertile en grains. Ar-
combrote reconnut que ce n'étoit pas sans
raison que les anciens l'avoient apellée
Mandaliote ou Ichouse, sa figure représen-
tant parfaitement une semelle, ou un pas
marqué. Ils s'étoit déjà donné deux batail-
les entre les Sardes, ils y avoient per-
du leurs plus braves officiers, & leurs
meilleurs soldats. Ces malheureux, en
se s'affoiblissant eux-mêmes, avoient
combattu pour des étrangers. Si-tôt qu'ils
virent la montagne couverte de sol-
dats, ils envoierent promptement recon-
noître le nombre des ennemis. Il y
avoit assez proche de là deux forteres-
ses oposées, où se retiroient les deux
Princes. Quand ils sçurent que c'étoit
les Maures & les Siciliens qui arri-
voient avec une flotte considrable, loin
de prendre le parti naturel dans cette
occasion, qui étoit de sacrifier leurs in-
térêts particuliers pour la cause publi-
que, & de se réunir, pour s'oposer avec
plus d'avantage à un ennemi qui ne
monnoissoit pas le pais; Herficora qui
avoit perdu la dernière bataille, desef-
perant de vaincre son concurrent, vou-
lut au moins lui enlever le Roiaume,

& vint se rendre à Arcombrote avec le peu de soldats qui lui restoient : fuite trop ordinaire des guerres civiles qui étouffent tellement l'amour de la patrie, qu'on souhaiteroit plutôt la voir entièrement détruite, & subir le joug d'une domination étrangere, que de reconnoître pour Souverains ceux que la nature a fait naître dans le sein du pais, comme s'il étoit plus avantageux d'être soumis à des inconnus. Cornius dont les sentimens répondoient à la naissance, voulut faire un dernier effort, il rassembla le peu de troupes qu'il avoit, & vint se présenter au combat. Il perça jusqu'à son ennemi, qui s'étoit livré à Arcombrote, il lui ôta la vie, & périt lui-même sous la multitude des Maures qui l'environnerent à l'instant. C'est ainsi (funeste effet de l'ambition) qu'en fort peu de tems fut versé tout le sang qui avoit donné lieu à ces guerres intestines. Le courage que fit paroître Arcombrote dans ce combat, acheva de jeter l'épouvante parmi les Sardes. Ceux qui échaperent à la mort, prirent la fuite. Arcombrote profita de cette deroute, & fit avancer son armée du côté des principales places, qui se rendirent

presque sans combatre. Calaris fit plus de resistance , les habitans se presenterent en grand nombre pour en defendre les dehors : mais Arcombrotes les força de rentrer dans la ville , & le jour suivant ils capitulerent. Le mort qui avoit enlevé Virtigane lui avoit épargné le chagrin d'être témoin de ces derniers malheurs. Ils'en trouva plusieurs , qui , ne pouvant se soumettre à un étranger , aimerent mieux se retirer dans les petites Isles qui séparent la Sardaigne de la Corse , où voyant qu'on les poursuivoit encore , ils se retirèrent sur les montagnes opposées de la Ligurie.

Les Sardes ne douterent point que la mort des deux Princes , & la ruine entiere du pais ne fussent une suite de la colere des Dieux qui punissoient Radirobane , même après sa mort , d'avoir profané le temple de Jupiter le celeste. Ce temple étoit éloigné de dix milles de Calaris , les Sardes y avoient toujours eu beaucoup de devotion. Il renfermoit quantité de richesses , on y avoit entre autres une image du Dieu , qui étoit d'or , présent considerable des anciens Rois de Sardaigne. Radirobane , sous un faux pretexte d'emprunt , lors-

qu'il alla en Afrique, avoit pillé ce temple, & en avoit même traité les Prêtres avec beaucoup de dureté. Plusieurs crurent dès ce moment entrevoir une partie des malheurs auxquels ce Roiaume fut dans la suite exposé. Cette profanation du temple, l'inhumanité qu'on exerça envers des hommes dont la vie étoit irréprochable, & que le peuple se faisoit un point d'honneur de respecter, en firent craindre les suites. Arcombrote prévenu sur le sacrilege de Radirobane, eut la curiosité de voir ce temple; peut-être aussi vouloit-il se gagner l'affection des Sardes, en faisant paroître pour leurs Dieux plus de zele que n'en avoit témoigné Radirobane. Le lieu où ce temple étoit bâti lui imprima d'abord une sainte horreur, il sentit croître un sentiment de respect, à mesure qu'il en aprochoit. Le chemin qui y conduisoit étoit au pied d'une montagne, entre plusieurs rochers; à peine étoit-on sur la hauteur, qu'on découvroit un grand taillis qu'un profond silence, & un air simple & rustique rendoient plus agréable. De là on apercevoit un portique élevé qui ne recevoit la lumiere que d'en haut, & laissoit à ce lieu l'obscurité

qui sembloit lui convenir. Arcombrote
étant arrivé aux portes du temple,
s'arrêta à la lecture de quelques vers,
qu'on avoit gravés sur une piece de
bois, & exposés de maniere qu'il étoit
difficile de ne les pas voir en entrant.

*L'or, l'azur ne font point l'ornement de ces
lieux :*

On n'y voit point briller de meubles précieux :

Tous ces mets préparés avec délicatesse,

*Que le mortel ne doit qu'au luxe, à la mol-
lesse,*

D'importuns serviteurs le cortège nombreux,

*Ces besoins qu'on se fait n'excitent point nos
vœux.*

Ces sons effeminés d'une tendre musique,

Le sordide intérêt, la vaine politique,

Ces apas séduisans des fausses voluptés

Sont bannis pour jamais de ces bois écartés.

*Tous n'avons de plaisirs, que ceux que la
nature*

semble encore permettre à cette vie obscure.

Car de légers repas à peine soutenus,

Dans ces âpres rochers nous vivons inconnus ;
 On y suit sans murmure un ordre qu'on revere ;
 Nous refusons au corps le repos nécessaire :
 aux rigueurs des saisons tous les jours exposés,
 Soumis aux durs travaux qui nous sont im-
 posés ,
 Nous éprouvons la mort chaque instant de la
 vie ,
 Mais du moins à l'abri de la cruelle envie ;
 De l'affreux désespoir , des chagrins , des re-
 mords ,
 Nos cœurs sont satisfaits sous ces tristes de-
 hors .
 Notre esprit embrasé d'une flamme divine ;
 Raporte à ses auteurs sa celeste origine ;
 Les Dieux en sont l'objet , & loüant notre sort ;
 Ennemis des plaisirs , nous craignons moins la
 mort .

Arcombrote , après cette lecture ;
 avança dans le vestibule où étoient
 deux autels fort simples , & qui avoient
 chacun leur image. Elles n'étoient que
 de bois ; l'une représentoit la Pruden-
 ce ,

ce , & tenoit dans sa main des serpens ,
qui se bouchant les oreilles de leurs
queües , sembloient se défendre des
charmes magiques. L'autre représentoit
la Force , ce qui étoit exprimé par la
colonne qu'elle tenoit. Le Prince s'in-
forma des deux Prêtres , qui prévenus
sur son arrivée , étoient venus au-de-
vant de lui , ce que signifioient ces au-
tels , & les figures qu'on y voïoit. Il
apprit que ces images de la Force & de
la Prudence avoient été placées dans
cet endroit , pour faire connoître à ceux
qui vouloient prendre un engagement
dans leur maison les dispositions qu'ils
devoient y apporter : que les mouvemens
trop prompts & inconsidérés n'étoient
point agréables aux Dieux , qui deman-
doient un esprit mûr , pour prendre
une sage résolution , & un véritable
courage pour la soutenir : que ces
images n'étoient que de bois , pour
mieux représenter l'humilité que les
Dieux exigent de nous , n'étant eux-
mêmes représentés que sous la forme
d'une matiere si vile & si commune. Ar-
combrote s'arrêta quelque tems à con-
siderer ces Prêtres dont l'habit grossier
sembloit répondre à une philosophie si
élevée ; & remarquant qu'ils avoient

le visage extenué , & que leurs yeux accoutumés à la contemplation des mouvemens celestes , avoient de la peine à soutenir dans sa personne l'éclat de la pompe roïale , il leur demanda , en faisant le tour du vestibule , de qui ou des Dieux ou des hommes , ils tenoient leur maniere de vivre. C'est , répondit l'un d'eux en souriant , le seul desir d'être heureux ; c'est cette même félicité qu'on cherche aussi dans le monde , mais par des voies tout oposées , qui nous a prescrit les regles que nous suivons. Vous croïez trouver votre bonheur parmi les richesses , pour nous , en les fuïant , nous éprouvons les plaisirs les plus solides ? Il en coute à chacun dans son état ; à vous , pour arriver à des grandeurs imaginaires , à nous , pour reprimer ces desirs insatiables. Ainsi les Dieux nous ont donné l'humilité en partage , à vous les chargrins & les inquietudes , aux uns & aux autres la peine & le travail.

La liberté de cet aimable vieillard plut si fort à Arcombrote , qu'il se sentit porté d'inclination pour le genie qui présidoit dans cette retraite. Les autres Prêtres avoient eu le tems de s'assembler autour du Prince , & le conduisi-

rent dans le temple. Quand Arcom-
brote fut proche de l'autel, il s'y
prosterna pour présenter ses vœux à
Jupiter. Il n'étoit permis qu'aux Prê-
tres d'y faire les ceremonies. Leurs
ornemens étoient auparavant d'or &
de soie, mais Radirobane avoit enlevé
du temple ce qu'il y avoit de richesses.
Cette circonstance fit impression sur
Arcombrote; je m'engage, leur dit-il,
de réparer ce sacrilege; je veux vous
faire présent d'une image d'or plus
riche encore que celle que vous aviez,
& accompagner ce don d'ornemens plus
précieux que ceux que vous a enlevés
le Roi de Sardaigne. Ils répondirent
qu'ils lui étoient obligés, qu'ils ne se
regardoient point eux-mêmes, en ac-
ceptant une partie de l'offre qu'il vou-
loit bien leur faire, puisqu'ils n'aspi-
roient ni après l'or, ni après les riches-
ses, mais qu'ils n'avoient égard qu'à
la prévention du peuple, qui se laisse
volontiers fraper par les apparences,
et qui, en considerant ces ornemens
précieux, les raporte à la majesté des
Dieux pour qui il a dans la suite plus
de respect: que pour eux ils bernoient
sous leurs desirs à une pauvreté qui
n'est pas supportable: qu'ils n'ignoroient pas

que ces richesses qu'on voit quelquefois briller dans les temples , sont autant d'occasions pour irriter la cupidité des impiés, & que Radirobane n'eût pas commis ce sacrilege , si la liberalité de ses Predecesseurs n'eût , pour ainsi dire, tendu ce piege à son avarice : qu'ils croioient qu'il seroit plus à propos de convertir cette somme en des ornemens qu'on ne peut enlever , ou qui deviennent inutiles , après avoir été pillés , que de l'emploier en une statue d'un métal, dont l'éclat & le prix excitent à entreprendre un crime , qui est de quelque profit à celui qui le commet. De-là il fut conduit dans les jardins, & ensuite dans plusieurs chambres. Tout y étoit simple , les meubles n'avoient rien que de commun, mais tout y étoit si propre , qu'en reconnoissant des hommes qui dédaignoient le superflu , on étoit obligé d'avoüer qu'il regnoit parmi eux un arrangement oposé à cette molle nonchalance qui laisse tout à l'abandon.

Arcombrote aiant vû toute la maison, & remarqué avec plaisir que l'on y pratiquoit les exercices de la plus austere vertu, voulut sçavoir en quoi consistoit principalement la regle & la

maniere de vivre de ces hommes retirés. Il s'adressa pour cela à un prêtre aussi venerable par son air distingué, que par son grand âge. Il est inutile, dit ce vieillard, que je vous entretienne ici de l'avantage que nous retirons du détachement de ce que les autres hommes prisent si fort. Il semble que votre dessein soit plutôt d'apprendre ce que nous faisons, & comment nous nous conduisons dans cette retraite, que le sujet pour lequel nous y sommes venus. D'ailleurs tout ce que je pourrais vous dire représenteroit imparfaitement le bonheur attaché à cette vie solitaire; les Dieux se sont réservé le droit d'en faire connoître les douceurs à ceux qu'ils y ont appellés. Je vous dirai cependant que le seul but que nous nous proposons, est de meriter ce que les Dieux n'accordent qu'à ceux qui leur sont agréables. Le moïen qui nous paroît le plus sûr, c'est d'être toujours en guerre contre les vices & les voluptés. Dans le monde on écoute son ambition, on cherche à s'élever au dessus des autres; pour nous, nous fuions le faste, & tâchons de soumettre nos esprits. Nous établissons tous les ans un supérieur qui a le droit de nous commander. Le ca-

priceni les brigues n'ont point de part à cette élection. Ce poste devient une charge pesante pour celui, qui privé du commun repos, est préposé pour gouverner cette maison; il ne l'accepte même que sur l'espérance de se retrouver, l'année expirée, dans un rang qu'il n'a quitte qu'avec peine. Nous sommes si soumis à ses ordres, qu'on diroit que son premier soin est d'étudier nos humeurs, pour ne nous proposer que ce qu'il sçait devoir nous faire plaisir. Une attention que nous avons, est que si par hasard il arrivoit que quelqu'un, par un reste de foiblesse humaine, dont on ne se défait jamais entierement, s'écartât du respect qu'il lui doit, soit parce que le supérieur abusant de son autorité, exigeroit des choses trop difficiles, ou qu'un particulier d'un caractère plus vif & moins docile, refuseroit de faire ce qu'on lui auroit commandé, ces contrariétés ne sortent point de la maison. La tranquillité que nous cherchons seroit perdue, si pour concilier les esprits, il falloit avoir recours à des juges, & à des arbitres étrangers. C'est en suivant cette regle d'obéissance aveugle que nous entretenons cette union parfaite, & cette liaison si douce qui

fait le bonheur des personnes qui ont à vivre ensemble. Nous nous supportons les uns les autres , nous faisons notre possible pour surmonter l'oposition que cause naturellement la diversité des humeurs & des esprits ; nous regardons comme une faute essentielle cette repugnance qu'on a quelquefois à applaudir à ses semblables. Notre vêtement , comme vous voiez , est grossier ; nous observons une grande frugalité dans nos repas , & le tems de notre repos est toujours interrompu par des veilles. C'est ainsi que nous aprenons à nous vaincre nous-mêmes , à mépriser les honneurs qui sont ordinairement le principal objet des personnes engagées dans le monde ; & qu'enfin , maîtres de nos sens , nous ne craignons point la perte de ces voluptés inconstantes & passageres , dont volontairement nous ignorons les douceurs. Quoique sobres , nous cherchons encore des exercices pour le corps , convaincus que l'oïveté , en énervant les forces que les Dieux n'ont données aux hommes que pour s'en servir , devient la source de toute sorte de vices ; chacun de nous emploie au travail qui lui est prescrit , le tems qui lui reste , après avoir fait

ses prieres dans le temple. Ceux dans qui l'on reconnoît plus de talens, & dont les lumieres sont plus étenduës, sont destinés à la contemplation des choses celestes, qu'ils exposent ensuite, & qu'ils metent, pour ainsi dire, à la portée de ceux dont les lumieres sont plus bornées. Les autres s'adonnent aux arts où leur inclination les porte; par ce moien nous avons le necessaire, nous sommes même en état d'assister les étrangers. Ce n'est point un motif de vanité qui m'a fait entrer dans ce long détail, mon seul dessein a été d'excuser une maniere de vivre qui paroît avoir quelque chose de singulier. Combien de personnes en effet, sur de simples préjugés, condamnent absolument toute sorte de nouveautés, comme contraires au bien d'un Etat? Il n'y a pas encore long-tems que nous avons embrassé cette forme de vie, & nous ne l'avons fait que pour soutenir par notre austerité les interêts d'une religion qui sembloit s'anéantir.

Une matiere aussi serieuse avoit peu de rapport avec la vivacité du Prince. Son imagination le rapelloit à d'autres idées. Il pria cependant ces Prêtres de venir le trouver le lendemain à Cala-

ris , comme s'il eût souhaité apprendre encore quelques particularités. Puis se tournant vers les courtisans , qui étudioient avec attention ses sentimens , pour louer ou condamner avec lui une vertu si severe , il reprit avec eux , pour se delasser , des matieres plus agréables ; mais la tranquillité de la nuit lui ayant laissé la liberté de s'occuper du bien public , il fit de serieuses reflexions , il crut que des hommes d'une vie si exemplaire seroient d'un grand secours pour les Maures. Les Prêtres s'étant rendus à ses ordres , il leur proposa de lui donner quatre personnes de leur maison , pour instruire les Africains dans leurs saintes ceremonies : ce qu'ils accorderent volontiers ; on lui en présenta deux jeunes & deux vieux. Comme on recevoit indifféremment dans cette retraite des personnes de tout pais , & qu'il y avoit à craindre qu'un peuple qui regardoit encore les Sardes comme ennemis , ne se prévînt contre des instructions de leur part , on les choisit tous quatre étrangers , deux Liguriens , & deux Gaulois.

Arcombrote fit préparer toutes choses pour son départ , il mit des garni-

sons dans les places les plus considérables , & fit déclarer par un héraut qu'il avoit conquis la Sardaigne pour Hianisbé sa mere ; que les Dieux l'avoient ainsi permis , afin que la Sardaigne & la Mauritanie réunies sous la domination d'un seul , ne fussent plus exposées à des différends , qui peut-être auroient causé dans la suite la ruine de l'un & l'autre empire ; & qu'enfin les destins l'avoient rétabli dans un droit qui lui avoit toujours appartenu. Il fit embarquer avec lui les principaux Seigneurs du pais , & eut le vent si favorable , que le trentième jour après son départ , il présenta à sa mere cette seconde couronne. Poliarque aprit avec plaisir le sort de la Sardaigne , sa seule peine étoit qu'Arcombrote en eût fait la conquête. Il ignoroit l'avantage qu'il alloit lui-même retirer de la victoire de son rival.

Il arriva que parmi les soldats qui atendoient le Prince sur le port , il y en eut un qui s'arrêta à considerer l'habit des Prêtres qui venoient de débarquer , il s'aprocha d'eux dans le dessein de tourner en ridicule un vêtement qui lui paroissoit si singulier ; il tint avec un de ses camarades quelques propos

un peu libres en langage Gaulois. Deux
de ces Prêtres, Gaulois d'origine, en-
tendant parler leur langue, furent sur-
pris de trouver dans un pais si éloigné
de la Gaule, des personnes qui la scuf-
sent ; le plus âgé tourna la tête, &
regarda le soldat, comme s'il eut en-
tendu ce qu'il disoit, ce qui fit croire
aux autres Gaulois qui étoient présens,
que ce Prêtre pouvoit être de leur pais.
L'agréable vivacité de ses yeux, jointe
à la blancheur de son teint, les con-
firma dans cette idée : d'ailleurs la
simplicité de l'habit qu'il portoit, lais-
soit encore entrevoir une grace qui
est particuliere à cette nation ; ce que
remarqua atentivement le soldat qui
étoit d'abord proposé de rire à leurs
dépends. A peine l'eut-il considéré qu'il
fut comme frappé de la phisionomie de
cet étranger qu'il croïoit avoir autre-
fois connu. Il le suivit jusques dans la
ville, & voulant s'assûrer dans ses con-
jectures, il le salua en langue Gauloi-
se ; comme il entroit dans la maison
qui lui étoit destinée, le Prêtre ne put
dispenser de répondre à cette pre-
miere honnêteté, & lui rendit son sa-
lut dans la même langue.

Ils se séparèrent, mais le soldat fut

la nuit suivante agité de divers pressentimens ; il vouloit éloigner toutes les pensées qui se présentoient à son imagination, & ne sçavoit à quoi attribuer l'empressement extraordinaire qu'il avoit de connoître plus particulièrement ce Prêtre. A peine fut-il jour, qu'il se rendit à la maison où ils s'étoient retirés. Il demanda à leur parler, on lui dit qu'ils étoient déjà partis (sous le prétexte d'être moins dissipés, ils avoient demandé la permission d'aller dans un temple qui étoit hors de la ville, & situé au milieu des bois, ce qui leur avoit été accordé : mais leur dessein étoit d'éviter les Gaulois qu'ils avoient rencontrés en Afrique) ce départ ne fit qu'augmenter l'impatience du soldat, qui d'un pas précipité les joignit, avant qu'ils fussent arrivés dans le temple. Il les salua, comme si cette rencontre eût été un pur effet du hasard. Je dois beaucoup à la fortune, ministres de Jupiter, leur dit-il, je tiens d'elle le bonheur de cette rencontre, mais quelle grace n'aurois-je pas à lui rendre, si comme je l'augure & le desire, vous étiez de ma patrie. Le Prêtre qui le jour d'auparavant lui avoit répondu en langue Gauloise, sentit alors toute sa

honte ; cependant de crainte qu'en dissimulant il ne fortifiât les soupçons du soldat, qui pouroit peut-être se contenter de quelques paroles, il lui dit, qu'à la vérité il étoit Gaulois, mais que jeune encore il avoit quitté son pays pour passer chez les étrangers.

La conversation se lia par plusieurs demandes de part & d'autre. Le soldat cependant considéroit avec attention les traits de celui à qui il parloit, il crut reconnoître une personne qu'il avoit déjà vûë, & même à qui, par devoir, il avoit porté respect. Outre les traits du visage, le son de la voix sembloit confirmer dans une idée qu'il soupçonnoit déjà être véritable. Mais quelle fut sa surprise ! quand lui aiant pris la main gauche, pour la baiser, il y aperçut une cicatrice. Il ne put se contraindre, grand Roi, s'écria-t-il en jetant un profond soupir, pourquoi vous être tenu si long-tems caché ? Tous vos sujets étoient-ils coupables, pour les punir par votre absence de toute consolation ? Quel habit, & quelle suite pour le Roi qui devoit être dans tout son éclat ! Il se prosterna aussi-tôt à ses genoux, & y versa des larmes en abondance. Le vieillard dit que ce soldat

perdoit l'esprit , & recevant avec une espece de mépris cette marque d'attention , il se tourna d'un air indifférent vers ses compagnons , qui furent étonnés de voir ce soldat toujours obstiné à soutenir que c'étoit là son Roi qu'on apelloit Anerocëste ; & qu'enfin , puisque les Dieux lui avoient fait retrouver ce Prince qu'on cherchoit en vain depuis tant d'années , il avoit resolu de ne s'en plus séparer. Le Prêtre qui durant ces contestations , avoit affecté un air de surprise , s'aprocha pour lors de l'oreille du soldat , & lui dît , si la memoire ou les yeux ont cessé par le tems de vous être fidèles , ou si trompé par quelque ressemblance , vous me prenez pour un autre , vous devriez au moins être plus reservé , & m'épargner plus que vous ne faites. Si , comme vous le prétendez , je suis votre Roi , le premier devoir de sujet que j'exige de vous , c'est de vous taire , & de me suivre , jusqu'à ce que je puisse vous parler en particulier. Précaution inutile ! quoique le soldat fût dans le dessein d'obéir , plusieurs Gaulois & Africains qui se trouverent présens , surpris d'une aventure aussi extraordinaire , voulurent être des premiers à la rendre

publique & se rendirent promptement à Lixe. Il y avoit parmi les troupes de Poliarque deux cohortes de la partie des Alpes où Aneroëste avoit autrefois régné. Imbuës du bruit qui couroit, elles allèrent dans leurs premiers transports aussi vifs que peu fondés, répandre cette nouvelle dans la ville & par tout le camp.

Poliarque étoit pour lors avec Hianisbé. Il étoit remis de ses blessures, & uniquement occupé de son départ, il songeoit à en fixer le jour, quand Gelanore l'aborda avec un air étonné, incertain cependant s'il devoit ajoûter foi à ce qu'il venoit d'apprendre. Je ne sçai, lui dit-il, quel bruit on fait courir au sujet d'Aneroëste, que ce Prince est arrivé ici de Sardaigne avec une partie du butin, & que malgré les vêtemens grossiers sous lesquels il vouloit se cacher, il a été reconnu par un soldat. Poliarque saisi d'étonnement, mais osant encore se flater de ce bonheur, & que si ce que venoit de lui rapporter Gelanore, étoit vrai, il honoreroit comme ses parens les plus chers, ceux qui lui rendroient Aneroëste : que ce présent pour lui plus précieux que la vie, s'engageroit à la plus parfaite recon-

naissance envers le vainqueur de la Sardaigne. La Reine fit attention à ces dernières paroles, & crut dès-lors que les destins vouloient lui être favorables, puisqu'Arcombrote, qui avoit à Poliarque des obligations si essentielles, étoit allés heureux pour trouver dans une victoire de quoi s'en acquiter en partie. Elle reprit un air assuré, & ne cherchant qu'à augmenter un plaisir, auquel ce Prince paroïssoit déjà si sensible, elle lui demanda qu'elle étoit cette personne chérie qu'il avoit tant d'empressement de revoir. Poliarque lui raconta en peu de mots comme dès son enfance aiant été enlevé par des brigands qui couroient le pais, il fut présenté au Roi Anerocste qui le reçut avec toute la generosité possible, malgré son malheur & sa grande jeunesse: que ce Prince l'avoit fait élever à sa Cour comme un enfant du sang Roial: que depuis par le sort de la guerre, il étoit tombé dans une seconde captivité qui avoit duré quelques années, n'aïant pas d'abord été reconnu de ses parens, & qu'avant que de se voir rétabli dans les droits de sa naissance, il avoit appris la nouvelle de la mort de ce Prince, qu'on disoit avoir été
tué

tué dans une sédition , avec deux de ses enfans , dont on avoit trouvé les corps sur le champ de bataille , sans qu'on eût pu trouver le sien : que si les Dieux avoient conservé ses jours , il reconnoîtroit cette faveur de ce qu'il avoit de plus cher , & se regarderoit comme la personne du monde la plus heureuse ; mais que c'étoit trop tôt se flatter sur de si foibles indices : que le soldat pouvoit s'être trompé : que peut-être ce Prêtre , à cause de la ressemblance , s'il en avoit avec Aneroëste , avoit voulu par une vaine ostentation soutenir ce personnage : qu'il falloit en approfondir la vérité : qu'il avoit dans sa maison plusieurs personnes qui avoient été atachées à ce Prince , entre autres un nommé Crestor son favori le plus dévoué : qu'il seroit bien aise , puisque sa santé le lui permettoit , d'aller lui-même dans le temple , où l'on disoit que ce Prêtre s'étoit retiré.

Hianisbé avoit intérêt que cette nouvelle se trouvât véritable ; remplie d'espérance elle prévenoit Poliarque à s'attendre tout des Dieux & de la Fortune , elle voulut même l'accompagner. On fit venir Crestor qui , pendant que la Reine & Poliarque se disosoient

à se mettre en chemin, eut ordre de se rendre au temple le premier, & d'examiner si ce qu'on venoit de rapporter avoit quelque fondement. Crestor y voïoit trop peu de vrai-semblance, & cette occasion ne servit qu'à lui rapeller la memoire d'un Roi qui l'avoit autrefois honoré de son amitié. Comme si on lui eût donné une commission inutile, il entra presque sans dessein dans le bois. Arrivé à la porte du temple, il jeta les yeux sur ces Prêtres, qui causoient encore avec le soldat Gaulois, & par un simple motif de curiosité, envisagea celui qu'on disoit être Aneroëste. Il ne l'eut pas plutôt considéré qu'il sentit une violente agitation par tout le corps, comme il arrive dans des occasions subites; le geste de ce Prince, le son de sa voix, & la cicatrice qu'il aperçut à la main gauche, ne lui laisserent plus lieu de douter que ce ne fût son Roi. Il se laissa aller à un tel excès de joie, qu'il n'eut que la force de gagner un arbre voisin où il demeura quelque tems sans mouvement. Aneroëste qui aperçut Crestor sentit la même émotion. La vûë de cet ancien favori fit sur lui une vive impression, qu'il ne

fut plus maître de cacher, & qui lui fit craindre qu'étant à la fin reconnu, on ne le tirât malgré lui de sa solitude.

Poliarque impatient avoit suivi de près Crestor, il étoit déjà prêt d'entrer dans le temple avec la Reine, quand Crestor qui avoit repris ses esprits, s'aprocha, annonçant par le trouble qui paroissoit encore sur son visage, une nouvelle si intéressante pour Poliarque. Enfin, s'écria-t-il, nous avons retrouvé Aneroëste; nous avons recouvré, vous, un pere qui vous a toujours donné des preuves de la plus tendre amitié, & moi mon ancien Roi: c'est lui-même, il n'en faut plus douter. Voulez-vous, Sire, le prévenir & aller au-devant de lui, ou vous l'amenerai-je? Poliarque, sans s'arrêter davantage, alla dans l'endroit que Crestor lui avoit indiqué. Mais Aneroëste se proposoit de se jeter dans un petit sentier au plus fort du bois, où il demeureroit caché pour le reste du jour, se flatant de se rendre ensuite par les deserts dans des pais inconnus, où il pouroit trouver d'autres temples & d'autres Dieux. Il conjuroit le soldat, s'il vouloit lui obéir comme à son Roi, ou de l'accompagner dans sa fuite, ou

de tenir sa retraite cachée par un silence inviolable. Le soldat ne pouvoit se résoudre ni à l'un ni à l'autre ; ils en étoient sur ces contestations, quand Poliarque déjà convaincu que c'étoit Anerocste , arriva. S'étant approché , & voyant que le vieillard paroissoit troublé à la vûe de tant de personnes , qui étoient accouruës en foule , il feignit de venir pour tout autre sujet. Je suis ravi , dit-il , que la pieté Gauloise ait lieu chez les étrangers. Pour moi , ministre des Dieux , je desire que vous fassiez à mon intention des prieres , pour me les rendre favorables dans l'exécution d'un projet que je médite. Venez , je vous prie , avec moi dans le temple , c'est-là où vous m'instruirez des vœux que je dois présenter , & des Sacrifices qui leur sont les plus agréables. Anerocste ne put se défendre de suivre Poliarque qui lui avoit présenté la main. Le temple n'étoit pas grand , plusieurs soldats étoient aux portes pour en défendre l'entrée. Hianisbé y étoit déjà placée avec les premiers Seigneurs de la Cour ; Poliarque y fit encore entrer environ quarante personnes , & l'on ferma les portes : ce qui ne fit qu'augmenter la curiosité du peuple

qui y étoit accouru de toutes parts ; à peine les sentinelles purent elles l'écarter, mais soit par respect pour Poliarque & Hiamisbé, soit à cause de la nouveauté d'un événement si singulier, tout se passa dans les dehors avec tant de ménagement, que les Princes eurent toute la tranquillité & la liberté qu'ils pouvoient souhaiter.

Poliarque alloit porter la parole, quand Micipsa arriva. Il étoit envoié de la part d'Arcombrote, qui n'étant pas éloigné du bois, & aiant vû beaucoup de monde assemblé, fit dire que si Poliarque le permettoit, il seroit témoin de cette entrevûe. Poliarque qui devoit ce bonheur à la victoire du Prince, n'en fit pas de difficulté. Sitôt qu'il fut entré, Poliarque dit à Aneroëste. Quel est votre nom de famille ? Et pour quel sujet êtes-vous passé de la Gaule dans la Sardaigne ? Il fit cette demande d'une manière un peu embarrassée ; mais Aneroëste qui devoit en le tems de reprendre cette liberté qui l'avoit d'abord abandonné, qui voïoit qu'il n'y avoit plus lieu de feindre, répondit à Poliarque : je ne sçai à qui je parle, si non que la pourpre dont je vous vois revêtu, mar-

que que vous êtes Roi, & qu'il est aisé de juger à votre maniere de parler, que vous êtes Gaulois. Je me flate que vous me regardez comme ami, puisque ceux que j'ai eu moi-même sur ce pied, sont aujourd'hui auprès de vous. Je n'ai point oublié Crestor ni Simplidas qui m'étoient fort atachés. C'est en cette qualité d'ami, & au nom des Dieux, que je vous supplie de me laisser aller où je desire. Que si peut-être j'ai trop avancé, en me servant du titre d'ami, si vous me portez quelque haine, à quel suplice pouvez-vous me condamner? Je suis privé de mon Roïaume, je ne le redemande point, je me suis banni moi-même de mes Etats, pour n'avoir point occasion de me venger de mes ennemis. Les richesses ne me tentent point, & ceux par le moïen de qui j'ai été reconnu, peuvent dire jusqu'à quel point j'en suis détaché. Il ne me reste plus rien de tous mes titres, je n'en ai pas même conservé le moindre souvenir: qu'aurois-je donc à apprehender? Je me suis réduit dans un état à ne craindre que la colere des Dieux. Au reste, si c'est le nom d'Aneroeste qui vous trouble, s'il y va de votre interêt qu'il ne soit pas

connu , rassûrez-vous ; je ne demande
qu'à rentrer dans ma folitude , & je
cesse d'être Aneroëste , à moins qu'on
ne me force à dire la vérité.

Il n'y eut personne dans le temple
qui ne fût touché de ce discours , pro-
noncé avec une noble modestie , sur-
tout lorsque Crestor fit voir la main
d'Aneroëste , où chacun reconnut cette
marque qu'il avoit été aisé de remar-
quer , lorsqu'il étoit sur le trône. Po-
sitarque se remetoit tous les traits de ce
prince qu'il avoit vû tant de fois dans
sa jeunesse ; il reconnoissoit ce même
ton de voix qu'il avoit si souvent en-
tendu ; mais quoique pénétré des plus
tendres sentimens de tendresse & de re-
connoissance , il ne voulut pas encore
le découvrir ; il demanda à Aneroëste
quelles raisons l'avoient obligé à qui-
ter ses Etats , & pourquoi sous des ha-
bits grossiers , il cherchoit à se cacher
aux yeux de tout le monde. Mes sujets ,
répondit-il , dont j'aperçois ici quel-
ques-uns ne sçavent que trop tous les
malheurs dont j'ai été traversé. La fu-
reur des rebelles m'engagea à prendre
des armes , ils osèrent me livrer le com-
bat , deux fils que j'avois , & qui étoient
la fleur de leur âge voulurent me

donner dans cette occasion des preuves de leur zele ; ils combattirent , mais avec plus de courage que de conduite ; ils périrent tous deux aux yeux d'un pere qu'ils cherchoient à défendre. Je les aurois suivi , mais ce n'étoit pas la volonté des Dieux , qui avoient sur moi leur dessein. Je pris la fuite , & me cachai dans la forêt prochaine , persuadé que je ne pouvois plus trouver de sûreté que chez les étrangers , je me proposois , en suivant les montagnes , d'aller chez les Liguriens : j'avois fait alliance avec ces peuples courageux , ils m'avoient promis leur secours , & je comptois par leur moïen me voir bien-tôt rétabli sur le trône qu'une fortune contraire m'obligeoit d'abandonner. Je descendis du côté de la mer dans le dessein de me rendre dans cette ville fameuse , bâtie par Janus. Je m'embarquai sur le premier vaisseau , sans me faire connoître , lorsque les vents nous jeterent sur les côtes de Sardaigne. Le vaisseau étoit à l'ancre , ce qui me laissa la liberté de satisfaire ma curiosité , & de voir ce temple si connu , d'où on m'a depuis peu amené. J'y vins offrir mes prieres à Jupiter. Surpris de la beauté de cette
agrée-

ble solitude, & de la maniere de vivre
des Prêtres qui l'habitoient, je pris la
resolution de m'y engager, afin que
debarassé de toute inquiétude, je pusse
au moins, après mille traverses, goû-
ter avec les Dieux les douceurs d'un
état plus tranquille. Car enfin, me di-
sois-je, quels charmes auroit pour moi
un Roïaume qui fume encore du sang
de mon peuple, & que je ne puis re-
couvrer que par celui des sujets qui
me seroient attachés? A qui laisserois-je
mon sceptre qui m'auroit tant couté? Et
quelle consolation trouverois-je dans
mon palais, réduit à m'y voir seul, &
privé de ce que j'avois de plus cher au
monde? La nature m'avoit donné deux
enfants, la fortune m'en avoit fait trou-
ver un troisième pour qui j'avois toute
la tendresse d'un pere; je l'avois nom-
mé Scordanes du nom de mon aïeul:
Ah! cher enfant, que je me trouverois
heureux, si vous viviez encore! je vous
adopterois volontiers pour mon fils,
vous seriez l'heritier de ma couronne,
vous feriez tout mon bonheur. Mais
hélas! la fortune me l'avoit donné, cette
même fortune me l'enleva dans un
combat que j'eus à soutenir contre les
Gaulois. Je sentis vivement cette perte;

elle fut en effet le commencement de tous mes malheurs, depuis ce moment fatal, je n'ai pas eu un jour exempt de chagrin.

Poliarque ne put diférer plus long-tems à donner à Aneroëste la seule consolation qui lui restoit, & laissant couler des larmes qu'il n'étoit plus maître de retenir, il se jeta à son col. Il fut quelque tems sans parler, craignant que dans les premiers transports de sa joie, il ne lui échapât quelque paroles peu convenables à la majesté d'un Roi. Ah, mon pere, lui dit-il, ou plutôt mon cher maître, si Scordanes est pour vous d'un si grand prix, le voici, je vous le rends, jouïffez en liberté de ce bonheur, je suis ce Scordanes tant souhaité. Ils se regarderent, & leur yeux fixement atachés l'un sur l'autre, & presque sans mouvement, exprimoient beaucoup mieux que toutes les paroles ce qui se passoit dans le fond de leur cœur. Les Seigneurs qui étoient présens, n'osoient, dans leur premiere surprise, proferer une parole, mais ils étoient prêts d'obéir aux ordres que Poliarque ou Aneroëste voudroient leur donner. Vous êtes ce Scordanes, reprit Aneroëste, vous êtes Roi, & Aneroëste

à le plaisir de vous revoir ! comment pourai-je , grands Dieux , reconnoître la nouvelle faveur que vous daignez m'accorder aujourd'hui ? J'ajouterai , dit Poliarque , que vous voiez dans ce même Scordanes un Prince assez heureux pour vous avoir vengé , & en même tems les Dieux , du crime de vos sujets. Ils ont péri , ou par le sort des armes , ou par la main des bourreaux. Je leur ai enlevé leur proie , & me suis emparé du Roïaume qu'ils vouloient usurper , & que je me fais à présent un plaisir de vous remettre. C'est comme fils du Roi Britomande que j'ai entrepris cette guerre , & que j'ai vaincu ces ennemis. Les Dieux l'ont appelé à eux , j'ai hérité de sa couronne , je vous l'offre ; que je n'aie , je vous prie , de rang qu'après vous , je tiendrai à plus grand honneur de vous obéir que de commander à toute la terre.

Aneroëste sensible à ce qu'il venoit d'apprendre , après avoir plusieurs fois levé les mains & les yeux au ciel , comme pour lui en marquer sa reconnoissance , embrassa tendrement Poliarque : la Reine s'étoit déjà approchée avec son fils , qui s'aplaudissoit d'une victoire ,

dont les suites étoient si avantageuses pour le Roi de Gaule. Poliarque se fit un plaisir d'avoüer qu'il recevoit dans cette occasion un service plus essentiel, que celui qu'il avoit pû rendre lui-même à Arcombrote, en sauvant la Mauritanie. Crestor, Simplidas, & tous ceux qui se trouverent dans le temple, s'étoient aussi aprochez d'Aneroëste, pour lui rendre leurs devoirs : mais celui qui paroïssoit le plus sensible à cette heureuse découverte, c'étoit le soldat qui l'avoit faite ; outre le plaisir de revoir son Prince, il se flatoit encore d'une récompense considerable. Aneroëste environné de tous côtés, eut de la peine à rejoindre Poliarque, ils présentèrent tous deux la main à la Reine pour la reconduire, Arcombrote marchoit quelques pas devant. A peine purent-ils sortir du temple, la foule étoit si grande que les passages n'étoient plus libres ; la curiosité y avoit attiré la plus grande partie des soldats & des habitans de la ville. Chacun s'empressa de saluer le nouveau Roi, ceux même qui n'y avoient aucun intérêt, cherchoient à faire leur cour aux Princes, en se conformant aux sentiments de joie qu'ils faisoient paroître. L'air re-

entissoit de mille aplaudissemens.

Quand ils furent arrivés dans le palais, plusieurs officiers vinrent au devant d'Aneroëste, comme ils en avoient reçu l'ordre de Poliarque, & lui présentèrent les habits qui convenoient à sa dignité; mais il les refusa, & ne voulut jamais quitter ceux qu'il portoit. Poliarque étonné, le supplia de reprendre ceux que son rang exigeoit. Pourois-je, dit Aneroëste, abandonner les Dieux, dans le moment qu'ils se déclarent si ouvertement en ma faveur. Je suis trop heureux, puisque celui que j'aurois choisi pour être l'heritier de ma couronne, la possède aujourd'hui: ne croiez pas que je veuille à present rentrer dans ce tumulte d'affaires dont j'ai scû me retirer. Ne m'otez pas le seul bien que j'ambitionne, qui est cet état de pauvreté. J'espere ne vous y être pas inutile, & vous rendre les Dieux favorables par les vœux & les prieres que je ne cesserai de leur adresser pour vous. La fermeté de ce vieillard frapa tout le monde, chacun en parloit differemment; les uns aprouvoient, d'autres condamnoient ces sentimens trop austeres, disant que le service des Dieux ne demandoit point une severité si outrée.

Poliarque faisoit de son côté ce qu'il pouvoit pour engager Anerocëste à se rendre à son premier état. Anerocëste prêtoit une grande attention à ce qu'on lui disoit ; son silence même faisoit déjà croire qu'il étoit sur le point de céder aux raisons qu'on venoit de lui alléguer : mais après avoir été quelque tems sans répondre ; peut-être parce qu'il vouloit par une seule réponse détruire ce qu'on avoit avancé, peut-être aussi pour metre quelque arrangement dans ce qu'il se proposoit de dire pour sa défense, il leva modestement la tête, & prit ainsi la parole. L'ordre immuable qu'observent les astres dans leur course, l'éclat de toute la nature, n'enseignent que trop aux hommes, à moins qu'ils ne soient aveuglés par ces préjugés que forme la presumption, ou par cette molle nonchalance qui les met au dessous des bêtes, qu'il y a un Etre supérieur qui a créé toutes choses. Cet esprit souverain, auteur de ce qu'il y a de plus excellent dans la nature, cette divinité qui est la source de toutes les vertus, & qui en donnant aux hommes la raison en partage, a gravé dans leurs cœurs des principes de droiture & d'équité, souffrira-t-elle impunément les vices.

dont ils défigurent une nature si parfaite dans son origine. En quoi consisteroit la justice de cet être parfait s'il laissoit tant de crimes impunis ? Pour peu que l'amour du bien, & le désir de nous concilier la bienveillance des Dieux fassent d'impression sur nous ; pour peu que nous craignons leur courroux, nous ne devons rien éviter avec tant de soin, que ces vices dangereux qui ont causé la perte de tant d'hommes. La source de ces dangers se trouve partie en nous-mêmes, & partie dans les objets extérieurs. Une piété soutenuë par la retraite, l'austerité dont nous faisons profession, sont d'un puissant secours contre les uns & contre les autres. Nous devons en effet nous regarder avec nos passions, comme des animaux sauvages & furieux : sont-ils apprivoisés, on leur arrache les ongles & les dents, afin que s'ils revenoient à leur premier naturel, ils soient hors d'état de nuire ; de même aussi par les exercices les plus austères, nous détruisons ce fatal penchant qui nous fait soupirer après les voluptés, de manière que si le feu de nos desirs corrompus, qui n'est, pour ainsi dire, que caché sous la cendre, venoit à se ra-

lumer , ou au moins à pousser quelques étincelles , il ne seroit plus capable d'embraser un lieu , où il ne trouveroit aucun aliment. Ce détachement sincere qui fait une de nos premieres regles , est au-dessus des plus grandes richesses , & cette vie abjecte que nous menons , & qui marque le mépris que nous faisons de nous-mêmes , ne laisse dans le cœur aucune entrée à l'ambition. Les autres passions comme la colere , l'envie , la crainte , la volupté s'éteignent bien-tôt dans notre solitude , faute d'entretien ; sur tout lorsque la raison , dégagée de ces épaisnes tenebres capables de l'ofusquer , paroît dans un jour pur & serein , & que ces mêmes passions déjà soumises sont moins en état de s'oposer à ce qu'elle leur prescrit. C'est ainsi qu'en reprimant les premiers mouvemens d'une nature corrompue , nous parvenons enfin au souverain degré de la plus solide vertu.

A l'égard des autres dangers , combien s'en présente-t. il dans le monde ! Qu'il est difficile de s'en garantir ! la plûpart s'abandonnent au mal , moins par une pente naturelle , que par les exemples qu'ils ont devant les yeux. Complaisans & faciles ils

se conforment à l'humeur & aux manières de ceux avec qui ils ont à vivre. Sont-ils par malheur dans la compagnie des mechans (l'occasion n'en est que trop frequente) qu'ils ont de peine à ne pas le devenir ! le vice qui d'abord les eût revoltés , perd insensiblement de sa difformité , ils s'accoutument à le voir ; & par une suite funeste , ils ne craignent plus de s'y livrer. D'autres plus hardis regardent la vertu comme une chose inutile & même à charge. Ils considerent le respect dû aux Dieux comme un obstacle capable de traverser leur ambition , & se font un merite de leurs vices au près de ceux de qui ils dépendent , & qu'ils sçavent ne faire aucun état de la vertu. Notre retraite retranche en nous toutes ces occasions ; nous y sommes à l'abri des méchans , & nous avons la liberté d'y craindre les Dieux , sans être soupçonnés d'aucune timidité , & sans qu'une lâche complaisance pour les hommes corrompus nous fasse rougir de nos sentimens.

Mais pour entrer dans un détail qui ne regarde directement. Quels écüeuils ses caprices de la fortune & le train ordinaire des affaires publiques, ne pré-

sentent-ils point aux Princes & aux Rois ! quels abîmes ne leur ouvrent point les apparences trompeuses du moindre intérêt ! ils sont sourds à la voix de la justice quand elle leur dicte des maximes contraires à l'établissement de leur fausse grandeur. Dissimuler pour lors , manquer à sa parole , c'est être politique. Comme si les Dieux en confiant aux Princes le soin d'un Etat , leur eussent laissé la liberté de le gouverner par le moïen de tant de crimes & d'impietés. Ils regardent comme le véritable art de regner cette adresse à semer la division entre les Princes & les Etats qui leur sont voisins , afin d'assûrer leur repos & leur tranquillité par le trouble & l'embarras de ceux qu'ils auroient à craindre. Ils tâcheront de gagner par des présens les confidens des Rois leurs alliés , pour en découvrir le secret. Quelquefois pour être en sûreté , ils puniront des innocens , comme si c'étoit une offense réelle à leur égard que d'avoir pu la commettre. Ils laissent opprimer le peuple , parce que les auteurs de ces cruels impôts & de ces injustes contributions peuvent leur être utiles dans le besoin. Le Prince qui sçait le mieux metre en

pratique tous ces détours , est le plus estimé par ces prétendus hommes d'Etat. Peut-être même s'étonnera-t-on ici de la liberté que je prends de condamner ces maximes pernicieuses & contraires à la volonté des Dieux. Voilà ce qui m'a toujours fait regarder la condition des Rois comme une condition si delicate. Reflexions auxquelles je me suis souvent abandonné , non seulement dans le tems que je regnois , & que je pouvois par consequent tomber dans les mêmes pieges , mais aussi depuis que cet aveuglement , causé par la coutume & par l'interêt , s'est enfin dissipé ; & qu'arrivé au port , je considere l'orage au quel je suis heureusement échapé. Pardonnez-moi , Madame , & vous , mon fils , cette franchise ; en condamnant les défauts des autres , je ne vous condamne point. Le Roial ne consiste pas à commander , il se trouve que dans la maniere de le faire , & je suis persuadé que la vertu pour vous trop de charmes , pour tomber dans ces fautes essentielles , ou l'on ne peut que désapprouver dans plusieurs Princes. Je parle ici pour moi , je connois ma foiblesse , & le penchant pouroit m'entraîner dans le précipice.

Poliarque trouvoit quelque chose d'outré dans cette philosophie. Mais mon pere, dit-il, si nous voulons pratiquer ce que vous venez d'établir, il n'y aura plus d'habitans dans les villes, de laboureurs dans les campagnes, de matelots sur mer, ni de marchands pour exercer le commerce; les arts ne feront plus cultivés, il faudra enfin renoncer à tout ce que des préjugés trop austeres regleront n'être d'aucune utilité; les villes seront desertes, il n'y aura d'habité que vos solitudes; & puisque vous y rejetez le mariage, le genre humain, selon vos principes, prendroit bien-tôt fin. Hianisbé & plusieurs de ceux qui étoient présens, pensoient de même que Poliarque, & applaudissoient en secret aux objections de ce Prince: mais Aneroëste, après un moment de reflexion, reprit un air de confiance, comme n'ayant à combattre que des raisons faciles à détruire. Si quelqu'un, dit-il, parmi ceux qui nous entendent, veut éprouver les douceurs de notre retraite, les raisons de Poliarque ne doivent pas l'en détourner: qu'il ne craigne point qu'en renonçant au mariage, le monde en finisse plutôt. Qu'il vienne avec nous,

il restera toujours assez de personnes qui suplément à son défaut ; les arts n'en seront pas moins exercés , la campagne moins cultivée , ni les villes moins habitées par des hommes , que les passions , les desirs dereglés , ou la crainte de la solitude retiendront dans le monde. Non , non il n'y a point à apprehender que tout le monde embrasse un genre de vie qui , selon vous , est si austere. C'est une faveur speciale des Dieux , c'est une grace qu'ils n'accordent point à des nations entieres. Eux seuls en inspirent le desir , & nous y soutiennent , quand nous y sommes engagés : car privés dans cette retraite de tous les plaisirs que le reste du monde recherche avec empressement , qui de nous pouroit la supporter , si nous n'y étions dédommagés par les consolations interieures qu'ils daignent nous renvoyer ? Comme un chef , dans une armée , ne donne la récompense qu'à ceux qu'il a choisis lui-même , pour rapporter les armes , ainsi les Dieux ne communiquent les solides plaisirs qu'on goûte avec nous , qu'à ceux qu'ils y ont veritablement apellés. Si quelqu'un , dans un revers de fortune , venoit s'engager parmi nous , si dans le trou-

ble , dans l'émotion où seroit son esprit , il ne se proposoit cette solitude , que comme un endroit plus retiré , où il pouroit se plaindre en liberté , & décharger sa colere contre les destins , croiez-vous qu'avec ces sentimens remplis de passion , il y éprouvât la moindre douceur ? Si par un secours particulier des Dieux , il ne se dépoüilloit de toutes ces affections , il se dégouteroit bien-tôt , & sa présence causeroit parmi nous plus de trouble , qu'il ne pouroit lui-même tirer de profit des bons exemples qu'il auroit devant les yeux. On voit quelquefois ceux , qui par un mouvement de legereté viennent se présenter à nous (ce qui est assés ordinaire aux jeunes gens , qui embrassent volontiers un parti , sans en prévoir les consequences) se porter dans les commencemens à tous nos exercices avec une ferveur extraordinaire : mais à peine cette premiere vivacité que l'âge semble donner , est-elle ralentie , qu'ils sentent tout le poids d'un engagement , auquel ils se sont livrés avec trop de précipitation. Ils sont surpris eux-mêmes de la langueur où ils se voient réduits. La pieté & la crainte des Dieux sont ab-

seulement nécessaires, c'est même le fondement de notre philosophie; mais l'une & l'autre doivent être accompagnées de raison, de force, & de patience; vertus que peu de personnes sont capables de rassembler. La règle que nous observons ne consiste pas seulement dans l'habit que nous portons. Ce n'est ni le nom, ni la demeure, ni même les travaux auxquels nos corps sont assujétis, qui nous font ce que nous sommes. Ceux qui sont tourmentés par l'avarice & par l'ambition en éprouvent de plus insupportables; c'est cet amour que nous avons pour les Dieux, & qui se trouve toujours accompagné de gaieté & de simplicité, qui donne tout le mérite à ces peines & à ces détachemens volontaires. Mépriser les richesses, fouler aux pieds les honneurs, se mettre au-dessus de tous les chagrins & de toutes les inquiétudes que peuvent causer les affaires qui surviennent, c'est une vertu, si on le fait par amour pour les Dieux; mais si quelqu'un rejete les honneurs & les richesses, pour s'en faire un mérite auprès des hommes, ou s'il se propose par cette espece de sacrifice de parvenir à quelque chose de plus

relevé ; si quelqu'un naturellement nonchalant néglige ses propres affaires ; si un autre se fait honneur d'une pauvreté anticipée , si voyant la malheureuse nécessité où il sera de tout perdre , il affecte par avance de s'en détacher , ce détachement presque forcé n'est point une vertu , c'est vouloir tromper les Dieux & les hommes.

Mon dessein n'est donc pas , mon fils , de proposer cette retraite comme un asile sûr pour tout le monde , peu de personnes peuvent embrasser ce parti. Je puis même ajouter que parmi ce petit nombre , ceux qui voudroient suivre aveuglement une première impression , sans consulter les Dieux , n'y trouveroient point le repos ni la tranquillité qu'ils y chercheroient. Vous m'allez dire que je souhaiterois au moins que toutes les personnes de bien prissent la résolution de renoncer au tumulte des affaires pour se retirer avec nous. Non, mon fils, ce n'est pas là mon idée , si toutes les personnes qui font profession de la vertu , devenues par l'état quelles auroient embrassé , pauvres & solitaires , n'osoient, ou ne pouvoient s'opposer aux crimes , qui feroit pour lors la guerre aux méchans ? Qui gouver-

gouverneroit les republicques ? Et qui ar-
rêteroit le débordement des vices ? En
effet une charge des plus pesantes pour
ceux qui ont l'autorité en main , c'est
celle que les Dieux leur ont imposée
de se declarer les ennemis du vice ,
non par la fuite , mais en lui faisant
ouvertement la guerre. Le bien d'un
Etat demande qu'il y ait des personnes
de ce caractere , & qui distinguées par
leur rang autant que par leur vertu , se
trouvent mêlées avec les méchans ,
pour être à portée de les combattre. Il
est nécessaire qu'il y ait des peres de
famille , mais il doit aussi y avoir des
personnes qui adonnées plus particulie-
rement au culte des Dieux , puissent
retourner par leurs prieres les maux
que les hommes s'atirent par leur mé-
chanceté. Sans entrer dans le détail des
autres conditions , y a-t-il rien au mon-
de de plus précieux qu'un Roi sage &
vertueux , qui par son exemple autant
que par ses loix , peut reformer une
cour corrompue , & exciter le peuple
à reverer des Dieux qu'il honore le
premier ? Cette sage conduite d'un Prin-
ce a quelque chose de bien plus rele-
vé , & produit beaucoup plus d'effet ,
que s'il alloit se renfermer dans une

solitude , pour ne s'y occuper que des devoirs d'un particulier. Pourquoi donc, me direz vous , n'aspirez-vous pas à cette plus haute perfection ? C'est , mon fils , parce que ces mêmes Dieux m'ont fait connoître par une secrete inspiration qu'il étoit plus à propos que je passasse le reste de mes jours dans la tranquillité , sans m'occuper désormais du soin d'un Roïaume que je n'ai perdu que par leur volonté. Ils semblent même confirmer leur premier dessein , puisque c'est à vous qu'ils ont fait passer tous mes droits , & qu'ils m'ont donné dans votre personne le seul héritier que je me fusse moi-même choisi.

Je prévien , mon fils , ce que vous pourriez me dire , que si j'ai entièrement renoncé aux affaires du monde , que si je ne fais consister mon bonheur qu'à fréquenter les temples , qu'à offrir des victimes , qu'à pratiquer en un mot tout ce qui concerne le service des Dieux , la fortune dont vous jouïssiez , vous met en état de m'offrir des personnes qui se feront honneur de m'obéir , & de m'accompagner au temple ; que ces fortes de richesses ne doivent point m'alarmer , puisque libre de tous soins je ne m'occuperai que du culte des

Dieux, tandis que ceux que vous aurez nommés, veilleront au détail de ma maison. Tout cela, mon fils, ne sera pas capable de me faire quitter l'état de pauvreté que j'ai embrassé. Quand je serois déchargé du soin d'acquiescer ou de conserver des richesses, pourrois-je me garantir des maux qui en sont inseparables ? On s'acoutume insensiblement aux delices, on ne veut rien refuser au corps, on commence à se dégouter de l'attachement qu'on avoit pour les Dieux, on se laisse aller volontiers aux sentimens qu'inspire un état si heureux. L'amour propre renaît, on méprise les autres comme inferieurs, la moindre offense nous touche au vif, nous nous laissons enfin corrompre par la complaisance interessée de ceux qui nous aprochent. Je crois qu'il est aussi difficile à un homme dans l'opulence de reprimer toutes ses passions, qu'à un matelot qui se trouve au milieu d'une mer agitée, de se laisser aller à quelques vagues rapides, & de résister aux autres. Puis donc que j'ai pris une ferme resolution de consacrer aux Dieux le peu d'années qu'il me reste à vivre, qu'il me soit permis de refuser tout ce qui pourroit m'en détourner.

Je suis trop foible , je dois craindre aujourd'hui ce que j'ai aimé ; mon esprit guéri de ses premières idées , pourroit y revenir ; laissez-moi ma pauvreté , elle me fait négliger le corps , & me dispose à le mépriser ; l'esprit en est plus libre , & se porte plus volontiers vers les cieux. Moins occupé de moi-même je penserai plus souvent à vous dans les prières que j'adresserai aux Dieux , je leur demanderai sans cesse de vous être favorables.

Ce discours si sévère en apparence fut prononcé avec tant de modestie , qu'on jugeoit aisément que la sincérité seule y avoit part ; & que ce n'étoit point une constance feinte qui exigeât des instances plus pressantes pour se rendre. Au moins , mon père , dit Poliarque , ne rejetés pas la prière que nous vous faisons de vouloir bien nous accompagner jusques dans la Sicile : les Dieux se déclareront toujours pour vous ; partout où vous serez sur mer ou sur terre , votre présence fera notre bonheur , & quand nous serons de retour dans la Gaule , je vous promets de vous laisser la liberté de choisir tel genre de vie qu'il vous plaira. Vous devez quelque chose à votre país ; que votre

exemple contribué à le rendre meilleur. Aneroëste parut hesiter, mais Poliarque lui demanda cette grace avec tant d'instances, qu'il ne put la lui refuser. Chacun se mit à table; Poliarque étoit trop sensible à l'obligation qu'il avoit à Arcombrote, pour ne pas témoigner une partie de sa reconnoissance par un visage plus gai, & un air plus content. Il fut arrêté sur la fin du repas que les Princes partiroient dans deux jours.

Hianisbé écrivit à Meleandre, comme elle s'y étoit engagée, & remit la lettre à son fils avec la cassette que Poliarque avoit repris sur les corsaires. Ce dépôt, lui dit-elle, est de la dernière consequence, vous le presenterez vous-même à Meleandre. Figurez-vous, mon fils, que Pallas vous confie Ericthon, si la curiosité vous porte à ouvrir ce coffre, faites-y attention, vous vous perdez sans ressource; vous rendez inutiles tant de peines que je me suis jusqu'à présent données, pour le conserver; mais si vous le remetez à Meleandre dans le même état que je vous le donne, vous en verrez sortir votre bonheur; vous rendrez graces à Poliarque d'avoir recouvré un gage si précieux, l'objet de

toutes vos espérances. On délibéra si Poliarque & Arcombrote monteroient le même vaisseau. Une secrète jalousie qui pouvoit n'être pas encore étouffée, leur dignité, engageoient à prendre des mesures. On crut plus à propos qu'ils s'embarquassent séparément, & que celui qui arriveroit le premier, atendît l'autre au port, afin de se rendre ensemble au palais de Meleandre.

On travailla durant ces deux jours à dresser l'état de la maison d'Arcombrote, on nomma les officiers qui devoient l'accompagner dans son voiage. Il fut proclamé par sa mere Roi de Sardaigne, & on lui rendit, avant son départ tous les honneurs dûs à un Souverain, afin qu'il parût à la Cour de Sicile, avec la même distinction que Poliarque. Hianisbé qui sentoit toutes les obligations qu'elle avoit aux Gaulois, leur fit distribuer des récompenses proportionnées. L'heure du départ étoit indiquée, & plusieurs Seigneurs Maures de la suite d'Arcombrote étoient déjà embarqués, mais il y eut quelques démêlés entre les Siciliens qui étoient venus en Mauritanie. Plusieurs ne vouloient plus se séparer de Poliarque qu'ils avoient retrouvé; ses vertus, son cou-

rage dont, sous le nom de Théocrine, il avoit donné des preuves si marquées, sur tout le titre de Roi, étoient pour eux de fortes raisons: Arcombrote s'étoit aussi distingué dans la conquête de la Sardaigne, dont il venoit d'être proclamé Souverain; quelques uns n'osoient abandonner ouvertement celui à qui ils avoient prêté serment de fidélité en sortant de Sicile. L'alliance d'Argénis qui eût été le motif le plus pressant, étoit si incertain, qu'ils se virent obligés de renfermer une partie de leurs sentimens, craignant que si le parti contraire avoit le dessus, ils ne fussent enfin réduits à ne pouvoir ni s'excuser, ni rentrer en grace.

Il y avoit sur le rivage un autel si antique, qu'on ignoroit le nom du Prince qui l'avoit fait construire. Les matelots par une dévotion confirmée dans le cours de tant d'années, y venoient offrir à Neptune & aux vents leurs vœux & leurs prières, lorsqu'ils sortoient du port ou lorsqu'ils y arrivoient. Hianisbé y conduisit Poliarque & Arcombrote. Je ne doute point, leur dit-elle, que vous ne me reniez la parole que vous m'avez donnée. J'ai prévenu par mes attentions les funestes effets d'une haine toujours prête

à éclater ; il est aisé à des Princes animés l'un contre l'autre , & qui se piquent de bravoure , de trouver des prétextes , pout rompre une paix qui leur est à charge : d'ailleurs ne peut-il pas s'élever entre les premiers Seigneurs , & même parmi les soldats des divisions , qui seroient pour des chefs qui ne respirent que la vengeance , une occasion bien présente de terminer leur querelle particuliere. Ce malheur peut arriver , ajoûtez, je vous prie, cet article à ceux auxquels vous vous êtes déjà engagés , & si , par consideration pour moi , votre vengeance a été suspendue , souffrez que je vous demande encore cette grace , de vous jurer en présence du Dieu sur l'empire du quel vous allez vous exposer , que rien ne sera capable de traverser le bonheur auquel je vous vois prêts de toucher l'un & l'autre. Accordez cette derniere grace à une Reine qui vous la demande avec toutes les instances possibles. Je ferai des prieres au ciel pendant votre voïage , j'implorerai le secours des Dieux , je puis même ajoûter que je consens que vous negligiez mes conseils , & ne me revoiez jamais , si le cœur met la moindre difference entre vous deux

deux, & si vous ne partagez pas également mes vœux & ma tendresse. De pareils sentimens firent l'effet qu'elle en pouvoit attendre, les Princes jurèrent sur l'autel d'observer ce que la Reine exigeoit. Elle les embrassa, & leur répéta ce qu'elle leur avoit déjà dit, que de ce départ dépendoit tout leur bonheur. Il lui en coutoit trop pour se séparer de ces jeunes Princes; elle les rapelloit après les avoir congédiés: elle pressoit leur départ, & sembloit vouloir encore les retenir. Les Princes répondirent à toutes ces marques de bonté, & ne lui dirent le dernier adieu qu'avec une extrême douleur. La Reine pria Anerocste, qui s'embarquoit avec Poliarque, de faire observer les articles auxquels les deux Princes s'étoient mutuellement engagés; ajoutant qu'elle étoit persuadée de la déférence qu'ils auroient pour ses conseils; qu'ils le regarderoient comme leur pere, & l'interprête des Dieux; que tout homme & sur tout de jeunes gens avoient besoin, pour faire le bien, de quelqu'un qui voulût bien les y exciter par ses avis; qu'enfin elle lui confioit les deux gages les plus précieux de l'Europe & de l'Afrique.

Aneroëste qui aprouvoit cette tendre inquiétude de la Reine , l'assûra que , par consideration pour elle , par attention pour les Princes , & sur tout pour l'honneur des Dieux , il se chargeroit volontiers du soin d'y veiller.

Poliarque , comme l'exigeoit le droit de l'hospitalité , fut conduit le premier sur son vaisseau , Arcombrote l'accompagna jusques sur le rivage. On fit les Sacrifices accoutumés , on ouvrit les victimes , & après avoir invoqué Neptune & les autres Dieux de la mer , les entrailles furent jetées dans les flots. Arcombrote fut aussi-tôt conduit , par le moien d'un esquif , sur le vaisseau qu'il devoit monter. L'air ne retentissoit que des cris des matelots , du bruit des armes & des cordages ; c'étoit un spectacle magnifique que ce nombre de vaisseaux si bien rangés. Timonide ne sçavoit s'il devoit s'applaudir ou se plaindre , d'un titre qui l'empêchoit de retourner si-tôt en Sicile. Il regardoit le voiage des Princes comme le commencement d'un événement extraordinaire : étoit-ce un bonheur ou un malheur d'en être le témoin ? Après avoir été quelque tems en suspens , il inclinoit à retourner dans la Sicile , peut-

être parce qu'il n'en avoit pas la liberté. Pour rendre encore plus solide la paix mutuellement jurée, il fut arrêté entre les deux Princes, qu'Arcombrote feroit l'arbitre des différends qui surviendroient entre les Gaulois, & que Poliarque le feroit de ceux des Maures; & de crainte que les deux flottes ne pussent se nuire, on convint qu'Arcombrote tiendrait le côté des terres, & Poliarque la pleine mer, sans cependant que ses vaisseaux pussent faire obstacle à ceux d'Arcombrote. Un Poëte Sicilien voulut rendre publics des vers qu'il avoit composés sur le départ des Princes; mais comme il y avoit touché quelque chose de leur demêlé, Timonide ne jugea pas à propos de les faire paroître; les voici tels qu'ils lui furent présentés.

*Trop funeste élément, dont les flots écumeux
Cachent aux Nautonniers mille écueils dan-
gereux,
Suspendez les effets de vos fureurs perfides,
Laissez voguer en paix sur vos plaines liquides,
Deux Heros qui, peut-être encor trop animés,
Sous un dehors content, ne sont pas desarmés.*

Le vaisseau si vanté , qui de la Thessalie
 Conduisit à Colchos cette troupe choisie
 De tant de braves Grecs , de tous ces demi-
 Dieux ,
 Sous son illustre poids , étoit moins précieux :
 Sur vos eaux sont les Dieux & d'Europe &
 d'Afrique ,
 O mer , rendez sous eux votre onde pacifique.
 Les Pilotes déjà semblent se partager ,
 A son juste devoir chacun vient se ranger ;
 L'un se rend à la poupe , & l'autre tend les
 voiles ,
 Un autre dans les cieux consulte les étoiles .
 Mais que vois-je , grands Dieux , dans tout
 ce mouvement !
 C'est vous , aimable Paix , ô spectacle charmant !
 Jupiter s'intéresse à ces haines récentes .
 Dit-elle , en étalant ses aîles éclatantes ,
 Mer , soiez favorable , oui , c'est l'ordre des
 cieux ,
 Du destin de ces Rois vous répondrez aux Dieux .

*Pour toi, n'espere pas, Discorde trop cruelle,
Ranimer par ta rage une foible étincelle,
Ton couroux, devant moi, doit être suspendu,
C'est assés de terreur, de trouble répandu.
Disparois, ces Heros soumis à ma puissance,
Ont oublié déjà leur haine & leur vengeance.
Tous deux sont, il est vrai, jeunes & coura-
geux,
Mais je dois en atendre un effet plus heureux;
Cette même vertu, source de leur courage,
D'un accord éternel devient un sûr présage.*

Il y avoit déjà quelque jours qu'Ar-
fidas chargé des lettres de Poliarque
& de Timonide, étoit arrivé en Sicile.
Boccus chargé de celles d'Hianisbé &
d'Arcombrote l'avoit suivi de fort près :
mais la Renommée plus prompte avoit
informé les Siciliens, que Poliarque
Roi de la Gaule avoit combatu en Mau-
ritanie contre Radirobane, & qu'il lui
avoit ôté la vie. Des marchands partis
d'Afrique immédiatement après la dé-
route de Radirobane, & quelque tems
avant l'arrivée d'Arcombrote, avoient

aporté cette nouvelle en Sicile. Meleandre surpris de ce qu'il venoit d'apprendre, envoya querir un des principaux marchands, & s'informa s'il sçavoit ce détail par ouï dire, ou pour en avoir été lui-même le témoin. Le marchand répondit qu'il étoit en Mauritanie, quand Poliarque y arriva avec son armée; que les Sardes parurent fort peu de tems après avec une flotte considérable; qu'il y eut deux combats sanglans; que Poliarque dans le second tua Radirobane, & que les Sardes se retirèrent en désordre sur leurs vaisseaux. Meleandre attentif à ce recit, n'osoit encore se flater de deux choses qu'il souhaitoit, la défaite de Radirobane, & la conservation d'Hianisbé; mais ce nom de Poliarque lui causoit de l'inquiétude. Etoit-ce cette même personne à qui il avoit obligation de la vie? Cet ennemi déclaré de Licogene, celui à qui, sous les dehors d'un homme privé, il avoit d'abord témoigné tant d'amitié, & qu'il avoit contraint depuis de sortir de la Sicile?

Argénis ne fut pas moins surprise que Meleandre, & ces circonstances qu'elle venoit d'apprendre par le même marchand, lui causerent une joie mê-

lée de trouble. Elle ne sçavoit à quoi attribuer la liaison étroite qu'elle voioit entre Poliarque & la mere d'Arcombrote, qui alloit même jusqu'à lui faire négliger la Sicile pour la Mauritanie. Poliarque, disoit-elle, vous combattez pour un rival absent, tandis que l'infortunée Argénis, sans cesse occupée de ses peines, passe les jours entiers à se plaindre, & cherche les lieux les plus secrets, pour y laisser un libre cours à des larmes & à des soupirs que vous seul pouvez arrêter ? Arcombrote m'aime, mais ne craignez rien, je vous suis toujours fidèle, j'ai trop de raisons de le haïr, il a voulu m'enlever à ce que j'ai de plus cher. Quel retour de votre part ! peu touché des sentimens que je conserve pour vous, & de la haine que je lui porte, vous donnez à votre rival le secours dont il a besoin, afin aparemment, que comblé d'honneurs, il revienne plus promptement en Sicile continuer ses importunes recherches... Mais non, cher Prince, la mort du Roi de Sardaigne vous excuse dans mon cœur, c'est moins pour Hianisbé que pour Argénis que vous avez combattu, j'ose m'en flater ; vous vouliez faire périr Radirobane, & non

pas secourir Arcombrote. Je souhaitois la mort de ce Radirobane, les Dieux me l'ont accordée ; & pour plus grande grace, ils me l'ont accordée par la main de Poliarque. C'est ainsi qu'elle cherchoit à calmer ses premières inquietudes ; elle se consolait en partie par l'honneur qui revenoit au Roi de Gaule de cette nouvelle victoire ; elle espéroit en recevoir, avant qu'il fût peu, des nouvelles certaines. Le hasard avoit voulu que ce marchand ne scût point la circonstance des blessures de Poliarque, ou s'il la scavoit, qu'elle ne lui revînt point dans l'idée, quand il en parla à Meleandre & à Argénis.

Arfidas qui arrivoit d'Afrique, confirma cette nouvelle, & jeta Meleandre dans de nouvelles alarmes ; car lui aiant présenté les lettres de Poliarque & de Timonide, il lui fit de vive voix le détail de ce qu'elles contenoient. Il donna beaucoup de loüanges à Poliarque, & fit connoître quelle étoit l'étendue de son Roïaume, & sur quels peuples il regnoit. Il lui rendit compte de l'armement considerable avec lequel il avoit paru en Mauritanie, des preuves qu'il y avoit données de son courage contre les Sardes, qu'il avoit entierement de-

faits, & comme étant à peine remis des blessures qu'il avoit reçues dans le combat, la vûe d'Arcombrote l'avoit si fort troublé, que sa haine & sa colere eussent éclatées, si Hianisbé, par sa présence, n'eût arrêté ces premiers transports: qu'à la sollicitation de la Reine, les deux Princes étoient convenus ensemble, ou de faire la paix par l'entremise de sa majesté, ou de terminer leur differend en Sicile. Arsidas ne crut pas devoir taire le motif de cette animosité, ne doutant pas que Timonide n'en eût touché quelque chose dans ses lettres, & que Boccus qui devoit arriver incessamment, ne rendît publique cette nouvelle. Il alla ensuite saluer Argénis & lui rapporta plusieurs circonstances avec cette affectation naturelle à ceux, qui faisant le recit de choses qu'ils croient qu'on ignore, peuvent encore se flater d'être écoutés favorablement. Les soupçons de la Princesse furent bien-tôt dissipés. Gobrias prenoit part à sa joie, il étudioit les momens de la voir, & souvent soit en public, ou en particulier, il se trouvoit avec elle & avec Arsidas. Boccus arriva peu de jours après, & n'apprit que ce qu'avoit déjà rapporté Arsidas.

Meleandre qui avoit conçu, après le départ de Radirobane, quelque espérance de repos & de tranquillité, se regarde déjà comme le Prince le plus malheureux, il croit entrevoir les raisons qui ont engagé Gobrias à demeurer en Sicile avec des troupes; il trouve que Licogene & les Sardes étoient des ennemis moins à craindre: que la Sicile n'est point en état de se défendre contre la Gaule ou contre la Mauritanie. Dans son trouble il accuse les destins, il envoie chercher Gobrias qui étoit pour lors avec Argénis. La Princesse qui avoit été témoin de l'impresion qu'avoient faite sur son pere les nouvelles d'Afrique, ne douta point que ce ne fût pour s'informer plus particulièrement de Poliarque. Elle prévint Gobrias de ne plus rien dissimuler, & de parler au Roi sans détours, puisqu'enfin les conjonctures le demandoient. Par hasard celui qui étoit venu chercher Gobrias de la part du Roi, lui avoit rapporté qu'il l'avoit trouvé chez la Princesse, & qu'il alloit venir. Cette entrevûe, qu'il crut n'être pas la première, acheva de confirmer ses soupçons; il le reçut cependant d'un air affable: pourquoi, lui dit-il, nous avez-

vous si long tems caché le nom d'un Prince à qui j'ai les dernières obligations ? Je me reprocherois de n'avoir point assez fait pour une personne qui est à son service , mais votre silence à cet égard doit me justifier. Gobrias s'excusa , & dit que sa majesté n'ignoroit pas , qu'honoré de la confiance de son Prince , on n'a pas la liberté de se découvrir ; qu'il avoit appréhendé de trop s'avancer sur une chose que son maître vouloit peut-être qui fût secrète. Meleandre ne lui cacha point qu'il avoit reçu des lettres d'Afrique , par lesquelles Poliarque lui mandoit son arrivée en Sicile dans peu de jours. Il y a long tems , dit-il , Gobrias , que vous le sçavez , & vous n'avez séjourné ici avec tous vos vaisseaux , que dans le dessein de l'attendre. Sire , reprit Gobrias , j'ai dit la vérité à votre majesté à l'occasion de la tempête qui m'a séparé du reste de la flotte. Depuis je n'ai point vû le Roi , ni personne de sa suite. Je me suis arrêté dans cette Isle , parce que , quoique j'ignore où il a dessein d'aller , selon l'arangement qu'il s'est proposé dans son voiage , il doit necessairement passer le long des côtes de Sicile.

Meleandre ne pouvant tirer d'autre éclaircissement, se retira seul dans son cabinet, & y fut agité de différentes pensées. Pourquoi Poliarque avoit-il envoyé Gobrias au-devant de lui? Pour quel dessein ce Roi étoit-il parti de Gaule avec une flotte si considérable? N'étoit-ce pas pour enlever de force la Princesse, ou peut-être de son consentement? N'est-ce point sur cette espérance qu'Argénis a jusqu'à lors témoigné du mépris pour Arcombrote? N'a-t-elle point elle-même excité cet orage? Les lettres de Radirobane remplies d'invectives, la mort de Selenisse, Theocrine, Pallas, ne servoient qu'à le troubler davantage. Pour comble de malheurs, Argénis elle-même dans son esprit n'étoit point exemte de soupçons. Il se rapelloit le mérite de Poliarque, le service qu'il lui avoit rendu sous le déguisement d'une fille; en un mot les vertus qui le rendoient digne de la Princesse: mais une honte secrète d'avoir eu si peu de ménagement pour un Prince si accompli, de l'avoir même proscrit, lui faisoit craindre de lui accorder son amitié; il consideroit dans Poliarque un Roi, qui n'auroit que trop de raisons de le mépriser, & de le haïr.

S'il recherchoit son aliance, c'étoit passer pour un homme léger & inconstant, & aller contre les loix du pais, qui défendoient expressément aux Rois de Sicile de s'allier avec les Rois de Gaule. Il se rassûroit sur les forces d'Arcombrote, qui venoit aussi de Mauritanie avec un puissant secours, & qui étoit encore apuié de la faveur des Siciliens. Dans ce moment il étoit prêt de faire sentir à Argénis les effets de sa colere; mais ignorant ce que les destins avoient arrêté, & dans l'aprehension d'offenser dans l'un ou l'autre Prince, celui qui devoit être son gendre, il moderoit ses transports. Néanmoins, dans un premier mouvement, il lui échapa de dire à Argénis, eh bien! ma fille, vous attendez Poliarque, que votre amour est cruel! vous ne voulez le voir que teint de son propre sang, ou de celui d'Arcombrote. La Princesse ne répondit rien, elle affecta même un air indifférent, comme si elle n'eût pas compris le sens de ces paroles. Cleobule, Eurimede, & les premiers Seigneurs de la Cour se trouvoient fort embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre. Leur respect pour le Roi les empêchoit de rien avancer contre Arcombrote,

& ils ne voïoient que trop qu'en se déclarant contre Poliarque , ils s'attiroient l'indignation de la Princesse. Gobrias , qui dans tous ces mouvemens craignoit qu'on ne lui ordonnât de se retirer , prévint un départ forcé , & sous le pretexte de faire radouber les vaisseaux les plus maltraités , il alla rejoindre sa flotte , se contentant de laisser quelques galeres à portée , comme il en étoit convenu avec Argénis.

Poliarque cependant qui avoit le vent favorable , aprochoit de la Sicile. Les premiers vaisseaux apercevoient déjà le sommet des montagnes de Libée , peu de tems après ils découvrirent la terre ; les matelots jeterent en ce moment mille cris de joie : enfin la flotte s'arrêta près de l'Isle d'Eguse. Poliarque qui ne sçavoit si Meleandre étoit à Epeircté ou à Siracuse , envoïa quelques personnes qui rapportèrent qu'il étoit pour lors à Panorme. La flotte tourna vers Trapano , & passant Agathirse près de l'Isle de Pacône , elle joignit Gobrias qui avoit fait voile vers ce côté , observant tous les mouvemens du Roi , & se tenant toujours prêt d'exécuter les ordres de la Princesse , s'il se présentoit une occasion d'agir.

Poliarque reçut Gobrias qu'il rencontra si à propos , avec toute sorte de marques d'amitié. Gobrias se prosterna , pour embrasser les genoux du Roi , & la joie qu'il eût de revoir enfin son Prince en santé , & vainqueur des Sardes , fut à un tel excès , que l'âge , le sexe , ni sa profession ne purent l'empêcher de verser des larmes. Il congratula ensuite ses amis particuliers , qui avoient eu part à la victoire ; il leur disoit ce que l'amitié la plus tendre peut suggerer ; quand Poliarque l'interrompit , pour lui demander ce qu'il avoit fait en Sicile , s'il y étoit entré avec le consentement du Roi ; s'il n'y avoit point vû Argénis : En quoi consistoient le conseil & les forces des Siciliens : Gobrias répondit fidèlement à tous ces articles. Il entra dans un plus grand détail sur ce qu'il sçavoit devoir être plus sensible au Prince , sur ce qui regardoit Argénis , sur l'effet qu'avoit produit parmi les Siciliens sa dernière victoire. Il ajouta que quoique Meleandre eût pour lui beaucoup d'égards en aparence , il avoit crû devoir s'en défier : que c'étoit même par le conseil d'Argénis qu'il étoit remonté sur ses vaisseaux , & qu'il cô-

toioit le rivage. Poliarque suffisamment instruit, & content de sçavoir la Princesse dans ses interêts, fit jeter l'ancre dans cet endroit. C'étoit le port, où, par le traité, il devoit attendre Arcombrote, dont la flotte qui s'étoit avancée en pleine mer, avoit perdu de vûe celle de Poliarque.

Sur les premieres nouvelles que reçut Meleandre de l'arrivée de Poliarque il ne pouvoit croire qu'il eût tant de vaisseaux, ni un armement si considerable; & dans l'incertitude si ces armes ne devoient pas tourner contre lui, il n'osoit presque ajoûter foi aux lettres d'Hianisbé qui lui marquoient que cette flotte ne devoit pas l'alarmer. Il étoit animé de colere qu'elle l'eût ainsi surpris, & detourné de la Mauritanie une guerre dont la Sicile alloit peut-être devenir le théâtre. Il envoya querir Argénis, & lui demanda d'un ton, qui marquoit plutôt son trouble, que son ressentiment, si cette armée ne venoit point pour lui déclarer la guerre; qu'il sçavoit que Poliarque n'entreprendroit rien qu'elle n'y eût donné son consentement. Argénis répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance des desseins de Poliarque, qu'elle pouvoit
seu-

seulement répondre qu'il n'étoit pas ennemi de la Sicile. Quoique la Princesse fût fort réservée, & qu'elle scût dans les occasions cacher ses sentimens, elle ne put cependant dans celle-ci dissimuler sa joie. Elle n'avoit d'inquiétude que sur une chose, pourquoi Poliarque étoit si long-tems sans paroître à la Cour; son impatience lui faisoit compter tous les momens depuis l'arrivée de ce Prince.

Arcombrote qui avoit cru trouver le Roi à Siracuse, s'étoit avancé jusqu'à Pachin, quand s'étant aperçû de son erreur, il fit voile vers Lilibée. Meleandre informé de l'arrivée de cette seconde flotte, fut saisi d'une nouvelle frayeur. Il considéroit dans Poliarque un amant offensé, qui ne souffriroit jamais qu'Argénis donnât la main à un autre; & dans Arcombrote un Prince secondé de toutes les forces de la Mauritanie, pour demander la Princesse qui lui avoit été promise. Je vois bien, disoit-il, que cette victoire si vantée de Poliarque sur Radirobane, n'a fait aucune impression sur Arcombrote. Si ces deux Princes rivaux se fussent reconciliés, auroient-ils pris une route différente, pour venir de Mauritanie

en Sicile ? Faut-il que j'aie le dernier chagrin de voir ce pais exposé à leurs fureurs, & cette mer teinte du sang des deux partis ? Argénis ne pourra donc posséder l'un que par la perte de l'autre ? Fameux écüeils des mers de Sicile, non vous n'avez jamais englouti dans vos gouffres affreux tant de morts que cette fatale querelle va nous en couter ! Comment la Sicile sera-t-elle regardée desormais parmi les autres nations ? Jusques à son nom tout en fera horreur. Pourai-je envisager Poliarque tout couvert du sang d'Arcombrote ? Et Argénis pourra-t-elle soutenir la vûë d'Arcombrote, s'il est vainqueur de Poliarque ? Il se plaignoit ensuite de cette injuste violence, il étoit indigné qu'on lui ôtât la liberté de disposer de sa fille, & que par la force & par les armes, on recherchât son aliance & son amitié. Ces tristes reflexions ne lui firent point pour cela abandonner la conduite du Roïaume ; on vit bientôt sous les armes tous ceux qui étoient en état de les porter, il fit ranger quelques vaisseaux dans le port, afin de paroître du moins vouloir se défendre : mais sa ressource étoit plutôt dans lui-même & dans Argénis, il esperoit

obtenir d'Arcombrote tout ce qu'il lui demanderoit , & que Poliarque ne pouvoit rien refuser à la Princesse.

Pendant que Meleandre étoit agité de toutes ces pensées , on vint lui rapporter que les deux flottes s'étoient jointes ; qu'il paroïssoit même y avoir une grande intelligence entre les Princes. Il n'osoit encore s'en flater , quand on annonça l'arrivée de deux ambassadeurs qui se disoient envoyés de la part de Poliarque & d'Arcombrote. C'étoit Gelanore & Micipsa , que les deux Princes avoient deputés ; ils avoient cru cette démarche essentielle , avant que d'accorder aux Siciliens la liberté de descendre sur le rivage. Meleandre fut surpris qu'ils eussent envoyé ensemble , & comme de concert, leurs ambassadeurs. Argénis de son côté ne pouvoit comprendre , comment deux rivaux auparavant si animés , paroïssent si bien d'accord , ni le quel des deux , par attention pour elle , avoit refusé de faire la guerre en Sicile. Elle ignoroit quels pouvoient être les articles & les conditions d'un traité auquel elle étoit si fort intéressée. On n'avoit point encore regardé Arcombrote comme Roi , & Meleandre sur ce titre , crut que la

Reine de Mauritanie étoit morte , & que cet accident pouroit du moins conduire à une paix solide : mais Argénis toujours inquiète , ne ſçavoit quelle alloit être ſa destinée ; elle étoit alarmée de cette amitié qui ſembloit avoir pris la place de la haine que ſe portoient les Princes ; elle craignoit déjà qu'ils n'euffent fait entre eux leurs conventions , & qu'ils ne vouluffent ſ'en rapporter au fort. Elle regardoit par avance comme le dernier malheur, celui de tomber en partage à Arcombrote.

Gelanore & Micipſa furent conduits devant Meleandre qui ſ'entretenoit pour lors avec la Princeſſe. Il n'y eut perſonne de ceux qui ſe trouverent dans l'apartement , qui n'eût les yeux atachés ſur ces députés. Le Roi les aiant embrassés, Gelanore (car l'honneur de parler le premier fut deſeré à la Gaule) porta la parole. Sire , dit-il , Poliarque Roi de Gaule , & Arcombrote Roi de Sardaigne , qui ont fait jeter l'ancre proche l'Isle de Pacône nous ont envoiés, pour vous prier de leur permettre comme à des amis , d'entrer dans le port , & de venir ensuite vous rendre leurs devoirs : à quoi Micipſa ajoûta qu'Arcombrote n'eût jamais ſongé à deman-

der aucune assurance, ni à députer une personne sans l'engagement indispensable où il étoit de ne faire aucune démarche à la Cour de Sicile, qu'il ne fût accompagné de Poliarque. Meleandre répondit que la Sicile étoit ouverte à ses amis, qu'ils étoient maîtres de descendre dans le port qu'ils jugeroient le plus commode, que même il iroit volontiers au-devant d'eux. Les ambassadeurs dirent que leurs maîtres prioient sa majesté de vouloir bien les attendre dans son palais; j'y consens, dit Meleandre, puisque c'est leur intention: faites leur entendre, je vous prie, que j'ai mieux aimé manquer à un devoir, que de ne pas suivre en tout leurs volontés. J'aurois dû me rendre à Pacône pour les recevoir, mais puisqu'ils l'exigent, je les attendrai ici. J'aurois encore une grace à demander à votre majesté de la part de mon maître, ajouta Gelanore; vous sçavez qu'il a des ennemis dans la Sicile; pour y être en sûreté, il vous supplie de lui permettre de faire débarquer une partie de son armée; il vous donne sa parole de Roi que ses soldats n'y causeront aucun désordre. Meleandre qui dans ce moment se rapella l'insulte qui

avoit été faite à Poliarque, fut d'abord effraïé de la proposition, il craignoit de donner entrée à des forces qu'on alloit peut-être employer contre lui. Ce qui le touchoit davantage, c'est qu'il sentoit que Poliarque pouvoit l'y forcer, & la Sicile étoit trop épuisée pour résister à un Roi si puissant, avec qui même Argénis étoit peut-être d'intelligence. Il crut devoir accorder une grace dont le refus seroit un pretexte pour la guerre. Dissimulant donc une partie de ses sentimens, & comme s'il eût voulu se faire honneur d'une amitié qui n'étoit que forcée; j'accorde volontiers, dit-il à Gelanore, tout ce que votre Roi demande, j'aurai même soin de faire donner les rafraîchissemens nécessaires pour son armée, & je ne me croirai point dénué de secours tant que j'aurai dans la Sicile les soldats d'un Prince qui m'est si cher. Il s'informa ensuite pourquoi on apelloit Arcombrote Roi de Sardaigne, & demanda des nouvelles de la santé d'Hianisbé. Il voulut aussi sçavoir toutes les particularités de la victoire de Poliarque. Gelanore n'avoit point ordre de rien dire à la Princesse, qui inquiète, jetoit souvent les yeux sur lui. Il remon-

ta avec Micipsa dans la chaloupe qui les avoit amenés ; ils rendirent compte aux Princes du tems où les atendoit Meleandre , qui étoit pour le quatriéme jour , si le vent continuoit à leur être favorable.

Meleandre fut inquiet durant tout ce tems , mais Argénis qui avoit fait attention à la demande de Poliarque d'entrer dans la Sicile avec son armée , atendoit avec impatience le moment où il devoit paroître. Meleandre ne voulut rien négliger pour bien recevoir ce Prince , afin que s'il venoit comme ami , il fût traité avec toute la magnificence dûë à son rang ; que si au contraire on venoit pour le surprendre , trop foible pour résister , il pérît au moins dans toute la pompe qui convenoit au Roi de Sicile. Il donna ordre qu'on tint prêts les vivres & les munitions nécessaires. Le palais fut orné de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en tapisseries & autres meubles ; on y exposa les figures d'airain & d'argent les plus recherchées. L'enceinte de la ville pouvoit à peine contenir le monde qui y étoit accouru de toutes parts , pour voir l'entrée des deux Princes. Comme on est porté à croire plus volontiers ce qui fait

plaisir, les préparatifs qu'on fit au palais portèrent le peuple à un excès de rejoüissance, dont le motif lui étoit encore inconnu. Les uns alloient offrir des victimes dans le temple, d'autres, en mangeant les viandes sacrifiées, dansoient, chantoient, & croioient par ces excès témoigner aux Dieux leur reconnaissance. Meleandre ne s'oposa point à ces fêtes publiques, il en étudioit seulement les présages heureux ou malheureux, & se laissoit aller, au milieu de ce trouble, tantôt à la joie, & tantôt à la tristesse, au gré de sa superstition.

Vers le quatrième jour, on aperçut les vaisseaux des deux Princes qui approchoient du port. Eurimede & Arfidas, par ordre du Roi, allerent au devant. Le rivage étoit bordé des principaux Seigneurs de la Cour, & d'une affluence de monde si considerable, qu'il sembloit que ce fût plutôt des Dieux que des hommes, que l'on eût à recevoir. Les deux vaisseaux que montoient les Princes, n'aborderent pas les premiers. Le port étoit éloigné d'environ vingt stades de la Ville; Gobrias en moins de trois heures y disposa une partie de l'armée de Poliarque, au nombre de six mille

mille hommes : Micipsa avoit aussi amené deux mille Maures. Tous ces soldats furent rangés sous leurs enseignes, & en ordre de bataille; ils étoient armés, mais la plus part n'avoient point le casque sur la tête. Poliarque sortit de son vaisseau, & mit enfin le pied dans la Sicile. Alors, comme si le génie du pais eût ranimé ses passions différentes d'espérance & de crainte, il sentit un tremblement par tout son corps, son visage même changea. Il atendit sur le bord du rivage Arcombrote, qui s'y rendit une heure après lui. Parés l'un & l'autre des ornemens qui leur étoient particuliers, ils monterent les chevaux que Meleandre leur avoit envoiés. Poliarque, à la maniere des Gaulois, avoit par dessus des habits magnifiques une casaque de guerre de différentes couleurs; sa chaussure étoit brodée de perles; il avoit au col une chaîne d'or qui venoit se terminer au côté gauche; le fourreau de son épée étoit d'ivoire, & attaché à sa ceinture avec des boucles de pierreries; de riches brasselets d'or enmaille paroient ses bras à demi-nus, & sa tête qu'une longue & belle chevelure ornoit naturellement, étoit ceinte d'un diadème d'or & de pourpre: mais

ces ornemens faisoient bien moins d'impression, que la grace & la beauté de son visage, qui atiroient sur lui tous les regards. On lui donnoit déjà mille applaudissemens, & ceux qui se souvenoient de l'avoir vû en Sicile sous les dehors d'un homme privé, se sçavoient mauvais gré de leur erreur, & ne pouvoient se pardonner, d'avoir ainsi confondu avec des hommes ordinaires, celui qui avoit cet air noble & plein de majesté, que les Dieux ne donnent qu'à ceux qui sont nés pour commander. Arcombrote ne cédoit point à Poliarque en beauté; il avoit une noble fierté accompagnée de cette douceur qui sied si bien à un Prince. Il étoit habillé à la maniere des Rois Maures. Les sentimens du peuple quelque tems suspendus se trouverent ensuite partagés; mais enfin, par un heureux présage, tous les vœux se réünirent, chacun aplaudit également à Poliarque & à Arcombrote.

Ces deux Princes marchaient ensemble comme deux personnes unies, il sembloit même qu'il n'y eût jamais eu entre eux de diférend. Ils étoient environnés des Seigneurs de leur Cour, & de plusieurs soldats. Le peuple qui

étoit accouru en foule, bordoit le chemin des deux côtés; les fenêtres étoient remplies de personnes de tout âge & de tout sexe, qui charmées d'un spectacle si brillant, témoignoiént leur joie par des acclamations continuelles. Poliarque & Arcombrote sensibles à des honneurs déferés par d'autres que par leurs sujets, y répondoient en salüant tout le monde des yeux & de la main. Meleandre qui les atendoit à l'entrée du palais, s'avança pour les recevoir. Si-tôt qu'ils l'aperçurent, ils mirent pied à terre. Meleandre, en les abordant, leur fit ses excuses de ne s'être pas rendu jusques au port; leur dit que c'étoit son dessein, mais qu'il en avoit été detourné par leurs ambassadeurs. Les Princes le remercièrent de cette attention, & lui représenterent qu'elle ne devoit point avoir lieu avec des personnes qu'il avoit honorées de sa familiarité. Meleandre congratula ensuite les deux Princes; Poliarque, sur la victoire qu'il avoit remportée en Mauritanie; & Arcombrote, sur la conquête de la Sardaigne. Il fit des reproches à Poliarque, de lui avoir toujours caché sa naissance, & de n'avoir voulu paroître en Sicile que comme simple particulier.

Ils étoient déjà dans la première salle, & Meleandre les invitoit à s'asseoir, pour s'entretenir plus commodement; quand les Princes, qui vouloient terminer la grande affaire qui les amenoit en Sicile, refuserent de le faire, jusqu'à ce que sa majesté fût informée de tout ce que lui mandoit la Reine de Mauritanie. Arcombrote présenta aussi-tôt à Meleandre les lettres d'Hianisbé, le pria de les lire dans l'instant, disant que de cette lecture dépendoient son repos & sa tranquillité. Poliarque fit les mêmes instances. Meleandre surpris de leur impatience, rompit le cachet, & commença la lecture de cette lettre qui étoit fort longue. Poliarque & Arcombrote parurent dans ce moment fort agités, leur trouble étoit marqué sur leurs visages, ils ne sçavoient quelle alloit être destinée. Ils craignoient que les effets leur ne répondissent point aux promesses que leur avoit faites Hianisbé. Si dans ces lettres il n'étoit parlé d'aucun accord, ou si les conditions qu'on vouloit leur imposer ne leur convenoient pas, ils se proposoient de s'en demander raison; déjà la fureur les animoit, déjà ils regardoient leurs armes. Arcombrote avoit aussi présenté à Meleandre,

selon l'ordre qu'il en avoit reçu de sa mere, le petit coffre qu'elle lui avoit confié. A peine Meleandre eut-il lû les premieres lignes de la lettre d'Hianisbé, que comme une personne interdite, il sembloit se parler à lui-même, il jetoit les yeux sur Arcombrote; il reprenoit la lecture de cette lettre, & s'arrêtoit à chaque mot. La clef du petit coffre étoit dans l'enveloppe; le Roi parut s'en saisir avec empressement, & lut encore quelques lignes. Les Princes ne douterent plus dans ce moment que ces lettres ne renfermassent quelque chose de décisif. Meleandre s'approcha d'une table, & visita seul ce qu'il y avoit dans le coffre. Il y trouva des lettres qu'il lut avec beaucoup d'attention, il les baïsa même avec une action mêlée de soupirs & de larmes; il y trouva aussi un anneau, & d'autres marques secretes qu'il reconnut sans peine, & qui acheverent de le convaincre de la verité de ce que lui mandoit Hianisbé.

Vaincu en ce moment par l'excès imprévû des plus tendres sentimens, il pria Poliarque de l'excuser, & de trouver bon qu'il terminât une affaire importante. Il fit signe à Arcombrote

de s'aprocher , & lui donna à lire la lettre d'Hianisbé. Pendant qu'il en faisoit la lecture , Meleandre l'embrassa , le Prince confus se prosterna aux pieds du Roi. Son trouble subit , cette nouvelle marque de respect , si différente des sentimens qu'il avoit témoigné en entrant dans le palais , surprirent tous ceux qui étoient présens. Poliarque fut frappé de ce coup ; il se trouvoit réduit à l'entretien d'Eurimede , qui l'ayant vû seul , s'étoit empressé de l'aborder ; on donnoit la préférence à son rival , quelle insulte plus sensible ! quand une autre plus vive acheva de ralumer toute sa colere. Argénis que le Roi avoit envoié querir , arrive ; le Roi lui parle à l'oreille , elle s'aproche d'Arcombrote , & l'embrasse. Ils mêlent ensemble leurs larmes , dont la joie seule , à ce qu'il paroît , est la cause. Arcombrote lui présente la main comme un gage assuré d'une véritable tendresse , elle ne lui refuse pas la sienne.

Poliarque alors n'est plus maître de lui , & livré à tout son desespoir , il est sur le point d'aller troubler une entrevûe qui lui coûte si cher. Sa colere tombe également sur Hianisbé , Meleandre , & Arcombrote. Il se sent plus

animé contre Argénis ; & la moindre vengeance qu'il compte en tirer , c'est de se donner la mort. Comme la pensée dans les fortes passions est plus prompte que tous les discours , il lui vient dans l'instant mille idées plus funestes les unes que les autres , il fait mille imprécations contre Hianisbé qu'il venoit de délivrer de ses ennemis aux depends de son sang ; sa colere s'exhale en reproches , il se propose déjà de se venger de cette Reine parjure : mais un mal aussi pressant permet-il ce remede éloigné ? Ah ! Poliarque , se dit-il , tu as devant tes yeux ceux sur qui doivent tomber tes premiers coups. Fais d'abord périr ce rival odieux , qui non content de jouir du Roiaume de Sardaigne , le fruit de ta victoire , ose encore , en ta présence , t'enlever ton épouse. Ranimé de nouveau , il veut poignarder Meleandre ; sa fureur éclate jusques contre la Princesse , mais il s'arrête sur cette dernière pensée. Qu'allois-je faire , dit-il , pour quoi verser son sang ? Je lui porte un coup plus sensible , en l'abandonnant aux remords de son crime , & en expirant moi-même à ses yeux. Oüi je m'ouvrirai le sein ; mon épée encore

fumante doit l'épouvanter par les présages les plus sinistres, & lui faire sentir par avance les furies qui doivent la tourmenter sans relâche. Je pourois satisfaire ma vengeance, sans mêler mon sang avec celui de mes ennemis, un mot suffiroit, & ce palais seroit bien-tôt renversé sur leurs têtes, mais je ne veux plus vivre, pour n'avoir plus occasion de me reconcilier avec la perfide.

Meleandre, Argénis, & Arcombrote occupés des premiers plaisirs d'une vive tendresse, sembloient avoir oublié tout autre soin, & avoient laissé à Poliarque le tems de s'abandonner aux transports les plus violens. Ce Prince dans sa fureur songeoit déjà à executer son dessein, il avoit la main sur la garde de son épée, quand les Dieux ne purent souffrir, qu'un Prince si vertueux devînt en un instant coupable du plus grand crime. Meleandre, sans rien soupçonner d'un pareil desespoir, s'approcha de lui. Vous me pardonnerez, dit-il, si un sujet de joie, dont je n'eusse jamais osé me flater, nous a empêché pour quelques momens de vous rendre ce qui vous est dû. Vous participerez bien-tôt à cette même joie ;

& je ne doute point que vous n'y soiez aussi sensible que nous-mêmes. Approchez & soiez témoin de la faveur que les Dieux daignent nous accorder aujourd'hui. Poliarque apaisé par ces paroles , mais ignorant encore en quoi consistoit ce bonheur, suivit sans résistance Meleandre. Quand ils eurent joint Arcombrote & Argénis qui étoient demeurés ensemble , Meleandre dit assés haut pour être entendu de ceux qui étoient proche , ô jour fortuné ! ô moment favorable à ma vieillesse ! je n'avois qu'une fille qui devoit en être tout l'apui , je retrouve un fils ; quel bonheur pareil au mien ! Dieux , ne me portés point envie ! que ces derniers instans qu'il me reste à vivre me deviennent précieux ! les destins ne m'ont donc jusqu'à présent traversé que pour me faire trouver dans mes malheurs mêmes la source de mon repos & de ma consolation ! Cessez, ô le plus grand de tous les Rois , ou, pour vous appeler d'un nom plus glorieux encore , ô Poliarque , cessez de regarder Arcombrote comme ennemi. Il y a long-tems que j'ai crû entrevoir le sujet de votre rupture ; vous aimiez Argénis , vous en ferez aimés l'un & l'autre. Arcom-

brote qui est mon fils , aura toujours pour Argénis sa sœur une véritable tendresse ; & vous Poliarque vous allez devenir son époux , car je me flate que quoiqu'elle ne puisse heriter de la couronne de Sicile , genereux comme vous êtes , vous ne l'en aimerez pas moins , & qu'elle n'en fera pas moins Reine , puisque la Sardaigne & tout ce que possedoit Radirobane , dont vous avez depuis laissé jouir Arcombrote , lui est destiné pour dot ; nous en sommes convenus mon fils & moi. Arcombrote , renoncez le premier à tout ressentiment , & présentez vous-même votre sœur au Roi Poliarque.

L'eût-on jamais crû ! Arcombrote ce rival déclaré , présente lui-même la main d'Argénis à Poliarque , qui troublé par l'excès d'un bonheur si peu attendu , semble douter encore de ce qu'il voit. Argénis rougit ; cette Princesse qui , dans le tems que tout s'oposoit à ses desirs , avoit parûë si ferme , qui étoit même presque rebelle aux ordres d'un pere , resoluë de suivre par tout Poliarque , reprend , lorsque tout répond à ses vœux , cette timidité qui convient si bien à une personne de son sexe. Poliarque lui présenta la main , &

fit ses remerciemens à Meleandre. Il ne put cacher sa surprise de la maniere subite, dont Arcombrote venoit d'être déclaré frere d'Argénis. Alors la conversation fut generale, mais sans ordre, comme il arrive après un événement extraordinaire. Les Princes se rappellerent avec plaisir cette premiere entrevûë qu'ils eurent chez Timoclée, & où commença leur amitié. Meleandre & la Princesse étoient entierement remis, & la joie que les Princes firent éclater, passa bien-tôt à tous ceux qui en furent les témoins. Plusieurs Seigneurs, qui dans leur surprise avoient gardé le silence, firent retentir la sale de leurs applaudissemens ; à ce bruit on entra en foule, ce qui fit plaisir à Meleandre, d'autant plus qu'une affaire de cette consequence touchoit d'assez près le public, pour lui en faire part dans l'instant. Il prit un ton plus élevé, & que la joie sembloit encore affermir. Fidèles sujets, dit-il, & vous, mes amis ici rassemblés pour celebrer de nouvelles aliances, prenez part à la joie de vos Princes, & emploïez en sacrifices le reste de la journée. Vous vous trouverez demain devant les portes du palais, que le peuple & les foldats s'y assemblent ; je

veux que tout le monde soit témoin de la faveur particulière que les Dieux m'accordent aujourd'hui. Pour vous, mes amis, il est juste que vous en soiez instruits dès à présent. J'apprends qu'Arcombrote est mon fils; que la Princesse que j'avois épousée en Mauritanie en étoit accouchée à mon inscû: & Argénis épouse aujourd'hui Poliarque. Partagez avec moi mon bonheur, & célébrez la veille du plus beau jour qui fut jamais, j'irai pendant ce tems avec Poliarque & mon fils, donner tous les ordres nécessaires.

Les Seigneurs qui se trouverent avec les Princes aiant été congédiés, Meleandre conduisit Poliarque dans son appartement pour y être plus en liberté avec ceux de sa Cour. Qui pouroit exprimer la joie de Poliarque & de la Princesse, qui se voient unis dans le tems que tout semble leur être contraire. La fidèle Argénis jouit enfin du fruit de sa constance. Après avoir combattu avec courage sa malheureuse destinée, elle s'en voit récompensée par le plaisir le plus parfait. Meleandre se crut autorisé dans ces heureuses circonstances à plaisanter un peu Poliarque sur la jalousie qu'il avoit dû ressentir, quand

Argénis rendit à Arcombrote les innocens baisers qu'elle en avoit reçûs comme sa sœur. Arcombrote pria Argénis de lui dire ce qui avoit fait sur elle plus d'impression, quand il fut reconnu pour fils de Meleandre, ou le plaisir de l'avoir pour frere, ou l'impossibilité de l'avoir pour époux. On ne s'occupoit plus d'affaires serieuses. Aneroëste même à qui Meleandre & Argénis rendoient tous les honneurs dûs à son rang, ne fut point insensible à cette joie publique, & se relâcha de sa severité. Peu de courtisans furent témoins de cette fête subite. Aneroëste, Iburrane & Dunalbe souperent avec les Princes; Gelanore, Arsidas, Micipsa, Eurimede eurent la liberté de demeurer dans la sale. Le Roi demanda plusieurs fois Nicopompe qui ne vint que fort tard, s'étant retiré pour composer un Epithalame en l'honneur d'Argénis & de Poliarque. Timoclée une des Dames de la Princesse eut ordre aussi de s'y trouver. Ce furent les seules personnes qui eurent l'honneur de servir les Princes. La conversation coula principalement sur Poliarque; jusqu'à quel point il avoit aimé Argénis; à quels périls son amour l'avoit exposé; combien de fois il avoit prodigué

sa vie ; d'où provenoient les commen-
cemens d'un amour si constant. Poliar-
que qui vit qu'on se dispofoit à lui prê-
ter attention, raconta comme étant dans
la Gaule, il avoit beaucoup entendu
parler de la beauté & du merite d'Ar-
génis : que fon cœur avoit dès ce mo-
ment conçu un amour qui n'avoit fait
qu'augmenter dans la fuite : que fça-
chant que les loix de Sicile qui defen-
doient toute alliance avec les Gaulois,
étoient pour lui un obftacle presque in-
furmontable, fon amour n'en prit que
de plus profondes racines : que fous
un prétexte de pieté envers les Dieux
étrangers, il avoit feint d'en aller vi-
fiter les temples, & qu'accompagné
du feul Gelanore, qui, quoiqu'affran-
chi, n'avoit voulu paroître que fous la
condition d'un efclave, il paffa dans la
Sicile, pour y admirer une Princeffe
dont la renommée publioit tant de mer-
veilles : qu'il voulut voir par lui même,
fi elle méritoit qu'on entreprît une
guerre pour abolir cette loi injufte des
Siciliens ; quand après s'être rendu digne
de l'honneur de la poffeder, comme il
l'efperoit par fon attachement & fes fer-
vices, il n'auroit que ce dernier obf-
tacle à vaincre : qu'en arrivant, il dé-

fespera de voir Argénis pour lors ren-
 fermée dans un château, dont l'entrée
 étoit interdite aux hommes ; ce qui lui
 fit prendre un dessein, qui, quoique té-
 méraire, lui réussit : que pour tromper
 Selenisse, il prit le nom & l'habit d'une
 fille, & qu'il se fit nommer Theocrine.
 Meleandre dans cet endroit lui aida à
 raconter le reste de cette aventure ; le
 parfait rapport qu'il avoit pour la beauté,
 avec un sexe dont il avoit emprunté
 l'habit ; l'adresse dont il se servit, pour
 se ménager l'entrée du château ; le cou-
 rage qu'il fit paroître contre les assassins,
 qui y étoient entrés par surprise, & qui
 y furent presque tous tués de sa main ;
 & comme de Theocrine, il étoit deve-
 nu cette Pallas, à qui il avoit lui mê-
 me présenté ses vœux.

La conversation tomba ensuite sur
 Arcombrote, on trouvoit quelque cho-
 se de singulier dans le cours de ses avan-
 tures. Quel respect n'avoit-il pas tou-
 jours eu pour Meleandre, comme par
 une espece de présentiment ! quelle
 discrétion d'Hianisbé dans une affaire
 aussi importante, & découverte si a pro-
 pos ! par quelle voies secrètes les Dieux
 devoient menagé cet heureux dénoüe-
 ment ! Meleandre raconta à cette occa-

sion, comme il fut autrefois marié en Afrique, il laissa même échapper, autant que les circonstances présentes pouvoient le permettre, quelques soupirs sur la mort d'une personne qui lui avoit été si chère. Il sembloit, par tout ce détail, se préparer à ce qu'il devoit dire le lendemain au peuple assemblé.

La nuit étoit déjà fort avancée, quand on sortit de table. Dès le point du jour tous ceux qui se trouverent à Panorme, se rendirent aux portes du palais avec des couronnes sur leurs têtes. l'endroit étoit trop reserré pour une si grande multitude, plusieurs monterent sur les murs, d'autres sur des échafauts dressés à la hâte, d'autres sur des échelles, qui trop foibles, rompirent sous leur poids. A l'entrée du palais il y avoit une estrade élevée de cinq à six pieds, sur laquelle étoient quatre sieges, deux plus avancés pour Poliarque & Meleandre, & deux un peu au dessous pour Arcombrote & Argénis. Les Rois aiant pris leurs places, & le heraut aiant imposé silence, Meleandre prit ainsi la parole. Si j'avois, chers citoïens, une nouvelle fâcheuse à vous annoncer, je chercherois à vous y préparer par quelques détours; cette précau-

caution est ici inutile ; j'ai à vous rendre compte d'une faveur que les Dieux ont bien voulu nous accorder. Ce que vous allez apprendre doit vous être aussi sensible qu'à moi-même. Je vous annonce une paix solide & une alliance qui doit être l'effroi & la ruine de nos ennemis. Je ne doute pas que plusieurs de vous ne soient déjà informés de ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez par moi même. C'est aujourd'hui qu'on doit célébrer le mariage d'Argénis avec le Roi Poliarque, & en même tems reconnoître dans Arcombrote l'héritier présomptif de ma Couronne. qu'on regarde ce jour comme celui de ma naissance. J'ai crû, ajoûta-t-il, se tournant vers Arcombrote, qu'il se leva, devoir vous apprendre de quelle maniere j'ai recouvré ce fils, après m'avoir été si long-tems inconnu. Adressant ensuite la parole au heraut, voici, dit-il, la lettre d'Hianisbé, lisez-la le plus haut que vous pourez. Le heraut prit la lettre & en fit lecture.

L A R E I N E H I A N I S B E
au Roi Meleandre : salut.

» Je ne sçauois dire si c'est votre
 » vertu, plutôt que l'injure que j'ai crû
Tome III. L I

» avoir reçûe, qui a été le motif du
» silence que j'ai gardé jusqu'à présent.
» Je le romps enfin pour vous faire
» part d'une nouvelle. Elle vous cau-
» sera une extrême surprise, mais fera
» votre bonheur. Ça été pour moi, je
» l'avoüe, une offense sensible, qu'a-
» près m'avoir fait un mistere de votre
» mariage avec ma sœur, vous n'avez
» pas même daigné, après sa mort,
» vous informer si elle n'avoit pas laissé
» de posterité : mais aussi votre merite
» avoit fait sur moi trop d'impression,
» pour oser vous envoyer un fils qui
» vous apartenoit, sans avoir aupara-
» vant éprouvé si, ses vertus croissant
» avec son âge, il seroit digne d'être
» avoüé de vous. J'ai reconnu que rien
» ne démentoit dans lui le sang dont
» il est sorti, & son merite m'engage
» à vous réveler un secret tenu caché
» depuis si long-tems. Qu'il vous res-
» souviennne que retournant dans la Si-
» cile, vous laissâtes en Mauritanie ma
» sœur, que vous aviez épousée secre-
» tement. De quels artifices ne se ser-
» vit-elle point, pour nous cacher sa
» grossesse ! quelques mois après votre
» départ, elle tomba dangereusement
» malade ; j'ignorois la cause de son

» mal, & les remedes que j'emploiai
» furent inutiles. Elle n'avoit plus que
» quelques momens à vivre, elle vou-
» lut que je demeurasse seule avec elle,
» & me dit. Je vous demande pardon,
» ma sœur, d'une faute qui ne consiste
» que dans mon silence à votre égard.
» Je suis mariée au Roi de Sicile, je
» suis sur le point d'accoucher; l'état où
» je me trouve me fait tout craindre,
» je prévois ne devoir point relever de
» cette couche. Si après ma mort je
» laisse un enfant, je me remets de tout
» à votre discrétion. Plusieurs motifs
» m'ont déterminée à tenir ce mariage
» secret. Une des premières raisons
» étoit les recherches importunes de
» Scirthe de Numidie, qui peut-être
» m'auroit enlevée de force; d'ailleurs
» Meleandre vouloit célébrer ses nœces
» avec toute la pompe digne d'un Roi,
» il étoit pour cela retourné en Sicile;
» mais, infortunée que je suis! j'ai été
» bien plutôt retenuë par une honte
» secreta, qui se fait encore sentir dans
» ces derniers momens que j'ai à vous
» parler. Voici sous mon chevet notre
» engagement, & qui est écrit de la
» main de Meleandre. Vous trouverez
» dans ce petit coffre des preuves d'un

» amour réciproque, des lettres, quel-
» ques bagues, & des brasselets tra-
» vaillés de nos cheveux. A ces indices
» sûrs que je remets entre vos mains,
» il connoîtra que je me suis confiée à
» vous. Elle voulut continuer, mais
» elle perdit à l'instant la parole. Quand
» elle fut un peu revenue, je cherchai
» à la consoler, & je fis promptement
» venir quelques unes des Dames dont
» la fidélité m'étoit connue. Nous lui
» rendîmes tous les services convena-
» bles, mais son mal l'emporta sur les
» remedes. Elle accoucha cependant
» d'un fils que nous lui remîmes devant
» les yeux. Je lui demandai si elle
» croïoit avoir assez de forces, pour
» écrire quelques lignes; je ne sçai
» par quelle secrete inspiration je son-
» geai à lui proposer une chose qui de-
» vient aujourd'hui si essentielle: elle
» fit ce que je souhaitois, & écrivit qu'
» elle mourroit, & qu'elle me laissoit
» en dépôt un fils qu'elle avoit eû de
» vous. Vous reconnoîtrez son carac-
» tere, quoique les lettres soient mal
» formées, à cause de la foiblesse où
» elle tomba dans ce moment. Elle
» mourut l'instant d'après entre mes
» bras. Il n'y avoit que quatre femmes

» avec moi dans l'apartement , je remis
» l'enfant entre les mains de Sopho-
» neme , celle en qui j'avois le plus
» de confiance , lui recommandant
» d'en avoir tout le soin possible , &
» de chercher promptement une nou-
» rice , sans déclarer qui il étoit. Pour
» ôter même occasion aux autres fem-
» mes de réveler ce secret , Sophoneme
» les prévint que l'enfant étoit mort.
» Juba mon frere mourut dans ces cir-
» constances , & me laissa le Roiaume
» que je possède aujourd'hui. Siphax
» mon mari mourut fort peu de tems
» après ; je ressentois toujours de nou-
» veaux coups du destin : mais au mi-
» lieu de toutes ces afflictions , j'étois in-
» cessamment occupée de vous & de ma
» sœur. Je feignis que mon mari m'a-
» voit laissée grosse de quelques mois ,
» & fis croire depuis , apuiée en cela de
» Sophoneme , que j'étois accouchée
» d'un fils posthume. Ma couche supo-
» sée étoit trop récente pour pouvoir
» m'attribuer l'enfant de ma sœur , qui
» avoit déjà quelques mois. Sophone-
» me en mit un autre dans le berceau ,
» que je lui commandai ensuite d'em-
» porter pour le faire nourrir , & de
» crainte qu'on ne lui jetât quelque

» charme (prétexte qui me vint dans
» l'idée) je défendis expressément que
» personne ne le vît, excepté ses nou-
» rices, Sophoneme, & moi. Deux ans
» après il me fut aisé de faire passer
» pour mon fils le jeune Hiempfal, nom
» de son aïeul que sa mere lui avoit
» donné. Depuis j'ai voulu lui conser-
» ver mon Roïaume, ce qui m'a fait
» negliger les aliances de plusieurs
» Princes mes voisins. Il avoit atteint
» l'âge de vingt trois ans, je lui parlai
» de vous & de la Cour de Sicile,
» comme de la meilleur école, où il
» pût se former l'esprit & le cœur, &
» apprendre l'art de regner. Je lui re-
» présentai que, pour le faire avec plus
» de succès, il étoit essentiel qu'on
» ignorât que je fusse sa mere: qu'il
» cachât avec soin sa naissance, de
» crainte que vos bontés, & la flaterie
» des courrifans, ne l'empêchassent de
» parvenir à cette solide vertu plus
» recherchée des particuliers que des
» grands. Il m'obéit, & partit pour la
» Sicile, se soumetant à tout ce que
» je lui avois prescrit. Il a si bien pro-
» fité dans votre Cour, que ses vertus
» vous ont porté à l'aimer au point
» même de lui destiner la fille unique

que vous aviez de votre second mariage, & qui vous étoit si chere. Je ne fus pas plûtôt informée des desseins que vous aviez sur lui, que le plaisir que je ressentis de voir qu'il se distinguoit par ses vertus, & que vous aviez pour votre fils, sans le connoître, les sentimens les plus avantageux, fut troublé par l'aprehension que j'eus de ces nôces incestueuses. Je me vis dans le même tems exposée à de nouvelles alarmes. Radirobane venoit en Afrique avec une armée considerable, pour me faire la guerre, j'écrivis sur le champ à Hiempfal, qu'on nommoit dans votre Cour Arcombrote, qu'il eût à diférer son mariage, & qu'il vînt promptement en Afrique défendre une mere dénuée de tout secours; mais il arriva trop tard, & sans les armes de Poliarque, que la tempête avoit jeté sur nos bords avec une partie de sa flotte, j'aurois certainement succombé. Je dois tout à sa valeur, & c'est par son moien que nos temples se trouvent aujourd'hui enrichis des dépouilles de nos ennemis; mais je vis le moment où la paix alloit nous être plus funeste que la guerre.

« dont nous avions été menacés. Po-
» liarque & Hiempfal, dans leur pre-
» miere entrevûë eurent de la peine à
» retenir leur colere, Argénis étoit le
» sujet de cette animosité ; ces deux
» rivaux fouhaitoient avec la même
» ardeur l'aliance de la Princesse. Je re-
» connus enfin l'erreur de votre fils,
» je gagnai sur Poliarque & sur lui de
» ne point terminer leur diférend,
» qu'ils ne vous eussent auparavant
» présenté cette lettre, les assûrant
» qu'ils seroient contens l'un & l'autre.
» Mes promesses auront lieu, si vous
» voulez reconnoître Hiempfal pour
» votre fils, & accorder Argénis à Po-
» liarque, qui s'en est rendu digne par
» sa valeur, & par tant d'autres vertus,
» qu'aucun mortel ne pourra jamais
» égaler. Disposez comme vous le ju-
» gerez à propos de tout ce que je pos-
» sède. La Sicile, la Mauritanie & la
» Sardaigne doivent suffire, pour faire
» regner votre fils, & donner à la Prin-
» cesse une dot qui lui convienne. Vous
» trouverez dans le petit coffre dont
» j'ai chargé Arcombrote, tout ce que
» ma sœur, en mourant, ma laissé de
» plus secret. Vous y verrez cette let-
» tre où elle vous mande qu'elle se
» meurt

» meurt, & qu'elle laisse après elle un
 » fils vivant. Ce coffre m'avoit été vo-
 » lé par des corsaires, & ne m'a été
 » rendu que depuis peu de tems. J'ai
 » cette obligation à Poliarque, vous
 » voiez que vous lui êtes vous-même
 » redevable en partie du bonheur de
 » retrouver un fils; je lui suis outre
 » cela obligée de la conservation de
 » mon Roïaume, que je destinois à
 » Hiempfal. Qu'Argénis au moins soit
 » la récompense de tant de services
 » rendus à l'un & à l'autre. Je souhaite
 » que vous jouïssiez long-tems des fa-
 » veurs dont les Dieux vous comblent
 » aujourd'hui. »

A peine le heraut eut-il fini la lecture de cette lettre, qu'on entendit parmi le peuple un bruit confus. Plusieurs en disoient déjà leur sentiment; ceux qui s'étoient trouvés hors de portée, importunoient les autres par leurs demandes; d'autres n'avoient pas compris le sens de cette lettre. Meleandre crut devoir prendre la parole, & entrer dans un plus grand détail. Il reprit l'histoire de sa jeunesse, & rapporta comment dans ses premières années, il avoit épousé par l'ordre de son pere la fille du Roi des Brutiens, qui, six ans après son ma-

riage, mourut sans posterité d'une blessure qu'elle se fit à la chasse, en tombant de cheval : que depuis aiant atteint l'âge de trente-cinq ans, & son pere étant encore vivant, pour dissiper le chagrin que lui avoit causé la mort de cette Princesse, il entreprit le voiage de Mauritanie, où regnoit pour lors Juba allié des Siciliens : que Juba avoit deux sœurs, dont l'aînée qui s'apelloit Hianisbé fut mariée à Siphax un des premiers Seigneurs d'Afrique ; la seconde apellée Anne fut recherchée en mariage par un Numide nommé Scirthe, homme si puissant, que, quoique Juba n'approuvât pas cette alliance, il n'osoit cependant faire paroître l'éloignement qu'il en avoit : que pour lui étant devenu amoureux de la Princesse, qui sembloit lui donner la préférence sur le Numide, ils se donnerent mutuellement la foi : que la Princesse lui fit entendre qu'avant que de rejeter ouvertement les poursuites de Scirthe, il falloit se mettre en état de le faire avec succès, & qu'il étoit à propos qu'il se rendît promptement en Sicile, pour y ménager le secours dont il avoit besoin : qu'il y alla en effet, mais que la mort de son pere, qui arriva dans

ce tems , l'avoit empêché de retourner en Mauritanie , comme il s'y étoit engagé : que peu de tems après aiant appris la mort de la Princesse Anne , il avoit recherché en mariage une jeune Princesse de Sicile , fille d'un de ses oncles : que de ce mariage il avoit eû Argénis. Vous sçavez tout le reste , dit-il , fidèles sujets , par le contenu de la lettre d'Hianisbé , de quelle maniere elle a succédé à la couronne de Mauritanie ; comme Anne sa sœur m'a laissé ce fils en mourant. Les preuves de cette verité m'ont été envoiées dans un petit coffre scellé , je les ai reconnues avec tous les sentimens que peut exciter un bonheur si peu attendu.

Mais, vous, dit-il, en se tournant vers Poliarque , vous, à qui je dois la vie , & la conservation de mon Roïaume , de quel nom dois-je vous apeller ? C'est vous qui rompîtes mes liens ; c'est vous qui sauvâtes Argénis , sur le point d'être livrée à Licogene par de lâches assassins. Vous aviez ouvert à mes soldats le chemin de la victoire ; vous aviez mis seul en déroute nos ennemis les plus à craindre , quand , pour mon malheur , j'ajoute encore , & à ma honte , vous fûtes proscriit de cette Isle ,

qui vous avoit les dernières obligations ; cependant votre générosité l'emporta sur notre ingratitude. Quoiqu'offensé, vous conservâtes toujours pour Argénis les mêmes sentimens. Puis-je taire ici l'obligation particulière que les Dieux ont voulu que je vous eusse , je veux parler de ce petit coffre que vous avez repris sur des corsaires , & qui fait aujourd'hui ma consolation , puisqu'il renfermoit des preuves absolument essentielles pour reconnoître mon fils ? A l'égard de la victoire que vous avez remportée sur Radirobane ; ce sang que vous avez prodigué ; ces blessures dont vous n'êtes pas encore tout à fait remis , me font connoître de quelle conséquence étoit pour moi la mort d'un ennemi si redoutable. Je voudrois trouver un nom pour moi , qui , en vous marquant ma reconnaissance , pût en même tems exprimer mon respect ; mais vous préfererez , je crois , celui de beau-pere à tout autre. Qu'Argénis est heureuse d'être destinée pour un si grand Prince ! je ne crains pas de dire que vos vertus semblent condamner cette précaution trop timide des Rois mes Prédecesseurs, qui prenant ombrage de la grandeur des Gaulois , défendirent par une loi

expresse aux heritiers de Sicile , de contracter aucune aliance avec eux , se figurant qu'elle devoit dégenger en servitude. Vous meritez que par un consentement public cette loi fût abrogée : mais les Dieux permettent , qu'en vous rendant content , cette même loi subsiste. J'ai retrouvé un fils qui doit me succeder , & ma fille aura pour sa dot la Sardaigne & la Ligurie ; nos loix laissent à ces pais une liberté qu'elles ont ôtée à la Sicile. Arcombrote prit aussi-tôt la parole , comme il en étoit convenu avec Meleandre ; le Roïaume de Sardaigne , dit-il à Poliarque , sur lequel j'aurois de justes prétentions , n'est-il pas le fruit de la victoire que vous avez remportée ? Vous en avez fait la conquête , je ne me suis trouvé qu'au triomphe. Se tournant ensuite vers Argénis , pour vous , dit-il , ma sœur , que Poliarque me pardonne à présent d'avoir aimée , recevez le Roïaume de Sardaigne , puisque les droits du sang m'appellent à la couronne de Sicile. Disposez aujourd'hui de tout ce que possedit Radirobane , vous porterez à votre époux ce que ses armes sembloient déjà lui avoir assuré. Il mit en même tems le diadême sur la tête d'Argénis. Me-

leandre dans cette occasion ne put retenir ses larmes , & le peuple témoigna sa joie par tant d'acclamations , qu'on n'avoit plus la liberté de s'entendre. Poliarque qui avoit une éloquence naturelle , fit ses remerciemens à Meleandre , à Arcombrote , & à Argénis , d'une maniere si peu commune , que tout le monde charmé de ses réponses , avoüa que son esprit égaloit son courage & ses vertus.

Comme on prenoit le chemin du temple , le fils de Nicopompe âgé d'environ dix ans , conduit par son pere , s'aprocha d'Argénis , & lui présenta un Epitalame que son pere venoit de composer , disant d'un air assuré , que cette Piece étoit de lui. Meleandre lui en demanda quelques exemplaires , & s'informant de nouveau qui en étoit l'auteur , il jeta plusieurs fois cet enfant dans l'ambaras de soutenir son mensonge. La Piece n'étoit pas longue , & n'en convenoit que mieux aux circonstances présentes , les Princes aiant peu de tems à donner à cette lecture.

Quel spectacle charmant à mes yeux se présente !

Les Dieux quitant du Ciel la demeure éclatante ,

S'empresſent de venir en ces climats heureux
Partager avec nous nos plaiſirs & nos jeux.

Tandis qu' Himen charmé de ſa conquête

Ranime ſon flambeau ſacré ;

Que Junon relevant la pompe de la fête ,

Vient fixer un bonheur trop long-tems differé ;

Une foule d' Amours , précédés de leur mere ,

Forment l' aprêt de ce chaste miſtere. . . .

Mais qu' entends-je ! quels ſons ! quels accords
raviffans !

C'eſt Apollon , lui ſeul peut former ces accens.

Sur cette nouvelle aliance ,

Princes , fondez la plus douce eſpérance ,

Que de ſi tendres nœuds, du ſort même vain-
queurs ,

Enchaînent pour toûjours ſes cruelles rigueurs.

Jamais dans les inſtans que le jour doit éclore

Vit-on de plus beaux feux environner l' Aurore.

Sous les auſpices de l' amour

Elle annonce le plus beau jour.

L' Himen paroît, quels concerts d' allegreſſe!

Je vois se rassembler la riante jeunesse ,
 Et disposer par tout le mirthe & le laurier ,
 Qui doivent couronner l'époux & le guerrier.

De toutes parts déjà le feu s'allume ,
 Sur l'autel , l'encens fume.

De l'empire Gaulois , & du Sicilien
 Les Dieux se vont unir du plus ferme lien....

Sur cet auguste Himenée

Le destin s'ouvre à mes yeux !]

Je vois d'illustres neveux

Une suite fortunée !

Mais , Dieux , de quel apas , mon œil est en-
 chanté !

O trop heureux époux , regarde ta Princesse ;
 De la Reine des Dieux elle a la majesté ;
 Sur son front , de Minerve éclate la sagesse ,
 Et Venus elle-même offre moins de beauté.

Oùi , cette épouse aussi tendre qu'aimable ,

Grand Prince , est un présent des cieux ,

Et les justes transports d'un sort si favorable

Doivent te rendre égal aux Dieux.

Pour toi, belle Argénis, quels charmes

De voir l'objet de ton amour,

A la beauté du Dieu du jour,

*Joindre encor la fierté du puissant Dieu des
armes ?*

Quels ravissans plaisirs n'éprouveras-tu pas !

Quand avec ce Heros, au sein de ses Etats,

Un peuple te verra compagne de la gloire,

Que traînent après eux l'amour & la victoire ?

Mais lorsque tout répond, Princesse, à tes desirs,

Quelle crainte à ton cœur arrache des soupirs ?

*Non, ton bonheur n'est point le vain retour
d'un songe,*

Il ne doit rien aux charmes du mensonge;

C'est une vérité, qu'interprête des Dieux,

Je te viens, de leur part, annoncer en ces lieux

Vivez, jeunes époux, l'amour toujours fidelle

Embrasera vos cœurs d'une flamme éternelle.

Venez, venez, charmant repos,

Une auguste Princesse, un illustre Heros

*Ont scû braver le sort par leur constance ,
Et meriter votre aimable présence.*

*C'est par ses travaux seuls, qu'avec les immor-
tels ,*

Alcide partagea l'encens & les autels.

*Vivez , jeunes époux , l'amour toujours fidelle
Embrasera vos cœurs d'une flamme éternelle.*

Du destin envieux le dernier coup frappé

Fixe votre bonheur , l'orage est dissipé.

Rien ne pourra troubler cette faveur nouvelle

Qu'ici vous recevez de la troupe immortelle.

» Aux revers exposé , sans en être abatu ,

» Le Heros voit toujours triompher sa vertu.

Les victimes étoient déjà prêtes dans le temple de Junon , les Prêtres & les Augures avoient tout préparé pour la ceremonie. Le peuple faisoit retentir l'air de mille chants d'allegresse , & parce que , la mere d'Argénis étant morte , il ne se trouvoit personne qui pût porter le flambeau nuptial , Timoclée eut cet honneur , à la recommandation de Poliarque & d'Arcombrote. Toutes les

Divinités qui président à ces sacrés misteres , & les Dieux tutelaires du feu qu'on portoit devant Argénis voilée , avoient été invoqués; les Prêtres avoient déjà la main levée pour fraper les victimes , quand Poliarque les pria de suspendre le sacrifice ; & adressant la parole à Arcombrote avec toutes les marques d'une joie que l'occasion présente sembloit encore animer ; croiez , dit-il , cher Arcombrote , un frere qui ne doit plus vous être suspect. Je vous avoüe que ma joie est imparfaite , si dans le moment que je possède ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur , je ne vous vois pas comme moi engagé dans ces liens si doux , qui unissent deux cœurs faits l'un pour l'autre. J'ai une sœur âgée d'environ vingt ans , qui , de l'aveu du public , du mérite & de la beauté ; pour rendre notre aliance encore plus étroite , permetez que je vous l'offre en mariage. Comme par la coutume du pais , elle ne peut avoir part au Roiaume sur lequel j'ai seul des droits , je lui donne six cens talens. Quoiqu'Argénis, par bienfiance pour la ceremonie, dût garder le silence , Poliarque la prévint d'engager son frere à ce mariage. Meleandre fut l'arbitre de la proposition ,

& demanda en même tems à Arcombrote , qui , par respect pour le Roi , n'osoit encore répondre , quelque porté qu'il fût à cette aliance , s'il vouloit accepter ce parti , aux conditions que Poliarque propofoit. Arcombrote qui connut l'intention de Meleandre , répondit qu'il y donnoit volontiers son consentement, & embrassant Poliarque ; cher Prince , lui dit-il , vous avez prévenu mes souhaits : quelle Divinité vous a fait pénétrer les sentimens les plus secrets de mon cœur ? Ce même sacrifice destiné d'abord pour vous & pour Argénis , aura lieu aussi pour la Princesse absente & pour moi , vous donnerez la foi & pour elle , & pour vous. Les Prêtres avertis de doubler les auspices , causerent quelque embarras dans le temple par leur précipitation. Le peuple en sçut bien-tôt le motif , & fit de nouvelles acclamations ; l'air ne retentissoit que des applaudissemens qu'on donnoit de toutes parts. Le trouble excité par une joie qui alloit à l'excès , causa même une si grande confusion, que le rang des personnes , & l'ordre du sacrifice en furent interrompus.

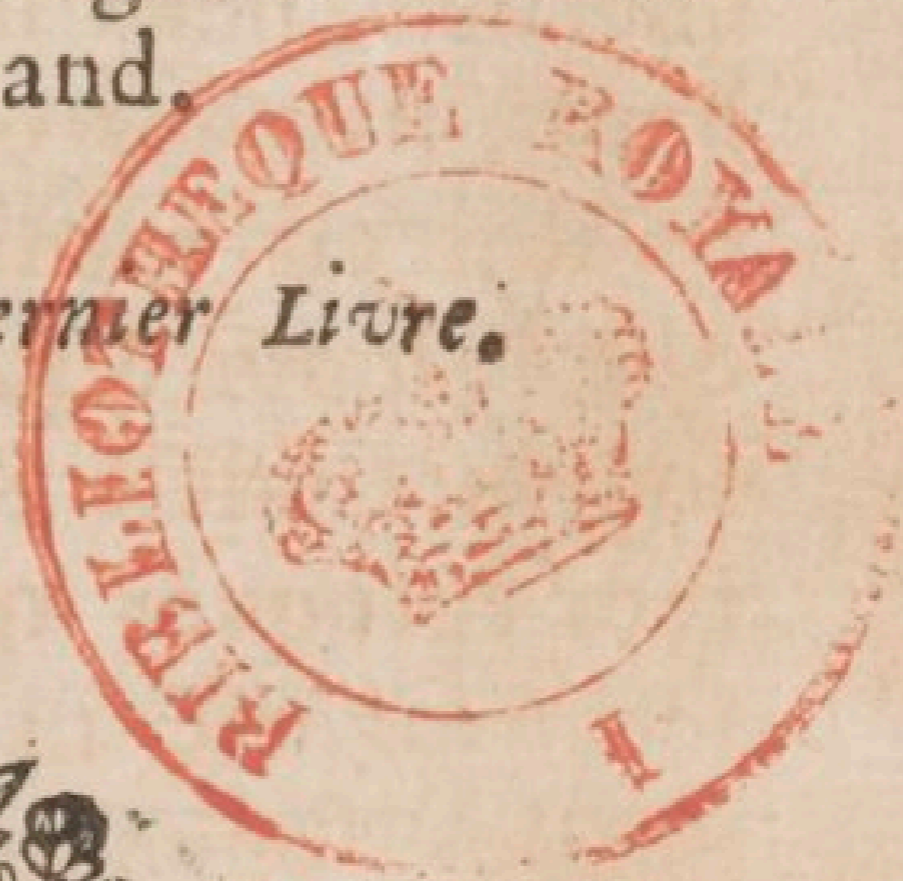
Après avoir examiné les victimes qui ne présagerent rien que d'heureux , on

aluma l'encens. Les Princes & la Princesse s'aprocherent de l'autel, pour s'y jurer la foi. Toutes les ceremonies achevées, on se dispofoit à retourner au palais, quand Aneroëfte, avec un visage pâle, & comme un homme faifi d'un entoufiasme divin (les Dieux l'inspiroient fouvent de la forte) vint au devant des Princes qui alloient fortir du temple : que vous êtes heureux, leur dit-il, agité d'une nouvelle émotion, jouïffez, Princes, fans inquiétude, d'une faveur que les Dieux qui vous ont toujours protegés, femblent ne vous avoir ménagée que par les peines & les traverses. Vous allez enfin éprouver que le folide plaisir n'est fondé que fur la vertu. Et vous, Meleandre, Prince fi fortuné, ne reprochez plus aux Dieux ces funeftes années, marquées par le crime de vos fujets. Quoique dans un âge avancé, vous jouïrez encore long-tems d'une douce tranquillité ; vous aurez la confolation de voir Hianifbé en Afrique, & de la recevoir en Sicile. Ne craignez maintenant ni pieges, ni factions ; votre vieillesse, la jeunefse d'Arcombrote fçauront les détruire, en imprimant le refpect ou la crainte. Vous verrez, pere heureux,

vosre fils vainqueur des Brutiens ses voisins , de la Lucanie , & des rivages d'Épire. Vous verrez croître entre vos bras les enfans , qui laisseront à la Sicile une longue suite de Princes , & Argénis elle-même que vous envoiez dans la Gaule , ne vous fera pas plus chere que celle qui en viendra. Pour vous , Poliarque & Argénis , qui faites l'ornement de ce siecle , n'attendez pas que je vous rende compte de toutes les récompentes préparées à votre fidélité & à vos vertus ; j'en ignore beaucoup , & ne suis pas en droit de dire tout ce que j'en sçai. Les destins ont même voulu cacher aux Dieux une partie de votre bonheur , ils vous eussent porté envie. Ce qu'il m'est permis de vous dire , c'est que l'amour qui vous unit aujourd'hui , toujours fidèle & inviolable , ne vous fera éprouver que les douceurs , il ne sera traversé ni par les inquiétudes ni par les soupçons. Il vous conduira à une extrême vieillesse. Vous étendrez les bornes d'un empire trop limité pour vous ; d'un côté le Rhin vous verra victorieux , de l'autre l'Océan. La posterité voiant les statuës de Timandre représentée au milieu de ses petits-fils , la prendra pour la mere des Dieux. Les

peuples voisins viendront rendre hommage à votre gloire & à vos vertus. Ils auront toujours les yeux sur vous. Ils regarderont comme un bonheur d'être vaincus par un si grand Roi, & se rangeront volontiers sous votre empire. Par tout où vous irez, tout répondra à vos vœux, les Dieux même les préviendront. Enfin la mort terminera ces jours fortunés, & agira en même tems sur vous deux. Las de vivre, vous irez dans les Cieux augmenter le nombre des astres. La Renommée fera passer votre nom jusqu'aux extrêmités de la terre, rien ne sera capable d'en faire perdre la memoire, le genie de l'histoire en devient le garand.

Fin du sixième & dernier Livre.



E R R A T A.

Pour le premier Volume.

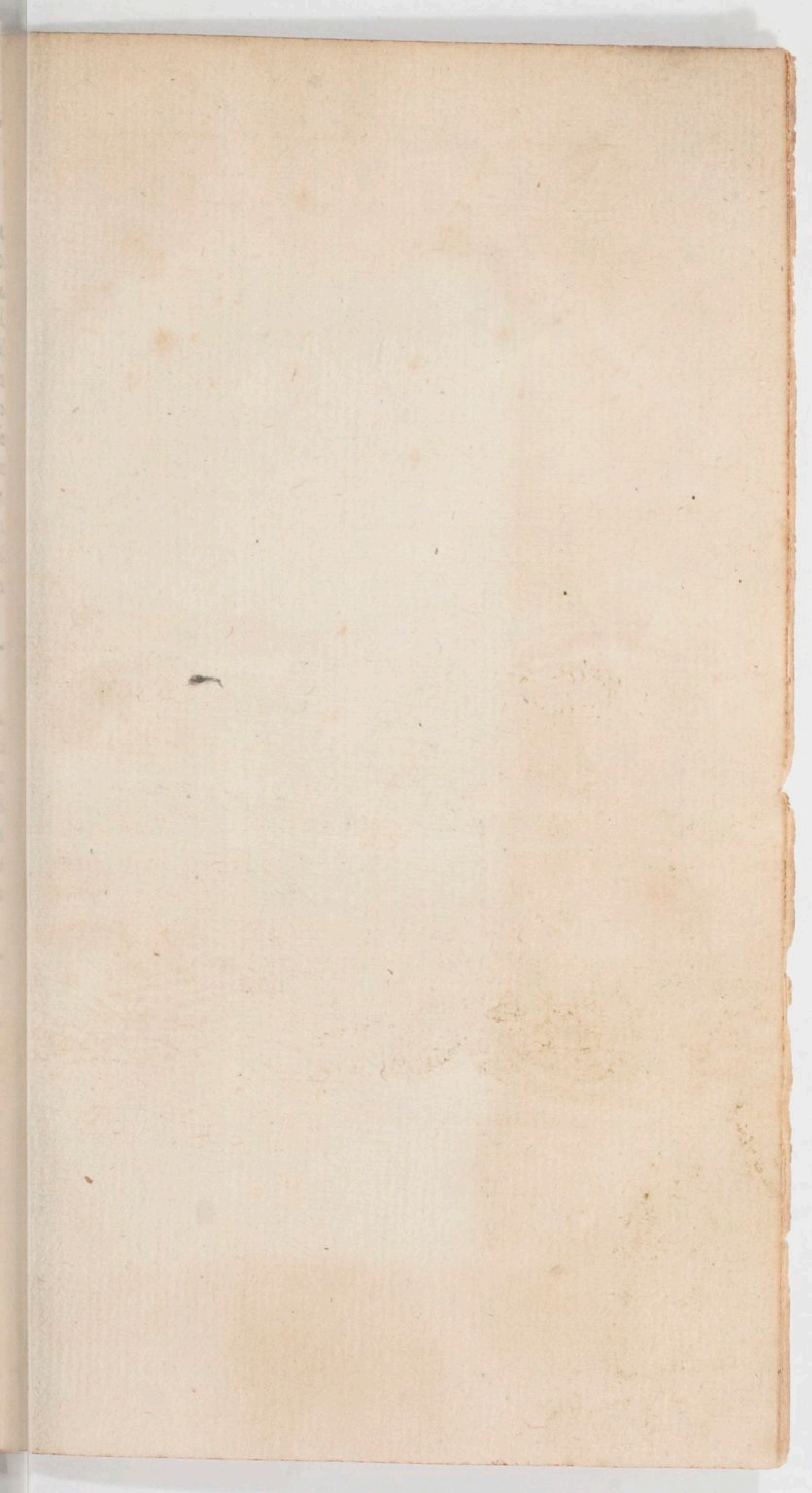
Page 10. lig. 25. connoître lisez reconnoître.
p. 15. l. 25. pouvoit *lis.* pouvoient. p. 25. l. 20.
ses *lis.* ces. p. 27. l. 29. dite moi *lis.* dites-moi.
p. 38. l. 5. conjectures *lis.* conjonctures. p. 91. l.
20. entrenu *lis.* entrevu. p. 106. l. 26. ce soins *lis.*
ces soins. p. 119. l. 5. ne leur laissoit. *lis.* ne leur
en laissoit. 130. l. 13. ses *lis.* ces. 169. l. 3. ne re-
jetent. Toutes ses idées *lis.* ne rejettent toutes ses
idées. p. 183. l. 19. filles *lis.* fille. p. 184. l. 18. doit
lis. dois. p. 185. l. 7. ton-seul *lis.* ta seule. p. 207.
l. 19. suis agitée *lis.* suis sentie agitée. p. 234. l. 3.
que tardes-tu *lis.* que tarde-tu. *Ibid.* l. 21. non *lis.*
nom. p. 324. l. 5. quelles. *lis.* quels. p. 334. l. 2.
un point transposé.

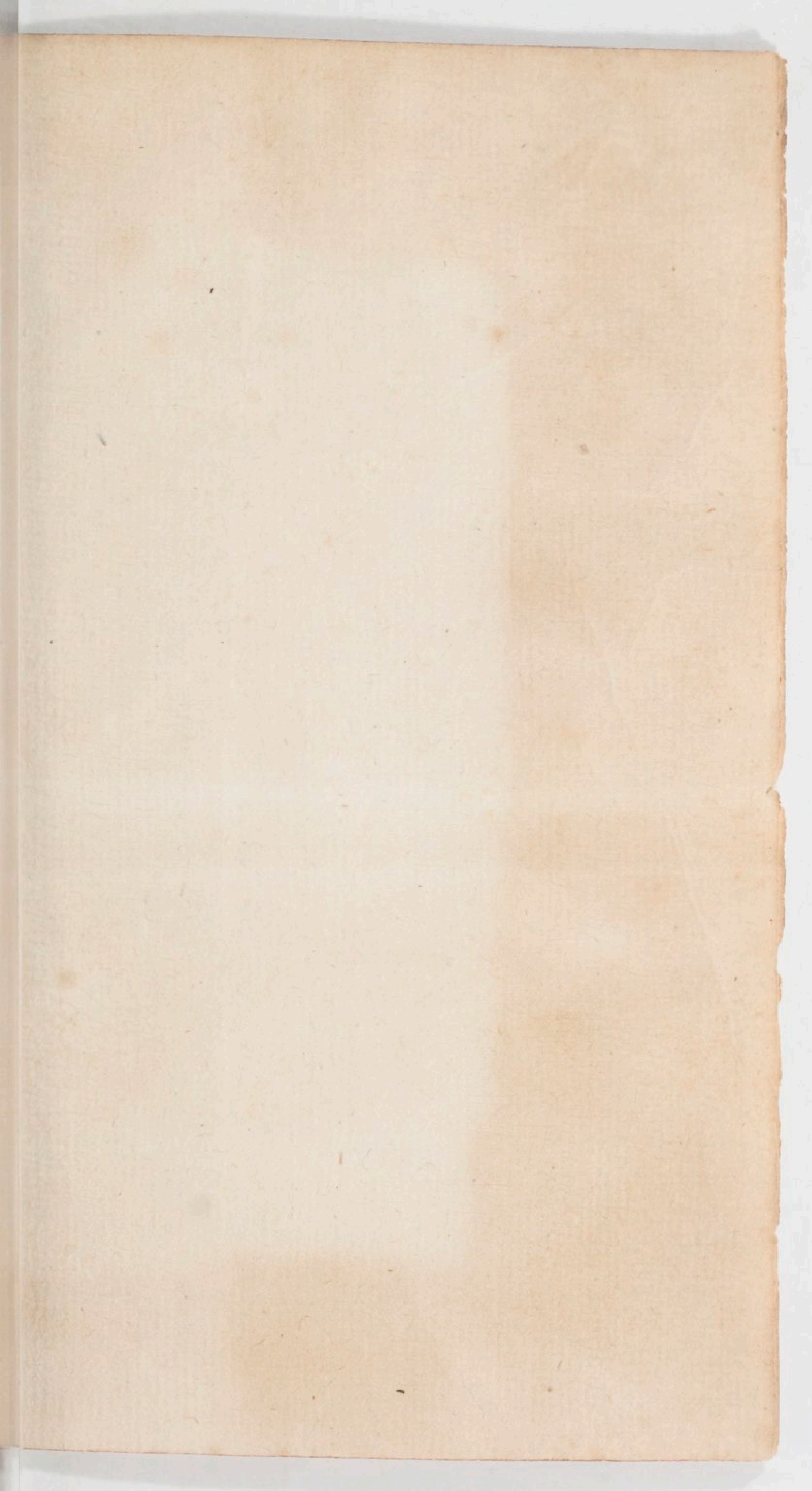
Errata pour le second Volume.

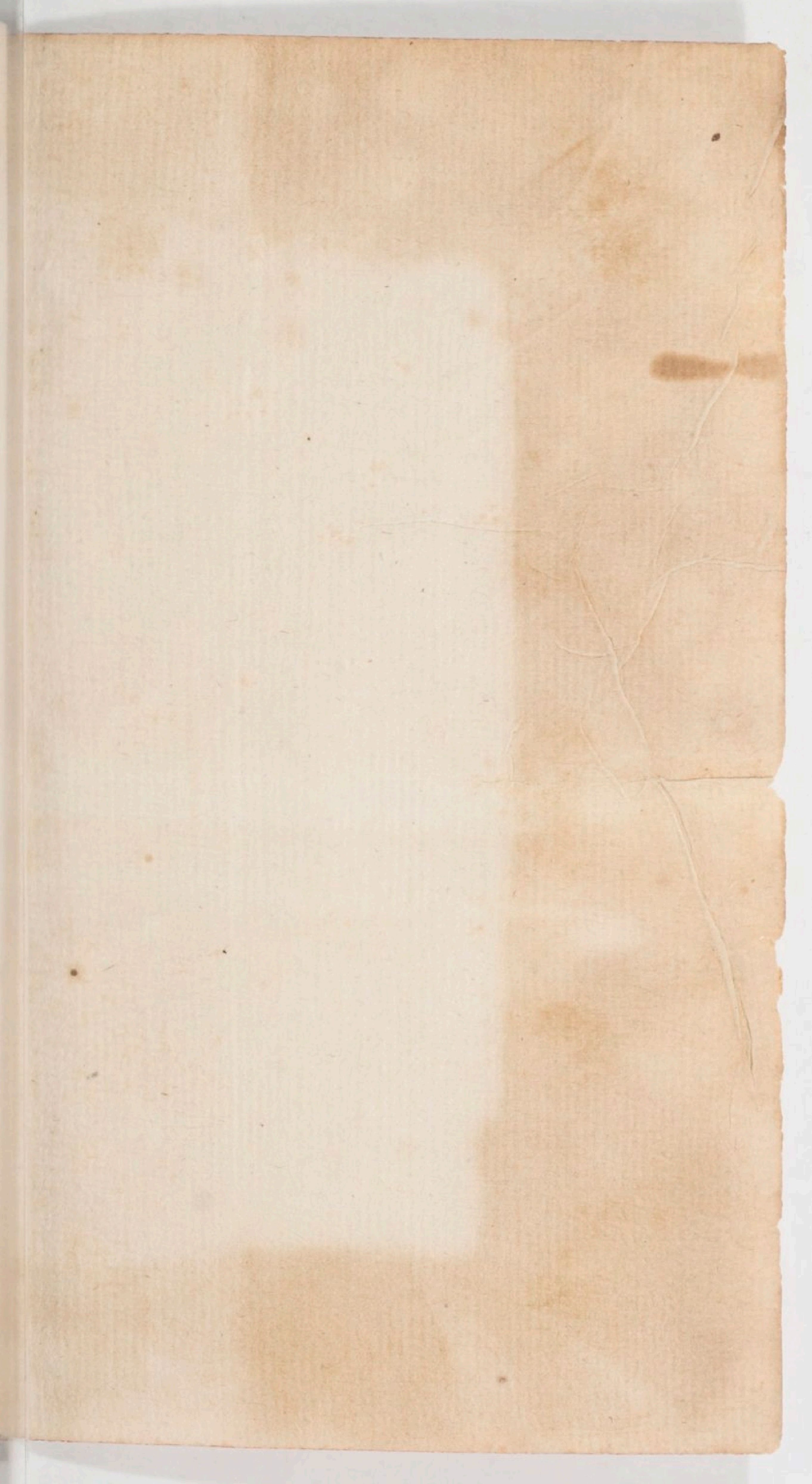
Page 1. l. 11. touché *lis.* touchés. p. 16. l. 12.
que l'amour pour prévoir tout orage funeste soit à
tes côtés sans bandeau *lis.* qu'à tes côtés l'amour
soit sans bandeau. p. 17. l. 18. demeuré *lis.* demeurés.
p. 33. l. 8. ce qu'il venoient *lis.* ce qu'ils venoient.
p. 55. l. 4. je courerai *lis.* je courrai. p. 181. l. 26.
maïtet *lis.* maître. p. 215. l. 8. pourra *lis.* pourra.
p. 285. l. 5. que vous *lis.* que vous vous.

Errata pour le troisieme Volume.

P. 39. l. 14. de lui présenter. l. de le lui présen-
ter. p. 71. l. 17. de la noblesse. l. de celle de la
noblesse. p. 110. l. dernière. les l. ses. p. 190. l. 11.
diferer l. déférer. p. 191. l. 12. mutilés. l. immo-
lés. p. 194. l. 3. le monarque encor fier *lis.* le Prince
vain encor. p. 203. l. 4. voit déjà *lis.* sent déjà.
ibid. l. 14. Je doive l. Il doive. p. 240. l. 11. croiriez
l. croiez. p. 246. l. 19. proche de terre, en parenthese.









D
Y

